

La menace

Konsalik, Heinz G.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

KONSALIK

La menace



H. G. KONSALIK

LA MENACE

roman

PRESSES DE LA CITÉ

Le titre original de cet ouvrage est

DIE DROHUNG

*Traduit de l'allemand
par Gilberte MARCHEGAY*

© Presses de la Cité, 1972 pour la traduction française.

ISBN : 2 – 266 – 00446 – 6

MUNICH

LA lettre arriva par la poste, ainsi qu'il sied à une missive convenable. Elle ne l'était pourtant pas, mais, extérieurement, rien ne le révélait.

On l'avait jetée à la boîte le samedi 1^{er} avril à onze heures, au bureau de poste n° 23, où elle eut loisir de rêver à la note qu'elle contenait, au fond d'un vaste casier clos.

Le facteur Aloïs Hieberl vint la prendre le lundi, en même temps que beaucoup d'autres lettres, puis il répandit le courrier sur le bureau de deux employées en disant : « Aurez de quoi faire... »

Cette scène se répétait quotidiennement, seulement ce jour-là n'avait rien de commun avec les précédents et pendant des mois les jours à venir ne devaient plus être des jours habituels.

Les jeunes femmes commencèrent le tri : du courrier destiné au Secrétariat Général, à la Commission des Arts, à la Direction de la Presse, à la Commission des Finances, à la Commission des Sports, à la Commission de la Circulation, à la Commission du Bâtiment... La lettre d'aspect anodin fut glissée dans une serviette de cuir particulière, car l'enveloppe était adressée à :

Monsieur Willi DAUME

Président du Comité Olympique National pour l'Allemagne Fédérale
MUNICH 13-Staarstrasse 7.

Adresse correcte où seul sautait aux yeux le mot « personnel » souligné deux fois.

À 10 h 12, la lettre se trouvait sur le bureau du Président, l'enveloppe ouverte, mais on n'en avait pas retiré la lettre. « Personnel » est un mot magique, on ne sait jamais ce qu'il y a là-dessous. L'expéditeur avait tracé au dos de l'enveloppe : « Comité d'action en faveur des jeux de la Paix. »

Personne au Secrétariat n'avait entendu parler de cette association. Ce titre n'avait pas encore surgi dans la *correspondance* et parce que l'expéditeur était inconnu et en considération du mot *personnel*, on se borna au Secrétariat à fendre l'enveloppe sans en retirer la lettre, pour la reléguer, comme d'habitude, selon son contenu, dans le panier de filigrane réservé aux correspondances en attente, sur la table de quelque bureaucrate.

Le Président lut d'abord la raison sociale de l'expéditeur avant de tirer la lettre de l'enveloppe. Il réfléchit un instant et ne se souvint

d'aucun comité d'action s'intitulant de la sorte, mais on ne peut pas se souvenir de tout le monde : on distribue des poignées de main pendant quatre ans ; on fait la connaissance de mille personnes aussitôt oubliées ; on a des voisins de table aux dîners officiels, qu'on ne revoit jamais plus ; on a de longues conversations avec des experts qui sombrent ensuite dans la grisaille quotidienne ; on visite des constructions, des installations destinées aux sports, on prononce un discours çà et là et chacun se croit pour autant « un ami du Président ».

Le Président déplia la lettre, une brève missive, sa main se mit pourtant à trembler, car elle était conçue en ces termes :

« Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs du Comité Olympique,

« Au cours des travaux effectués sur le terrain des Olympiades, deux bombes atomiques ont été intégrées quelque part dans le béton, grâce à un travail d'une exécution si parfaite que dans l'état terminal actuel des constructions, nul ne saurait déceler la présence de ces deux engins. Ces bombes peuvent être mises à feu à distance, électroniquement. Le premier expert venu saura vous expliquer ce mécanisme qui est des plus simples.

« Admettons que nous – qui de même que toutes les nations participant aux Jeux Olympiques désirons les voir s'accomplir en paix – nous fassions exploser ces bombes : cela signifierait la mort des 80 000 spectateurs du stade... mieux encore, ces deux bombes atomiques ont la puissance destructrice de plusieurs bombes du type Hiroshima : à perte de vue toute vie serait anéantie. Chacune des charges explosives contient six kilogrammes de plutonium. À cet égard également, les experts vous renseigneront, avec exactitude, sur la signification d'une telle explosion.

« Cette catastrophe, qui serait unique dans l'histoire de l'humanité, peut être évitée si le Comité Olympique met à notre disposition *dix millions de dollars* dans le seul but de garantir le déroulement paisible des compétitions sportives entre les nations. Répondez par une annonce dans la *Presse Bavaroise* : « Nous remercions l'honorable inventeur », ensuite nous vous ferons savoir le lieu et l'heure de la remise des dix millions de dollars en y ajoutant quelques instructions nécessaires. Nous sommes d'accord avec vous, si vous estimez que les Jeux Olympiques de Munich, plutôt que d'être le théâtre du plus grand cataclysme humain, doivent remplir leur mission de paix et de fraternité entre les peuples.

« Dans l'espoir que vous ne sous-estimerez pas le but généreux

que nous prétendons atteindre, nous vous prions d'agréer nos cordiales salutations.

« Comité d'action en faveur des jeux de la Paix ».

Le Président relut la lettre une seconde fois mot à mot, puis il la déposa sur son sous-main.

« C'est de la démente ! C'est un fou qui a écrit cela... ou un mauvais plaisant. »

Puis il sourit en considérant la date de la lettre et s'adossa, soulagé.
1^{er} avril.

« Plutôt macabre ce poisson d'avril. Il y a des individus qui se plaisent à susciter l'horreur... »

Le Président mit la lettre de côté et appuya sur la touche de l'interphone qui le mettait en relation avec tous ses bureaux : M^{lle} Bernhold... la secrétaire en chef, une fille qui avait la tête à tout, qui se fût aussi bien mise en compétition avec une machine à calculer, qui se souvenait de tous les rendez-vous, ayant prévu d'avance chaque pas du Président, dès l'instant où il se trouvait dans son administration...

— Qu'est-ce qui vient « Hold » ?

— À onze heures, conférence avec la Direction du Bâtiment...

— Ça tombe bien, mettez-moi en communication avec la Chancellerie d'État.

— Tout de suite ?

— Tout de suite.

— Le D^r Rummelmann vous a déjà appelé trois fois, il attend sur la ligne : dois-je le mettre en communication ?

Le Président jeta un regard de côté, vers la lettre. Le D^r Rummelmann, membre de la commission de justice, juriste de rang élevé qui faisait à l'université des conférences sur le droit criminel, et avait la réputation d'être connaisseur en vins bavarois... Serait-il de bon conseil ? Et convenait-il de l'importuner avec ce stupide poisson d'avril ?

Un craquement retentit dans le récepteur, puis la voix du D^r Rummelmann, grave, lente, réfléchie, lui parvint, la voix d'un homme qui n'éprouve aucune hâte, parce que le temps qui lui a été donné de vivre est en grande partie derrière lui.

— Comment va ?

— Comme d'habitude, répondit le Président, – avec un emploi du temps serré : il faudrait disposer de plusieurs cerveaux et de vingt mains pour bien faire... D'ailleurs, j'ai reçu ce matin par la poste une lettre datée du 1^{er} avril : on prétend faire sauter le Stade olympique !

— Assez sot comme poisson d'avril ! Vous y croyez ?

— Non, bien sûr... mais êtes-vous renseigné au sujet du

plutonium ?

— En tant que juriste, je m'inquiéteraïs de mieux connaître le plutonium si l'on s'était avisé de s'en servir dangereusement... Je me souviens par exemple du cas d'un étudiant... qui annonça par lettre avant la dernière guerre qu'il allait envoyer Hindenburg aux enfers au moyen d'un explosif de son invention. Mais nous n'avons jamais su ce qu'il avait pu trouver dans ce domaine, car ce jeune homme a sauté avec son laboratoire, un certain dimanche où ses parents étaient en promenade. Il ne restait de lui que son carnet de notes où il déclarait vouloir supprimer le président du Reich, le maréchal Hindenburg, parce qu'il était trop vieux et bête pour conduire le pays. À cette époque, une telle histoire pouvait mettre le feu aux poudres... mais, actuellement, qui aurait intérêt à faire sauter le Stade olympique ?

— Quelqu'un qui réclame dix millions de dollars.

— Ouais ! Par lettre express sans doute ? Ça prend un tout autre aspect ! (Le D^r Rummelmann s'exprimait plus rapidement.) À qui en avez-vous déjà parlé ?

— À personne, je viens de lire la lettre...

— Avertissez le chef de la Police.

— Peut-être vais-je me rendre ridicule ? Si la date n'était pas le 1^{er} avril...

— Ce peut être un hasard.

— Certes, mais s'il n'en était rien ?

— Qui pourrait le savoir ? Pouvez-vous me lire cette lettre ?

Le Président reprit la lettre. À présent, d'une main précautionneuse, du bout des doigts, il la maintenait ouverte par le coin gauche. L'enveloppe fendue avec soin par le Secrétariat se trouvait à côté.

— Délivrée à Munich au bureau de poste n° 23 dans le quartier de Schwabing...

— Écoutez, Schwabing...

Le D^r Rummelmann toussota :

— Vous avez peut-être raison, c'est une plaisanterie, mais des plus mauvaises. Voyons ce texte.

Le Président fit la lecture de la lettre et tandis qu'il en répétait les mots – pour la troisième fois – il se sentit gagné par une inquiétude presque douloureuse. « Ce n'est pas une plaisanterie, se disait-il tout en lisant à haute voix. C'est sérieux, effroyablement sérieux, si grave qu'elle vaut au moins dix millions de dollars. Personne n'écrit en ces termes s'il ne s'agit que de se payer la tête du destinataire. Il y a un plan exact là-dessous, oui, douze kilos de plutonium et un mécanisme de mise à feu à distance. Tout anéanti à perte de vue... le stade, le grand hall aux nombreuses pistes, le stade de natation, la piste circulaire de courses à pied, le hall de gymnastique, la salle de volley-ball, le village olympique, le centre de télévision, le centre d'émissions

radio, les bureaux de la presse, le théâtre de plein air, le lac artificiel... impensable... Et un nuage atomique au-dessus de Munich qui dériverait nonchalamment par-dessus toute la Bavière... »

— Qu'avez-vous ? demanda le D^r Rummelmann. Pourquoi ne poursuivez-vous pas votre lecture ?

— C'est monstrueux ! lança le Président, inimaginable, simplement. Si ce n'est pas une blague...

— Il conviendrait d'examiner de telles missives du point de vue psychiatrique : j'ai le sentiment que c'est un paranoïaque qui a pris la plume.

« Qui a pris la plume ! se répéta intérieurement le Président, qu'en termes choisis... à croire que nous analysons en ce moment une page de style... Pourtant qu'il soit fou ou non, il s'agit de douze kilos de plutonium explosant un beau jour, Dieu sait quand, dans le stade olympique, au cours des jeux... Peu importe quel jour, car le stade est toujours rempli, de bas en haut, jusqu'aux derniers rangs. Cet événement changerait la face du monde.

« Vent d'ouest... le nuage atomique continue de voguer vers l'est. Par-dessus la Tchécoslovaquie, la Pologne, vers la Russie blanche. Puis il pleuvra et la radioactivité retombera sur les humains qui ne se doutent de rien. Chaque goutte de pluie contaminera la terre, les champs de blé, les planches de légumes, le bétail dans les pâturages, les forêts, les steppes... Ou ce sera un vent d'est... le nuage se déplacera au-dessus de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Autriche, de la France... tandis que les humains immobiles, impuissants, les bras ballants ne pourront mieux faire que se tapir, attendre dans des caves. Mais lorsqu'ils en remonteront pour réintégrer leurs demeures, se propageront dans les rues, tourneront la soupe sur le feu, cueilleront les salades du jardinet, essuieront leur sueur d'angoisse avec une serviette de toilette dans la salle d'eau, avaleront une gorgée d'eau pour humecter leur gosier noué par la peur – quoi qu'ils fassent, partout, invisible, rampant, infailliblement mortel, le poison rayonnant inconnu pénétrera leurs corps qu'il désagrègera lentement.

« Même la prière ne sera plus secourable. Car les bancs, les chaises des églises seraient englués du même poison et le Christ, la Sainte Vierge sur leurs autels, les saints au regard grave dans leurs niches, l'eau bénite, tout, tout sera chargé de rayons que nul ne peut ni sentir ni deviner... jusqu'à l'instant où on sent son corps se dissocier, puisque ses cellules se décomposent. »

— Êtes-vous encore à l'appareil ? demanda le D^r Rummelmann de sa voix circonspecte de vieil homme soudain chevrotante.

— Oui.

— Qu'allez-vous tenter ? Ferez-vous passer dans la *Presse Bavaroise* l'annonce désirée ?

— Sous ma seule responsabilité ? Je ne puis me le permettre... Sans parler des dix millions de dollars... c'est d'ailleurs absurde. J'ai demandé la communication avec la Chancellerie d'État, mais avant j'ai pris la communication avec vous, dans l'espoir que vous sauriez me conseiller... Et je constate... que vous ne savez que dire.

— Pas ainsi de but en blanc ! Il convient d'y réfléchir. Je serai chez vous dans une heure.

Le Dr Rummelmann raccrocha. Évidemment le ton de la lettre l'avait profondément terrifié. D'habitude pourtant, si on le laissait parler sans l'interrompre – ce qui eût été criminel à ses yeux – on avait tout le temps de se reposer des fatigues de la journée. C'était un bain de mots, une vapeur de phrases entremêlées... Mais aujourd'hui Rummelmann se montrait d'une brièveté absolument déconcertante. Sans aucun doute l'épouvante s'était emparée de lui.

Le Président fit une profonde aspiration, puis il examina encore une fois la lettre et par son interphone intérieur il mit au point avec son secrétariat une organisation telle que le monde n'en avait pas encore vu à l'œuvre.

— Écoutez, « Hold », passez-moi – à la suite et cela rapidement : la préfecture de police, le ministère de l'intérieur à Bonn, *le ministre en personne*, entendez bien, la Chancellerie Fédérale, le Conseil de l'Ordre des Avocats à Karlsruhe, le bourgmestre en chef ici, la Direction du Bâtiment « Olympia ». De toute la journée, je ne verrai personne !

— Et votre emploi du temps ? lança M^{lle} Bernhold qui contemplait, étalé devant elle, le gros calendrier couvert d'écritures.

— Décommandez tout.

— Mais...

— Décommandez ! Trouvez une excuse, « Hold » ! Une excuse valable.

M^{lle} Bernhold barra d'un gros trait la liste des rendez-vous.

Elle ignorait que ce geste pouvait avoir une signification symbolique macabre à l'égard de l'avenir : la fin des Jeux Olympiques de Munich, cette « XX^e Olympiade » selon la nouvelle chronologie.

Un champignon atomique au-dessus de l'Europe.

M^{lle} Bernhold appela donc, sans se douter de rien, d'abord le préfet de police à Munich que l'on réussit à atteindre car, miraculeusement, il n'était pas « en conférence ».

Le caillou lancé dans les eaux dormantes y propageait déjà ses ondes.

PRÉFECTURE DE POLICE

— Je vous ai réunis, Messieurs, afin de porter à votre connaissance

un incident qui me paraît unique dans toute l'histoire de la criminalité...

Le préfet de police fit une pause théâtrale. Il se plaisait à ces effets qui augmentaient le poids des mots qu'il allait dire. Aussitôt il constata, d'un seul regard circulaire, les expressions anxieuses des visages qui l'entouraient. Même le conseiller criminel Beutels, qui seul se permettait de fumer son cigare au cours d'une conférence, parce qu'il y puisait, prétendait-il, une capacité intellectuelle accrue, le regardait d'un air intrigué.

Dans la salle de réunion de la préfecture de police, l'atmosphère était à « couper au couteau ». Derrière les fenêtres, la pluie d'avril ruisselait sur les toits, dans les rues. Le chauffage central marchait à fond, un vent mouillé, froid, secouait les vitres. Impossible d'ouvrir une fenêtre pour renouveler l'air.

Le conseiller criminel Beutels mâchait nerveusement son cigare. Lorsqu'une réunion-conférence de cette sorte avait lieu sans avoir été prévue d'avance, il s'agissait régulièrement d'un cas grave, inattendu, d'une saleté à éclabousser jusqu'aux cieux... Une fois, c'était une manifestation des S.D.S. qui menaçait de troubler la sécurité de la ville, une autre fois on avait enlevé un enfant. Invariablement on nommait une commission spéciale qui allait agir à tâtons, dans l'obscurité, suivre cent pistes à la fois, noircir des montagnes de rapports pour se voir soudain débarrassée de tout souci par quelque coup du hasard parfaitement burlesque.

— Aurions-nous une nouvelle affaire Lebach ? lança Beutels, d'une voix nette qui trancha dans le silence.

L'affaire Lebach, une fâcheuse mystification par laquelle une « voyante » s'était adroitement jouée de quelques personnalités respectables de la ville. La pause théâtrale du préfet de police était rompue.

— Ou verriez-vous poindre quelque révolte gauchiste à l'horizon ?

— Pire que cela !

Le préfet de police brandit une feuille de papier. Le conseiller Beutels et les autres membres de la commission virent que c'était un télex. Des bureaux du Comité Olympique, le message avait été transmis par l'interphone. Cette note était à ce point secrète que le préfet de police s'était élancé lui-même vers le télex afin de renouveler à l'employé ses recommandations au sujet du secret absolu.

Le conseiller criminel Beutels fit passer son cigare du coin gauche au coin droit de sa bouche et jeta :

— Ainsi, encore un rapt d'enfant ? Quelle rançon ?

— Dix millions de dollars, répliqua sèchement le préfet de police.

Les yeux du conseiller Beutels s'ouvrirent et devinrent parfaitement ronds :

— Se serait-on emparé du plus jeune rejeton du chancelier Brandt ?
— Puis il retira son cigare de sa bouche et le coinça entre deux doigts.
— Qui serait assez idiot pour réclamer en Allemagne dix millions de dollars ? Cela représente trente-cinq millions de marks ! À une personne privée, c'est impossible ! Il s'agit donc d'un enfant du représentant de l'État et celui-ci va devoir puiser la rançon dans le Trésor public !

— Vous vous trompez, Monsieur le Conseiller, répliqua le préfet de police avec un sourire moqueur. Messieurs, poursuivit-il, je vous fais lecture de la lettre que M. Daume, oui, notre « Mister Olympia » a reçue par la poste ce matin.

Un silence de mort régna pendant la lecture de ce texte. À la fin seulement, lorsque l'expéditeur fut nommé, « Comité d'action en faveur des jeux de la Paix », le conseiller Beutels fit entendre un gloussement de joie qu'un regard farouche du président de cette assemblée ne réussit pas à contenir.

— Votre opinion, Messieurs, m'est nécessaire... — Le préfet de police rangea le télex. — L'original de la lettre a déjà été transmis aux laboratoires pour un examen approfondi. Qu'en pensez-vous ?

Ce fut encore Beutels qui parla le premier. On lui laissait volontiers risquer les premiers pas dans une situation à ce point délicate, un débrouillard aussi qualifié valait son pesant d'or.

— On peut s'éviter la peine des tests de laboratoire...

— C'est tout ce que vous trouvez à en dire ?

Le préfet de police était déçu. Beutels opina énergiquement du chef. Sa grosse tête ronde évoquait la boule sautillante d'un jeu de quilles.

— Voyons... Date : un premier avril ! Dire que notre Willi Daume des Olympiades est tombé dans le panneau m'apparaît comme le vrai mystère de l'affaire ! Et avant tout, douze kilos de plutonium coûtent une fortune : ce n'est pas la première tête chaude venue qui s'offrira ce luxe et puis, cette mise à feu électronique, ça n'est sans doute pas compliqué, mais la connexion avec les deux bombes semble plus que problématique. Si à perte de vue tout devait être anéanti, celui qui déclenchera ce cataclysme risque lui-même de se métamorphoser en angelot. Troisièmement, où prendra-t-il le plutonium si tant est qu'il puisse le payer ? Quatrièmement : construire une bombe atomique efficace requiert à la fois de hautes capacités scientifiques et techniques. Il faut donc et on doit le savoir déjà quelque part — ou cette lettre permettra de le faire savoir — que deux bombes atomiques aient été dérobées dans quelque arsenal. Ça ne serait possible que chez les « Amis [1] »... car nous n'en avons pas. Mais il n'existe aucune filière sûre pour atteindre les voleurs d'atomes. Ainsi cette lettre n'est que foutaise : un poisson d'avril !

Les autres commissaires hochèrent la tête, d'accord. « Notre

Beutels..., se disaient-ils, en trois mots d'une logique sans réplique, il vous fait place nette de toute appréhension ! »

— C'est exactement mon opinion. — Le préfet de police parcourut du regard la file des visages souriants de ses collaborateurs qui pensaient : Beutels lui a mis un arbre en travers du chemin et le voilà qui trébuche dessus en criant qu'il l'a déjà vu ! Pourquoi avoir transmis cette lettre idiote aux laboratoires ? — Mais il y a autre chose, Messieurs, reprit le préfet de police, la Chancellerie d'État de Bavière prend cet écrit au sérieux. Le procureur général de la République de Bavière a été mis au courant et sera parmi nous dans une dizaine de minutes. De son côté, il a déjà par mesure de prudence, en avançant Bonn, alerté le procureur général de la Justice Fédérale à Karlsruhe. En cet instant, d'ailleurs, M. Willi Daume a un entretien avec le ministre de l'intérieur de l'Allemagne Fédérale.

— Misère ! lança Beutels à haute voix.

Et il déposa son cigare dans le cendrier d'étain qu'il transportait partout sur lui et qui était devenu légendaire, car il se fermait avec un claquement sec et la rumeur disait qu'il avait déjà, grâce à ce cendrier, tenu en respect certains repris de justice qui avaient pris le claquement métallique du couvercle de ce cendrier au fond de la poche du conseiller pour la levée du cran de sûreté d'un revolver.

— Bonn ! Messieurs, voilà qui est grave et nous donnera du fil à retordre !

— Dix millions de dollars, Messieurs, ou la destruction à perte de vue...

Le préfet de police considérait Beutels d'un air presque suppliant. C'était l'instant où toute polémique venimeuse à l'égard de Bonn était pour le moins déplacée et ne faisait qu'entraver l'action à entreprendre.

— Admettons que cette lettre ne parle que de faits exacts...

— Il faudrait en ce cas qu'elle eût été envoyée par une puissante organisation, une organisation modèle, immensément riche ! lança Beutels.

— C'est vous qui le dites ! Partons de ce point de vue...

— Alors il ne s'agit pas d'un cas politique. Les Jeux Olympiques réunissent fraternellement tous les peuples, même les pires ennemis. Pas un pays au monde n'ira pulvériser ses concitoyens dans le cadre des Jeux Olympiques. Reste la Mafia... la Cosa Nostra... le loup-garou classique que l'on ressort volontiers s'il se trouve qu'une affaire criminelle présente quelque mystère. Aux U.S.A., c'est devenu un jeu de société. Voici deux G-Men qui se rencontrent dans une rue de New York, l'un à la recherche d'une bande pour un coup de main, l'autre à la recherche d'une organisation de contrebande. L'un demande à l'autre : « John, il me faut absolument atteindre Mario di Varese, tu

sais, le “Boss” de la Mafia... » À ces mots, l'autre G-Man pâlit et les bras levés gémit : « John, ne me fais pas ça ! J'ai moi-même besoin de di Varese, je t'en prie, cherches-en un autre, je crois bien que Luppò Cavacci est libre pour le moment... »

Beutels reprit son cigare, le mâchonna et le déposa de nouveau sur son cendrier à clapet. L'assemblée des commissaires sourit, ragaillardie. Encore une de ces anecdotes à la Beutels.

— Je penche aussi vers l'opinion selon laquelle cette lettre émane d'une puissante organisation, reprit le préfet de police impassible, face à cette marée d'optimisme. Il faut diriger les recherches vers ces milieux.

Brusquement chacun eut le sentiment que Beutels et ses plaisanteries n'étaient pas à la hauteur de la situation. Et Beutels lui-même, se désintéressant de son cigare, s'adossa en jetant un regard circulaire vers les visages troublés de ses collègues.

Il les connaissait tous depuis des années, ceux qui l'entouraient et qui le regardaient, lui, leur chef, les lèvres serrées. Il en avait même formé plusieurs, les avait recommandés, poussés en avant jusqu'aux positions élevées. Ne passait-il pas comme le grand maître enseignant, le successeur du fameux et légendaire gros conseiller Gennat qui, au cours des années 30, à Berlin, avait été l'épine dorsale de la police criminelle ?

Mais la situation devenait sérieuse... tous s'en rendaient compte à présent. Beutels sortit de la poche intérieure de son veston un cigare dont il retira le fétu de paille piqué au centre et remercia d'un grognement son voisin qui lui donnait du feu.

On prétendait aussi dans le monde des juristes que Beutels se plaisait à offrir des cigares, en manière de test, aux jeunes membres de la police criminelle. Si le garçon ôtait le fétu du cigare, Beutels se déclarait satisfait et ajoutait : « Il donnera quelque chose ! » Mais si le malheureux laissait le fétu en place et fumait le cigare et son contenu, courageusement, en verdissant de plus en plus, Beutels laissait tomber : « Ce jeune a du cran, mais ne voit pas ses réalités, il aura une vie difficile ! »

Le plus souvent il s'avérait qu'il avait vu juste. Beutels était un homme en dehors du commun.

— Alors, une commission spéciale ? reprit-il d'un ton bref.

— Cela dépend de ce que l'on dira... – Le préfet de police loucha vers le téléphone. – J'attends la réponse du procureur général, du ministère de l'intérieur, de la Protection Fédérale.

— Bon Dieu ! Plus il y aura de chiens pour aboyer, plus on les entendra loin !

— Avez-vous l'intention de vous charger seul de ce cas, Beutels ?

— En principe, on ne devrait pas faire de bruit. *Tout boucler*. Voilà

mon avis. Pas un mot au public. Jouer l'ignorance absolue et attendre...

— Combien de temps ?

— Jusqu'à ce que notre homme au plutonium se manifeste de nouveau... S'il ne s'agit pas d'un poisson d'avril il réapparaîtra. Ce qui m'empêche encore de croire à cet inimaginable super-coup, ce sont les cachets de la poste : Munich 23 – Schwabing, c'est une faute de style. Imaginez-vous la Mafia ou la Cosa Nostra à Schwabing ? Pas moi ! Et c'est là-dessus que je fonde mon optimisme...

Des hommes aussi avisés que Beutels peuvent cependant se tromper. On en eut bientôt la preuve. Le téléphone posé sur la longue table fit retentir sa sonnerie.

Le procureur général appelait de Karlsruhe.

BONN

Le ministre de l'intérieur se laissait aller dans son fauteuil à la Diète fédérale en écoutant d'une oreille distraite un membre de l'opposition exprimer son point de vue au sujet du renchérissement des produits laitiers en Europe, lorsqu'un huissier lui remit un court message.

« Prière entrer immédiatement en contact avec procureur fédéral à Karlsruhe. Personnellement. Strictement confidentiel. »

Communication laconique, telle qu'un ministre n'en reçoit généralement pas.

Le ministre de l'intérieur se leva pour se glisser derrière les sièges de ses collègues en direction d'une porte sur le seuil de laquelle lui parvint encore de la tribune où l'orateur s'échauffait : « Même si le ministre juge bienséant de s'éloigner, cette constatation demeure, le prix du beurre constitue un scandale ! Une preuve que la planification... »

Au foyer de la Diète, le référendaire II attendait déjà, l'air quelque peu égaré, à croire qu'un contribuable venait de lui lancer au visage : « Charmé de pouvoir enfin contempler de près celui que je nourris du paiement de mes impôts... » Avec d'aussi bonnes paroles on peut susciter d'incroyables « effets » car peu de fonctionnaires sont *rodés* en prévision de tels propos.

— Que se passe-t-il ? lança le ministre impatienté, Karlsruhe, dites-vous ? N'allez pas m'annoncer encore quelque *cas* sensationnel !

— Plus que cela, Monsieur le Ministre. – Le référendaire II fit une profonde aspiration. – On veut faire sauter le stade olympique de Munich !

— Quoi ? – Le ministre, qui allait s'éloigner, s'arrêta brusquement. – C'est une plaisanterie des plus niaises !

— Monsieur le Procureur fédéral à Karlsruhe ne partage pas cette opinion.

Au bout de dix minutes, le ministre de l'intérieur inclinait aussi à croire au sérieux de la lettre. Silencieux, un peu penché en avant, les yeux mi-clos, il écouta au téléphone le texte transmis de Karlsruhe. Il ne dit mot lorsque le procureur général eut terminé sa déclamation. Aussi celui-ci lui demanda-t-il :

— M'entendez-vous, Monsieur le Ministre ?

— Oui, naturellement. C'est impensable. Je m'en vais aussitôt en hélicoptère à Munich. Nous nous rencontrerons là-bas à la préfecture de police. Avez-vous une proposition à me faire ?

— Je considère ce cas comme si important, que je trouverais justifié, Monsieur le Ministre, que vous instituiez une commission spéciale de la Chambre criminelle, sous la direction d'un expert en la matière.

— Et naturellement une commission de la Sécurité du Territoire à Bonn. Peut-être aussi conviendrait-il d'alerter le service de la Protection militaire ?

— Je ne crois pas que les intérêts de l'armée fédérale, la Bundeswehr, se trouveraient lésés dans ce cas, Monsieur le Ministre : c'est une affaire purement civile.

— L'organisation défensive fédérale...

— Plus il y aura de personnes avisées de cette question, plus il sera difficile d'en conserver le secret absolu... J'estime, Monsieur le Ministre, que le mieux est de considérer cette affaire comme absolument secrète.

— Naturellement. Je prends l'hélicoptère pour Munich.

— Qui, dans votre ministère, est déjà au courant de cette lettre ?

— Seul mon référendaire II, un homme de toute confiance. Muet comme une tombe.

Le procureur général toussota de nouveau. Il faut lui dire, pensa-t-il, que tout ce qui a transpiré ces dernières années par les personnes les plus *imperméables* est un fait à mettre au nombre des grandes énigmes de notre État.

— Une « tombe » ne suffit pas, répliqua-t-il, songeur.

— Je ne saurais abattre mon référendaire à cause de ce qu'il a appris, si c'est ce que vous suggérez !

— Ce serait d'ailleurs un moyen déplorable d'assurer son silence... je pense seulement aux diverses...

— Je sais, je sais. — La voix du ministre trahissait son impatience. — Rien ne *transpire* hors de mon ministère.

— C'est aussi ce que croyait le ministère des Affaires étrangères... et malgré cela nous n'avons pas encore découvert certain bavard... Monsieur le Ministre, je ne crois pas utile de rappeler que la révélation

de cette lettre déclencherait non seulement la panique sur tout le terrain du stade olympique, mais encore qu'elle mettrait en péril tous les Jeux. Nul ne voudra paraître dans un stade, où l'on sait que deux bombes atomiques attendent leur mise à feu. Peut-être y aura-t-il tout de même quelques souris assez téméraires pour risquer une course sur piste, les athlètes humains feront défaut.

Le ministre répondit par une inclinaison de tête, il serrait dans une main le récepteur du téléphone et, comme il était grand et fort, le matériel téléphonique était soumis à une rude épreuve qui témoignait de sa solidité.

— Je n'ose pas évoquer une telle éventualité, répondit-il d'une voix enrouée, je considère toutes les précautions à envisager comme purement *théoriques*. Ce que prévoit cette lettre de mauvais augure ne peut s'accomplir en réalité. Vous êtes bien de mon avis ?

— En partie seulement, Monsieur le Ministre. — Le procureur général, l'accusateur public le plus élevé en rang de la République Fédérale, abaissa les yeux vers le texte transmis par télex, déposé devant lui sur une table. — Dès que j'ai eu connaissance de ce document, j'ai téléphoné à notre expert en explosifs à Wiesbaden. Est-il possible, lui ai-je demandé, que quelqu'un soit en possession de douze kilos de plutonium et en charge deux bombes atomiques ? Et que me répond l'expert ? — c'est le D^r Reichelt, vous le connaissez, Monsieur le Ministre. — « Tout est possible, mais pas chez nous ! Ici on ne peut pas se procurer autant de plutonium et fabriquer une bombe A par un travail relativement secret dans une cave ou un garage : c'est absolument impossible. Mais pas aux U.S.A. ! Et cela m'a donné à penser : il y a donc *tout de même* une possibilité. »

— Monstrueux ! — Le ministre s'essuya le front avec un vaste mouchoir. Il transpirait tout à coup. — Mettez en branle tout ce qui est nécessaire. Je vais en aviser le Chancelier fédéral.

— Non ! Au nom du ciel ! Pas encore ! Il faut d'abord que nous soyons sûrs de ne pas jouer un rôle ridicule ! Nous sommes le 3 avril... Les Jeux Olympiques ouvrent le 26 août. Cela nous accorde presque cinq mois d'enquête. Jusque-là le monde entier aura peut-être changé...

— Exact. Du fait d'un nuage atomique qui, de Munich, dérivera au-dessus de toute l'Europe.

— À partir du 26 août. Car il existe une réalité derrière cette menace, la catastrophe aurait lieu au plus tôt le 26 août ! Les déments qui mettront les bombes à feu ne le feront pas dans un bâtiment désert. Tout théâtre a besoin d'un public, chaque acteur rêve de formidables applaudissements — fût-ce le rugissement d'épouvante arraché à des millions de gosiers... quiconque investit autant d'argent, de peines, de moyens techniques et de satanisme prétend au très grand

coup ! Nous avons cinq mois pour agir...

S'abuser volontairement avec une demi-vérité. Naturellement les bombes devaient exploser dans un stade absolument comble... Mais nul n'avait plus de temps devant soi. Les événements forçaient chacun à s'agenouiller sur la ligne de départ et à s'élancer...

Tous... les présidents, les ministres, les procureurs d'État, les membres de la police criminelle, les physiciens, les politiciens, les experts du bâtiment, les sections assurant la sécurité, les V-Man, les espions et même un *voyant* et celui-là *voyait* très noir.

Mais il parut plus tard.

Une demi-heure après cette conversation, dans un hélicoptère peint en vert, appartenant à la défense frontalière, le ministre de l'intérieur s'envolait pour Munich.

WIESBADEN

— C'est de la démente ! jeta Fritz Abels en s'adossant commodément.

Il était assis dans le fauteuil réservé aux visiteurs dans le bureau de son chef, directeur de la police criminelle fédérale à Wiesbaden, et fumait une cigarette que celui-ci venait de lui offrir. À présent, il déposait un mince dossier sur le dessus luisant de la table à écrire. C'était une chemise rouge, sans suscription tant la question dont il traitait était tenue secrète. Seul au coin droit supérieur, on avait tiré un léger trait de crayon rouge en travers du carton.

Fritz Abels était âgé de quarante-six ans. Père de trois enfants, propriétaire d'une maison d'habitation située sur la limite de la ville. Il conduisait une Opel, s'adonnait à la pêche sportive et était membre du Club de musique vocale, pilier de la « Table Ronde des Gais Compagnons » et il passait dans les milieux de la police pour être l'homme qui, de son bureau, avait su découvrir le meurtrier de trois femmes. Ce tour de force avait été le résultat d'un prodige de réflexion, de confrontation multiple avec des centaines de morceaux d'un puzzle qui comportait des gorges coupées, des seins tranchés, des vagins ouverts au couteau. Un don quasi prodigieux, consistant à se souvenir, à travers le cours des années, de faits que nul ne conservait plus dans les cellules de son cerveau, avait servi Abels en l'occurrence. Il puisa au sujet de cet affreux massacre de femmes dans les réserves de sa mémoire et en retira une annonce datant de l'année 1946, c'est-à-dire l'époque qui avait suivi immédiatement la fin de la guerre, tandis que l'on vivait sous des décombres et dans les caves humides, affalé parmi les ruines, occupé à détacher au marteau le mortier ancien recouvrant des briques, afin qu'elles puissent servir à la

reconstruction. Oui, c'était l'époque où, en pleine nuit, de longues queues humaines se formaient devant les boulangeries, afin de recevoir le matin, vers 6 heures, 100 grammes de pain de maïs. Oui, ils venaient s'asseoir les uns derrière les autres sur des pliants, des chaises légères, en procédant par « paliers ». D'abord la grand-mère que venait relayer grand-père, puis la mère de famille, mais seulement tout juste avant 6 heures, car grand-père et grand-mère disposaient de plus de temps, avaient moins besoin de sommeil et n'avaient plus de marmots à surveiller...

En cette année 1946, alors que le souci de mettre quelque chose dans votre estomac, afin que votre intestin ne se dessèche pas tout à fait, comptait plus qu'une annonce dans les journaux, les citadins décharnés, aux yeux caves, apprirent qu'un individu du nom de Heribert Poschalski avait été enfermé dans un asile de fous pour avoir attrapé des chiennes qu'il égorgeait à l'aide d'un coutelas, puis leur coupait les mamelles et la vulve, afin de les faire rôtir sur un feu de bois. Un tribunal institué par les Forces d'occupation britanniques fit son procès au sieur Heribert Poschalski, originaire de Ratibor en Haute-Silésie et le jugea atteint de démence, ce qui amena à interner ledit dément à l'asile de Hohenludberg d'où Poschalski devait disparaître en 1947. En tant que fou non dangereux, puisqu'il s'était contenté d'égorger des chiennes, il bénéficia de l'autorisation de travailler au potager de l'asile, s'en allait aux champs, rentrait la récolte, passait pour un garçon travailleur, poli, serviable, un peu simple, nettoyait la chapelle de l'asile, astiquait les candélabres, recousait les boutons de la soutane de l'aumônier, priait avec ferveur et, de temps à autre, se livrait à l'onanisme, ce que d'autres se permettaient à l'asile de Hohenludberg. À tout prendre c'était un citoyen paisible : il y avait plus fou que lui.

Mais voilà qu'un soir, au moment de l'appel des aides-jardiniers au regroupement avant la marche de retour à l'asile, Heribert Poschalski fut introuvable. Simplement. On l'appela en vain, on fouilla la région, on avisa les journaux qui accordèrent trois lignes de leur dernière page à la disparition de Poschalski... mais nul ne le revit plus.

Les travaux à la chapelle de l'asile, surtout l'astiquage des candélabres, furent repris par un épileptique.

C'est cet Heribert, l'égorgeur de chiennes, que le chef de police Fritz Abels se rappela, lorsqu'il rechercha l'assassin de trois femmes. Et voyez donc... il le trouva après un appel de la télévision : « La police réclame votre collaboration... » Poschalski vivait à Wummenei, un village minuscule sur la côte de la mer du Nord, il était propriétaire d'une saurissierie d'anguilles, conduisait une Mercedes (il avait donc passé son permis de conduire) et il déclara à Abels qui avait pénétré dans sa petite saurissierie puante le poisson fumé : « Bon,

tu as fini par me trouver, bah ! je les ai toutes entaillées tout du long... » Puis il avait tendu ses poignets, mais Abels, avec un geste de refus, avait répondu :

— Viens, Heribert. Ne fais pas de drame, quoi qu'il en soit tu ne peux plus courir comme en ce temps-là...

Aujourd'hui, Poschalski astique à nouveau, en tant que détenu à vie, les candélabres d'une chapelle et il lui a été accordé de déposer chaque dimanche les recueils de cantiques sur les bancs des fidèles.

On peut parler des caprices du hasard, mais la notoriété du commissaire criminel Abels n'en fut pas amoindrie.

Il parvint avec le rang de commissaire supérieur à la direction de la police criminelle fédérale, en quelque sorte comme pendant au *computer* nouvellement installé. Car cet appareil se trompait souvent et Fritz Abels jamais. Il devint directeur du centre de documentation des cas importants non élucidés.

« C'est vraiment de la démente ! » répéta-t-il en croisant ses jambes avec élégance. Car il était devenu fort élégant ces deux dernières années, sans doute parce qu'il était veuf depuis trois ans et que depuis deux ans une jeune chimiste blonde travaillait au laboratoire de la police. Jamais encore Abels n'avait eu besoin d'autant d'analyses chimiques, on chuchotait qu'il avait envoyé de son propre chef quatre hommes en mission chargés de recueillir d'intéressants vestiges qu'il convenait de soumettre à une analyse chimique. Le plus souvent les analyses qu'il proposait à M^{lle} Julia Mehring n'étaient rien moins que ragoûtantes : sous-vêtements (recherche de traces de sperme, traces de salive provenant de morsures aux seins), ongles endeuillés, une fois même il s'agissait de vestiges d'excréments dans le creux d'un talon de chaussure.

Au bureau de la police criminelle, on en faisait déjà des gorges chaudes, la main levée en abat-voix devant la bouche. On parlait déjà de mariage mais on se trompait. Julia laissait Abels se dessécher comme dans une jarre funéraire antique. Probablement qu'elle ne s'apercevait pas du tout de ce qui avait éveillé son intérêt pour les expériences chimiques. Pourtant elle voyait parfaitement que monsieur le commissaire supérieur suivait la mode de plus en plus étroitement, portait des vestons impeccables, des cravates étourdissantes, des chaussettes de couleur.

— Et c'est pour cette idiotie que Bonn veut une commission spéciale ?

— Vous avez été désigné pour être le directeur de votre section, Abels.

— Qui est le chef ?

— Le procureur général, D^r Herbrecht.

— À Munich ?

— Oui. Il faut bien qu'un Munichois soit de la partie s'il arrive une telle aventure à Munich ! À part Herbrecht – qui n'est que munichois d'adoption puisqu'il est poméraniens – il n'y aura que des étrangers à la région travaillant aux trois commissions spéciales nouvellement constituées...

— L'habituelle erreur. Et les Munichois bon teint avalent la pilule ?

— Bonn a tout accaparé. Pour l'instant ils se crêpent le chignon, réunis pour une conférence-mammouth, même Pullach en fait partie.

— Ô Bon Dieu ! – Abels écrase sa cigarette. – Et il faut que moi aussi je prenne part à cette comédie ? Avec quel rôle ? Le grand numéro de clownerie. *Auguste et le 1^{er} avril...* Quand auront-ils établi leur commission spéciale ?

— En l'espace de deux heures.

— Prête à se mettre en route ?

— Si aucun de ces messieurs n'a encore à remplir ses devoirs conjugaux... oui.

Le chef du bureau de la police criminelle fit la grimace. S'entretenir avec Abels pouvait être amusant, mais parfois aussi un peu macabre. Il se souvenait encore du meurtre de Freiburg maquillé en accident de chemin de fer. Une jeune femme avait été jetée du train par une portière. La troisième en un an. Les membres brisés, atrocement disloquée, elle était étendue le long d'une voie, les photographes de la police en avaient pris des instantanés. Des spécialistes chargés de relever toute trace avaient rampé sur le talus couvert d'orties jusqu'au ballast, un médecin, après un bref examen, avait renoncé à préciser le nombre des fractures : pas un os ne se trouve à sa place normale ! Tandis que Fritz Abels, assis sur une canne-pliant, au milieu des employés désarmés, mordait dans un pain au jambon en déclarant : « Quelle femme endurcie ! Elle ne portait pas encore de bas en novembre ! »

Ce cas fut bientôt éclairci. L'assassin portait les bas sur lui et dans sa chambre, sous les combles, il y avait, suspendues à des cordons tendus en travers de la pièce, quarante-neuf paires de bas féminins.

Un fétichiste du bas.

Il arrivait à Fritz Abels d'être inquiétant.

— Je tiens beaucoup à ce que vous preniez le travail en main à Munich, aussitôt que possible, reprit le chef. De Cologne, quatre hommes de la défense du territoire prendront l'avion ce soir même.

— Personne du poste de pompiers bénévoles de Bumshausen ? Je trouve que c'est une grossière négligence à l'égard de la sécurité générale !

— Abels, rompez !

Le chef du bureau de police criminelle se leva. Il riait à présent mais non sans contrainte.

— Réfléchissez-y : qu'arriverait-il si cette lettre représentait une vraie menace ?

— Je ne cesse de me l'imaginer. En ce cas, le plus sage serait d'évacuer Munich avant le 26 août...

Abels se leva en voyant le visage irrité de son supérieur.

— Nous n'avons que cette lettre ? Rien d'autre ?

— Rien d'autre.

— Alors, ça ne presse pas tant que ça. C'est la lettre n° 2 qui présentera quelque intérêt... si on l'écrit jamais...

Elle fut écrite... exactement dans l'heure même où Fritz Abels prononçait ces paroles.

À 19 heures son auteur la jetait à la boîte aux lettres, cette fois à Munich I. Nul ne le remarqua, car nul ne savait ce qu'il glissait dans la fente de la boîte postale. À sa suite, un contrôleur des contributions lança, au beau milieu de la boîte, une lettre adressée au ministère des Finances. Puis une jeune fille y glissa un soupir amoureux sous forme de billet parfumé, lequel fut suivi de la lettre tracée par le gros boucher Sanglmayer qui avait écrit à son beau-frère : « Cher Otto, viens donc, Milli va accoucher de son cinquième et je n'ai personne pour m'aider dans le ménage... »

L'homme qui avait jeté la seconde lettre adressée au Comité Olympique traversa la rue lentement, passa devant le théâtre national, descendit la Maximilianstrasse. Il s'arrêta devant un marchand de tableaux dont il contempla une des toiles exposées avec un plaisir évident. C'était un paysage daté de 1737 peint par Hendrick Vermeulen et une tête de cheval, eau-forte de Tomas Quicker.

Cet homme semblait avoir quelques connaissances artistiques.

MUNICH

Dans l'atmosphère de la salle de conférences de la préfecture de police, les nuages de fumée voguaient. Des bouteilles d'eau minérale, des verres, des cendriers pleins, des blocs-notes, des tasses de café et une unique et gigantesque chope de bière couvraient la longue table. Cette chope, une « mesure », appartenait au conseiller criminel Beutels, un cigare du Brésil était posé auprès, à demi fumé, éteint à présent. Mauvais signe.

La commission spéciale en provenance de Wiesbaden était arrivée et s'était mise au travail. Le commissaire supérieur Abels se trouvait assis auprès du procureur fédéral Dr Herbrecht, au haut bout de la table ; à l'autre extrémité présidait, le regard sombre, le préfet de police. Deux membres du service des Renseignements fédéral, quatre messieurs de la Protection du Territoire, trois officiers des troupes de

la Défense militaire et quatre membres du Comité national Olympique, entouraient la table de conférence. Le bourgmestre en chef de Munich, le ministre de l'intérieur fédéral, et auprès de lui Beutels, soudain très silencieux, formaient un bloc central. Illustre assemblée.

C'était un mardi 4 avril, à 11 heures du matin. La seconde lettre avait été délivrée une demi-heure plus tôt par un envoyé des bureaux de la direction du Stade Olympique. Déjà le titre de l'expéditeur tracé sur l'enveloppe avait fait pâlir le préfet de police.

La séance s'était déroulée jusqu'alors sans grand succès bien qu'elle eût commencé dès 9 heures. Beutels, qui avait étalé devant lui la missive originale, avait terminé son rapport : pas d'empreintes digitales, du papier courant, bon marché, comme on en trouve partout. Une enveloppe du même acabit doublée de papier gris – cinq pfennigs pièce – caractères des machines Picca... fabriqués par millions et pour finir avec la question, aucune empreinte qui ne fût connue : les empreintes digitales du facteur, des secrétaires, du président, elles ne manquaient pas.

— C'est tout. C'est peu, je le sais, conclut Beutels. Mais qu'attend-on ? La carte de visite de notre correspondant ? Il ne nous reste qu'à espérer des nouvelles plus explicites.

— Vous prenez donc cette lettre au sérieux ?

— Après mûre réflexion, oui.

— Et sur quoi basez-vous votre opinion ?

— Ce n'est pas une opinion motivée dans le sens classique : je prends sentimentalement au sérieux cette menace.

Le commissaire supérieur Abels jeta un regard bref vers son célèbre collègue assis en face de lui. Il était quelque peu irrité, une vieille règle du code des criminalistes voulait que l'on n'écoutât jamais ses *sentiments*. Seuls les faits comptaient. Les faits sont évidents, les sentiments ne sont que des réflexes imprécis. Et il avait en face de lui le grand Beutels occupé à boire seul une chope de bière et qui jetait ses sentiments en travers de la table comme un atout.

— Pouvons-nous faire surveiller tous les bureaux de poste ? reprit Abels dans un silence lourd de stupeur.

— Naturellement et aussi toutes les boîtes aux lettres. – Le préfet de police souriait, moqueur. – Prétendez-vous fouiller tous les individus qui mettront une lettre à la poste ? En l'espace de dix minutes, tout le monde sera prévenu de cette mesure et nous aurons la presse sur le dos ! La panique sera déclenchée dès le lendemain matin. Nous étions d'accord sur ces points : pas de manifestation, le secret à l'échelon n° 1. D'ailleurs la seconde lettre – s'il y en a jamais une – peut être délivrée aussi bien à Augsbourg, Stuttgart, Hambourg, Cologne, Hanovre, Kiel ou Dieu sait où !

— Pour tout dire – le ministre de l'intérieur jeta alentour un regard interrogateur –, nous sommes tous ici parfaitement incapables d'agir.

— Nous attendons, Monsieur le Ministre, répliqua Beutels d'un ton raide. Pouvoir attendre, voilà la meilleure des armes contre tous ceux qui sont pressés d'agir. Prenons les Russes en exemple : leur don fantastique de considérer les choses par rapport aux siècles fit d'eux les maîtres du monde.

— Sommes-nous en période électorale ? s'écria Abels.

Beutels lui adressa un geste d'insouciance goguenarde.

L'atmosphère était orageuse.

— Si vous avez des propositions concrètes à nous faire, chers collègues, n'hésitez pas !

— Le B.K.A. s'est chargé de l'affaire. Vous devez avoir votre idée personnelle concernant la manière d'attirer cet épistolier hors de sa cachette...

— Messieurs ! – Le ministre de l'intérieur secouait ses mains dans l'air enfumé. – Messieurs, j'ai, somme toute, la responsabilité...

— Il ne s'agit pas de cela. – Beutels tapota la lettre du doigt d'un staccato précipité, comme une unique baguette de tambour. – Il conviendrait que nous réfléchissions à cette question d'importance primordiale : qui paiera les trente-cinq millions de marks ?

— Personne ! C'est absurde ! – Le président du Comité Olympique se pencha par-dessus la table en direction de Beutels :

— Nous n'allons tout de même pas nous soumettre à cette exaction !

— Alors le stade sautera !

— La police est là pour s'y opposer !

— Mais la police a tout de l'aveugle dans l'obscurité.

— C'est précisément ce que je trouve scandaleux, jamais je ne me résignerai à payer trente-cinq millions sous la menace !

— Messieurs ! – Fritz Abels tapa sa tasse à café sur sa soucoupe. – Nul ne sait si cette lettre mérite d'être considérée d'un point de vue aussi dramatique. La première mesure à prendre est de répondre ainsi qu'il l'a souhaité au mystérieux correspondant dans la *Presse Bavaroise* : « Nous remercions l'honorable inventeur... » Reconnaissons en passant que le personnage a de l'humour...

— Je puise un singulier réconfort à vous voir prendre autant d'intérêt pour ce coquin ! jeta le ministre de l'intérieur à voix haute. Bien, nous allons faire passer cette réponse dans le journal. Alors *Il* se décidera peut-être à reprendre la plume. En serons-nous plus avancés ? Le même papier, la même enveloppe, la même écriture, le timbre de la poste de Munich 23... et puis quoi ?

— Le correspondant entrera à présent dans les détails, ceux-ci offrent toujours des points d'appui, un seul mot peut indiquer une

trace...

Au même instant la seconde lettre fut remise. Le président du Comité Olympique en déchira l'enveloppe : « Je n'ai pas à m'inquiéter des empreintes digitales ! Il n'y en a sûrement aucune ! » Et tandis que ses doigts tremblants sortaient la lettre, le conseiller Beutels vidait sa chope d'un trait. Il était le seul parmi les hommes présents à donner l'impression de se trouver assis dans quelque brasserie munichoise.

— Bon ! s'écria-t-il ensuite d'une voix qui fit sursauter l'assistance. Voilà une mise en scène réussie ! Titre : la deuxième lettre ! Allons, un peu vite, vient-on de lui dire et la voici qui surgit des coulisses ! Quand doit exploser notre bombe ?

Le président du Comité Olympique lança un regard à l'adresse de Beutels. Son visage photogénique, connu de tous les citoyens allemands dès l'âge de dix ans, avait un aspect singulièrement ravagé, il semblait soudain ratatiné, couvert de rides.

— Je vais vous en faire la lecture, dit-il d'une voix contenue, je...

Il fit une profonde aspiration, secoua la tête, la lettre le mettait dans un état d'impotence absolue, l'effroi l'annihilait.

« Monsieur le Président,

« Avant que vous ne répondiez à mes propositions par un entrefilet dans la *Presse Bavaroise*, je désire porter à votre connaissance certains faits qui achèveront, sans doute, de vaincre vos hésitations.

« Les douze kilos de plutonium répartis en deux bombes exploseront à l'ouverture de la XX^e Olympiade, au beau milieu de l'heure réservée à cette solennité. Date exacte : le 26 août, dix minutes après l'arrivée de la flamme olympique et le jaillissement du feu olympique sur la tribune ouest du stade. Cette explosion suffira à détruire toutes les installations du Stade olympique ainsi que la plus grande partie de Munich... »

— C'est exact ! trancha la voix de basse du conseiller Beutels.

— Mon Dieu balbutia le ministre de l'intérieur. Ce n'est pas... possible...

— « Vous avez près de cinq mois devant vous pour chercher cette « charge d'explosifs ». Nous savons que vous vous y emploierez, poursuivit le Président qui reprenait sa lecture. Mais vos efforts seront vains, ces engins ont été noyés dans le ciment alors que le Stade était au début de sa construction. Vous ne les trouveriez qu'en mettant tout le Stade en menus morceaux jusqu'aux fondations.

« Qu'est-ce que 10 millions de dollars en regard d'un tel drame ? Il vaut mieux n'en pas parler et payer.

La lettre tomba sur la table, échappée aux mains affaiblies du Président. Les yeux agrandis par l'effroi, il se retourna et aperçut des visages semblables à des masques flottant dans le brouillard formé par la fumée.

— Ce message est correct. – C'était à nouveau la voix de Beutels qui s'élevait, malgré un tir de barrage de regards courroucés qui prétendait le faire taire. – Oui... l'heure exacte... le lieu précis de l'acte... que voulez-vous de plus ?

— Il paraît que ce « Comité d'action » a quelque idée du flair play. À présent nous savons comment cela se passera...

Le président du Comité Olympique croisa ses mains sur la table. Il ne s'apprêtait pas à prier le ciel, mais il tentait de contenir le frémissement de ses doigts.

— Nous le savions déjà, dit-il d'une voix blanche, il y aura 80 000 spectateurs dans le stade parmi lesquels 400 rois, reines, chefs d'État avec leurs épouses, des ministres et d'autres personnalités appartenant à tous les domaines de la vie publique. Aussi des sportifs représentant 126 nations.

— Ajoutons deux millions de Munichois et d'invités, jeta à mi-voix le préfet de police.

— Cela suffit. – Le conseiller Beutels planta son cigare refroidi au coin de sa bouche et entoura d'une main énergique sa chope de bière. – On peut garantir que ce sera la plus formidable catastrophe de l'histoire humaine.

MUNICH – HARLACHING

Je m'appelle Hans Bergmann.

Ça n'a rien d'extraordinaire. Peut-être existe-t-il des milliers d'individus s'appelant Hans Bergmann, comment le saurais-je ? Mon père, par exemple, s'appelait aussi Hans Bergmann et je me suis toujours demandé pourquoi il a donné exactement son nom à son fils unique. D'abord j'en étais fier. Tiens, tiens, pensais-je plein d'enfantine admiration, mon père veut donc avoir un fils qui deviendra comme lui ? Je dois donc le prendre pour modèle. Bon, d'accord, y a-t-il un meilleur père ? Mon assiette est toujours pleine, mes chaussures ont de bonnes semelles, avec ça une maison bien chaude, avec un sofa trois fauteuils, la radio, un énorme tableau suspendu au mur représentant une chasse d'automne, sept cavaliers en rouge à la suite d'une meute de chiens courants tachetés, aux yeux exorbités, aux gueules ouvertes avides de sang dans un paysage très réaliste, où le soleil matinal perce

les brumes. C'est une vision pleine de force et d'aspirations au massacre, tandis que l'on croit sentir l'odeur de l'humus forestier piétiné par les chevaux... Lorsqu'il me voyait en contemplation devant cette image, mon père entourait de son bras mes épaules d'enfant et me disait : « Mon garçon, tu vois là toute la signification de la vie, poursuivre et être poursuivi, mais être toujours le vainqueur ! »

Ainsi ce tableau était suspendu sur le grand mur du fond... et nous avions aussi une baignoire et même des cabinets en plus, près de l'entrée et une cuisine dans laquelle je voyais souvent pleurer ma mère. Lorsque je la questionnais, elle prétendait avoir pelé des oignons. Le soir venu, je me tenais, moi, Hans Bergmann junior, devant Hans Bergmann senior et j'avais la permission de l'admirer, lui, le héros de la bataille quotidienne qui nous donnait à boire, à manger, nous procurait des vêtements, la chaleur du foyer, un toit sur nos têtes et qui m'apporta même un jour un chemin de fer électrique.

Maudit gosse que j'étais, je le prenais pour Dieu ! Quant à l'autre Dieu, le soi-disant Bon Dieu, le curé nous en parlait au catéchisme. Mais tout cela était très abstrait, je préférais penser à mon père, dieu présent, à mon père qui s'appelait Hans Bergmann, négligeait de transformer l'eau en vin, s'inquiétait que je voie toujours régulièrement les photos des journaux illustrés. Et puis, cette histoire de Jésus marchant sur les eaux, le lac de Génésareth ? La mer Morte ? Sais plus... mais j'ai dit au curé qui nous racontait cela : « Bah ! C'est de la frime, çui-là faisait du ski nautique... »

Après quelques remarques de même farine, le curé est allé trouver mes parents afin de se rendre compte du milieu où je grandissais. Il trouva un intérieur de petits bourgeois honorables où il exprima son étonnement à mon sujet et conclut : « Si vous ne surveillez pas sévèrement votre fils, il vous filera entre les doigts, Monsieur Bergmann. »

Là-dessus, M. Bergmann que j'admirais, mon modèle, me contraria en m'interdisant la lecture des journaux illustrés. Par contre, je découvris dans le grenier, sous un tas de vieilleries, un portrait, celui d'un homme à la petite moustache coupée en brosse, au regard arrogant, qui levait le bras droit. Une image qui me fascinait bien davantage que ces stupides cavaliers en habit rouge. Je ne sais pas pourquoi. Je la traînai en bas et profitai de l'absence de ma mère qui était chez le coiffeur pour décrocher le tableau de la chasse à courre et suspendre à sa place l'homme inconnu au bras levé.

Le soir venu je vis pâlir mon père puis il brailla : « Qui a descendu ça ? » Mère s'élança hors de sa cuisine et regarda le portrait d'un œil égaré, puis elle répondit : « J'ai cru que tu en avais donné la permission à Hans... »

— Quelle imbécillité ! » cria mon père, puis ayant arraché le

portrait du mur il y remplaça le tableau représentant la chasse, m'envoya une gifle – je ne compris pas pourquoi – et remonta au grenier pour y cacher à nouveau l'homme à la petite moustache.

Je fus profondément blessé. Une gifle à cause d'un portrait qui me plaisait, c'était une injustice. L'idole que je me faisais de mon père en reçut un choc, une cassure fine comme un cheveu, mais elle était tout de même brisée.

Plus tard je compris que mon père ne m'avait pas donné son nom pour m'honorer, mais parce qu'il était absolument dépourvu de fantaisie, un pauvre type en somme. Et j'appris aussi à connaître l'homme à la petite moustache au lycée, au cours d'histoire. Et je compris soudain pourquoi mon superbe père avait pâli lorsqu'il avait vu le portrait de cet homme suspendu dans son intérieur.

« C'est donc lui, ça ? dis-je lorsqu'on nous eut parlé de cet homme en classe. Et c'est ça que tu conserves ? Voyons ! » J'étais alors âgé de douze ans et on ne m'avait raconté qu'une fraction infime de ce que cet homme avait fait, une dose d'horreur à l'usage d'un garçon de douze ans, mais cela m'avait suffi.

Mon père me considéra d'un visage dont le front s'enveloppait des brumes de la plus intense réflexion – jadis je croyais y voir une divine cogitation – et il me répondit solennellement : « Mon fils, c'est encore trop loin pour toi, mais remarque bien : tout ce qu'on raconte ne mérite pas d'être cru. » Mon père était fonctionnaire au cadastre.

Aujourd'hui j'ai trente ans. La statue de mon père qui avait déjà été fêlée, est depuis tombée en mille morceaux. Mais beaucoup de ce qu'il a implanté en moi ou de ce qu'il a cru voir se développer en moi a prospéré... sous d'autres formes, sous d'autres couleurs. Une phrase surtout s'est profondément ancrée au tréfonds de mon moi : « Tout ce qu'on raconte ne mérite pas d'être cru. »

Je suis devenu journaliste.

Mon père était déjà mort d'un carcinome du gros intestin. Ma mère n'existait plus alors. Nous n'avons jamais su exactement de quoi elle est morte. On a parlé d'un arrêt du cœur, mais, à bien considérer les choses, toute mort signifie bien un arrêt du cœur et je n'ai pas connu de mort dont le cœur eût continué de battre. Une bonne voisine nous apporta quelque précision concernant la mort de ma mère. Elle me demanda ainsi qu'à ma petite sœur – qui s'appelle Helga comme notre mère – alors que nous montions l'escalier de la maison : « Alors qu'est-ce qu'il a dit votre père quand il lui a fallu couper la corde qui suspendait maman à la croisée ? »

C'était nouveau pour nous. Il est vrai que nous étions en classe, lorsque notre mère mourut et, lorsque nous rentrâmes à la maison, elle se trouvait déjà au dépôt mortuaire et père nous dit avec un regard héroïque : « Votre mère a toujours été croyante. Elle avait hâte

de se trouver assise aux pieds du Seigneur. » Ces paroles m'impressionnèrent immensément – il faut dire que j'admirais, alors, encore mon père – malgré la fêlure. Nul n'avait parlé de corde coupée ni de croisée, pas même l'oncle Gustave et la tante Bertha, qui s'étaient bornés à pleurer en nous traitant de « pauvres petits anges ».

Avant d'avoir compris le complexe des raisons qui provoquèrent la mort de ma mère et d'avoir pu mettre en quelque sorte mon père au « pied du mur » (j'appris plus tard qu'il rossait ma mère en toute occasion et qu'il appelait ces séances « la grande parade » car il était à ce point de vue un porc sadique), il était mort de son gros intestin gangréné, empoisonné par sa propre pourriture.

Dieu, y aurait-il tout de même une justice ?

Je suis donc journaliste. D'envergure moyenne. Rien d'un héros du reportage, comme la télévision en fait connaître, ce qui d'ailleurs donne une idée criminellement fausse de notre profession. Quant à moi, j'écris ce que je crois bon à raconter – que le rédacteur en chef trouve régulièrement mauvais. Mais il m'arrive de livrer du travail que le public dévore, au grand étonnement de la rédaction, comme par exemple la chronique intitulée : « Un petit employé raconte... » On me traite de phénomène qui, à l'occasion, sait faire pleurer les dactylos...

Mais aujourd'hui, comprenez bien, mes amis, ça change comme on dit dans notre métier : je tiens la grosse affaire...

Un de mes camarades s'appelle Gustave. Évidemment c'est un nom imaginaire, car on ne peut pas exiger de moi que je révèle l'identité de mon informateur. Il n'habite pas Harlaching comme moi. Vous ne connaissez pas cette localité ? Dans toutes les grandes villes il y a des quartiers où derrière des murs ou de grandes haies se pavanent d'honorables villas nichées dans la verdure de leurs jardins, de leurs parcs. Il y a même des bungalows modernes, de ces maisons dont on pourrait dorer la façade, car les propriétaires de ces nobles retraites n'ont pas à retourner trois fois chaque mark qu'ils sortent de leur poche – comme moi – avant de le dépenser. On a de leurs nouvelles dans le carnet mondain des journaux. C'est ainsi que l'on apprend qu'ils font du ski à Cortina et célèbrent le lancement de leur nouveau yacht à Saint-Raphaël, ou encore qu'ils échangent leur quatrième épouse contre une cinquième – ou encore, ce qui arrache des larmes d'attendrissement, on explique qu'ils aiment leur première épouse comme au premier jour... Ce sont des rois déguisés dans une démocratie, des rois qui se révèlent fort inquiétants dans leurs activités.

« Le succès donne raison », disait déjà mon père. En ce temps-là il faisait allusion à l'homme à la petite moustache. Ce qui se révéla, nous le savons, comme une erreur, mais cela ne change rien au fait que celui qui réussit se cache derrière des haies, des murs, au fond des

jardins où il nage dans une piscine bleue et se prélasser sur des gazons tondu à l'anglaise, tout au délice de se savoir un être d'une qualité particulière.

La personnification évidente du « doigt de Dieu » en quelque sorte.

Quant à moi j'habite une de ces villas... à Harlaching, précisément dans un de ces quartiers résidentiels où l'on est surpris, l'automne venu, de voir les arbres se délester de leurs feuilles, alors que l'on ne s'étonnerait pas qu'il en tombe des pièces d'or. Ici habitent banquiers et hauts commerçants, explorateurs, joailliers, lions du bâtiment, présidents-directeurs généraux, éditeurs – le mien aussi. Et moi-même. Dans une chambrette sous les toits, chez le marchand de fruits exotiques Aloys Prutzler – une merveille... la villa, pas Prutzler, avec un parc sauvage descendant jusqu'à l'Isar – un paradis pour les enfants. Mais Prutzler n'en a pas et même il les a en aversion. Aussi lorsque je me suis présenté pour louer la chambre du grenier – un ami m'avait indiqué cette location inespérée – il me lança :

— Avez-vous l'intention de vous marier ?

— Si je trouve ce qui me conviendrait.

— Vous avez trouvé ?

— J'ai déjà trouvé, ça n'a pas duré, mais ça peut arriver...

— Vous aurez alors des enfants ?

— On n'a jamais mis en doute mes capacités sexuelles...

— Alors il faudra quitter la place ! lança Aloys Prutzler sévère. Ici pas de gosses...

Je lui ai promis... de me retirer à temps. C'était encore l'époque où la pilule n'était pas d'usage courant... à présent je n'ai plus de ces problèmes. J'ai donc obtenu la chambre sous le toit et je puis m'offrir le plaisir de regarder dans le parc, par la fenêtre de mon petit W.C. Ça agace prodigieusement Prutzler... Si je voulais, je pourrais m'amuser à l'irriter plus encore, par exemple en agitant mon mouchoir de cette lucarne, lorsqu'il se baigne dans sa piscine... Mais je laisse mon mouchoir au fond de ma poche : j'ai mieux à faire et bien d'autres soucis à présent que Gustave m'a chuchoté à l'oreille ce formidable coup !

Je sais que l'on veut faire sauter dans les airs le Stade olympique.

Lors de l'ouverture, après l'éclatement des fanfares et le jaillissement de la flamme du feu olympique et je sais que l'on n'a aucun, absolument aucun moyen, de chercher et de trouver ces bombes.

Hier j'ai fait un tour aux environs du Stade – avec ma carte de journaliste, c'était simple. D'ailleurs, dans le grouillement des 3 000 à 4 000 ouvriers du bâtiment au travail actuellement, on ne remarque personne. Quelle vision ! Arènes gigantesques des stades, merveille du toit-vélum, du lac artificiel, des villages olympiques, et puis le

« Centre de la Presse » unique au monde... tout ça, une vision d'*après-demain*, un triomphe de la technique, une concordance presque parfaite de l'homme, du computer, du savoir et du courage.

Presque, dis-je. Car quelque part dans ce monde prodigieux se tapit l'anéantissement absolu. C'est le fait tangible de notre monde moderne, de la vie : les créations dues aux cerveaux humains atteignent l'incommensurable... Mais la possibilité de la destruction sera toujours située à un palier au-dessus.

Que vais-je faire *de ce que je sais* ? C'est ce que je me suis demandé constamment, pendant ces quelques heures après le départ de Gustave.

J'ai la preuve qu'il n'y a aucune « invention » dans cette affaire. On ne va pas nommer une commission spéciale pour quelque mauvaise blague, ni faire venir le ministre de l'intérieur de Bonn à Munich, ni faire appel aux services de renseignements du territoire fédéral, ni à la « dissuasion » militaire et à un commando spécial de police ! Même le légendaire Beutels s'est immiscé dans l'affaire, paraît-il. Le voilà qui fume ses cigares et boit sa chope deux jours d'affilée... C'est l'ultime preuve : il s'agit d'un fait réel !

Je ne sais si je me trompe, mais je crois disposer à présent de la plus grande chance de ma carrière journalistique : me voilà comme doué du pouvoir de me rendre invisible, je suis au cœur même d'une affaire *top-secret*. Allons, il s'agit d'en faire quelque chose ! Ah ! La pensée que nul en ce monde ne se doute que les XX^e Jeux Olympiques ont pour tremplin deux bombes atomiques ! À part une poignée d'hommes et – moi ! Depuis deux heures, j'ai décidé ce que je vais faire. Je ferai insérer la réponse demandée dans la *Presse Bavaroise*.

« Nous remercions l'honorable inventeur.

Ainsi la pierre commencera à rouler...

Et Gustave me tiendra au courant.

MUNICH
DIRECTION DE LA CONSTRUCTION
DU STADE OLYMPIQUE

— Voilà ce que nous attendions !

Le commissaire supérieur Abels déposa le numéro de la *Presse Bavaroise* que venait de lui apporter un cycliste envoyé par la préfecture de police. Il était accompagné de quelques mots jetés par le préfet de police : « C'est une énigme absolue ! Personne d'entre nous n'a fait insérer cette réponse. Les recherches au Bureau des Petites annonces sont déjà en cours. »

— Naturellement, ils ne trouveront rien, déclara Abels, je sais

comment cela se passe : un homme d'âge indéterminé, coiffé d'un chapeau, le visage rond, vêtu de gris a payé cet entrefilet et s'est éclipsé aussitôt. Quant à une description exacte ? Pourquoi voulez-vous qu'on regarde attentivement un homme d'aspect normal, qui fait insérer ces quelques mots : « Nous remercions l'honorable inventeur » ? C'est un texte si banal, que l'homme qui l'a remis doit le paraître tout autant. »

— Mais il y a une fuite quelque part ! — Le D^r Herbrecht, le procureur général, serra les poings dans un réflexe d'impuissance. — Quelqu'un en dehors de notre cercle restreint a eu connaissance de l'Affaire. Cela signifie un danger extrême !

La commission spéciale s'était transportée sur le terrain du stade pour s'établir dans l'un des baraquements de la direction du bâtiment, afin de se trouver sur les lieux de l'« acte présumé possible », ainsi que s'exprimait l'humour mordant du conseiller Beutels. Ainsi, personne ne se doutait de l'identité des hommes travaillant avec ardeur, dans le nouveau baraquement XXII où devait s'établir l'équipe directrice de l'établissement des jardins entourant le lac artificiel. Cette organisation s'était installée à cent mètres plus loin auprès de ses collègues chargés de l'architecture intérieure de la halle des pistes de nage. Non, personne ne se doutait que ce n'étaient pas des hommes du bâtiment mais des spécialistes éminents de la criminalité, des chercheurs chevronnés de la police, chargés de relever la moindre trace suspecte, des spécialistes artificiers, des savants en explosifs, des techniciens du radar. Afin de les mieux déguiser, le directeur de la construction avait remis à chacun d'eux un casque protecteur de plastique jaune, dont ils s'étaient tous coiffés. Même le procureur général d'État, le D^r Herbrecht, si réservé pourtant, que bien que munichois on le croyait prussien, avait mis ce casque et ne fit pas grise mine lorsque Beutels lança, narquois :

— Les termites jaunes des romans d'épouvante ! Mais votre déguisement serait plus valable, Messieurs, si vous arboriez des mines moins longues. Voyez vos collègues du bâtiment : partout de la gaieté, de l'euphorie, des yeux brillants de fierté ! Le vélum gigantesque qui doit abriter le grand stade a résisté à tous les ouragans, à toutes les chutes de neige, le calendrier des travaux sera respecté, l'argent afflue et, sous cette pluie tiède, il n'est pas d'entrepreneur qui ne sente guérir ses rhumatismes économiques ! On ne voit que vous sous ce ciel sans nuages à montrer des fronts orageux. Soyez dignes de ce devoir qui, comme toutes les tâches dont on ignore ce qu'elles donneront, est singulièrement pénible autrement il serait moins opaque. Courage, bon sang, ce casque jaune ne suffit pas à vous dissimuler !

Beutels avait beau parler. Il était établi à la préfecture de police dans l'Ettstrasse, où il n'avait qu'à laisser venir à lui les

renseignements. En ce qui concernait la « commission spéciale Olympia », selon la désignation choisie par la police, il n'avait que des devoirs annexes à remplir. Dès qu'un sale coup avait lieu concernant Munich, il lui était permis de se montrer d'attaque. Autrement, le D^r Herbrecht et le commissaire supérieur Abels étaient autarques en l'occurrence.

— Je voudrais bien posséder votre système nerveux ! lança Abels en précipitant son casque jaune sur la table.

Ceci se passait une demi-heure après la découverte de l'avis inséré dans la *Presse Bavaroise*. Beutels n'avait laissé à personne le plaisir de suivre le cycliste, presque collé à sa roue arrière jusqu'à la préfecture de police.

— Il y a quelqu'un à l'arrière-plan qui tire à présent les ficelles !

— Comprenez-vous à quel point cela peut devenir dangereux ? s'écria le D^r Herbrecht qui pour la dixième fois relisait le petit avis. — Il y en a un ici qui ne tient pas le secret !

— On dirait presque la situation qui règne à Bonn ! — Beutels s'assit sur le rebord de la table, sortit son étui à cigares de la poche de son veston et choisit un « brésilien ». Dieu merci l'humeur était au beau. — Où en êtes-vous, Messieurs ? (— Où nous en sommes ? — Abels regardait Beutels d'un air ébahi. —) Croyez-vous peut-être que nous avons recueilli fût-ce le reflet d'une indication pour la seule raison que nous sommes installés à présent dans un baraquement du stade, sous lequel ou auprès duquel deux bombes atomiques reposent dans le béton ? Nous avons étudié à fond les fondations des bâtiments. Quiconque affirmera pouvoir encore y découvrir quelque chose nourrit des phantasmes... L'idée même de ce feu d'artifice lors de l'ouverture des Jeux est fantastique. — Beutels fumait lentement d'un air de componction. — Admettons qu'il s'agisse d'une charge d'explosifs courante : elle suffirait ! L'explosif déposé au pied de l'un des pylônes en tubes d'acier balayerait le mât central long de 76,8 m, lourd de 310 tonnes. Alors toute la couverture vélum du Stade olympique s'abattrait au sol : 74 800 mètres carrés de filins d'acier comprenant 30 000 nœuds, 8 300 plaques de verre acrylique, ainsi que les quarante autres mâts avec environ dix rouleaux de fils d'acier, 55 rouleaux de cordelettes qui réunissent entre eux sept millions de fils de fer tendus, tomberaient en sifflant à travers les airs en fauchant les têtes des spectateurs — 410 kilomètres de filet comprenant un million de vis choiraient de même... le tout d'une valeur de 165 millions !

— Vous avez sans doute pris plaisir à apprendre par cœur cet exposé ? lança le D^r Herbrecht en éventant avec son casque sa face congestionnée. — On croirait que vous déclamez la descente aux Enfers du Dante !

— C'en sera une, Monsieur le Procureur général. Si cette couverture s'effondrait, tout le clergé de la Bavière ne suffirait pas à donner les saintes huiles aux victimes !

— Je vous sais athée, lança Herbrecht d'un ton sec, la charge explosive ne sera pas déposée au pied des pylônes.

— Peut-être pas *au* pied, mais *dans* le pied...

Beutels jeta un regard au plafond en bois mal équarri du baraquement et se remit à déclamer d'une voix effroyable et monocorde :

— Les plus importants des 40 pylônes du stade sont enfoncés de 35 mètres dans les fondations ; chaque bloc comprend 1 600 mètres cubes de béton coulé. Nous avons donc le choix : 40 pylônes ! dont plus de la moitié enfoncés dans des fondations qui ont la hauteur d'une maison de 10 étages – allons, cherchez donc ! Et ce n'est là qu'une possibilité. Votre radar aussi ne servira à rien dans ce cas, car, comme tout est ici bâti en ciment armé, l'aiguille tournera et cliquettera tout autour du cadran ! Là où des millions de kilos d'acier ont été enfermés dans le ciment, où trouverez-vous la couverture d'acier d'une charge explosive ?

— Vous ne nous apportez aucune aide en restant assis sur le bord de cette table à jouer les sibylles maléfiques ! s'écria Abels furieux. Nous réfléchissons comme vous à ce problème. En ce moment, un service passe en revue tous ceux qui travaillent aux constructions.

— Ô Ciel... Ça fait 3 000 ouvriers et il y en a déjà eu 2 000 à 3 500 qui sont venus travailler : Italiens, Espagnols, Grecs, Turcs, Yougoslaves, Français, Finlandais, Portugais, Suisses, Hollandais, Belges, même des Pakistanais et des Indiens. La plupart de ceux-ci sont repartis, leur tâche particulière achevée. Dieu sait où ils se trouvent à présent, occupés à bâtir quelque barrage ! L'un d'eux a pu noyer ces bombes dans le ciment, quoi de plus facile que de déposer ces deux œufs tandis que sévit l'énorme tourbillon de la construction, que grinent les grues, s'élèvent les carcasses d'acier, s'écoulent des flots de graviers ? Comment surveiller 3 000 travailleurs et techniciens jour et nuit, minute après minute, pendant deux ans ? Impossible. En même temps que la technique progressent géométriquement les risques d'attentats. C'est la malédiction du progrès !

— Fort bien. – Le procureur général remit son casque jaune, il avait l'air visiblement offensé. – Nous avons écouté vos cris de Cassandra, dit-il, nous sommes d'accord sur les effets d'un attentat, nous avons conscience de ce que signifierait notre incapacité à découvrir les bombes avant l'ouverture des jeux... En ce cas nous sauterons, des milliards s'en iront en poussière et le plus grand scandale connu en ce monde depuis qu'il existe sera accompli. Scandale qu'on ne saurait concevoir aujourd'hui dans toute son étendue.

— Et nous n'avons en main que ces deux lettres... conclut Abels à voix basse.

— N'oubliez pas l'avis du journal... — Beutels se laissa glisser du rebord de la table qui lui servait de tribune. — J'ai dit au ministre que l'on devrait envisager le paiement des dix millions... ce serait moins cher qu'un Munich détruit par l'atome...

— Que vous a répondu le ministre ?

— Il s'est levé pour retourner à Bonn par la voie des airs. Un débat sur l'élévation du prix du lait était en cours à la Chambre...

— Les prix du lait ! — Abels s'emportant assena ses deux poings sur la table. — Que signifient dans une telle situation, dix millions de dollars ?

— Rien ! — Beutels tournait son cigare entre ses lèvres, talent qu'il produisit même une fois sur scène, à l'occasion d'une fête de la police. — Seulement, qui paiera ?

Deux heures plus tard, on en savait davantage. Un coup de chance vint à l'aide de la commission spéciale. L'employée au guichet de la réception des avis à insérer à la *Presse Bavaroise* dans la rue Sendling, se souvenait de la personne qui lui avait remis ce texte bref « Nous remercions l'honorable inventeur ». Elle s'en souvenait à cause de la brièveté même de ce texte, qui lui avait fait demander : « C'est donc tout ? » et on avait répondu : « Oui, ça suffit. C'était convenu comme ça. — Ah ! C'est donc un code amoureux ? Il est joli garçon ? »

Une conversation amicale, presque confidentielle de quelques secondes, s'était déroulée par-dessus le bureau de la préposée accompagnée de clins d'œil entendus. « Ils peuvent rendre l'amour passionnant, ces jeunes ! »

Aussitôt Beutels s'en fut à toute vitesse jusqu'à la rue Sendling, fit venir l'employée dans le bureau du directeur de la page des annonces et alluma une cigarette, ce qui chez lui était toujours signe de perplexité.

— Donnez-moi un cognac, dit-il en manière de préambule lorsqu'il vit la jeune employée, et n'ayez pas peur, je sais bien que vous n'avez tué personne ni emporté la caisse, un avortement ne m'intéresserait pas si « sexe » il y a dans votre cas, c'est votre affaire, vous avez plus de quinze ans.

— Vingt-quatre.

— Eh bien, voyez-vous ! Si vous aimez un homme marié, ça vous regarde... ce qui m'intéresse c'est de savoir à présent très exactement qui vous a remis l'avis « Nous remercions l'honorable inventeur ».

— Je l'ai déjà dit à l'autre commissaire, Monsieur le Commissaire.

— Répétez-le.

— Une fille.

Beutels se laissa aller en arrière, contre le dossier de son siège :

— C'est à donner sa langue au chat ! Ne vous trompez-vous pas ?
Une fille ?

— Oui.

— Quel âge ?

— À peu près le mien. Peut-être plus jeune... non, je crois...
comme moi... dans les vingt-quatre ans...

— Quel aspect ?

— Sa toilette, voulez-vous dire ? Je n'y ai pas fait attention. Mais elle avait de longs cheveux blonds et un drôle de béret tricoté, vous savez, Monsieur le Commissaire, un de ces bérets de couleur en grandes mailles, un béret basque mais fait au crochet.

— Précisez : tricoté ou crocheté ?

— Crocheté, avec de grands trous, vous connaissez cela, Monsieur le Commissaire ?

— Je connais beaucoup de trous... mais pas ceux-là. – Personne ne rit. Beutels fumait un « Brissago » ; c'était une plaisanterie dangereuse même venant de lui. – Quoi d'autre ?

— Un visage étroit, des yeux bleus, un petit menton, elle était jolie.

— Mince ?

— Mince, naturellement.

— *Naturellement* les grosses sont destinées à l'abattoir. Les jambes longues ?

— Je ne sais plus, elle portait des bottes blanches lacées.

— Merveilleux comme nous avançons dans ce dédale, continuons et nous pourrons reconstituer l'image de cette cliente de la page des annonces ! Vous avez une bonne mémoire, Mademoiselle...

— Erni Zumbler.

— Voyons, la taille à présent.

— Peut-être un mètre soixante-quinze.

— Bravo, une grande fille ! Voilà une indication précieuse ! – Beutels tournait son cigare entre ses doigts. – La taille des humains s'allonge de plus en plus. Dans deux millions d'années ils auront atteint celle des grands sauriens... Pas d'autres particularités ?

— Non. – M^{lle} Zumbler secoua la tête. – Qu'est-ce que cette fille a donc fait ?

— C'est très intéressant.

Beutels jeta sur un petit bloc de papier quelques notes illisibles. On prétendait à la préfecture de police qu'il avait inventé une sténographie à son usage, mélange de caractères germano-celtiques, de runes et d'écriture aztèque figurative. Une seule personne était capable de la déchiffrer, sa secrétaire, Hermine Lohrmann, veuve d'un colonel, fille de naissance noble, un dragon qui veillait sur Beutels comme sur le trésor des Niebelungen. D'ailleurs, elle était secrètement éprise de son patron, c'était un amour malheureux et parfaitement

éthéré.

— Elle a donc commis un mauvais coup ? risqua M^{lle} Zumbler.

— Pas encore, répondit Beutels d'humeur particulièrement accommodante, car il ne lui plaisait guère habituellement qu'on lui pose des questions au cours d'un interrogatoire et il ne tardait pas alors à aboyer : « Est-ce vous ou moi qui interroge ? » – L'apparition de la grande fille blonde et de son avis semblaient même éveiller en lui une certaine gaieté. Il referma son bloc-notes, leva les yeux, fit un signe amical à l'adresse de M^{lle} Zumbler et aspira la fumée de son cigare. – Ainsi ce serait ça... montrez-moi donc la formule de cet avis ?

— Voici, Monsieur le Conseiller criminel...

Le chef du bureau des annonces poussa un feuillet par-dessus la table : le texte tapé à la machine de l'annonce transmise oralement... Ça n'avait pas le moindre intérêt. Beutels le repoussa d'un geste.

— Le cas s'éclaircit ! déclara-t-il plus tard à ses collaborateurs de la préfecture de police.

Indépendamment de la commission spéciale Olympia, il avait institué en marge de ses services un petit groupe qui travaillait en toute tranquillité parallèlement au D^r Herbrecht et à Fritz Abels afin – comme l'expliqua Beutels – d'accuser le caractère particulier et l'unicité de l'État de Bavière.

— Messieurs, une fille est entrée dans le jeu, c'est une faute grossière de la part de notre adversaire resté invisible... Quiconque foment un projet aussi gigantesque n'est qu'un animal s'il y mêle des femelles !

Le soir venu, il roula de nouveau en direction du stade.

Des ingénieurs y passaient les fondations en revue à l'aide de leurs radars. Ils inspectaient la base des piliers d'acier supportant le grand toit-vélum, tous les murs de soutènement. De France devait leur parvenir par avion un appareil spécial... une caméra émettant des rayons X qui pénétreraient les plus massifs socles de béton.

— Où en sommes-nous ? demanda Beutels en rencontrant Abels dans l'une des énormes caves du stade en forme de cuve.

— Où le Geiger cliquette-t-il ?

— Partout. – Abels avait la figure longue. – C'est un travail inutile que de détecter un certain acier, dans du béton entrelardé d'acier ! Mais nous nous obstinons, car nous avons à nouveau appris à croire aux miracles.

— Combien de temps durera l'examen de toutes les fondations ?

— Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, il faudra plus longtemps que... jusqu'au 26 août...

— Date à laquelle un champignon atomique doit s'élever au-dessus de Munich, tandis que presque tous les chefs d'État de ce monde

auront cessé de vivre. – Beutels s’assit sur un banc contre le mur revêtu de carreaux de faïence. – D’ailleurs c’est un moyen sûr de promouvoir la paix dans le monde.

— C’est macabre, Monsieur le Conseiller.

— Tout est macabre ici. Demain la troisième lettre devrait nous parvenir.

— Après la parution de cet avis-réponse, oui. Et a-t-on appris davantage au sujet de cette fille aperçue par le guichet des annonces du journal ?

Beutels posa ses mains à plat sur ses genoux. Le Bon Dieu réfléchit ! disait-on à la préfecture de police, lorsqu’on lui voyait prendre cette attitude.

— Non. D’après les renseignements donnés par cette demoiselle Zumbler, nous avons fait établir un portrait-robot. C’est décevant. Il y a au moins 30 000 filles de Munich qui ont cet aspect-là. Nous pourrions arrêter la moitié de la Leopoldstrasse ; attendons, mon cher.

MUNICH-HARLACHING

Bonne idée, d’avoir envoyé Helga à la *Presse Bavaroise*. Helga ne se fait pas remarquer, ne pose guère de questions, sait se taire (étonnant chez une fille) et fait tout ce que je veux.

Prévenons toutes les suppositions : Helga est ma sœur – de six ans ma cadette – vingt-quatre ans – photographe de son métier, témoignant à l’égard des hommes d’un dédain blessant. J’ignore si elle a déjà couché avec un garçon. Je lui ai une fois posé la question, à quoi elle m’a fait cette réponse typique : « Borne-toi à te préoccuper de ton propre bas-ventre ! » Elle est comme ça : pas réchauffante. Naturellement je l’ai observée. En tant que frère on s’intéresse à une sœur de cette trempe, moi en particulier, car je dispose de beaucoup de temps – je suis, comme je l’ai déjà dit, un journaliste moyen que son rédacteur en chef emploie à 70 p. 100 par simple penchant humanitaire et aussi parce qu’il y a une série de thèmes au sujet desquels les autres refusent d’écrire, craignant de faire tort par là à leur « personnage ». Jamais, par exemple, le grand Théo Bach ne consentirait à intituler un article : « Un grand commerçant en charcuterie martyrisait son chien ». Mais moi je m’y applique, car je ne joue pas un *personnage* et le journal a aussi besoin que l’on traite de tels sujets : des milliers de personnes lisent, scandalisées, des histoires de chiens martyrs. Par contre, Théo Bach écrit au sujet des affamés du Pakistan et de l’Inde, décrit des massacres dans la forêt vierge sud-américaine, avec photos à l’appui, en grand format : corps d’indiens tailladés à la machette, exposées à Solingen. Ça vous donne un nom :

Théo Bach, mais cela émeut moins qu'un petit chien obligé de périr de froid dans une fosse. Je n'ai rien contre les chiens, je suis même un passionné des animaux, comme Georg Opel, et si j'avais son argent j'aurais un zoo privé comme lui. J'ai un perroquet enfermé dans une grande cage blanche, suspendue par une chaîne au plafond – mais je reconnais que ce perroquet est un porc... du moins son précédent propriétaire en était un, car il a appris à ce pauvre volatile des lambeaux de phrases tels que : « Descends ta culotte ! Viens, viens, viens... couac, couac, couac ! Tourne-toi... tourne-toi... Paf derrière ! » Lorsque j'ai une visite, je m'excuse à l'avance du langage de mon perroquet.

Je raconte tout cela afin de prouver ma tendresse pour les animaux. Mais revenons à Helga, à cette jolie statue de marbre finement ciselée. Je l'ai donc observée, elle n'est pas lesbienne, aucun contact avec d'autres filles. En revanche, dans son atelier de photographe, le Diable est lâché. Partout couchés, agenouillés, debout plaqués contre des parois aux tons violents ou se détachant sur des projections (de Naples, Majorque, des plages de Tunis, des palmiers des Bahamas), partout on voit sourire niaisement, se tordre, exposer photogéniquement leur sexe, des nus entre lesquels Helga évolue sans complexe, donnant un coup de pouce à une paire de seins, corrigeant une hanche, puis elle lance tranquillement au modèle masculin : « Julius Dane, c'est son nom, mets-y tes deux mains : deviner est meilleur que voir ! »

Non, je n'ai pu déceler aucune émotion particulière chez Helga. Peut-être que son métier émousse les désirs. Pour moi il en va autrement. Lorsque je pénètre dans son atelier où je vois, par exemple, Mabel aux boucles noires, devant un fond de palmiers, je sens mes paumes devenir humides.

« Fiche la paix à mes modèles, toi ! m'a jeté une fois Helga alors que j'avais les yeux au bout d'une tige, va chercher à ta « rédaction » ou dans la rue quelque chose pour tes hormones ! »

Helga ! une fille exemplaire. Si je n'étais son frère, je courrais après en gémissant comme un petit chien ! Je le lui ai même dit une fois (Bon Dieu, j'étais drôlement noir ce jour-là !) Et qu'a-t-elle répondu ? « Comme c'est ce qu'ils font tous, ce ne sont que des lavettes ! J'attends un *homme*. »

Un homme ! Elle a lancé ça comme un cri de guerre, en fanfare, le clairon sonnait l'attaque : c'est son attitude fondamentale face à l'univers. Je plains le pauvre type qu'Helga daignera considérer comme un homme ! J'ignore vraiment comment il pourrait être fait !

« Veux-tu me rendre service ? » ai-je dit hier à Helga. Elle était venue déjeuner chez moi. Il nous arrive de faire la cuisine ensemble dans ma piaule. Elle apporte les vivres (Helga gagne sporadiquement

plus que moi) et moi je suis le chef-cuisinier. Un vrai violon d'Ingres en ce qui me concerne. Trois fois déjà on m'a offert de me joindre au club des « cuisiniers amateurs » après que j'eus fait paraître dans le journal dix recettes de ma façon. J'écris aussi des recettes, Théo Bach ne se le permettrait pas, il écrit au sujet de la faim dans la province chinoise de Fou-Kien. Mais ça m'amuse, c'est ce qui compte. Hier, j'ai confectionné un « steak à la Tarentelle » avec une « salade musette » et des pommes Chantilly... tout ça pour la rubrique « Le Magicien de la cuillère à pot ». Enfin, en manière de dessert, une salade de fruits « à la Dauphin » flambée au Cointreau. Croyez-moi, entre un tel repas et une croustillante fille de dix-neuf ans... je commencerais par me mettre à table !

— Il s'agit de quoi ? me demanda Helga. — Elle en était à la salade de fruits. — Est-ce que Myriam te plairait ? Elle n'est pas originaire de Miami mais de Holz Kirchen et s'appelle Josepha. Elle a un amant boxeur amateur. Ça pour te mettre en garde. Si tu as du cran, vas-y !

— Il ne s'agit pas de Myriam. C'est toi qui peux me rendre service en faisant une course pour moi.

— Ça c'est nouveau, Jeannot.

Elle m'appelle toujours ainsi lorsqu'elle veut me vexer. Je me venge à l'occasion en l'appelant « Fossette » ainsi que l'appelait déjà notre admirable père, parce que comme enfant elle était un véritable chérubin couvert de fossettes. À dix-sept ans seulement, elle a commencé à s'allonger mais alors si harmonieusement que les hommes hurlaient à sa suite, comme des loups autour d'un pot au feu.

— Tu vas aller à la direction de la *Presse Bavaroise* et tu déposeras un message pour la page des annonces. Voici le texte : « Nous remercions l'honorable inventeur. » Ensuite, oublie, toi, que tu t'es rendue à la *Presse* et le texte aussi, compris ?

— Tout ! Qu'a-t-on donc inventé ?

— Rien.

— Encore une de tes idioties ?

— Quelque chose comme ça... Ne me demande rien, Fossette, borne-toi à déposer l'annonce. — Ensuite je suis devenu très sérieux et je lui ai dit encore : — Peut-être vais-je m'empêtrer dans une tout à fait sale affaire : j'ai relevé une piste et si j'ai le gibier au bout de mon fusil, alors mon nom brillera au firmament de la presse comme la Voie lactée aux cieux. Ce sera enfin « ma percée ». Mais il est possible aussi que je reste en route, ayant manqué mon coup, dans ce cas je te prie de *poursuivre à ma place* !

— Poursuivre quoi ?

— Tu trouveras tout là dans ce tiroir, Helga. Mais n'y touche pas avant que ce soit nécessaire.

Je n'avais pas besoin d'en dire plus, je sais que jamais Helga ne

farfouillera et que jamais elle n'ouvrira le tiroir par curiosité, si je ne suis pas présent, et qu'elle ne se permettra d'agir qu'au cas où un grand danger me menacerait. D'ailleurs sans me poser d'autres questions, elle enfila son manteau et rentra en ville dans sa petite Fiat afin de déposer l'avis au journal.

Vraiment, c'est une énigme que mon père ait pu engendrer deux êtres aussi délurés que Helga et moi-même.

Aujourd'hui Gustave, mon informateur, m'a téléphoné. L'avis a en quelque sorte *frappé au but* en tant que « bombe d'avertissement ». Résultat : une commission spéciale, que personne n'ose ni ne doit nommer, et la préfecture de police se livrent à des investigations, comme un aveugle dans un tunnel. Secret à l'échelon n° 1. Le conseiller criminel Beutels interroge tous ceux qui ont eu connaissance des lettres. Même Gustave a été interrogé. Il a pu prouver qu'un tel soupçon à son égard était absurde. Il est depuis plus de vingt ans au service de l'État et on le met ainsi au pied du mur ! Gustave était scandalisé. Beutels s'est même excusé.

Mais quoi, à présent ? Le gars en question le vrai, va-t-il se faire connaître après la parution de cet avis ? Cette idée de jouer au destin sera-t-elle payante ?

Je me suis fait donner aujourd'hui un revolver par Willy Ahlefeld, chef de service dans une société commerciale. Il est autorisé à le porter sur lui, il a un permis de chasse. Nous nous connaissons bien et il m'a déjà prêté son arme plusieurs fois... Je me suis alors mis à tirer les rats, là, en bas, sur les berges de l'Isar : ils remontaient jusque dans notre parc !

Quelle sera la taille et l'aspect de ce nouveau rat ? Existe-t-il seulement ?

NEW YORK

Maurizio Cortone était un homme honorable.

On ne peut pas en dire autant de chacun, surtout à New York. Mais il convient de se montrer particulièrement prudent à l'égard des Italo-Américains, ces gars sympathiques, charmants, élégants, gesticulants, amoureux de la vie, qui, voilà quarante ans ou plus, débarquèrent venant surtout de Sicile, bien décidés à faire fortune dans le Nouveau Monde.

En ce temps-là, l'Amérique était enveloppée des vapeurs alcoolisées de la prohibition. Jamais on n'avait bu autant d'eau-de-vie aux U.S.A. qu'en ces années où elle était interdite. La contrebande de l'alcool fit naître des empires. Les années trente marquèrent l'âge d'or des grands combats entre gangsters, au cours desquels des héros du colt tels que

Al Capone et Dillinger accédèrent à la célébrité mondiale qui a duré jusqu'à nos jours. Personne ne sait plus qui, en ce temps-là, était président des U.S.A. Par contre Al Capone signifie toujours quelque chose. Ce fut surtout l'alcool qui profita aux pauvres hères venus de Sicile sur de mauvais rafiot dont ils débarquèrent pâles et vacillants... Aussitôt leur œil d'italiens du Sud, exercé à la découverte des marchés lucratifs, reconnut où se trouvait leur *chance* de réussite et quelques-uns d'entre eux devinrent millionnaires, importèrent en terre promise l'idée de la Mafia et l'appelèrent « Cosa Nostra ».

Une puissance internationale nouvelle venait de naître.

Maurizio Cortone était âgé de soixante ans. Lorsqu'il débarqua à New York voilà exactement quarante ans, ayant en poche une carte de travail que lui avait octroyée son cousin Piero Donga ainsi qu'un bon de logement, à quoi s'ajouta un permis de séjour, il était maigre comme une rame de gondolier vénitien, affamé, avide d'argent et de femmes et animé d'une telle ambition, que son cousin Donga capitula au bout d'un an et – dit-on – se jeta par la fenêtre. Cortone fit prospérer l'affaire... une misérable boîte à pizzas.

Des pizzas, c'était assurément ce que Cortone vendait le moins... Il s'introduisit dans le réseau de la contrebande de l'alcool, fonda trois bordels et eut l'occasion de serrer à deux reprises la main d'Al Capone.

La main de Cortone contenait, il est vrai, un rouleau de dollars. Capone comprit aussitôt la signification de ces cordiales poignées de main... et Cortone ne fut pas dérangé dans son essor. Il comptait aussi parmi ceux de son espèce, peu nombreux et de ce fait d'autant plus énigmatiques, qui réussirent à descendre à temps de la galère, dans laquelle voguaient ces honorables messieurs. Il échappa ainsi au risque d'être immergé sous forme de bloc de béton au fond de l'Hudson. Seulement ce « décrochage » entraîna pour lui une grande régression économique. Cortone se glissa hors du trafic de l'alcool suffisamment à temps pour vivre la fin de la prohibition la tête haute et fonder tranquillement une école de sports.

Pendant la Seconde Guerre mondiale il fut un flamboyant patriote, américain, s'entend. Il fonda des ambulances, des organisations « d'assistance au soldat » et installa dans son école de sports un centre de rééducation à l'intention des G.I.'s amputés où ceux-ci reprenaient goût et plaisir aux sports. À quoi il adjoignit dans un bâtiment voisin qu'il fit construire, une nouvelle organisation qui ne se trouva inscrite dans aucun registre de commerce.

Maurizio Cortone était à la tête de la plus grosse affaire de surplus militaires américains volés. Naturellement, il ne s'agissait pas pour lui de vendre des képis, des chaussettes ou des mitaines, mais des armes, des munitions, des bombes, des obus, des fusées ou des installations de tir automatique. Tout ce qui avait pu manquer à l'armée américaine

en fait de matériel perfectionné prit le chemin de l'école de sports de New York et devait resurgir dans tous les coins du monde où un conflit se réglait par les armes à feu.

En Égypte, au Soudan, au Biafra, au Congo, en Angola, au Pakistan, en Corée, en Thaïlande, au Cambodge, où que ce fût, Maurizio Cortone était de la partie.

Il n'existait en fait qu'un concurrent pour lui en ce monde... son ami Ted Dulcan.

Celui-ci s'appelait, il y a quarante ans, Dulcamera, Tino Dulcamera. Il était parti avec Maurizio sur le même navire crasseux, faisant route pour les U.S.A. et avait mangé en sa compagnie du même biscuit moisi. Contrairement à Cortone, il avait américanisé son nom. Ensuite, il passa, par l'habituelle métamorphose accomplie grâce à la contrebande de l'alcool, aux bordels, aux tripots, jusqu'à ce qu'il lui fût possible de devenir indépendant.

Il fonda une chaîne de magasins de produits laitiers : la « Latteria Italia ».

Les fromages de Dulcan furent réputés à New York.

Il fournissait les plus grands et les meilleurs hôtels. Pour son service une flotte de treize camions d'un blanc de neige, pourvus de chambres réfrigérées, vrombissait à travers la ville et l'État de New York. Tout son personnel, camionneurs, employés de bureau, travailleurs des entrepôts, fromagers, hommes s'occupant de la traite des vaches, était exclusivement italien et Ted Dulcan se sentait parmi eux comme le renard parmi les poules.

Mais la « Latteria Italia » n'était elle-même qu'une gigantesque façade, derrière laquelle, en toute sécurité – on pouvait capter des sources plus productives encore. Si Cortone s'était spécialisé dans l'Army, Ted Dulcan de son côté serrait sur son cœur la U.S. Air Force. Il était à prévoir qu'il y aurait compétition entre eux, car lorsque Cortone offrait des fusils à tir rapide, Dulcan venait présenter des M.G.S. restaurés provenant de l'armée de l'air. Si Cortone proposait des lance-grenades, Dulcan passait en travers de la table des bombes incendiaires ou au phosphore.

Ça ne pouvait pas bien s'accorder.

Maurizio engagea Jack Platzer, Ted s'adjoignit Bertie Housman. Ces deux suivants se distinguaient par une même particularité : ils avaient la main rapide et lorsqu'ils fermaient l'œil gauche d'une crispation de la paupière, c'était la dernière vision que leur adversaire emportait de ce monde.

Maurizio Cortone était assis ce jour-là dans un vieux fauteuil de rotin, au fond de la salle n° 3 de son école de sports. Devant lui, dans quatre rings de boxe, des boxeurs s'envoyaient des coups qui claquaient, la tête protégée par d'épais casques de cuir. Les

entraîneurs criaient leurs instructions, interrompaient les combats, simulaient des coups et faisaient signe de reprendre l'entraînement tout en s'écartant d'un pas de côté. Et cela continuait.

Ces claquements sonores, le halètement des boxeurs, le glissement des chaussures sur le sol des rings, le ronronnement monotone de la climatisation provenant du plafond, soufflerie qui entretenait constamment la même température dans la salle..., c'était un environnement au sein duquel Cortone se sentait à l'aise. Jack Platzer se tenait derrière lui, petit, frêle, avec des yeux de souris.

— Ça n'est pas admissible ! déclara Cortone. Ne te trompes-tu pas, Jack ?

— Ai-je ou non l'œil bon ? répliqua Jack. Elle s'est rendue hier soir à la maison de Ted.

— Hier soir elle a été en voiture chez sa tante à Englewood.

— Mais elle était à Midland Beach, c'est aussi certain qu'amen au prêche !

— Quand as-tu été à l'église la dernière fois, Jack ?

Platzer évita de répondre. Il avait conscience que Cortone le croyait, mais ne voulait pas le lui montrer. Il est déjà suffisamment fâcheux qu'un homme de soixante ans, même s'il est sportif et aussi favorisé physiquement que Maurizio, soit obligé de surveiller une fille telle que Lucretia. Une fille de vingt-six ans, une déesse faite de cheveux noirs, d'une peau de neige, de grands yeux de flamme et de jambes si longues qu'il faut au regard un assez long temps pour arriver jusqu'en haut... Ce qui se trouvait entre tout cela, c'est-à-dire entre les yeux et les jambes ne pouvait s'exprimer que par des claquements de langue... On n'en pouvait dire plus, parce qu'on avait l'eau à la bouche. Il y a des hanches qui, en y ajoutant les fesses, font rêver un homme tout éveillé... et il y a des seins dont il faut rapidement détourner le regard pour éviter que, mû par un instinct primitif, on se jette dessus, tout simplement. Lucretia possédait l'un et l'autre à la perfection. On comprend que Maurizio Cortone surveillât une telle fille comme un compte en banque. Il avait fait la connaissance de Lucretia, qui s'appelait aussi Borghi de son nom de famille, lors du bal de Nouvel An des émigrants italiens qui avait lieu dans un music-hall. Comme Maurizio se tenait toujours prêt à toute éventualité il avait invité Lucretia à danser et dépêché au fiancé qu'elle avait alors, son acolyte Jack Platzer, qui s'était chargé d'expliquer au jeune homme qu'il n'avait jamais connu aucune Lucretia, à moins qu'il ne fût amateur de poissons et choisisse de végéter le reste de ses jours sous l'eau. Après la danse, Maurizio avait passé un triple rang de perles au cou, alors sans parure, de la demoiselle Borghi.

Cela changea plus tard, mais une chose resta constante : même lorsque Lucretia était nue – ce qui lui arrivait souvent, Maurizio étant

sportif bien que d'âge mûr – jamais elle n'ôtait son sautoir de perles. Cortone en était ému, son tendre cœur sicilien saignait d'un romantisme inguérissable. Que l'on s'imagine en plus ce corps blanc, aux courbes suaves, on mesurera la profondeur de la blessure que la révélation de Jack Platzer infligeait à Maurizio.

— Elle y est entrée, comme ça, tout simplement ? demanda-t-il.

— Naturellement non. Elle a six fois changé de taxi afin de me « décrocher », mais qui me décrochera ?

— Elle ne t'a pas vu ?

— Y serait-elle *entrée* en ce cas ?

Cortone se taisait à nouveau. Il avait le regard rivé aux boxeurs suants, haletants dans les rings devant lui. Dans une autre division de la salle, on sautait à la corde, trois athlètes s'exerçaient aux haltères et disaient la mesure à haute voix.

— Elle n'est pas encore revenue, reprit soudain Cortone.

Platzer sursauta :

— Serait-ce que...

— Je ne sais pas. Je ne m'en suis pas douté. Alors qu'on prétend rendre visite à sa tante... Allons, ne traînons pas !

Cortone se leva. Le fauteuil de rotin grinça lorsqu'il le repoussa. « Maudite existence », pensait-il.

Lentement, il traversa son école de sports, le regard absent, tourné vers son for intérieur. Platzer le suivait comme un pékinois, la tête rentrée dans les épaules, les bras ballants, silhouette de lutin, mandragore tourmentée, ridicule au premier regard, mortelle au second. « Une vie à vomir ! On s'est crevé à accumuler les millions, tout ce qu'un homme peut s'offrir dépend de ma volonté, je serais à peine capable de dévorer tout mon argent que je ne pourrais que donner, c'est-à-dire fonder des œuvres de bienfaisance, faire des dons aux églises contre la garantie que je serais reconnu comme un juste par les prêtres au bord de ma tombe. Car la *provenance* de l'argent n'intéresse pas et aucun bandeau sur les yeux n'est aussi sûr que des billets de banque, et dire que j'ai tout ça, que je ne suis vieux que de soixante ans, mais trop vieux tout de même pour retenir définitivement auprès de moi une fille comme Lucretia. Je lui aurais pardonné si elle s'était enfuie avec l'un de mes athlètes... Et j'y aurais mis ordre par Platzer selon des moyens dont l'efficacité s'est vérifiée. Mais aller chez lui, chez lui, qui compte neuf jours de moins que moi ! C'est ridicule... Voilà pourquoi c'est tellement infect ! »

Dans son bureau, un hall aux meubles en tubes d'acier, sièges tendus de cuir et murs recouverts de plaques de métal, Cortone choisit un numéro. Une voix résonna aussitôt qui suscita en lui des sentiments de dégoût.

— Chez Dulcan...

— Harvey Long, ne vous exprimez pas comme un maître d'hôtel britannique, cela ne convient pas à votre physique trop vulgaire, dit Cortone avec ravissement, passez-moi Ted.

— Qui est à l'appareil ?

— Dites à Ted que : Randazzo le salue !

— Est-ce là votre nom, Sir ?

— C'est celui d'un village au pied de l'Etna, imbécile, un village de Sicile. Dites-le à Ted.

Cortone attendit, il y eut quelques craquements sur la ligne, un indice que l'on cherchait Dulcan sur divers appareils. Enfin, on le trouva. La suave voix italienne de Dulcan résonna harmonieuse, dans le récepteur.

— Maurizio ?

— Ah ! Un gars qui, au moins, connaît encore Randazzo. Es-tu au lit ?

— Non, je viens de nager un peu. Maurizio, une piscine couverte est une vraie magie. Dehors il pleut, mais moi je suis ici, moelleusement étendu comme sur la plage de San Leonardo...

— Entre les seins de Lucretia... je sais, je connais cette position reposante pour la tête. Ses seins rendent fou... C'est bien ça ? Lucretia est avec toi ?

— Une courte explication, Maurizio...

— Pas d'explication ! Je n'ai qu'une question à poser : pourquoi me trompe-t-elle avec toi ? Précisément avec toi ? Tu n'es pas plus jeune que moi, négligeons ces neuf jours insignifiants, pas plus beau, ni plus fort, ni plus riche, ni plus charmant... Que te trouve-t-elle que je n'ai pas ?

— Peut-être plus d'activité ? Je peux encore soulever un bidon de cent litres de lait !

— Je donne du poing dans un sac de sable à le faire osciller comme une cloche ! Là n'est pas la raison, où est Lucretia ?

— Ici.

— Puis-je lui parler ?

— Non.

— Ted...

— Elle est dans l'eau en train de nager.

— Ne mens pas. Tu mens diablement mal. Lucretia est auprès de toi. Je l'entends à ta respiration. Un homme ne respire ainsi que s'il repose entre ses seins ou entre ses jambes. Depuis quand me trompez-vous ?

— Depuis quatre mois, Maurizio.

— C'est du propre ! — Cortone s'assit, son visage si souvent reproduit dans les revues illustrées et si connu des fondations charitables, des clubs féminins, des clubs de vétérans, des fidèles aux

solennités religieuses, prit, en dépit de son habituelle dignité, un aspect anguleux d'une dureté terrifiante. – Ted, tu sais ce que tu dis là ?

— Je n'ai jamais été idiot, Maurizio.

— C'est la guerre, Ted. Réfléchis. Nous avons été écoliers ensemble, nous sommes partis ensemble pour l'Amérique, nous avons tout surmonté pendant quarante ans... et maintenant nous allons nous détruire réciproquement.

— C'est toi qui veux tout détruire.

— Renvoie-moi Lucretia.

— Alors elle flottera demain dans l'East River...

— C'est mon affaire, Ted, pas la tienne.

— Si, à partir de maintenant, Maurizio. J'aime Lucretia. Qui le comprendrait mieux que toi ? Je ne te la rendrai pas.

— Tout est donc clair. – Cortone se laissa aller en arrière. Ses yeux bruns qui toujours avaient désarmé les femmes de leur regard velouté, plein du soleil sicilien, se fermèrent à demi. – C'en sera fini de nous, Ted. Quand je pense à ce que nous avons promis en pleurant à nos mères lors de notre embarquement à Catane...

— Quel chien sentimental et faux tu fais ! constata Dulcan épanoui. Ou serais-tu à ce point frappé de sénilité ?

— On verra ça ! Allons-y !

Cortone raccrocha. Platzer qui se tenait debout près de la porte, mais il était doué de l'ouïe d'une taupe, enfouit ses mains dans ses poches.

— Appelle-les tous ! lança Cortone. Tous ! Cinq voitures pour Midland Beach avec les lance-grenades !

Jack Platzer parut se ratatiner. Tuer, c'était son affaire. Il donnait la mort selon une méthode ancienne, éprouvée, magistrale... Par un coup de feu, un coup de couteau, une *prise* qui étranglait. Mais des lance-grenades... c'était une transformation comparable à celle que l'on accomplit en métamorphosant une installation dirigée par « computer » en une machine à tricoter des bas.

— N'est-ce pas un moyen bien bruyant ? demanda-t-il réticent. Si je m'en chargeais tout seul...

— Toi et Ted ? C'est absurde.

— On devrait *essayer* : l'ensemble des progrès de l'humanité est basé sur l'*essai*.

Cortone hésitait. Les conclusions que livrait l'esprit de Platzer étaient aussi surprenantes que la trahison de Lucretia.

— Quand ? demanda-t-il.

— Cette nuit, c'est très simple.

Cortone pencha la tête en avant. Une pensée terrible l'attirait vers le sol comme un bloc de plomb.

— Alors, il serait tout aussi facile de me régler mon compte...

— Naturellement. – Platzer haussa ses épaules tombantes. – Personne ne peut se protéger parfaitement. Ce n'est pas possible à la longue.

Cortone acquiesça du chef et décida de ne pas quitter son école de sports jusqu'à l'enterrement de Ted Dulcan.

Mais n'était-ce pas là aussi une protection bien mince ? Il n'est rien qu'on ne puisse acheter avec des dollars. À commencer par chaque être humain.

— Maudite vie ! lança Cortone étreint par l'angoisse, vraiment je mène une existence maudite !

— Raconte-moi ça encore. C'est bien ce que j'ai entendu de plus fou !

Ils étaient étendus dans la large balançoire hollywoodienne, au bord de la piscine, et se balançaient doucement en s'étreignant, chacun faisant glisser sa main sur le corps dénudé de l'autre. Ils étaient rassasiés d'amour, mes ces attouchements réciproques, la chaleur de l'autre augmentaient leur satisfaction heureuse et leur procuraient une jouissance incomparable. Dans un tel ravissement, on parle du tréfonds de son âme et Lucretia Borghi n'y manquait pas. Elle n'avait d'ailleurs aucunement remarqué combien Ted Dulcan s'arrachait étonnamment vite à l'ivresse amoureuse, pour revenir à la réalité en retrouvant du même coup toutes ses facultés de réflexion.

Comme Maurizio Cortone, Dulcan ne comprenait que difficilement comment il avait pu être désigné entre les humains pour posséder ce corps de marbre blanc. Lorsqu'on est âgé de soixante ans, une fille de vingt-six ans signifie le retour à la jeunesse au sein d'un paradis redevenu inculte. Et c'est précisément ceci qui est incompréhensible. Dulcan était de taille moyenne, mince, portait sa chevelure poivre et sel ondulée, était fier de son nez romain et appartenait à cette sorte de gentlemen américains dont la fortune se sent de loin.

Il n'y avait en réalité que trois secrets dans sa vie, c'étaient ses origines, les particularités de son essor vers la position de millionnaire et son tailleur. Si l'on avait pu trouver ces trois inconnues de la vie de Ted Dulcan et de Maurizio Cortone, on aurait eu d'eux une image claire comme eau de roche. Mais seuls leurs comptes en banque parlaient, c'était un passe-partout qui leur ouvrait largement toutes les portes de la société new-yorkaise.

— Depuis un an « Mauri » travaille à une affaire énorme... – Lucretia s'étira, la main de Dulcan caressait les pointes de ses seins (nommez-moi une femme qui résiste à cela) – en fait il y travaille depuis qu'il sait que les Jeux Olympiques auront lieu à Munich.

— C'est fou ! Absolument fou ! Et pourquoi choisir Munich ? La

police allemande passe pour n'être pas achetable.

— Munich ou Honolulu pour Mauri c'est égal. En quelque lieu que puissent se dérouler les Jeux Olympiques... il aurait mis son plan à exécution. Cela tombe sur les Allemands, une chance pour Mauri : les Allemands ont suffisamment d'argent.

Dulcan cessa ses caresses et ses investigations amoureuses du corps de Lucretia. Il se redressa, poussa un peu de côté le corps nu de la jeune femme et posa ses pieds sur le sol carrelé à l'italienne. Un souvenir de Pompéi. C'étaient des carreaux peints à la main, ornés de motifs romains classiques. Ce sol était tiède, car en dessous du carrelage glacé et miroitant couraient les fines canalisations d'un système de chauffage.

— Mauri n'est plus tout à fait conscient ! Ce qu'il entreprend là, pas un homme sérieux ne le croira !

— Il faudra qu'ils y croient. – Lucretia remonta ses jambes. Dulcan jeta un rapide regard de côté. Il lui fallait réfléchir ; seulement, d'autres perspectives le retardaient.

— Mauri dit que les deux bombes ont été enfouies dans le béton voilà six mois...

— Des bombes au plutonium ?

— Oui. Quatre bétonneurs calabrais s'en sont chargés. Ils ont reçu chacun 500 000 livres, se déclarèrent malades quelques jours après et ont aussitôt quitté Munich. Parmi les 3 000 travailleurs, leur départ ne se remarqua pas. Mais à présent, ces bombes reposent dans les fondations du Stade olympique et Mauri est le seul à posséder le mécanisme qui les fera exploser.

— Voyons, ça n'est pas à envisager parmi les choses possibles ! – Dulcan s'était levé d'un bond. – Maurizio t'a raconté un conte de fées et toi, nigaude, tu le crois.

— Je puis te montrer la maison où ils ont fabriqué la bombe, une vieille fabrique abandonnée et en ruine depuis des années.

Dulcan s'immobilisa brusquement. Malgré sa nudité, ridicule lorsqu'un homme se livre à des réflexions, son attitude exprimait une curiosité évidente. Tous ses muscles parurent se tendre.

— Il faut que je voie ça ! Nous prenons ta voiture ?

— Oui, je connais le chemin.

— Maintenant ! Tout de suite ! – Il tira Lucretia hors de la balançoire, l'accueillit dans ses bras, lui donna un baiser rapide. – Une question, chérie, me tараude l'estomac, pourquoi as-tu quitté Mauri ?

— Il m'a giflée, dit-elle nonchalamment, il commence à se comporter en père avec moi, comme un père – or je n'aime pas les pères, je les déteste... je n'en ai jamais eu.

À quel fil ténu la destinée des humains n'est-elle pas suspendue ?

La fabrique située au nord de Brooklyn était non seulement ancienne, mais elle tombait en ruine avec cette tristesse contagieuse de tous les bâtiments abandonnés, en plus elle était d'une saleté indescriptible. Dans les halls déserts traînaient des matelas déchirés, des monceaux de boîtes de conserve, des boîtes de lait, des gobelets de carton, des emballages de fromages, des restes de nourriture, des flacons de whisky et des bouteilles de bière, des boîtes de plastique... Dans le hall n° 3 – ce chiffre était tracé au goudron sur le mur – traînaient encore quelques manœuvres dont la plupart dormaient. Les autres regardèrent fixement, à la manière des bœufs, Dulcan et celle qui l'accompagnait.

— Heureusement qu'il existait des bâtiments délaissés, remarqua-t-il, on ne peut pas s'imaginer ces rebuts de l'humanité traînant dans les rues.

— Lorsque Mauri travaillait ici, personne n'y dormait. Il les a tous chassés. Cela a donné une bataille en règle qui s'est poursuivie pendant trois nuits. Ils venaient se battre avec des coups-de-poing d'acier et des canettes de bière dont ils avaient cassé le cul. Mais les hommes de Mauri les ont rassemblés à l'aide de matraques en caoutchouc. Il n'y a pas eu de morts.

— Ah ! le souci de l'esthétique chez Cortone !

Dulcan riait. Ils traversaient des hangars déserts. Leurs pas résonnaient sur le sol bétonné et l'écho allait se briser parmi les ruines ou leur revenait de divers côtés. Au lieu d'un toit, ils voyaient au-dessus de leurs têtes un enchevêtrement de barres d'acier et de fil de fer rouillés. Le ciel de cet après-midi était d'un gris de plomb et si bas qu'on pouvait craindre que le regard de Dieu ne pénètre à présent ces constructions, ces gratte-ciel. Cela augmentait encore une impression, désespérante de pourrissement.

Dulcan s'arrêta pris de méfiance. D'une poigne dure il retint Lucretia qui continuait d'avancer.

— Ici ? lança-t-il d'une voix rauque, je m'imaginais différemment une fabrique d'atomes !

— Ils n'ont pas travaillé ici, mais dans la cave du hall n° 5. – Elle se dégagea. – Tu me fais mal.

— Tout ceci est tellement invraisemblable !

Dulcan suivit lentement Lucretia qui reprit sa marche.

Il glissa la main dans la poche droite de son manteau où il avait toujours une arme, un pistolet automatique avec lequel il pouvait tirer, la main dans sa poche. Même ainsi, il ne manquait jamais sa cible. Un vieux truc des années trente, époque d'essor... On se baladait innocemment, les mains dans les poches et soudain ça sortait de la poche du pantalon en crépitant. La mort jouant au magicien...

— Viens, on descend ici.

Ils descendirent un large escalier de béton, ouvrirent une double porte blindée et pénétrèrent dans une vaste cave plus propre que les salles au-dessus mais à l'atmosphère lourde, humide, avec des plaques de moisissures sur les murs, une tombe. À la faible clarté pénétrant par des soupiraux, Dulcan vit s'enfuir quelques rats. Lucretia se serra contre lui... Elle tremblait et il sentit ses ongles pénétrer dans la chair de son avant-bras.

— Ici, dit-elle dans un souffle à peine perceptible.

Dulcan se retourna sans poursuivre son avance vers l'intérieur de la cave. Il était sincèrement effaré. Un long établi d'acier se trouvait au milieu de la cave entouré de toute une théorie de machines en partie démontées, vestiges de tours, de foreuses, de polisseuses, de machines à couper l'acier. Il y avait même deux bouteilles d'oxygène dans un coin, les manomètres encore remontés. Cortone avait simplement planté là son usine, sa tâche se trouvant achevée... elle avait depuis lors servi de précieux refuge aux voleurs et aux vagabonds, qui l'avaient mise en coupe réglée jusqu'à ce qu'elle ne contienne plus rien à utiliser.

Vraiment consterné, Dulcan s'adossa au mur moisi.

— C'est incroyable, dit-il honnêtement, oui, incroyable ! Ce serait ici que Maurizio a fait construire deux bombes atomiques ? Est-ce donc si facile ?

— Non, il faut avoir sous la main des hommes du métier.

— Et Mauri les avait à sa disposition ?...

— Il a investi dans ce projet deux millions de dollars.

— Mais la matière explosive ? Le plutonium ? Comment Mauri a-t-il pu se le procurer ?

— Ce sera vite dit ! lança Lucretia. Ce fut rapide et facile, ridiculement... Si les humains se doutaient à quel point leur situation est précaire...

NEW MEXICO

Tard dans la soirée, un camion solitaire, un poids lourd à six roues, couvert de poussière, roulait à une allure constante sur la route reliant Phoenix à Albuquerque, c'est-à-dire de l'Arizona à New Mexico. Il se dirigeait vers le nord-ouest. Les deux convoyeurs, Harold Nimes et Sylvester Paulsen, fumaient en écoutant l'entraînante *beatmusic* que leur transmettait la radio du bord. Nimes conduisait, Paulsen sommeillait. Lorsqu'ils atteindraient le Rio Grande, la relève aurait lieu. Jusque-là Paulsen pourrait manger, dormir et rêver à Doreen qui travaillait au centre de recherches atomiques de Los Alamos. Doreen était la fille rousse, aux cheveux courts et bouclés, dont Paulsen s'était

épris comme un aveugle d'une corbeille de fleurs bien qu'il sût qu'une fille comme Doreen n'était fidèle à aucun homme, moins encore lorsqu'il apparaissait tous les quinze jours seulement, dans un camion infect. La route traversant le désert de New Mexico était mal famée, mais elle était la plus sûre pour le transport dont étaient chargés Nimes et Paulsen. Ici, dans la solitude désertique il n'y avait pas de surprises, on voyait à des kilomètres devant soi, aussi faisait-on l'économie d'un convoi militaire. Depuis que des voitures roulaient sur la route de Phoenix à Los Alamos, rien ne s'était jamais passé. Que pouvait-il arriver ? Ce que le six roues peint en bleu brinquebalait à travers le désert brûlant n'était même pas monnayable sur le marché des receleurs.

Nimes et Paulsen transportaient du plutonium enrichi dans des containers d'acier en direction des centres de recherches. Du matériel destiné aux bombes A, pour de petites bombes A courantes qui cependant étaient cent fois plus efficaces que la bombe de Hiroshima. Les grandes, les bombes H, étaient montées autre part.

Que peut-on faire avec du plutonium ? Dans son état brut, tel qu'il se trouvait dans les containers revêtus de plomb, il était sans valeur pour quiconque. Il ne recelait que des périls inconnus. Pas de raison de le voler. Nimes et Paulsen cahotaient à travers le Nouveau Mexique sans surveillance, sans aucune sécurité... tout comme on voit partout aux U.S.A. des camions transportant du matériel de bombe A, de bombardement, roulant sans escorte avec une insouciance digne de la légende.

— À quoi penses-tu ? demanda Nimes.

Puis il entrouvrit sa bouche et Paulsen lui glissa entre les lèvres une cigarette allumée.

— À Doreen, naturellement, je vais enfin lui demander si elle veut m'épouser.

— Elle dira non.

— Pourquoi ?

— Combien de dollars reçois-tu chaque semaine ?

— Assez pour rassasier Doreen.

— Je doute que Doreen n'ait pour but dans la vie que d'être rassasiée ! Elle portait un manteau de fourrure, la dernière fois...

— Bon Dieu, je l'ai vu. Sans doute il n'a coûté que 20 dollars, mais tout de même. Du lapin façon vison. C'est un colonel qui le lui a offert.

— Sans doute parce qu'elle lui a servi une tasse de café dans son bureau.

— C'est ce qui va cesser. Elle s'en ira chez moi à Phoenix, je l'aime, c'est sûr, Harold. Nous achèterons une maisonnette. Les organisations immobilières Ferber consentent des locations-ventes à 250 dollars par

mois... je saurai y faire face. Ce sera une maison avec une entrée, quatre pièces, cuisine et un jardin autour.

— Et tu crois que Doreen est la femme qu'il te faut pour planter tes salades ? Réfléchis donc : à présent tu vis mieux, tu es libre et tu as tout de même tous les quinze jours Doreen dans tes draps. À ta place je resterais comme je suis.

C'était une conversation semblable à mille autres en ce monde, au même instant, dans une cabine de conducteurs de poids lourd. Devant eux s'étirait le ruban de la route sur laquelle roulaient leurs pneus. Les kilomètres défilaient sous un ciel torride, dans l'air papillonnant. Univers borné à la largeur d'une voie à la fois maudite et adorée, leur pain quotidien, leur amour, leur haine, cette route traversant le désert de New Mexico.

— Un gars debout au milieu de la chaussée, là-bas... dit soudain Nimes en réduisant la vitesse.

Paulsen qui sommeillait leva la tête et se pencha vers le pare-brise :

— Une voiture.

— Quoi d'autre ? Ça m'a l'air d'une *panne*.

— Une Dodge noire.

— Et deux gars qui nous font signe.

Le camion bleu transportant les réservoirs de plomb contenant du plutonium corna et roula lentement contre la voiture accidentée dont le capot était levé. Un homme au visage barbouillé d'huile en surgit brusquement, les deux autres couraient en gesticulant vers le camion. Nimes se pencha à la portière.

— C'est le bon endroit pour caler ! lança-t-il à ces hommes. Le prochain atelier se trouve à 89 miles d'ici [2].

— Nous l'avons constaté sur la carte ! – L'un des hommes, un individu puissant aux larges épaules, vêtu d'un costume de confection de bonne qualité, essuya la sueur qui ruisselait de son front. – Aucun de nous ne s'y connaît en mécanique, les gars ! Jusqu'à présent nous avons toujours cru qu'il suffit de savoir tourner la clé pour mettre en marche, et savoir où sont les vitesses, le frein... Voilà que notre voiture a fait une embardée, puis elle a calé... qu'est-ce que cela signifie ?

— Une bielle coulée... – Paulsen mit pied à terre et contourna son camion. – Manque d'huile, Messieurs, je parie que le moteur est foutu. Mais je vais voir ce qu'on peut faire pour vous en sortir, nous allons vous prendre en remorque jusqu'au Rio Grande où vous aurez à attendre quelques jours l'envoi d'un moteur neuf.

— Belle perspective ! lança le monsieur élégant qui accompagna Paulsen jusqu'à la grande Dodge.

Nimes à son tour descendit de son siège. L'autre homme s'occupa de lui, un petit bonhomme aux yeux inquiets, aux mains distraites. Le

chauffeur, barbouillé d'huile, qui se tenait contre le capot de la Dodge, s'essuya les mains avec un chiffon sale. La sueur coulait sur son visage tel un rideau liquide.

— Tout est fichu, Messieurs ! dit-il d'un ton irrité lorsque Nimes et Paulsen s'approchèrent du capot. Cette casserole a dépassé les 100 000, c'est une arrière-grand-mère paralysée ! On ne devrait pas se lancer avec ça à travers le désert ! Qu'en pensez-vous ?

Nimes et Paulsen acquiescèrent du chef puis, insouciant, ils commirent l'imprudence de se pencher d'un même élan vers le bloc-moteur fumant et puant de la Dodge.

Dès cet instant, ça ne traîna pas. Soudain les mains des trois hommes brandirent de longues, épaisses et souples matraques en caoutchouc – les fameux « narcotiques » de Cortone – quelques coups sourds claquèrent, Nimes et Paulsen vacillèrent les bras levés dans un réflexe protecteur, mais il était déjà trop tard, ils s'abattirent et roulèrent dans le sable où ils s'étirèrent et perdirent connaissance.

En silence les inconnus traînèrent les deux matraqués à l'intérieur de la Dodge, déposèrent trois bouteilles d'eau contre les sièges auprès d'eux – sur l'ordre de Cortone qui, depuis les années trente et sa séparation d'avec la « Cosa Nostra », affichait des sentiments humanitaires – leur attachèrent les pieds et les mains, mais de manière si peu compliquée que, réflexion faite, ils sauraient se délier réciproquement, assurèrent encore la durée de la perte de conscience des deux chauffeurs par quelques coups de matraque dans la nuque et s'éloignèrent.

L'homme barbouillé de cambouis grimpa dans le camion, lui fit faire demi-tour, y accueillit ses deux compagnons et, à toute vitesse, lui fit prendre le même chemin. Au bout de quelques minutes, le point bleu avait disparu entre les cieux et les sables.

Maurizio Cortone était en possession d'une quantité de plutonium suffisant à dix bombes A.

Le soir même, des spécialistes du F.B.I. prirent l'avion pour se rendre dans le désert. La C.I.A. se mit en relation avec eux. On intercepta toutes les informations et l'ensemble de l'affaire fut déclarée *Top-Secret*. À Washington au Pentagone, un état-major d'urgence se trouvait en conférence – officiers et agents de la sûreté –, le résultat fut qu'on ne parvint à aucun résultat.

Le plutonium avait disparu. Le camion bleu fut par la suite trouvé abandonné près de Morenci, au fond d'un défilé rocheux. Trois réservoirs manquaient... les trois autres se trouvaient encore intacts sous leur bâche.

— Ils ont emporté douze kilos de plutonium épuré, déclarait l'expert de la C.I.A. dans le rapport final de la commission d'enquête, cette quantité représente une somme de 720 000 dollars. On suppose

que ce guet-apens profite à une puissance étrangère et que le plutonium a déjà franchi les frontières. Il est exclu qu'il puisse être employé dans le domaine privé.

— Une puissance étrangère ?

— Pas un indice, pas la moindre trace, pas même un soupçon.

— Un hasard quelconque apportera le fin mot de cette énigme, déclara le directeur de la commission d'enquête de Washington.

C'était devenu une affaire politique... l'*Espionnage* se mit fébrilement à l'œuvre. Toutes les possibilités furent envisagées. Ce vaste réseau tendu sur l'univers, appelé pudiquement « Service de renseignements » se mit à crépiter comme s'il était chargé d'électricité.

Mais en vain. Seul espoir, le *général Hasard*.

Il était trompeur. Il n'y eut aucune lacune, personne n'apprit jamais rien, à part le cercle étroit des intéressés du vol commis dans ce camion.

Mais aujourd'hui encore, des camions non accompagnés roulent à travers les U.S.A. chargés de matériel destiné aux bombes A. Du plutonium. De l'uranium.

Il est si facile de terroriser l'humanité.

MUNICH

C'était la dix-neuvième séance extraordinaire à laquelle se trouvaient réunis le ministre de l'intérieur de l'Allemagne Fédérale, le président du Comité National Olympique, le président de la commission spéciale Olympia, le préfet de police de Munich, le conseiller criminel Beutels et quelques messieurs du service de renseignements fédéral et de la protection du territoire, ainsi que du Service militaire de dissuasion, lorsque le commissaire supérieur Abels présenta un rapport provisoire. Un mince écrit, qui n'exprimait que ceci : l'impossibilité de rechercher une bombe dissimulée dans les fondations du Stade olympique est démontrée. La proposition de remettre au jour, dans ce dessein, toutes les fondations est une utopie. D'ailleurs on n'en n'aurait plus le temps.

— Résumons la question, reprit Abels d'une voix sourde – il est toujours possible de reconnaître une défaite – s'il y a vraiment une ou deux bombes atomiques dans le Stade olympique, nous sommes donc livrés au bon plaisir du criminel.

— C'est un aveu de banqueroute ! s'écria le ministre de l'intérieur. Abels opina violemment du chef :

— Oui.

— Nous sommes livrés pieds et poings liés à ces exacteurs ? Il faut nous incliner devant cette menace ?

— La réponse à cette question dépasse mes compétences.

Abels se rassit. Ces derniers jours l'avaient visiblement épuisé et il montrait un visage ridé, jauni par la bile de la contrariété comme on dit. Ses nerfs vibraient. Quand on n'a rien, mais vraiment rien du tout à offrir, alors qu'on attend tout de vous, c'est une épreuve à laquelle peu d'hommes sont capables de faire face :

— Nous ne pouvons que choisir entre le paiement des dix millions de dollars ou deux champignons atomiques au-dessus de Munich.

— Vous êtes fou, conclut le ministre de l'intérieur dédaigneusement, je tiens à mon idée : ce n'est qu'une mauvaise plaisanterie, quelque organisation d'extrême-gauche qui prétend gâcher les Jeux Olympiques. Je m'attends à présent qu'une information à ce sujet parvienne à la presse... alors nous y verrons tout à fait clair : il s'agira de rassurer les spectateurs et tous les participants aux Jeux. Et ce ne sera pas une petite affaire que de démontrer l'innocuité de cette menace... mais pour finir aucune bombe n'éclatera.

— D'ailleurs, qui verserait les dix millions de dollars, lança Beutels

à la ronde.

C'était une réaction typique de Beutels. Alors que tout le monde se creusait la tête, il frappait au centre même de la question. Le préfet de police lui jeta un regard désapprouvateur.

— J'ai pensé à faire quelques *sondages* à ce sujet... – Le ministre de l'intérieur ouvrit un mince dossier enfermé dans une chemise rouge. – Ce sont les professeurs Hahnbach, Zinnoweiss et Nemath qui ont bien voulu les entreprendre en tant que juristes de renommée internationale. Ils en sont donc venus à cette conclusion... Je cite : « Les Jeux Olympiques sont dus à la réunion de tous les peuples. Comme ce n'est pas l'Allemagne qui est visée en particulier, en tant que nation qui les accueille, mais bien les Jeux Olympiques dans leur généralité, il serait juste que toutes les nations participent en l'occurrence au rachat de leur sécurité – c'est une question dépassant la responsabilité normale du peuple qui, cette année, accueillera les Jeux. Ainsi l'Allemagne ne verserait pas seule les dix millions de dollars.

— Si les autres gouvernements acceptent de répondre favorablement à cette expertise allemande ?

Encore ce Beutels...

— Peut-être conviendrait-il, Monsieur le Ministre, de poser la question aux nations participantes en mettant leurs gouvernements au courant de la situation.

— Faut-il nous couvrir de ridicule ? lança le ministre de l'intérieur. Qu'est-il arrivé jusqu'à présent ? Rien ! Deux lettres stupides et l'avis mystérieux passé au journal : « Nous remercions le généreux inventeur... » par une non moins mystérieuse jeune fille... là-dessus plus rien ! J'ai grande envie de dissoudre la commission spéciale.

Il y eut des sourires complaisants.

— Logiquement, reprit le ministre, il n'y a pas de bombe ! – Et il prit un cigare que lui offrait Beutels. Celui-ci éclatait de belle humeur : – Allons, soufflons cette histoire aux quatre vents, avec la fumée de nos cigares, Messieurs ! Ce travail ne fut pourtant pas dépourvu d'intérêt... La prudence préside aux destinées de la caisse aux porcelaines !

On sourit encore par principe. On aurait dû se lever pour s'en aller à présent, mais la glu de l'incertitude les collait à leurs sièges. Car l'incertitude, le malaise demeuraient. L'affaire, Dieu sait comment, avait été si loin, qu'on ne pouvait pas simplement la supprimer. Seuls les travaux annexes avaient été couronnés de succès. On savait ainsi que la firme A.G. de la Ruhr avait fabriqué le papier de la lettre, que celle-ci avait été écrite à la machine – la même marque que celles des bureaux du Stade olympique (ça, c'était malin). Les lettres a, l, z étaient mal imprimées et le microscope avait révélé que ces lettres ne

devaient pas être propres. Quant aux recherches concernant la salive de l'expéditeur, il fut reconnu que celui-ci s'était servi d'un chiffon humecté d'eau pour mouiller la gomme de son enveloppe. Enfin, le ruban de la machine était noir et provenait de la firme Faber-Castell : découverte qui représentait un tour de force de la recherche chimique criminelle et qui menait... à l'obscurité totale.

— La seule remarque intéressante, reprit le ministre de l'intérieur comme personne ne bougeait, me semble être la conclusion à laquelle il a bien fallu venir, c'est qu'en une telle éventualité nous serions livrés sans défense à l'adversaire !

— Non ! lança Beutels d'une voix claironnante.

Toutes les têtes se tournèrent vers lui.

— Non ? — La voix du ministre s'éleva quelque peu. — Ne sommes-nous pas là comme autant de Pères Noël qui attendent une chute de neige ?

— Je répète : non, parce que rien n'arrivera. Quiconque prétend s'approprier dix millions de dollars est bien obligé de venir les prendre ! Dès cet instant où les choses devront se concrétiser, vous verrez se dérouler un processus qui vous étonnera, Monsieur le Ministre ! Il faudra que le fantôme s'incarne bon gré mal gré, ce qui nous donnera la chance de mettre la main dessus... car nul encore n'a vaincu un fantôme.

Sur la table devant le préfet de police, le téléphone fit retentir sa sonnerie. Les visages tout alentour se pétrifièrent, car on savait que seule une raison des plus graves autorisait à transmettre une communication téléphonique dans la salle de conférence où siégeait la commission spéciale. Le préfet de police prit le récepteur.

— Oui, vous avez bien fait, répondit-il, nous attendons, merci.

D'un geste résigné, avec un léger haussement d'épaules, il raccrocha le récepteur. Beutels, qui ne connaissait que trop bien son supérieur, jeta son cigare dans le grand cendrier rond placé devant lui.

— Qu'est-ce ? demanda le ministre impatienté.

— Une messagère nous est envoyée porteuse d'une lettre que l'on a trouvée voilà un quart d'heure dans votre boîte aux lettres, monsieur Daume. L'expéditeur...

— Ça tombe à pic ! lança Beutels en frappant la table du plat de la main, la preuve que cela continue !

— Une lettre qui n'a pas été transmise par la poste, mais que l'on a portée et glissée dans la boîte aux lettres de votre demeure...

— Le fantôme commence à se matérialiser ! remarqua Beutels.

Dix minutes plus tard, la lettre se trouvait étalée sur la grande table ronde. À Beutels échut l'honneur de la prendre avec des pincettes pour en fendre l'enveloppe à l'aide d'un canif effilé, puis avec une seconde pincette, il retira la lettre de l'enveloppe.

— Le même papier, la même frappe..., dit-il.

— Lisez donc ! s'écria le ministre en tambourinant nerveusement des dix doigts sur la table. Beutels répondit d'une inclinaison de tête et lut :

« Monsieur le Président,

« Votre avis dans la *Presse Bavaroise* m'a enchanté en me prouvant que vous envisagez la gravité de la situation. Je répète : les deux bombes seront mises à feu le jour de l'ouverture des Jeux, le 26 août à 15 heures, et elles frapperont en plus des installations des Olympiades, 100 000 visiteurs, chefs d'État et personnalités diverses, ainsi que la moitié de la ville de Munich. Je pense que vos experts vous auront expliqué les effets de deux fois six kilos de plutonium lorsque leur fission atomique aura lieu.

« Afin de pouvoir "tester" votre volonté en faveur d'un accord pacifique entre nous, je vous propose de verser d'abord un acompte de 100 000 dollars.

« Il convient de prendre en considération ce qui suit : du lac Herrnschiem au lac Chiem, un canot à moteur sans équipage, marchant à allure réduite, doit être envoyé, le gouvernail orienté de telle manière que le canot se dirige exactement vers le milieu du lac. Sur le plancher de ce canot vous déposerez un sac contenant 100 000 dollars en billets de 5 dollars réunis par liasses de 500 dollars. Vous n'aurez pas de peine à vous procurer ces billets par la Banque Fédérale Allemande. Je répète : petit canot, moteur à allure réduite, gouvernail braqué vers le centre du lac. Pas de police, pas de projecteurs, pas de second canot. Réfléchissez, il s'agit d'un test dont dépend la vie de 100 000 personnes.

« Signature que l'on sait. »

Beutels laissa tomber la lettre en écartant les branches de la pincette. Le silence régnant autour de la table fut écrasant jusqu'à ce que le ministre eût dit :

— On n'a jamais rien entendu d'aussi infâme !

Il regardait Beutels en parlant et s'étonnait que celui-ci fût si joyeux et même secoua la tête :

— J'ai surestimé notre adversaire ! lança Beutels en reprenant le cigare qu'il avait jeté dans le cendrier, un canot sur le lac Chiem ! Que c'est banal ! Une promenade romantique au clair de lune ! Messieurs... nous avançons enfin. La prochaine partie d'échecs est pour nous ! Le menaçant inconnu sera bientôt échec et mat !

Il fallut bientôt reconnaître ceci : même un Beutels peut se tromper.

— Bien, dit Ted Dulcan, Maurizio s'est donc procuré les matières premières, mais ça ne signifie pas encore qu'il possède une bombe atomique, il en faut davantage pour cela...

Il restait adossé au mur humide de la cave. La constatation que Cortone disposait de deux bombes atomiques ne parvenait pas à s'imposer réellement à lui. C'était trop monstrueux. Comme si de la radioactivité émanait encore des machines pourries qui l'entouraient, il les contourna à distance respectueuse. Lucretia l'observait avec un sourire moqueur. « Il arrive à Mauri d'être génial, pensait-elle, mais quelquefois seulement. Généralement il est à la fois un escroc milliardaire et un filou de moyenne envergure qui n'a jamais pu réussir sa « grande percée », il en a souffert toute son existence, c'est devenu son complexe, et somme toute, l'ultime but de son ambition : « Cortone est le plus fort ! »

— Il a engagé deux ouvriers tourneurs en acier, dans les usines de fabrication de têtes nucléaires, reprit-elle, pour un salaire dément. Deux chimistes appartenant aux centres de recherches atomiques étaient amenés par air à New York tous les vendredis et travaillaient sans relâche du vendredi jusqu'au dimanche matin, puis ils étaient ramenés dans la nuit du dimanche au lundi. Deux monteurs de l'« Union Steel Corporation » ont fait des montages et travaillé au tour pendant six mois pour l'exécution de ces bombes. Il a fallu près d'un an pour que Mauri voie ces bombes terminées. Pour de l'argent, disait-il, je puis tout avoir. Toute cette affaire a coûté à Mauri 400 000 dollars. Me crois-tu enfin ?

— On ne peut pas *croire*, il *faut voir*, ce que tu me racontes.

Dulcan quitta la cave. Lorsque la porte d'acier retomba derrière eux avec un bruit métallique qui retentit dans son dos, Ted Dulcan se retourna vivement et fut tenté de se jeter à plat ventre sur le sol ; « Mes nerfs ne pourront pas tenir le coup longtemps, se dit-il. Comment souffrir qu'un seul homme soit ainsi maître de milliers d'individus ? Et surtout qui eût cru cela de Cortone ? Il y a des idées folles par le monde, cela en quantité inimaginable, mais de tous les idiots Cortone est le plus grand. »

— Il y a sans doute le Syndicat derrière tout ceci ? demanda Dulcan tandis qu'ils se retrouvaient côte à côte dans la voiture arrêtée devant la fabrique en ruine.

Ils grillèrent une cigarette afin de se débarrasser de l'odeur de moisi qui avait pénétré leurs bronches.

— Je ne crois pas, Ted.

— Maurizio ne peut pas organiser et exécuter tout cela seul : il y a là le cerveau du Syndicat !

— Il n'en a jamais parlé.

— Il s'en gardera. Il me paraît déjà surprenant que tu en saches autant. — Dulcan écrasa sa cigarette dans le cendrier du tableau de bord. — Que ce fût une erreur de sa part, Mauri le constate à présent. Il va te faire tuer. Nous prenons demain l'avion pour Miami.

Ce que Dulcan venait d'apprendre ne lui laissa plus aucun repos. Il téléphona au « Syndicat » ainsi que l'on désignait pudiquement la « Cosa Nostra ». On lui passa le courtier en affaires immobilières, Enrico Dellaporza, un honorable homme d'affaires — dont nul ne savait qu'il était le chef du « réseau » de Manhattan — et il s'enquit prudemment auprès de lui avec mille circonlocutions, afin de savoir si l'on préparait un grand projet en Europe.

— Non. Comment cela ? demanda Dellaporza sèchement.

— J'ai entendu certain son de cloche...

— De la part de qui ?

— Un compatriote de Palerme : il m'a chuchoté je ne sais quoi au sujet de l'explosion d'une bombe en Allemagne.

— Ce n'est pas notre affaire. En quoi l'Europe nous intéresse-t-elle ? Connais-tu Haïti, Ted ?

— J'ai passé quinze jours sur les plages de Port-de-Paix. Une permission. Rien faire. Très reposant. Pourquoi ?

— As-tu des équipements de plongée provenant de la Navy ?

— Oui.

— Complètes. Cent exactement, en bon état ?

— Je peux me les procurer, Enrico. Quelle date ?

— Dans trois semaines.

— Je te les promets. — Dulcan fit plusieurs aspirations profondes. — Et vraiment rien en Europe ?

— Ta misérable Europe ! La guerre mise à part, l'Europe n'a jamais représenté une bonne affaire, pas même l'Irlande ! Tu veux te mêler aux affaires européennes, Ted ? Garde-t-en ou cela te serait-il nécessaire ?

— En aucun cas. Je vis parfaitement à mon aise.

— Alors, contente-toi de ce que tu as, Ted. Bonjour.

— Bonjour, Enrico. »

Ainsi ce n'était donc pas le Syndicat ! Cortone avait agi seul, absolument seul.

Un fou.

MUNICH-HARLACHING

La troisième lettre est arrivée, Gustave m'a aussitôt averti, après la lecture qui en fut faite pendant la réunion du conseil. Le ministre de

l'intérieur a pâli, paraît-il, même Beutels s'est contenté de se montrer optimiste, sans entrer dans les détails.

Un canot à moteur sur le lac Chiem ! Je n'en ai pas cru mes oreilles. Les hommes qui tirent les ficelles de cette diablerie sont certainement des naïfs. Naturellement, on enverra le canot à moteur, naturellement il n'y aura personne aux alentours... mais quiconque viendra retirer l'argent du canot n'ira pas loin. La question est de savoir si c'est bien adroit... Ces 100 000 dollars représentent un « test »... S'ils ne parviennent pas au destinataire présumé, les bombes seront mises à feu sans autre formalité.

L'Allemagne ne peut pas s'offrir ça. Une explosion atomique à l'ouverture des Jeux Olympiques... Le moment serait-il venu où je ne dois plus me taire ?

Que veut dire : Échelon Secret n° 1 ?

Il ne reste plus que deux possibilités, une alternative : ou ils paient les dix millions de dollars ou les XX^e Jeux Olympiques de Munich seront décommandés. Cela représenterait une perte d'argent de plusieurs milliards au regard de laquelle les dix millions de dollars paraissent une paille.

On devrait mettre le public au courant et lui expliquer ça.

Je parlerai à mon rédacteur en chef.

D'autre part, j'ai assisté hier à une drôle de métamorphose. Helga est venue dîner les cheveux teints en noir.

— Que se passe-t-il ? lui demandai-je à brûle-pourpoint, tout à fait à sa manière.

— Dans quelle saloperie as-tu été me mettre ? lança-t-elle. René est venu ce matin à l'atelier et il a raconté que la police a interrogé le personnel du bureau des annonces à la *Presse Bavaroise*. À présent, ils recherchent une fille blonde : moi par conséquent !

René est un mannequin masculin pour la photo. Il travaille aussi pour la *Presse* en tant que « Dressman » de la page de mode. Un gars qui se pavane comme une femme, ce René, en balançant les hanches, il parle sur un ton précieux, à croire qu'on entend une demoiselle vieillissante qui a son chien-chien sur les genoux... il est fiancé à une lesbienne. Ce que ces deux-là font ensemble est une énigme.

J'ai essayé de donner une explication à Helga.

— L'avis que tu as fait insérer était un mot de passe entre gens du milieu. J'ai eu vent d'une affaire et j'ai voulu y prendre part en simple observateur. Ça donnera un article sensationnel.

Helga ne me crut pas, je l'ai bien vu. Mais elle ne m'en a pas demandé plus. Quoi qu'il en soit, elle s'est noirci les cheveux. Une fille avec la tête à l'envers.

Mais ce ne fut pas le plus étrange de cette journée. Vers 14 heures, – j'étais justement retourné chez moi – le téléphone grelotta. Je le

laissai sonner plusieurs fois... il faut toujours paraître submergé de travail, surmené, c'est une sorte d'*aura* dont on s'enveloppe. Disposer de peu de temps, être questionné, poser à l'élévation spirituelle, ce sont là de ces singularités que l'on veut voir de près et que l'on honore... Enfin je décrochai pour répondre d'un ton sec :

— Ici Bergmann. Je suis occupé à un travail important, soyez bref je vous prie.

Puis je ne me suis plus du tout senti aussi pressé. Une voix étrangère – avec l'accent italien, il me semble – autrement l'inconnu parlait couramment l'allemand – me dit avec une amabilité vraiment mielleuse :

— Tenez-vous à l'écart de tout ceci, monsieur Bergmann.

— Qui êtes-vous ? lui demandai-je aussitôt.

— Le Bon Dieu.

— Comme c'est sympathique ! En ce cas saluez de ma part mon père Hans Bergmann senior et dites-lui qu'il n'oublie pas de se cacher derrière des nuages si jamais je montais au ciel. Quoi d'autre, cher Bon Dieu ?

— Votre sœur a remis l'avis, c'est ce qui nous a mis sur votre piste. Vous voyez, nous savons tout.

— Quand on est le Bon Dieu...

— Nous avons réagi aussitôt, comme si quelqu'un d'autre avait remis l'avis.

— Par exemple le Comité Olympique National.

— Votre initiative a cependant eu pour effet d'activer les choses et nous vous en remercions. Mais, à présent, fermez les yeux.

— Les remerciements ne me donnent rien, je préférerais 10 000 dollars.

— Oubliez tout. Votre intention de vous introduire dans le circuit en tant que journaliste met votre vie en danger. Songez-y, monsieur Bergmann !

« Il est en train de lire tout ce qu'il me dit, pensai-je tandis que j'écoutais celui qui m'avait appelé au téléphone. On a l'impression qu'il a devant lui une feuille de papier et qu'il dégoise ce qui s'y trouve écrit sans même tout comprendre. On a même dû prévoir mes réactions... nous allons voir comment il se comportera si je le brouille dans ses propos prévus à l'avance !

— Écoutez, dis-je rapidement avant que l'autre ne raccroche, le président Nixon s'est décidé à porter des caleçons de couleur.

— Comment, je vous prie ?

Il perd de son assurance, je le devine au vacillement de sa voix.

— Et imaginez cela : la princesse Anne s'est éprise d'un soutier du port de Southampton !

L'homme raccrocha le récepteur sans un mot de plus. À partir de

cet instant, j'ai compris que les deux bombes existent. Cette grande épouvante n'est pas du bluff. La catastrophe du siècle est une réalité !

La Mafia est derrière cette menace.

Mon devoir de citoyen m'oblige à empêcher ce massacre massif. Jusqu'à ce jour je suis le seul qui se soit entretenu avec l'un de ces formidables meurtriers.

Mais je suis aussi journaliste. De peu d'importance, sans doute, pourtant *ce que je sais* peut se transformer en fusée fulgurante, déchirant les cieux de l'actualité. Le nom de Hans Bergmann restera à jamais éclatant dans l'histoire du journalisme. Qu'est-ce qu'une interview avec Brejnev en regard d'une telle révélation ? Ou même une conversation avec Mao ?

Lorsque j'ai eu parfaitement conscience de tout ceci, j'ai pour la première fois senti mon cœur : douloureux, pesant, si pesant que j'en avais la nausée. Que serai-je ? Citoyen zélé ou journaliste ?

NEW YORK

Maurizio Cortone dirigeait d'un quartier général secret les ouvriers qui mettaient ses idées à exécution. Dans les combles de son école de sports, il avait fait aménager une salle immense dont la grande attraction était un toit ouvrant. Comme dans un observatoire on pouvait l'ouvrir à volonté en pressant sur un bouton, il glissait silencieusement sur des rails bien huilés, mais au lieu d'un télescope pour observer la lune et les étoiles, une antenne élancée montait dans le ciel de New York, une sorte de parapluie fait de fils d'acier entrelacés s'ouvrait et Maurizio Cortone, dès cet instant, était en communication avec le monde entier.

Que la possession d'un tel poste fût soumise au paiement d'une licence le préoccupait fort peu.

La radio qui se trouvait au pied de cette antenne fantastique n'était pas davantage officiellement déclarée. Sans doute le service de surveillance du réseau d'émissions radio enregistrerait-il, de temps à autre, émises par un émetteur d'ondes courtes amateur, d'étranges émissions consistant en colonnes de chiffres et il en informait la C.I.A. On inscrivait les chiffres émis, des experts déchiffreurs tentèrent leur chance, mais ils ne trouvèrent pas de rythme constant dans ces rangées de chiffres et, de ce fait, pas de point de repère permettant de trouver la solution de ce problème.

Il semblait plus compliqué encore de situer cet émetteur clandestin... Il émettait ses colonnes de chiffres dans l'éther tout à fait irrégulièrement, à aucune heure fixe, et chaque fois si rapidement, que les aiguilles des goniomètres tournaient comme folles sur leur cadran.

On ne savait qu'une chose : l'émetteur se trouvait quelque part à New York. C'était une indication de lieu qui valait par exemple cette indication-ci : cherchez dans le Sahara un bouton de veste perdu, de teinte jaune pâle...

Cortone, à son poste d'émission privé, tenait en main tous les fils au bout desquels, en Allemagne, dansaient ses pantins. Tout avait commencé à partir d'une idée bien différente.

Près de deux ans auparavant, Cortone avait envoyé en Italie six de ses hommes avec l'ordre de s'y faire embaucher pour travailler aux bâtiments olympiques de Munich. Comme ils étaient tous italiens, et qu'ils retrouvèrent, chacun au pays natal, une horde de cousins, il leur fut facile de se présenter aux bureaux d'embauche allemands munis de faux papiers et d'y être engagés.

La petite avant-garde envoyée par Maurizio s'installa dans les baraquements d'ouvriers sur l'Oberwiesenfeld, aux environs des aménagements du stade, alors que l'on commençait seulement à creuser les énormes fosses des fondations.

C'étaient en quelque sorte des « ouvriers de la première heure », travailleurs zélés, désireux de faire des heures supplémentaires, toujours au travail, jamais malades, toujours prévenants, enfin du soleil italien. Il fallut que les ouvriers allemands s'y habituent. Tandis qu'ils cassaient la croûte – rien de plus important dans un chantier que de casser la croûte – les envoyés de Maurizio escaladaient comme des fourmis laborieuses les énormes échafaudages, prenaient des croquis qui étaient acheminés par la poste aérienne courante vers New York.

À ce moment-là, personne encore ne songeait à enfermer deux bombes atomiques dans les fondations du Stade olympique. Cortone moins que tout autre. Ses six artistes en construction avaient seulement mission d'étudier certaines techniques. Cortone projetait de s'en servir pour la réalisation d'une de ses grandes idées : des stades préfabriqués... D'autre part... et ceci se propagea rapidement parmi les travailleurs étrangers de Munich, secrètement cela va sans dire, depuis que deux inconnus avaient laissé couler du béton sur deux de leurs camarades – d'autre part Cortone prélevait 10 % sur la paye hebdomadaire de chaque ouvrier en faveur de la « Caisse des Veuves et des Orphelins » des ouvriers du bâtiment disparus. Où cette caisse se trouvait en réalité, qui la gérant et surtout à *qui* cet organisme s'engageait à verser des rentes de veuve ou d'orphelin, nul ne se le demanda. Les Italiens, dès l'apparition de la première lettre circulaire, enfoncèrent vite et en silence la main dans leur poche... La plupart d'entre eux venaient de l'Italie du Sud où l'on connaît ces invites faites dans un but humanitaire et chacun savait qu'à la suite d'un refus un cercueil plat aux planches minces vous attend. Le langage familier de la Mafia était entendu de tous.

Avec les travailleurs d'autres nationalités, il y eut quelque réticence. Le fait qu'une caisse inconnue, étrangère, qui n'était pas même l'injuste organisation fiscale de la République Fédérale, à laquelle il convenait de payer l'impôt, se permettait de les quêter ne put être admis par les Turcs, Grecs, Yougoslaves, Espagnols, Algériens, Libanais, Philippins, Portugais et Sardes qui travaillaient avec les Siciliens. Ils réagirent d'abord par une extrême réserve, mais la phalange envoyée par Maurizio travaillait avec précision.

Trois hommes eurent le visage tailladé à coups de lames de rasoir. Un groupe de Turcs revenant une nuit du centre de Munich à leurs baraquements au stade, furent pris dans un filet tendu à leur intention qui se referma sur eux et permit de leur administrer une rossée magistrale, jusqu'à ce que leur masse de corps confondus ne bouge plus.

À compter de la semaine suivante, ils versèrent tous leurs 10 %. Un homme qui s'appelait Rico Daleggio passait le vendredi soir parmi eux, avec une serviette à la main et encaissait. Il eût été vain d'alerter la police, ils en convenaient tous. La police n'est là que pour châtier une action répréhensible qui a eu lieu. Les opérations préventives ne sont guère son affaire... d'ailleurs elle se verrait dangereusement dépassée...

Pendant que se succédaient les diverses phases de cette entreprise, Cortone reçut une lettre. Elle était signée Dr Hassler et avait été postée à Munich-Solln.

Cette lettre ne contenait pas autre chose que la proposition de supprimer les Jeux Olympiques de Munich.

« ... J'ai observé attentivement le fonctionnement de votre campagne en faveur de la Caisse des Veuves et des Orphelins du Bâtiment, écrivait le Dr Hassler. Si vous êtes capable de diriger une telle entreprise de New York, ma proposition pourrait, il me semble, être réalisable. Je joins à ces lignes des calculs précis concernant mon projet. »

Cortone avait d'abord tempêté :

— Un gars aura ouvert la gueule ! beugla-t-il. Comment un Allemand aurait-il mon adresse ? Je vais les rappeler tous ! Les échanger !

Par la suite, il se calma, relut la lettre écrite en un anglais excellent et parcourut les calculs.

Ceux-ci n'exposaient rien d'autre que le plan exact permettant, au moyen d'une explosion nucléaire, d'empêcher qu'aient lieu les Jeux Olympiques de Munich.

— Cet homme est fou, dit Cortone dégrisé, un fou furieux. Le ciel soit loué, il n'a pas l'argent nécessaire à la réalisation de son plan !

Mais Cortone, lui, avait de l'argent et plus il y réfléchissait – il lut

douze fois de suite la lettre du D^r Hassler – plus se concrétisait à ses yeux le fait qu’avec cette idée on parviendrait sans peine, du moins pour lui Cortone, à extorquer le plus grand amas d’or qu’un exacteur de tous les temps se fût jamais approprié. Ce qu’une telle menace entraînait à sa suite n’était pas traduisible par des chiffres. On pouvait exiger 10 millions, 50 millions, 100 millions de dollars. L’entendement se refuserait à concevoir la catastrophe de Munich lorsqu’elle serait déclenchée.

— Génial ! décida Cortone après quatre jours de franche hésitation. – Car il recula lui-même à la pensée de ce projet, jusqu’à ce que celui-ci eût pénétré profondément en lui comme une flèche empoisonnée. – Nous le ferons ! conclut-il.

Et Cortone construisit ses bombes atomiques dans une vieille cave de fabrique.

Seulement, il ne lui fut jamais donné de se trouver face à face avec le D^r Hassler. Au mois de novembre, Cortone prit l’avion pour passer une semaine en Europe, où il visita Paris qu’il trouva insipide, s’amusa dans un parc d’attractions à Hambourg, s’arrêta devant le Mur de Berlin et secoua la tête ne comprenant pas toutes ces criailleries au sujet de ce vilain serpent de béton, puis il s’en détourna, blessé dans son sens de l’esthétique. Il visita aussi la cathédrale de Cologne et trouva le bâtiment de l’O.N.U. nettement plus imposant. Au bord du Rhin, sur le rocher de la Lorelei, il frissonna sous la bise glaciale, y chercha en vain un soupçon de romantisme... À Munich, pour finir, il trouva la bière plutôt claire, la grande brasserie trop enfumée et puante de la sueur de ses habitués. Seul le paysage du Stade olympique lui parut grandiose et éveilla en lui quelque sentiment d’envie.

L’encaisseur Rico Daleggio reçut son chef avec un relevé de compte en banque. La Caisse des Veuves et Orphelins s’élevait à 3 687 218,18 DM. Cortone se montra satisfait. Ses médailles d’or roulaient avant même que ne retentisse le premier appel de fanfare.

Le D^r Hassler... Munich-Solln... Cortone s’en fut à Solln, mais la poste ne lui fournit aucun renseignement et l’argent qu’il glissa par le guichet fut repoussé comme une offense. « Naturellement je suis en Allemagne où l’honnêteté est comme chez elle », se dit Cortone ironique.

Il ne réussit pas à découvrir la retraite de l’inventeur dément de certain plan meurtrier. Mais le D^r Hassler l’appela au téléphone à l’hôtel où il était descendu. Une voix sympathique lui demanda :

— Parlerons-nous anglais ou italien ?

Cortone toussa parce qu’il avait avalé la fumée de sa cigarette.

— Anglais.

— Comme vous voudrez. Où en sont vos préparatifs ?

— Mes gars sont justement occupés aux tours d'acier, les chimistes travaillent au mécanisme de mise à feu. J'ai aussi engagé un spécialiste du radar. À bien considérer les choses, c'est tout à fait simple. Je n'aurais jamais cru possible que l'on puisse fabriquer secrètement une bombe A...

Cortone remonta les épaules. Il s'épouvantait encore de ce qu'il préparait. Qui pourrait s'habituer à l'idée de posséder une arme capable de détruire 100 000 personnes sans y être autorisé par l'État ?

— Dernièrement il y avait un article dans le magazine que je lis, il décrivait exactement ce que nous sommes en train de faire. Mais personne n'a cru son auteur. C'est pourtant le D^r Taylor.

— Qui est Taylor ?

— Un de nos éminents savants atomistes. Un gars qui met en garde le monde entier contre les fabrications clandestines de bombes atomiques. — Cortone rapprocha le récepteur de sa bouche. — Permettez-moi une question, Docteur Hassler : pourquoi m'avez-vous fait cette folle proposition ?

— J'ai besoin d'argent. Ainsi qu'il a été convenu : un million de dollars me suffisent. Avec ce pécule je puis terminer paisiblement mes jours.

— Ce n'est pas votre vrai but.

— Si.

La voix devenait dure. Cortone qui avait l'ouïe assez fine pour distinguer les nuances eut un large sourire... Il ment... C'est le type qui se vengera coûte que coûte, la moitié de l'humanité dût-elle en périr.

— Quand nous verrons-nous, docteur Hassler ?

— Jamais.

— Mais je veux faire votre connaissance.

— Je n'ai pas de visage.

— Quel est donc votre titre de docteur ?

— Docteur en médecine.

Cortone en eut le souffle coupé. Un médecin ! La réponse avait été tellement immédiate et précise que ça ne pouvait pas être un mensonge.

— Qui haïssez-vous aussi effroyablement, docteur ? demanda Cortone lentement.

Sans donner de réponse, le D^r Hassler raccrocha.

Oui, en avril, la grande bataille des millions commençait. Les lettres avaient été écrites par le D^r Hassler... Cortone était en liaison-radio avec lui après qu'il eut versé assez d'argent à un compte dans une banque suisse, pour permettre à Hassler de se procurer un poste émetteur.

Il était moins extraordinaire que celui de New York, mais, avec son

antenne gigantesque, Cortone pouvait capter sans peine les faibles signaux émanant de Munich par-dessus l'océan. C'était un code chiffré que le D^r Hassler avait mis au point. « Vous êtes inconscient ! émettait Cortone à destination de Munich, cette idée de canot sur le lac Chiem ! Qu'est-ce que cette idiotie ? »

Le D^r Hassler émit aussitôt en réponse : « Je compte sacrifier un certain homme afin de démontrer d'autant mieux la gravité de la situation. »

Une phrase suivit qui déconcerta Cortone. Le D^r Hassler dont la haine contre un être ignoré de tous valait une bombe atomique, exprima soudain des doutes concernant son partenaire : « Avez-vous réellement enfermé dans le béton des soubassements deux explosifs ? J'ai été me renseigner : même vos hommes de confiance ne savent rien. » « Écoutez-moi, répliqua Cortone, votre question est par trop imbécile pour mériter une réponse. Jusqu'à présent j'ai investi près d'un million de dollars dans cette affaire. Croyez-vous que je chie de l'or ? Pour moi c'est une affaire. Ce que cela représente pour vous ne m'intéresse pas. Terminé. »

Cortone replia son merveilleux appareil à capter les ondes et rentra son antenne. Le toit ouvrant se referma avec un glissement soyeux. Le ciel blafard de la nuit new-yorkaise disparut.

« Toujours rien ! » annonça la surveillance des émissions radio de l'armée et de la C.I.A. aux centrales. « Nous avons noté la colonne de chiffres mais nous n'avons pu la situer : temps trop court. D'après les signes affaiblis de la réplique, il doit s'agir d'une liaison radio avec une région d'outremer. L'Europe sans doute. On soupçonne l'existence d'un émetteur à l'usage des agents soviétiques.

C'était alarmant. La direction de la C.I.A. se remit en conférence. On convint de toute une série de mesures défensives. Les hommes de confiance qui travaillaient sous le couvert d'activités normales comme ouvriers ou employés, pour le compte des services de renseignements, reçurent des instructions.

Un émetteur russe à New York !...

Pour cette bonne farce, Cortone eût volontiers sacrifié sa meilleure bouteille de champagne.

MIDLAND BEACH

Jack Platzer, le petit individu maigrichon, incolore, grisâtre, à face de furet, dont le creux de l'aisselle gauche recelait une tumeur, se trouvait en chemin. Il avait pour mission d'informer l'ancien camarade d'école de Maurizio, Ted Dulcan, que même entre bons amis on n'échange pas une maîtresse sans conversation préalable à ce sujet.

Il connaissait cette région s'étendant le long de la côte où se trouvait ce domaine de Richmond Island. Là s'élevaient des villas au sein de parcs gigantesques, situés directement sur la Lower Bay avec ses ports privés, ses îles artificielles et ce luxe d'une extrême prodigalité qui rend rêveur tout individu qui reçoit sa paye en fin de mois et se demande s'il va se décider à acheter les chemises dont il a besoin. Ceux qui habitaient cette région (on peut aussi dire *résidaient*) vivaient en dehors de tous les problèmes pesant généralement sur l'humanité ! Pas même les fonctionnaires des Finances ne savaient d'où provenait exactement ce tas d'argent, qui se métamorphosait ici en palais blancs soutenus par de sveltes colonnes.

Étant donné que les impôts en étaient payés régulièrement, la provenance des fortunes s'étalant le long de la rive de Richmond Island comptait parmi les questions d'ordre absolument privé. Aussi ne fallait-il pas s'étonner si quelques voisins de Ted Dulcan, propriétaire de la « Latteria Italia », le connaissaient dès une époque appartenant à un obscur passé et s'ils se respectaient réciproquement.

Jack Platzer gara sa voiture non pas devant la demeure de Dulcan, mais dans une voie latérale. Sans doute, le chemin de sa fuite s'en trouvait plus éloigné, mais – Platzer faisait confiance à ses jambes de belette et surtout au fait que s'il se trouvait face à une cible et faisait feu, il visait si juste que personne ne se trouvait plus en état de le poursuivre. Le seul qu'il craignait était Bertie Housman, le « canon » de Dulcan. Harvey Long, le P.-D.G. de la chaîne de magasins de produits laitiers, qui, à son arrivée aux U.S.A., s'appelait encore Arenò Longarone était devenu par trop accommodant après que Dulcan lui eut accordé sa confiance. Quand on a revêtu un costume sur mesure de mille dollars, il arrive que l'on devienne paralysé des mains, du moins dans le sens qui intéressait Platzer.

Le mur enfermant le parc mesurait deux mètres de haut et paraissait inoffensif, aimablement méridional, avec son revêtement grossier fait, à la truelle, recouvert d'un crépi d'une blancheur de neige. Mais c'était un aspect trompeur, car il dissimulait une seconde clôture faite de fils d'acier formant réseau, tendue entre de hauts poteaux d'acier qui nuit et jour était électrifiée. Les oiseaux qui s'y posaient n'avaient pas le temps de le regretter, car ils tombaient à terre à demi rôtis. D'autre part, on avait introduit dans le faîte du mur de minces fils actionnant un mécanisme avertisseur, qui se déclenchait dans la maison pour peu qu'on y posât la main.

Platzer savait tout cela. Il se garda donc d'effleurer seulement le mur et se posta face à la villa de Dulcan, à l'abri d'un buisson faisant partie de la clôture moins bien défendue de l'importateur de primeurs Julian Atropoulos. Il attendit là, sans détourner le regard du grand portail d'entrée de Dulcan.

Platzer eut de la chance. Dulcan, hanté de prémonitions pessimistes à la suite de la conversation téléphonique avec le Syndicat et comme abruti encore par le plan dément de Cortone dont il venait d'avoir la révélation, avait cédé exceptionnellement à son désir de s'entourer d'invités. Il ne pouvait pas rester seul ce soir-là, l'inquiétude qui le possédait étant par trop justifiée.

Lorsqu'on connaît les invités de Dulcan, on comprend qu'il se sentit en sécurité en leur compagnie. Trois hommes politiques et leurs épouses se trouvaient parmi eux, un chef de police de district, un armateur qui se présenterait aux prochaines élections sénatoriales et qui comptait sur Dulcan pour approvisionner sa caisse électorale, deux professeurs de l'université de New Jersey l'un d'histoire l'autre d'égyptologie, quelques amis des années de lutte traversées par Dulcan et, truffant le tout, en smoking correct, vrais gentlemen tels qu'on les représente dans les magazines de mode, quatre experts du tir au revolver rapide et précis. Les émigrants venus de Sicile se montrent naturellement méfiants à l'égard de leurs anciens camarades d'école.

Mais les meilleures précautions ne servent à rien si l'on oublie les vieux principes. Platzer s'employait en cet instant à les ranimer en lui, lorsqu'il vit cinq grosses limousines sombres se présenter en file devant le portail de Dulcan et attendre que la porte s'ouvre automatiquement. Il se coula alors comme une ombre jusqu'à la dernière voiture, se tapit contre, essaya de faire jouer la serrure du coffre qu'il trouva ouverte, alors il en releva prudemment et silencieusement le rabat et se glissa à l'intérieur avec la souplesse d'un chat. Afin-que la serrure ne se referme pas, il coinça le canon de son revolver dans l'entrebâillement.

Au bout de quelques secondes, la voiture se mit à avancer. Ainsi, dans le coffre de la voiture du politicien républicain Geoffry Parker, Platzer pénétra dans le jardin et jusqu'au parking situé près de la villa blanche. Des projecteurs dissimulés dans les buissons éclairaient la façade. Un palais de rêve que Dulcan avait fait bâtir dans le style d'une demeure seigneuriale sicilienne. D'une gaieté méridionale, ornée de colonnes et d'arceaux, de fenêtres en saillie et de balcons, avec des cours intérieures aux fontaines clapotantes, animées de reproductions de statues antiques et de gigantesques vases à fleurs de pierre sculptée.

Platzer attendit quelques minutes puis il souleva le rabat du coffre et écouta ce qui se passait dehors. Une musique entraînante lui parvenait de la villa... Dulcan avait fait venir un orchestre de quatre musiciens qui se chargeaient d'entretenir l'« ambiance ». Sous le porche encadré de colonnes se tenait, vêtu d'un smoking blanc, Harvey Long attendant d'autres invités.

Silencieusement, Platzer se laissa glisser jusqu'au sol. Puis il resta

étendu derrière la voiture et attendit qu'un nouvel invité avançât dans la sienne. Il profiterait de l'échange des politesses entre Harvey Long et les nouveaux venus pour s'élancer en quelques bonds vers l'intérieur du parc et contourner la villa en décrivant un vaste demi-cercle. Il reviendrait par le côté donnant sur la mer.

Devant lui s'étendait la terrasse très éclairée, les larges portes de verre avaient été poussées de côté, une partie des invités s'étaient installés dehors, la terrasse étant chauffée aux rayons infrarouges. Ils inauguraient la nouvelle trouvaille de Dulcan : des guérites de plage d'osier tressé qu'il venait de commander en Europe et avait fait laquer en blanc, pour les placer partout dans son parc en manière d'attraction. Ses invités trouvaient cette innovation follement romantique.

Platzer s'accroupit derrière un platane et se mit à visser sur le canon de son arme, d'un mouvement régulier et décontracté, comme on remonte une montre, le silencieux qu'il avait apporté. Il n'éprouvait aucune émotion : les uns vendent des pommes, d'autres se livrent au commerce des timbres-poste ou se ruinent en parures pour leurs femmes... Platzer, lui, tuait. Un vrai métier. Lorsqu'un gouvernement donne l'ordre de tuer, on est même décoré pour cela et l'on est traité de héros. Après tout où est la différence ?

Il semblait probable que Dulcan sortirait au moins une fois sur la terrasse tout en bavardant avec l'un de ses invités. L'espace entre le platane derrière lequel Platzer était accroupi et les premières guérites était de quinze mètres. La musique retentissait, assez bruyante, avec ses rythmes martelés, pour troubler le silence presque solennel planant au-dessus de la mer qui envahissait jusqu'au parc. Un silence encore accusé par l'éclat muet des projecteurs des yachts de plaisance glissant de la Lower Bay vers le corps gigantesque de New York.

Platzer repoussa du pouce le cran de sûreté de son arme. Un geste familier comme de bourrer sa pipe.

— Tu es un chien stupide ! lança au même instant une voix derrière lui.

Platzer réagit aussitôt. Il se retourna d'un bond en se jetant de côté, mais il reconnut en même temps qu'il eût été déjà un homme mort, si l'autre avait seulement appuyé sur son détonateur. Le fait qu'il vivait encore le déconcerta.

— Bertie..., dit-il lentement, tire, mon gars !

— Lève-toi Jack !

Bertie Housman était assis au pied d'un bureau. Il représentait exactement le contraire de Platzer, grand, large d'épaules, avec ce visage aux lignes empreintes de noblesse que les sculpteurs ont donné aux adolescents grecs.

Dans les milieux des hommes de main, on prétendait que Bertie

Housman avait même fait, pendant sept semestres, des études de droit, puis quelque chose d'ignoré était arrivé qui le rejeta si loin de la voie dans laquelle il s'était engagé, qu'il en vint à jouer auprès de Ted Dulcan le rôle de garde du corps. On disait aussi que Bertie avait la mort d'une fille sur la conscience. Il l'avait aimée jusqu'au sacrifice, puis elle eut un enfant – dont la peau était noire... Bertie avait failli en perdre la raison, il ne s'en était pas guéri et ne parlait jamais de son passé. D'ailleurs il était peu loquace et quiconque faisait avec lui plus ample connaissance, ne pouvait plus, par la suite, se souvenir de leurs relations, car celui-là était étendu quelque part dans une morgue. Il était donc étonnant que Housman eût échangé quelques paroles avec Platzer bien que ce fût avec le revolver braqué sur lui.

— Qu'est-ce que cela signifie, Bertie ? – Platzer restait étendu sur le gazon. – Tu as gagné, ne rends pas la chose aussi passionnante !

— Même le fait que tu aies réussi à entrer ici ne plaide pas en faveur de ton intelligence : tu as beaucoup perdu ! Qui donc oubliera de surveiller la façade donnant sur la mer ? Surtout celle-là ! On dirait un véritable stand de tir !

— Exactement.

Platzer observait Housman.

— Quoi donc ? Jette ton arme.

Platzer obéit aussitôt tant il éprouvait de respect à l'égard de Housman. En revanche, Housman savait en ce qui concernait Platzer que ce que l'on nomme *conscience* était chez lui un espace vide.

— Suis-moi, dit Housman d'un ton bref, Dulcan a un message pour Cortone.

NEW YORK

— Je dois te dire que Ted te téléphonera cette nuit, disait Jack Platzer une heure plus tard.

Il se tenait devant Maurizio Cortone, encore rapetissé, racorni par le chagrin, la honte, plein à ras bord de venin à l'égard de Housman.

— Que veut-il ?

— Je ne sais pas.

— Bertie a donc été plus rapide que toi ?

— Oui, cette fois-ci.

— Cela lui a suffi. – Cortone jeta un regard au téléphone blanc posé sur son bureau. – As-tu vu Lucretia ?

— Non, il la tient enfermée comme le musée de Berlin la Néfertiti. – Platzer hésita, puis il alluma une cigarette. Il en avait besoin. Des humiliations telles que celles dont Housman avait abreuvé son collègue épuisent les nerfs. Un tueur a aussi le droit d'avoir une âme,

même si celle-ci est le résultat d'une combinaison tout à fait spécifique. – Où en est Munich ?

— Munich ? – Cortone plongé dans ses réflexions sursauta. – Je crois que nous nous trouvons trop éloignés en ce moment, Jack. Il sera nécessaire de prendre très bientôt un vol pour Munich.

Vers trois heures du matin, la sonnerie du téléphone retentit sur le bureau de Cortone. Il avait attendu patiemment, fumé, lu, tout en préparant d'avance les meilleures réponses aux questions que Dulcan allait lui poser. On en était arrivé là...

Cortone n'eût jamais cru qu'à un âge où l'on a mérité de se reposer, il fallait encore se battre.

— Oui ? lança-t-il d'un ton bref.

— Ici Ted. Bénie soit la Vierge Marie...

Cortone fit la grimace. Son visage rasé avec soin se crispa.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Nous ne sommes pas dans notre vieille patrie, Ted, sans doute je connais ton talent de comédien, de telles facéties ne devraient pas avoir cours entre nous.

— Veux-tu la guerre ? demanda Dulcan sans détours.

— Tu m'as pris Lucretia.

— Elle est venue elle-même. Elle a déserté, je n'arrive pas non plus à me l'expliquer. Elle prétend que tu l'as giflée.

— C'est exact.

— On ne bat pas une femme comme Lucretia, Mauri. Enfin, tu en es débarrassé. Tu veux la guerre ? Pour quelques touffes de poils ? Cela en vaut-il la peine ?

— Renvoie-la-moi !

— Ficelée en paquet ? On ne pourra pas la déplacer autrement. Mauri, nous avons atteint un âge où d'aussi mesquines vengeance ne sont plus dignes de nous. Avons-nous trimé durant nos vies entières pour nous tuer finalement ? Songes-y !

— Pourquoi me téléphones-tu ? demanda Cortone en évitant de donner une réponse directe. « Pour moi elle était presque une fille, pensait-il, j'en aurais faite mon héritière. Mon cœur s'était attaché à elle. De manière tout à fait romanesque, en y mettant tout le poids de mon âme. Ah ! Quelle combinaison d'amour paternel et d'excitation érotique... Comment Dulcan pourrait-il me comprendre ? Déjà en Sicile il se comportait à l'égard des filles comme s'il n'était qu'un membre viril porté par deux jambes. »

— J'ai un problème, Maurizio, reprit Dulcan d'une voix qui n'était certes pas celle d'un homme préoccupé.

— Qui n'en a pas ?

— Munich.

— Munich ?

Cortone articula lentement ce mot. Naturellement lorsqu'une

femme comme Lucretia s'enfuit elle emporte tout, simplement, pas seulement son corps. Quelles conséquences pouvaient avoir une simple gifle ! Cortone était assez honnête pour reconnaître qu'il avait commis la plus grande, l'irréparable faute de son existence.

— Tu as donc tout appris par Lucretia ? demanda-t-il avec un sang-froid étonnant.

— Ce n'est donc pas une invention de sa part ? Maurizio, tu as fait construire des bombes atomiques ?

— Oui.

— J'ai visité la cave où vous avez travaillé.

— C'est ce que j'ai pensé.

— Il s'agit de dix millions de dollars, Mauri... cinq pour moi.

— Peux-tu m'expliquer pourquoi j'aurais à jeter cinq millions de dollars au fond de ta gueule ?

— Sais-tu ce que les assurances paient pour une paralysie de la langue ?

— J'aurai ça à meilleur compte.

— Par Jack Platzter, sans doute... Évite de te ridiculiser, Mauri. Me voici déjà installé au cœur même de l'éternité, si ma mort ne dépend que de toi. Demain, dans le coffre de ma banque sera déposé un compte rendu précis te concernant, ainsi que tes feux de joie olympiques et, après ma mort, il sera lu devant toute la presse réunie. Cinq millions ajoutés aux autres millions déjà accumulés... nous ne pourrons pas en voir le bout à notre âge ! J'ai d'abord cru que le Syndicat était derrière cette affaire : je leur ai téléphoné.

— Idiot parfait !

Cortone s'éveillait. Si le Syndicat se mettait de la partie, tout le travail aurait été accompli en vain. La Cosa Nostra était un Moloch qui dévorait tout ce qui donnait un profit. Si Cortone avait réussi à s'en dégager, il le devait aux circonstances qui existèrent aussitôt après la Seconde Guerre mondiale. En ce temps-là, le Syndicat était occupé à rassembler les fruits de la victoire, à créer de nouveaux marchés, à réorganiser le circuit des affaires. Des flottes entières de cargos, les liberty-ships, devaient être rafistolées. Il s'agissait de transformer des rafiots dont tous les rivets lâchaient en flotte rapportant de l'or à ras bord. L'Europe mourait de faim, elle avait besoin de pétrole, de machines... jamais encore autant de navires minables, effroyables, n'avaient fait route à travers l'Atlantique comme au cours des années succédant à 1945.

À ce moment-là, un Cortone n'avait pas d'intérêt, puisqu'il prétendait se reposer sur ses millions et fonder une école de sports. Même un Cortone qui vendait de vieilles armes n'avait aucun poids. Mais à présent, le Syndicat avait changé de visage. Les grandes familles régnaient à nouveau. L'organisation était devenue plus

rigoureuse que jamais, la faim à l'égard de la puissance et de l'argent était presque pathologique. Que ce fût dans le domaine de la banque, dans les affaires concernant les marchés d'importance secondaire, de la politique. Partout d'invisibles fils étaient tendus, tirés par des inconnus. On « faisait » des présidents à l'insu de ces présidents eux-mêmes, les hommes politiques désireux d'instituer certaines réformes étaient de prime abord suspects aux yeux de Messieurs les Mafiosi. S'ils touchaient aux intérêts du Syndicat et devenaient gênants de ce fait, il existait mille moyens de manifester son mécontentement sur le plan électoral.

Le projet olympique de Cortone ferait automatiquement de lui, à l'égard du Syndicat, une « persona non grata ». Ce que cela signifiait n'avait pas besoin d'être expliqué.

— Parfait idiot ! répéta Cortone avec conviction.

— Pas un mot n'a été prononcé au sujet de Munich, Mauri, toute cette affaire est dès à présent une question de confiance entre toi et moi.

— Quatre millions cinq cents ! répliqua Cortone sur un ton grossier, quiconque prétend prendre part à une affaire assume aussi sa part de frais : j'ai eu un million de débours – si tu veux voir mes archives...

— Merci ! – Dulcan eut un joyeux éclat de rire. – Je te crois. Comment puis-je t'aider efficacement ?

— En oubliant tout. Une seule chose me console, Ted...

— J'écoute...

— Lucretia est auprès de toi. Elle est encore capable de bavarder avec d'autres... et alors ça te coûtera à *toi* quelques millions.

Satisfait Cortone raccrocha, conscient de ce que Dulcan aimait davantage son argent qu'un corps féminin voué à la désagrégation. « Un sac d'argent est plus beau pour nous que n'importe quel sein, pensait Cortone, et il croyait voir Dulcan assis pensif devant son téléphone, occupé à digérer ce poison. Nous sommes d'accord en ceci, Ted : ne sommes-nous pas issus du même fumier de Randazzo ? »

— Avant de nous envoler pour Munich, Jack, dit le lendemain Cortone à Platzer, il nous faut mettre au net l'affaire Dulcan. Je ne peux pas me permettre un second front : César, Napoléon, l'empereur Guillaume II d'Allemagne et Hitler y ont trouvé leur perte. L'histoire doit servir d'enseignement.

Il passa la main sur ses yeux aux paupières rougies par la fatigue, fit un profond soupir et descendit vers son école de sports, afin de faire quelques brasses rafraîchissantes dans son énorme piscine.

Tout était prêt. Comme la remise des 100 000 dollars constitués en petits billets usés devait avoir lieu au centre du lac, en dehors du rayon d'activité du préfet de la police munichoise, la commission spéciale Olympia s'était chargée de cette opération délicate. Évidemment, l'état-major de cette commission s'était augmenté au point de n'être plus qu'une sorte d'hydrocéphale informe où flottaient une foule de pensées contradictoires. Cette situation procurait au commissaire supérieur Abels plus de souci que les deux bombes atomiques reposant en dessous du Stade olympique.

Aussitôt que l'on eut pris connaissance des exigences concrètes des exacteurs, les représentants des diverses branches d'activité de l'État envoyèrent leurs représentants dans l'intention d'éclaircir ce cas demeuré inadmissible et de travailler énergiquement pour y parvenir. La défense du territoire envoya neuf nouveaux experts, la dissuasion militaire se présenta accompagnée d'officiers en civil, le service de renseignements fédéral envoya quelques-uns de ses spécialistes. Seul compta effectivement la collaboration du conseiller criminel Beutels qui envoya au lac Chiem sept hommes-grenouilles de l'équipe de nageurs de la police munichoise.

La commission spéciale augmentait en nombre. Finalement, un groupe de trois hélicoptères put prendre l'air et apporter au lac Chiem la somme requise, que la Banque Fédérale avait fournie, non sans rechigner, par l'entremise du D^r Herbrecht, procureur général de la République Fédérale. L'argent se trouvait enfermé dans trois sacs de plastique, imperméables à l'eau, ils furent placés au fond du petit canot à moteur. Puis un commando de la police se tint prêt à l'action pour la durée de la nuit.

Beutels avait inspecté une dernière fois le canot tout en secouant la tête. Pour lui il paraissait incompréhensible qu'un homme capable de mettre à feu deux bombes atomiques se laisse attirer dans un tel piège en dilettante écervelé.

— Il y a là quelque chose qui ne colle pas, répétait-il (mais ceux qui l'entouraient étaient bien trop émus pour l'écouter). J'ai le sentiment que nous nous ridiculisons ! Car qu'avons-nous pour étayer nos inquiétudes ? Trois lettres ! Une menace qui sur le plan de la réalité dépasse en fantaisie tout ce qu'on peut s'imaginer. Mais des preuves, en avons-nous ? Où sont les preuves ? Admettons qu'il y a là un très mauvais tour réussi par des étudiants gauchistes !

— Beutels, je sais que vous êtes hostile aux longs chevelus...

Le procureur supérieur D^r Herbrecht paraissait vieilli de bien des années. « S'il continue ainsi, pensait Beutels, il se sera momifié d'ici au mois d'août ! À quoi bon ? »

— Nous apporterons l'argent au centre du lac, quelqu'un viendra l'y chercher naturellement, mais il ne sera pas seul. Non : parmi les

éclairs de magnésium, les caméras, les bandes enregistreuses du son, avec tout le déballage publicitaire imaginable – plus c'est bruyant, plus cela plaît... On photographiera nos hommes-grenouilles ainsi que tout notre gigantesque déploiement auquel nous donnons ici libre cours, on se laissera arrêter... mais ce sera une gifle pour nous tous ! Avec emphase on annoncera que le gouvernement était prêt à se laisser intimider et voler, qu'il voulait poser sur la table dix millions de dollars, qu'il a cru à des sornettes, qu'en somme il est composé d'âmes simples pusillanimes, prêtes à capituler en toute occasion car, à l'aide de la grande peur, de la panique, nous avons mis notre sécurité en danger. Quel encouragement pour quelque intelligente clique de gangsters !

— Et vous n'y pensez qu'à présent ? demanda Fritz Abels consterné.

— Oui, cette remise de l'argent à laquelle nous nous préparons a un caractère tellement primitif qu'il ne peut que recouvrir pour nous l'assurance de jouer un rôle ridicule. C'est cette constatation qui m'a amené à réviser mon opinion. On veut entourer cette remise de fonds de publicité. Celui qui prendra l'argent apporté doit être arrêté... pour le triomphe qui suivra, certains milieux endosseront volontiers toutes les plaintes concernant l'escroquerie, la tromperie des édiles de la cité.

Beutels consulta sa montre. Le soir descendait en rampant des montagnes. L'eau du lac se ridait sous une brise légère, autrement la journée était calme. Depuis des semaines, le temps était anormalement doux. L'avant-printemps... Même un maigre coucher de soleil surgissait au-dessus des bancs de nuages qu'il déchiquetait bizarrement.

— Demain le soleil brillera, dit Beutels rêveur, que l'hiver a été long !

À trois cents mètres de là, dans une crique de l'île Herrenschiem, deux hommes-grenouilles se dévêtaient. Leurs costumes de caoutchouc noir étaient jetés sur l'herbe comme d'énormes peaux de serpent. À côté, les réservoirs d'oxygène, les masques, les ceintures pourvues de larges coutelas et de pistolets-harpons à air comprimé aussi dangereux qu'un pistolet normal. On déployait justement deux filets. Beutels, pêcheur sportif à ses heures, avait eu l'idée folle de s'emparer du poisson d'or légendaire en s'inspirant d'une bonne vieille méthode.

— Il ne viendra pas en ramant dans une barque, dit-il à l'équipe des hommes-grenouilles, car nous ne marchons pas sur les eaux. Un seul a pu y parvenir jusqu'à présent et celui-là ne le fit pas pour de l'argent. Par conséquent, il va jouer au poisson : prenez-le dans vos filets, ce sera le plus sûr !

Ceci avait lieu avant que Beutels eût pensé à l'autre possibilité, à la provocation s'adressant au pouvoir de l'État. Si ce cas se présentait on s'en irait à la rencontre du canot solitaire aux 100 000 dollars avec

fanfare et cris de joie, éclairé *a giorno*, couvert d'oriflammes et de guirlandes.

Insulter le pouvoir étatique vaut bien d'être fêté !

— Encore quatre heures, dit Fritz Abels, je m'en vais sur la rive sud jusqu'au groupe de renfort n° 3.

On avait accompli une tâche digne d'un quartier général. Le lac était – pour rester fidèle au jargon des édiles – pourvu d'un verrou de sûreté. De trois points différents du rivage, une demi-heure avant le départ du canot, les hommes-grenouilles glisseraient dans les eaux pour encercler le canot, mais en ménageant de si larges couloirs que l'adversaire attendu pourrait passer au travers et se glisser jusqu'au canot. Derrière les vitres des chambres à coucher de quatre paisibles demeures donnant sur le lac et derrière le donjon du château, l'aviation militaire fédérale avait installé de puissants projecteurs. Sur le signal donné par une fusée, ils inonderaient le canal de lumière.

Théoriquement un échec était impossible.

Encore quatre heures.

L'obscurité descendait sur le lac. L'eau devint d'un noir d'encre. Le vent tomba avant le calme de la nuit.

— Allons, nous verrons ! dit Beutels qui s'assit sur le plat-bord du canot en allumant un cigare.

— Un « brésilien » ! annonça-t-on rapidement à la ronde.

— Il est de bonne humeur !

La température se rafraîchit sensiblement. L'air humide pénétra les vêtements. On était encore en avril.

MUNICH-HARLACHING

J'ai tout emballé.

Friedl – c'est notre rédacteur chargé de la page des sports – spécialité : recherche d'urnes antiques en Méditerranée, côte dalmate, etc., où paraît-il les urnes et les amphores abondent. Qui sait d'où elles viennent ? On n'a tout de même pas jeté autant de détritus pendant l'Antiquité, et si tout ceci doit provenir de bateaux envoyés par le fond, il faut croire qu'avant la naissance du Christ la construction des navires était un métier tout en or. Ainsi j'ai emprunté à Friedl Tomielaniewski (il signe ses articles Friedl Tommi) un équipement de plongée. Ça n'est pas du tout si simple à enfiler cette tenue de caoutchouc ! Celui qui croit qu'on se glisse simplement dans cette combinaison d'homme-grenouille, après quoi on n'a plus qu'à tirer les fermetures-éclair et mettre les palmes et l'embout, a dû dormir en classe pendant la leçon de physique. L'eau porte singulièrement et il faut déployer beaucoup de force pour atteindre le fond et s'y

maintenir, même si l'on bat l'eau comme un fou avec ces maudites palmes.

Dans les films qui nous font connaître le monde silencieux situé en dessous de la surface de la mer, tout paraît si facile. Le nageur contourne des bancs de corail, pénètre dans des anfractuosités de rochers. Mais j'ai pu constater combien c'est une rude épreuve, pourtant je suis un fameux nageur.

Je me suis entraîné dans le lac de Starnberg. Je n'ai pas été très profondément sans les deux réservoirs d'oxygène sur le dos. Ensuite, avec l'équipement complet, j'ai pu me promener au fond du lac, une mouture infecte, vaseuse, et j'ai essayé les projecteurs sous-marins : impossible de voir loin avec. Comment s'imaginer que l'eau peut constituer un mur impénétrable ? mais je crois que pour l'objectif que je poursuis, mes talents de plongeur suffiront.

Gustave m'a dit l'heure exacte et l'endroit précis. Il m'a aussi montré sur la carte où ils ont l'intention de porter leurs hommes-grenouilles et où il faudra leur barrer le chemin et où ils veulent cerner celui qui viendra chercher l'argent. Quel énorme déploiement de moyens divers : ils doivent y tenir beaucoup !

Je n'ai rien dit à Helga. Pour la première fois de sa vie elle m'aurait peut-être posé des questions précises, car quiconque s'en va plonger en avril par une température de 10° – je l'ai vérifié au lac Starnberg – en amateur, doit le faire dans un but sérieux, à moins d'avoir le cerveau dérangé ! Helga eût penché pour la seconde opinion. Elle me dit souvent : « Hans, tu n'es pas tout à fait normal ! » Mais il s'agit toujours de mes *projets* qui, d'ailleurs, ne réussissent jamais à séduire mon rédacteur en chef ; quant à une *certaine affaire*, je ne la lui expliquerai pas, car je sais qu'elle me dirait : « Bas les pattes, c'est trop chaud pour toi ! »

Et en fait, l'explosion de douze kilos de plutonium doit produire plus de chaleur que mille enfers.

À bien considérer les choses, que vais-je entreprendre ?

Simplement ce que n'importe quel reporter ferait à ma place : j'irai nager dans le lac Chiem et je photographierai la remise de l'argent ! La caméra imperméable à l'eau que m'a prêtée Friedl est pourvue d'un puissant flash électronique. *Une* photo suffira, d'ailleurs il est probable que je ne pourrai pas en prendre une seconde, car ils se jetteront sur moi comme des requins ! Aussitôt il me faudra disparaître, m'enfoncer dans les noires profondeurs où il est difficile de retrouver quelqu'un même pour un homme-grenouille expérimenté. Mais cette seule photo fera de moi une vedette : ce sera la preuve que *c'est bien vrai*.

La preuve de leur impuissance. La preuve qu'à chacun des jours des Jeux Olympiques, plus de 100 000 personnes se trouveront assises sur la mort qui les guette, ou même au beau milieu de cette mort. La

preuve qu'il ne faudra qu'un petit signal donné par radio pour déclencher la plus grande catastrophe jamais connue de l'humanité.

Je suis le seul, en dehors du cercle des initiés, à en être averti.

Il est à présent cinq heures du soir. Je pars tout de suite pour le lac Chiem. J'ai ôté du pare-brise de ma Volkswagen le papillon « presse » qui m'ouvre toutes les portes. Je roulerai lentement, paisiblement jusqu'au lac, comme un touriste qui a tout son temps. J'ai choisi hier, avec soin, l'endroit où je pénétrerai dans l'eau. Il se trouve en bordure d'une propriété privée, une villa de week-end avec débarcadère et passerelle pour l'amarrage des bateaux. On pénètre très facilement dans le jardin... Il n'y a qu'une haie de hêtres mesurant deux mètres de haut. Qu'est-ce que cela ? Les volets de bois sont abaissés, la pelouse est couverte de feuilles mortes, les corbeilles de fleurs restent abandonnées. Un signe que les propriétaires de cette villa de rêve ne sont pas revenus au lac Chiem depuis longtemps, ou qu'ils ont passé l'hiver à Ascona, à Majorque, aux Bahamas...

C'est donc là, derrière cette prairie rendue aux mauvaises herbes, que commence mon univers d'homme-grenouille. Le château de Herrenschiemsee n'est pas loin, je l'aperçois très nettement et, ainsi que me le disait Gustave, le canot aux 100 000 dollars doit être envoyé dans ma direction. Il ira donc à ma rencontre.

Mon cœur, que souhaiter de plus ? J'accueillerai donc cette *sensation mondiale*.

J'ai téléphoné, voilà une heure, à mon rédacteur en chef. C'est un animal. Qu'il soit placé à la tête d'un grand magazine international est pour moi une énigme. Mais il semble que dans notre métier il en aille comme dans le domaine médical. Ce n'est pas forcément le professeur connu qui constitue un des sommets de la science. Pourquoi en serait-il autrement en ce qui concerne les rédacteurs en chef ?

J'ai donc téléphoné à mon chef. À trois heures de l'après-midi, après un bon déjeuner, il est enclin à la bienveillance.

— Que me voulez-vous, Hans ? demanda-t-il.

— J'ai une proposition à vous faire pour le journal.

— Quel sujet ?

— Les Olympiades...

— Sans doute n'êtes-vous pas capable d'une idée plus originale. — Et je l'entendis bâiller bruyamment. C'est ce que l'on peut appeler le sommet du dédain. — Si vous pouvez me citer un journal qui depuis des mois se garde de parler des Olympiades, j'augmenterai votre traitement de 1 000 marks. Hans, on a crevé cette cavale avant que les Jeux ne commencent !

— C'est aussi ce que je pense, dis-je d'un ton sec. (Je le pensais sincèrement et je pardonnais à mon chef un rire chevrotant. Il s'humanise toujours lorsqu'on réserve un bon accueil à ses

plaisanteries insipides. S'il avait su avec quelle angoisse j'attendais sa réponse !) Vraiment, il conviendrait de faire sonner toutes les cloches des églises de Munich, le 10 septembre, si la ville était encore debout : c'est à ce sujet que je projette d'écrire.

Il est d'abord resté sans voix. Puis il me demanda en baissant de ton :

— Ivre, mon gars ?

— Aucunement, aussi conscient qu'il est permis. Aussi vrai et solide qu'un mur de soutènement !

— Que les chiens compissent !

— Écoutez, Chef, en ce qui me concerne, nul n'a déjà pissé sur le sujet que je me suis choisi ! Je prétends vous livrer la *story* du siècle ! Je ne puis encore rien vous en dire, mais je vous prie de me réserver quatre pages du prochain numéro.

— Pourquoi pas six pages ?

J'aurais pu le rosser comme plâtre pour ces fielleux sarcasmes, même si je sais que toutes les semaines on se bat autour de chaque ligne du journal !

— Quatre suffiront ! lançai-je en grinçant des dents. Chef, faites-moi confiance, une fois seulement ! Je suis sur la trace d'une affaire formidable, jamais vue, qu'on ne reverra plus ! Faites-moi, pour une fois, confiance *aveuglément* !

— Le sujet ? reprit-il têtue comme un blindé.

— Les Olympiades.

— Hans, allez vous coucher et dormez tout votre saoul ! me jeta-t-il sur un ton d'indifférence.

Puis il y eut un déclic, la ligne devint muette il avait raccroché.

« C'est pour un animal de cette sorte que j'écris, que je me crève, ou serais-je un tel zéro que tout ce que je dis doit prendre aussitôt le chemin de la poubelle ? »

D'accord. Agissons seul.

Lorsque la *story* sera terminée, il faudra que ça saigne. Je le laisserai se vider de son sang, autrement je vendrai cette sensation aux U.S.A., au *Time* ou à *Life*.

Encore une cigarette, un jus d'orange, puis je monte en voiture. Mais je l'avoue : j'ai peur !

LE LAC

Les hommes-grenouilles se laissèrent glisser dans l'eau. Clapotements successifs. Puis on ne vit plus que quelques points blancs se déplaçant à la surface des eaux : des portions de tête, des visages à demi recouverts... tout le reste était enseveli dans le

caoutchouc noir. Génies des eaux aux élytres jaunes d'or – leurs réservoirs d'oxygène.

Beutels et Abels regardèrent leur montre. Deux policiers poussèrent le petit canot à moteur dans le lac, le moteur hors-bord fut abaissé et le gouvernail attaché : direction centre du lac. Un employé du groupe de la sûreté de Bonn donna par émetteur-radio les dernières instructions à l'unité du génie qui, depuis une heure, était venue apporter son soutien. Elle bivouaquait dans un petit bois proche de la plage officielle du lac.

— Avec une telle armée, nous aurions pris Moscou en 1941, remarqua Beutels sarcastique. Le ministre de l'intérieur fédéral ne serait pas installé, par hasard, dans la tour du château de Herrenchiemsee ?

— J'envie votre tranquillité !

Le procureur d'État, D^r Herbrecht, releva le col de son manteau. L'air humide pesait sur ses bronches. Tous les printemps et tous les automnes, il s'alitait pour quinze jours avec une bronchite. À présent, il entendait déjà ce sifflement suspect accompagnant sa respiration.

— Que ferons-nous s'il ne vient pas chercher l'argent ?

— Nous le rapporterons à la banque.

— Et la menace ?

— Continuera. Il nous faudra vivre bon gré mal gré avec cette épée de Damoclès.

— Sentiment abominable. J'ai reçu à présent les dernières expertises de la Recherche Fédérale pour la physique nucléaire...

— Et ?

— Il est possible à une personne privée de fabriquer une bombe A. Qu'en dites-vous ?

— L'humanité est parvenue au sommet de son développement. Elle ne peut plus que dégénérer.

— C'est tout ?

— Ça ne vous suffit pas ?

— Encore vingt minutes, dit Abels qui revenait après avoir assisté au lancement du canot, les hommes-grenouilles sont en chemin. Il y a assez d'essence dans le réservoir pour propulser le canot sur une distance d'un kilomètre...

— Bonne chance, cher collègue. – Beutels s'assit sur un pliant qu'il emportait toujours à la pêche. Il eut l'air de s'installer dans une loge de théâtre pour assister à une représentation intéressante. D'ailleurs il ne manqua pas de s'exprimer dans ce sens : – Levez donc le rideau. Je suis impatient d'assister à cette comédie.

Pietro Bossolo était originaire du village d'Alvarengo en Calabre. D'aussi loin qu'il se souvenait, il avait vécu parmi les affamés et les pauvres. Avec neuf frères et sœurs il grandit à la manière des chiens à demi sauvages qui trottaient dans le village et les champs pierreux alentour. Il gardait encore dans ses oreilles, le soupir désespéré de son père : « Demain, j'essaierai de faire du pain avec des pierres et de la poussière... ou je vous tuerai tous ! »

Le vieux Bossolo n'eut pas à tuer sa famille, mais lorsqu'il fut prouvé que l'État italien était incapable d'extirper le Moyen Âge de la Calabre, d'y installer des industries et d'ouvrir cette région à la vie moderne, le vieux Bossolo fit taire ses remords, car onze becs affamés ne sauraient entendre raison au nom de la morale. Il prit son fusil de chasse et braconna dans les domaines des grands propriétaires. À compter de ce jour, il y eut toujours des oies, des canards, des bécasses à mettre au pot et même deux fois en trois mois un chien. Non pas un des bâtards bien-aimés du village, mais de grands dalmatiens bien nourris, bien gras qui suffirent au ravitaillement d'une semaine. Ils couraient dans le parc du grand propriétaire terrien et fabricant de liqueurs Angelo Muzzo et ils eurent l'un et l'autre la guigne de rencontrer le vieux Bossolo. Muzzo offrit aussitôt 50 000 livres de récompense à la personne qui lui rapporterait son chien ou qui pourrait le renseigner sur le lieu où il se trouvait. Au bout de trois mois il fit la même offre pour le second chien.

Ce fut la première affaire réussie par Pietro. Il porta la peau du premier chien à la maison de campagne bâtie dans le style d'un château, montra à Muzzo qui tempêtait où il avait trouvé cette dépouille – dans un ravin bien loin d'Alvarengo naturellement – et empocha 50 000 livres. La Signora Muzzo qui avait pleuré à chaudes larmes en contemplant ce qui restait du chien y ajouta même une corbeille emplie de saucisses et de pain.

Quant à la peau du chien n° 2, Pietro ne pouvait pas l'apporter lui-même, c'eût été suspect. Sa sœur Rosalia porta donc l'autre dalmatien chez Muzzo, montra à son tour le lieu de la triste découverte, cette fois dans la direction exactement opposée, vers Cosenza. Muzzo tempêta, l'écume à la bouche, beugla quelque chose au sujet des exactions des communistes, parla de terreur et d'anarchie. La police fouilla la région comme s'il s'agissait d'un massacre. Rosalia Bossolo ne reçut que 30 000 livres et une petite robe de la part de la Signora Muzzo.

« On voit là encore ce que valent ces sacs d'or. Que fera Rosalia d'une robe en dentelle ? Mais je vous promets ceci : Muzzo a encore quatre chats siamois, je les abattraï aussi ! »

La famille écoutait le padre avec ferveur : c'était un homme !

Pietro Bossolo, le troisième garçon Bossolo, s'était évadé du cercle

de famille. À vingt ans, il reçut une lettre de son camarade d'école, Luigi Nabesca, de New York. Luigi avait pris pied là-bas et lui écrivait : « Viens me retrouver Pietro. Ici au moins tu pourras gagner assez pour te rassasier. Je te procurerai une place et par mon chef un permis d'immigration. »

Ce chef s'appelait Maurizio Cortone.

Pietro Bossolo traversa en paquebot la grande mare, bruyamment pleuré de sa famille.

« Reste un honnête garçon ! lui avait crié le vieux Bossolo, le visage levé vers le bastingage du navire, prends en exemple l'honnêteté de ton vieux père ! »

Pietro répondit par un signe de tête, pleura aussi et promit avec force gesticulations des deux bras de ne causer que des joies à la famille Bossolo.

Pendant sept ans, la famille Bossolo se réjouit au sujet de son cher et vaillant petit Pietrino. Il envoyait tous les trois mois 250 dollars qui, convertis en lires, permettaient de sauver de la faim la famille Bossolo à Alvarengo. Trois autres de ses fils travaillèrent en Allemagne, l'un à Darmstadt dans l'aménagement des routes, le second comme ramasseur de boîtes à ordures à Stuttgart, le troisième comme ouvrier du canal à Cologne. Ceux-là aussi envoyaient de l'argent. L'ouvrier de Cologne, Alfredo, vint en vacances dans sa Volkswagen et, l'y ayant fait monter, il fit traverser le village au vieux Bossolo comme en triomphe.

« Ma famille ! disait le vieux ému, j'ai fait neuf enfants et ils sont tous devenus *quelqu'un* ! Bénie soit Marie dispensatrice de bonheur, nous lui brûlerons un grand cierge ! »

À la prochaine Fête-Dieu, il portait d'un air pénétré la statue de la Vierge à travers les rues du village.

Pietro était l'un des six hommes de confiance envoyés par Cortone à Munich et auxquels il avait donné l'ordre de se faire embaucher comme ouvriers du bâtiment. Bossolo se qualifiait même de spécialiste, exhiba un certificat de cimentier et reçut un poste bien rétribué dans la plantation des poteaux de ciment armé.

Une seule chose le vexait : il ne devait dire à personne qu'il travaillait à Munich. Ni à sa famille en Italie ni à ses frères à Cologne, Stuttgart, Darmstadt. Ses 250 dollars étaient envoyés de New York tous les trois mois comme auparavant.

« Pense à ta sécurité », lui conseillait son camarade Luigi, resté à New York dans l'école de sports de Cortone. (Il appartenait au personnel de fondation.) Tu as de l'argent, tu es libre, à quoi bon ouvrir ta gueule ? »

Aussi Pietro travaillait-il avec zèle et pour du bon argent, dans la construction du stade sans se douter de l'existence des deux bombes

atomiques encastrées dans les fondations. Puis il se chargea d'une part de la collecte en faveur des Veuves et des Orphelins, s'offrit une maîtresse allemande, Thérèse, qui servait dans une belle brasserie de Munich.

Puis vint le mois d'avril. Un homme que Bossolo ne connaissait pas le demanda au téléphone dans le baraquement qu'il habitait et lui donna un rendez-vous pour 22 heures le lendemain, dans le jardin anglais. Lieu du rendez-vous : le petit temple monoptère – ordre de New York, avait ajouté l'inconnu.

Pietro se trouva exact au rendez-vous. Il pleuvait, il s'abrita dans le temple, croisa les bras, fuma et attendit. Lorsqu'une voix retentit, il sursauta. Cette voix sortait d'un petit haut-parleur accroché en haut d'une colonne par un fil de fer et qui, s'il avait été rapidement monté, pouvait tout aussi vite s'enlever.

— Écoute, dit la voix qui s'exprimait en italien, ce que Pietro trouva tout naturel, il s'agit d'une mission de confiance. Le chef t'offre pour cela 10 000 dollars.

Bossolo crut avoir mal entendu et enfonça ses deux index dans ses oreilles. Puis, après les avoir quelque peu secouées, il demanda :

— Combien avez-vous dit, Signore ? Je n'ai pas saisi le chiffre.

— 10 000 dollars.

Bossolo sentit une vague brûlante le parcourir de la tête aux pieds. Dix mille dollars, c'était fou, tellement qu'il ne pourrait sûrement pas fournir un travail équivalent ! Il le dit aussitôt car sept ans d'Amérique durcissent un gars tel que Pietro et puis il pensait en cet instant à son père et à ses paroles d'adieu :

— Signore, si vous deviez attendre cela de moi, je vous le dis tout de suite : je ne tuerai personne ! Le chef sait que je suis capable de tout faire mais pas cela ! Luigi aussi le sait. Aucun être humain, Signore...

— Il ne s'agit pas de tuer qui que ce soit, répondit la voix à travers les rafales de pluie qui faisaient osciller le haut-parleur contre la colonne du temple, tu dois aller chercher dans un canot à moteur sur le lac Chiem quelques sacs. Sais-tu nager ?

— Je suis sauveteur diplômé, Signore.

— Très bien. Tu iras donc chercher demain à la consigne de la gare principale, dans la case n° 1562, un équipement de plongée. Tu trouveras la clé attachée à la seconde colonne, à gauche du haut-parleur. À présent, écoute-moi bien Pietro Bossolo.

La voix exposa un plan précis. Le cœur battant, Pietro absorbait chacune de ses paroles comme un vin capiteux. Dix mille dollars, pensait-il. Me voilà un homme riche. Je pourrai m'acheter un grand morceau de terre près d'Alvarengo, creuser des puits et posséder la plus belle ferme de la province ! Dix mille dollars ! Ô Sainte Mère,

reconnais que ce que je t'ai demandé jusqu'à présent était raisonnable. Puis Pietro Bossolo prêta l'oreille car la voix poursuivait :

— Tu n'atteindras pas le canot ou si tu l'atteins on t'aura déjà cerné : tu te laisseras arrêter.

— J'ai jusqu'à présent évité d'avoir affaire à la police, Signore..., répondit Pietro hésitant, même à New York, je n'ai jamais...

— On te paiera 10 000 dollars afin que tu te jettes dans les bras de la police allemande, c'est-à-dire à *la nage* !

La voix gloussa d'un rire contenu. « Voilà un gars qui s'amuse aux dépens de ma peau, pensa Pietro Bossolo. Qu'est-ce que tout cela signifie ? Pourquoi dois-je nager vers un canot pour me laisser ensuite jeter en prison ? Qu'y a-t-il donc dans les sacs ? Des morts ? Veut-on m'acheter comme soi-disant assassin pour la somme de 10 000 dollars ? »

— Signore, reprit Bossolo, – il n'avait plus froid, il brûlait comme au bord d'un volcan – qu'y a-t-il donc dans ces sacs ?

— De l'argent, mais ça n'est pas important. C'est ton arrestation qui comptera et les conditions dans lesquelles elle aura lieu. Selon mes calculs, tu ne resteras pas plus d'une semaine en prison.

— Pas davantage ?

— Pour une semaine de cellule, 10 000 dollars ! Si ça n'est pas une affaire...

Bossolo avait appris à se méfier : nul ne fait de cadeau en ce monde. Tel était l'enseignement dont sa famille l'avait muni en vue de son grand voyage vers la fortune.

— Ils vont m'interroger, dit-il le cœur étreint.

— Certainement.

— Que dois-je dire, Signore ?

— Tout ce que tu as vu et entendu jusqu'à présent. Tu n'as rien à laisser de côté. Mets-toi bien en mémoire le moindre détail. Apprends par cœur chaque minute afin que tu puisses les leur répéter. Plus tu en raconteras, mieux ce sera !

— Je n'y comprends rien, Signore.

— C'est aussi la seule chose qu'on ne te demandera pas. Pour 10 000 dollars on n'a pas à comprendre quoi que ce soit, on n'a qu'à agir. Surtout lorsqu'il n'y a pas de danger. Compris, Pietro ?

— Tout, Signore. – Bossolo passa ses deux mains dans ses cheveux noirs crêpelés. Quelle histoire, Madona ! Incroyable ! – Quand et comment recevrai-je mon argent ?

— Dès que tu seras remis en liberté, tu achèteras un numéro de la *Presse Bavaroise* où tu trouveras un avis dans la rubrique « Divers ». Le texte sera le suivant : « La dame en noir hier 17 heures par le train wagon 3. Prévenir... », suivra un numéro de téléphone que tu demanderas.

— Mais je ne dirai pas cela à la police allemande ?

— Non. Rien non plus des 10 000 dollars et rien de Maurizio Cortone. On t'a appris à New York l'histoire de ta vie, c'est ce que tu dégoiseras consciencieusement. Il ne peut rien t'arriver. Bonne chance, Pietro.

— Merci, Signore.

Bossolo s'inclina devant le petit haut-parleur brinquebalant. Puis il n'attendit pas davantage sachant que l'attente n'apporte rien que de la contrariété. Il chercha à gauche de la seconde colonne la clé de la case de consigne qui était placée soigneusement dans un sachet de plastique. La pluie avait augmenté. Elle crépitait dans les rameaux des arbres, c'était une mélodie désespérante et monotone.

D'un pas rapide, le col de son manteau remonté, il descendit la large allée menant vers les lumières et les rues de la ville. Dans la Koeniginstrasse, il arrêta un taxi, sauta à l'intérieur et s'ébroua comme un chien mouillé, puis il s'adossa, ferma les yeux, épuisé.

Dix mille dollars pour une arrestation.

Mamma mia, je ne serai plus jamais pauvre...

Bossolo retira de la case 1562 à la gare principale de Munich une combinaison d'homme-grenouille. Il prit aussi une grande valise en fibres agglomérées, attendit d'être seul dans la salle de la consigne et y enferma le tout sans témoin. Il obtint ensuite, de son chef de travaux dans le chantier, une semaine de congé qui lui fut accordée aussitôt car il avait toujours été un travailleur zélé et ponctuel en même temps qu'un parfait ouvrier en ciment armé. D'ailleurs les travaux de construction étaient pratiquement terminés. Les brigades de travailleurs n'avaient plus qu'à s'occuper de quelques finitions. Plus de 2 000 ouvriers étaient déjà partis. Les grandes entreprises de construction emportaient leurs machines et leurs échafaudages.

Pietro Bossolo alla inspecter le lac Chiem. Il rechercha minutieusement l'endroit où il devait pénétrer dans l'eau. Il y avait là-bas un hangar à bateaux bâti sur pilotis au bout d'une passerelle. Il était vide, à demi effondré, le bois paraissait pourri. En face, le château de Herrenschiemsee poursuivait un rêve intérieur dans un ciel de plomb du mois d'avril.

Comme Hans Bergmann, Bossolo fit des exercices de plongée. Il eut moins de difficultés. Dans l'école de sports de Cortone, à New York, on apprenait aussi à évoluer sous l'eau et Bossolo s'y était exercé activement. Il se réhabitua aussitôt à nager sous l'eau et se rendit en plongée jusqu'à la petite île, s'amusa à prendre une perche avec la main et se sentit fort à son aise avec 10 000 dollars en perspective.

Le jour X, il se trouvait très tôt déjà dans le hangar nautique en ruine d'où il assista au lever du jour sur le lac et observa par les fenêtres étroites comme des meurtrières, non loin de lui sur la rive,

quelques hommes en civil (membres de la sécurité et du bureau de police criminelle) qui se réunissaient. Il vit deux hommes-grenouilles déposer leur équipement au bord de l'eau. Un certain moment même, un groupe de trois hommes s'aventura sur la passerelle, s'approcha du petit hangar, en secoua la porte fermée. Puis les inconnus essayèrent de regarder à l'intérieur par les étroites fenêtres. Bossolo couché à plat sur le sol respirait à peine.

« Ruinée et abandonnée, dit l'un des hommes, il est à craindre que toute la baraque ne s'effondre sur nous. »

Leurs pas s'éloignèrent. La passerelle vacilla légèrement.

Lorsque vint l'obscurité et que le coucher de soleil accueilli avec tant d'enthousiasme par le conseiller criminel Beutels commença à ourler les contours des nuages, Pietro Bossolo se prépara.

Combinaison de caoutchouc, palmes, réservoirs d'oxygène sur châssis, prêts à l'emploi, enfin un regard à la montre marine.

« Je peux encore retourner en arrière, se disait Bossolo, mais quelles conséquences cela entraînera-t-il ? Cortone n'est pas homme à considérer la peur comme une excuse. Et la voix inconnue du jardin anglais ne donnait pas l'impression d'être celle d'un personnage accommodant. C'était un Allemand parlant bien l'italien. Il y a certaines expressions qu'un véritable Italien emploie différemment. D'ailleurs à quoi bon ? Cortone avait partout ses adjudants, c'était connu. »

Pour 10 000 dollars, on peut exiger l'obéissance. C'est bien le moins.

Encore une demi-heure.

Le lac s'étendait noir, dans la nuit silencieuse.

SUR LA RIVE

Je suis prêt à plonger.

Assis dans le jardin de la villa retourné à l'état sauvage, je fume une cigarette que je dissimule de la paume de ma main gauche et je me demande jusqu'à quel point les criminalistes allemands tiennent un bandit international pour un imbécile. Car celui qui est capable de bricoler une bombe atomique a de l'envergure.

Je puis voir, par exemple, de l'endroit où je suis, une foule de personnes courant en tout sens, là, en face, vers Herrenschiemsee, comme des fourmis dont on a piétiné la fourmilière... tellement ils ont peu le souci de se cacher. Il est probable que celui ou ceux qui viendront chercher l'argent doivent inspecter exactement l'île comme moi-même avec des lunettes d'approche nocturnes. *Pas de police*, disait la lettre. Et ils ont fait appel à une petite armée ! Si j'étais à la place

du gangster inconnu, je renoncerais à l'argent et leur enverrais une fameuse mise en garde ! En aucun cas je ne courrais le risque d'aller, à la nage, me fourvoyer parmi eux !

Quant au journaliste Hans Bergmann, ce qui va arriver importe peu : je suis ici pour exercer mon métier, je puis donner mon identité. Il n'est pas interdit de jouer à l'homme-grenouille dans le lac Chiem au mois d'avril. Quoi qu'il arrive dans quelques minutes – je photographierai en tout cas le canot solitaire et si j'ai la chance, aussi les hommes-grenouilles de la police. Comme preuve à l'appui de ma *story* du siècle, cela suffira. Et mon chef, cet eunuque dépourvu de fantaisie, ne pourra plus me dire : « Hans, vous avez bu ! »

Cela m'a-t-il assez blessé !

Là-bas, sur l'île de Herrenschiemsee tout est obscur. Trop obscur. Les silhouettes entrevues ont plongé dans la nuit. Selon mes prévisions le chercheur de trésor doit déjà être en chemin. Son parcours est plus long que le mien, s'il ne saute pas à l'eau exactement à côté de moi.

Je vais à mon tour prendre l'eau, réservoirs d'oxygène au dos, obturateur nasal, embout entre les dents !

J'irai tout de suite au fond et je nagerai selon la direction indiquée par la boussole phosphorescente que je porte au poignet. J'ai tout minuté. Ça paraît facile lorsqu'on en parle, pourtant, pour moi, c'est un tour de force : j'ai toujours été mauvais en maths. Est-ce pour cette raison que mon traitement est si bas ?

Mais à partir d'aujourd'hui il en ira autrement. Je sais ce que je vaudrai.

PASSERELLE

Pietro Bossolo se laissa glisser dans l'eau. Le léger clapotement qui l'accompagna ne pouvait le trahir. Sans trêve des vagues frappaient les pilotis enfoncés dans le fond plat du lac supportant la passerelle pourrissante. Les remous qu'il occasionna se fondirent dans la nuit, comme un bruissement tout à fait naturel. Lorsqu'il se trouva enfin nageant dans le lac, tel un poisson, les bras le long du corps, avançant par de légers mouvements des palmes qu'il avait aux pieds, il n'éprouva pas la moindre impression de danger.

« On ne peut pas gagner une fortune plus facilement ! » se disait-il joyeux.

« Si papa savait que cette nuit notre fortune commence, il brûlerait un cierge dans la *chiesa* de Saint-Leobaldo et y ferait dire des messes.

« Je nage dans le bonheur, c'est le cas de le dire ! »

Par brasses longues, régulières, Bossolo avançait vers le centre du lac. Mais à ce moment-là, il fit ce que Hans Bergmann faisait

simultanément au large de la rive opposée... il descendit au fond. Là il continua d'avancer silencieusement, puis il remonta à la surface, tendit le cou un instant au-dessus de l'eau et regarda tout alentour.

Le canot était en chemin, il entendait dans le silence nocturne le cliquettement bruyant du hors-bord. Un staccato qui apportait de l'argent, la mélodie d'un avenir sans problème.

Bossolo plongea à nouveau et resta sur place. Il avait encore beaucoup de temps pour penser au pauvre et sale petit village d'Alvarengo, à ses maisons basses en blocs de rochers, aux toits faits de plaques de pierre accolées, aux chiens et chats errants, aux pauvres jardinets, aux champs où broutaient des chèvres, au soleil impitoyable... si le morceau de caoutchouc qui lui emplissait la bouche le lui avait permis il eût soupiré tant il aimait cet Alvarengo, peut-être pour l'avoir toujours maudit.

Cependant le petit canot avec un bruit de crécelle avançait sur le lac à peine agité de quelques frissons.

De Herrenschiemsee, Beutels, le D^r Herbrecht, Abels, quatre autres messieurs de la commission spéciale si disparate dans sa composition, observaient le point qui s'éloignait de plus en plus vers le centre du lac. Abels avait encore trouvé un *truc* tout simple : ayant fait passer sur l'arête supérieure du moteur un trait de peinture au phosphore, on distinguait de très loin ce reflet lumineux au sein de l'obscurité totale.

Un homme portant un appareil émetteur radio s'inclina devant Beutels :

— Tous les hommes sont à l'eau ! murmura-t-il.

— Pourquoi chuchotez-vous de la sorte, mon cher ? répondit Beutels sans abaisser le ton de sa voix, les gangsters sont dans le lac, pas entre nos jambes !

Encore une boutade de Beutels. On aurait pu rire, mais on n'en avait pas envie. La tension nerveuse de l'attente, l'angoissante situation présente s'y opposaient. Là-bas voguaient 100 000 dollars destinés à un homme ou à une clique qui avait, certes, exprimé la menace la plus formidable de tous les temps.

— Entendez-vous encore le moteur ? demanda Abels.

Beutels inclina la tête. Le D^r Herbrecht qui avait engagé un combat silencieux avec sa bronchite secoua la tête : il n'entendait plus rien. Lorsqu'il était atteint d'un refroidissement tous ses sens s'en trouvaient diminués.

— Il a l'air d'avoir des ratés... dit Abels.

— Qui ? demanda le D^r Herbrecht distraitement.

— Le moteur, cher ami. — Beutels mit ses mains en cornet contre ses oreilles. — Le fuel va manquer... La comédie va se jouer dans quelques secondes.

— Les projecteurs sont prêts ? demanda Abels par radio aux

observateurs de la Défense aérienne postés au sommet de la tour du château.

— Parés. Nous avons le canot droit devant nous.

— Parfait.

Abels jeta à Beutels un regard luisant de fierté. Les rouages de l'organisation fonctionnaient comme prévu.

— Où est donc le bateau éclairé aux mâts pavoisés portant à bâbord une crinière de filets ?

— Attendez ! — Beutels répondit d'une inclinaison de tête énergique. — Fini ! Le moteur s'est arrêté. Voyez-vous encore votre trait phosphorescent, Abels ?

— Non, mais ceux qui se trouvent sur la tour le voient certainement, nos hommes-grenouilles aussi.

Le bateau se balançait silencieusement sur le lac. En formation ouverte, les hommes-grenouilles de la police encerclaient le canot à une distance de dix mètres. Ils observaient des brèches entre eux afin de permettre à celui qui viendrait chercher l'argent de se glisser entre eux. Ce ne serait que lorsqu'il surgirait, ombre noire, par-dessus le plat-bord du canot, que le grand festival lumineux commencerait.

Bossolo fit surface. Il aperçut le canot à peu près à vingt mètres devant lui et réfléchit à ce qu'il allait faire. Les ordres reçus étaient précis : *laisse-toi prendre*. On pouvait s'acquitter adroitement ou stupidement de ces directives. Bossolo décida de faire enrager quelque peu la police allemande et plongeant à nouveau, il s'éloigna.

Du côté opposé, Hans Bergmann s'orientait en jetant de temps à autre un rapide regard circulaire. Tout aussi rapidement il plongeait aussi sous l'eau... Il se trouvait si près du canot qu'il eût pu le toucher. Sans même s'en douter il avait franchi en plongée l'éventail des hommes-grenouilles aux aguets et il se trouvait cerné de toutes parts.

Il prépara sa caméra afin de prendre un instantané, contrôla son flash électrique d'une pression du doigt. Derrière la plaque de plexiglas un point rouge luit. Tout allait bien.

Des millions de lecteurs de journaux illustrés attendent ta photo.

Pietro Bossolo se faufilait à travers les eaux tel un élégant poisson. Il ne vit pas, sur sa gauche et sur sa droite, deux ombres immobiles, debout, dans l'eau du lac, lesquelles se mirent aussitôt à l'horizontale et nagèrent à sa suite.

À cinq mètres du canot, il comprit subitement qu'il était tombé dans un traquenard. Un grand filet glissait à sa rencontre, inévitable, mû par d'invisibles forces. Il fit demi-tour d'un bond comme un brochet pourchassé et fila en arrière. Mais là aussi le chemin était barré. Des projecteurs situés en dessous de la surface des eaux firent jaillir leurs pinceaux lumineux, l'éclairant en plein et le clouant sur place lorsqu'il émergea.

« Amusons-nous, pensait Bossolo, jouons un peu, amis allemands ! Je suis un homme tellement inoffensif !

Et il montra sur-le-champ ce qu'il avait appris dans l'école de sports de New York. Au grand ébahissement du détachement des policiers-plongeurs, Bossolo piqua de la tête droit au fond, comme une flèche. Les projecteurs le perdirent, il était sorti de leur pinceau lumineux et ils errèrent dans l'eau à sa recherche. Par contre l'un des hommes-grenouilles fit surface, sortit un pistolet lance-fusée d'une poche caoutchoutée fixée à sa ceinture et tira une fusée rouge vers les cieux nocturnes.

— Une lumière ! hurla Abels sur l'île de Herrenschiemsee.

— Une lumière !

La clarté des projecteurs jaillit de toutes parts. Six doigts de lumière, scintillants, éblouissants, arrachèrent le canot et une partie du lac à l'obscurité. Beutels mit sa main en auvent au-dessus de ses yeux. Abels ne vit rien non plus au premier instant. Moins encore Hans Bergmann qui, flottant tranquillement à la surface, avait vu la fusée rouge déchirer les cieux et s'était redressé en braquant sa caméra sur le canot. Avant qu'il eût pu faire partir son flash, il se trouvait sous le plein feu des projecteurs et deux hommes en combinaison de caoutchouc se jetèrent sur lui de chaque côté. Il lui fut impossible de se défendre. Un filet fut jeté sur lui, puis on le tira comme un poisson jusqu'à l'île.

« Vous avez pris celui qu'il ne fallait pas ! » hurla-t-il en essayant de se débattre tandis que le filet l'enserrait étroitement. C'était impossible : « L'homme, le vrai, nage encore par là ! Je suis reporter ! Idiots ! Imbéciles ! Je ne suis pas le *vrai* ! »

Cependant Pietro Bossolo jouait sous l'eau au chat et à la souris avec les cinq hommes-grenouilles. Il constatait qu'il ne pourrait leur échapper. Ce n'était d'ailleurs pas là son but, selon les ordres qu'il avait reçus, de tenter une fuite. Mais il prenait plaisir à faire montre de ses talents. Tous les trucs que l'on avait mis au point à l'école de Cortone ! En principe, pour échapper aux requins et aux barracudas, lorsque, par exemple, on nage aux alentours des îles innombrables des Bahamas, dans le but d'observer de scintillants bancs de poissons.

Sans cesse, Bossolo décrivait des virages, plongeait pour s'éloigner, jaillissait des eaux droit devant eux puis se laissait couler au fond. Lorsqu'il se vit enfin irrémédiablement cerné, il fit surface et nagea tranquillement vers les têtes qui venaient d'émerger de l'eau tout autour de lui. La clarté des projecteurs illumina son visage rieur.

« Camarade ! cria-t-il lorsqu'il vit quelques pistolets CO2 braqués sur lui, je suis un bon garçon, un ami ! » Son accent italien colorait ses paroles.

Encadré par les cinq hommes-grenouilles, il nagea jusqu'à l'île.

Deux autres nageurs policiers grimpèrent dans le canot et en retirèrent les sacs aux 100 000 dollars.

Ôtant son masque de caoutchouc en gesticulant, Bossolo marcha lourdement vers-la terre ferme. Il vit alors avec ébahissement un autre homme ligoté dans un filet que l'on tirait vers la rive. Méfiant, il considéra l'inconnu. Était-ce celui-là, la voix qui lui parlait dans le jardin anglais ? Ses 100 000 dollars gisaient-ils ficelés ici, dans ce réseau ?

Il résolut de n'avoir rien de commun avec cet autre garçon retiré des eaux comme lui. Son visage reprit son expression enfantine, son sourire.

Il continua d'avancer droit sur Beutels.

— Bonsoir, dit-il poliment, l'eau est froide, Signore...

— Bon Dieu ! gémit Beutels en cherchant un cigare d'une main nerveuse, un Italien ! Je crains le pire.

Au bout de dix minutes, Beutels avait évalué la prise retirée du lac.

— Je connais l'un des gars, dit-il à Fritz Abels et aux messieurs de la commission spéciale qui l'entouraient, et il adressa un petit signe de tête à Hans Bergmann qui haletait péniblement, affalé sur le sol humide, c'est un reporter, il m'a interviewé une fois... un garçon inoffensif, mais il va se métamorphoser en un problème brûlant : la presse a eu vent de l'affaire ! Notre secret absolu fuit de toutes parts... Dieu du Ciel, si le public était averti ! – Puis son regard s'arrêta sur Pietro Bossolo qui fumait avidement une cigarette en expliquant aux plongeurs de la police comment sous l'eau on peut faire le saut périlleux. – Quant à l'autre, faites-lui subir un interrogatoire impitoyable ! Y voyez-vous un inconvénient si nous procédions dans mon bureau ?

Il regardait Abels et le D^r Herbrecht qui acquiescèrent du chef, silencieusement. L'un et l'autre semblaient déçus comme de grands pêcheurs sportifs décrochant de leur hameçon un vieux soulier.

— À en juger d'après son comportement, il semble qu'il s'agisse seulement d'une plaisanterie macabre, remarqua Abels visiblement oppressé, peut-être même est-ce une manœuvre de la presse, agencée, payée d'avance. Une « sensation » fabriquée.

— Non ! – Beutels demanda du feu d'un geste et ceux qui le connaissaient constatèrent, non sans angoisse, qu'il fumait un Brissago, le cigare de ses heures sombres. Ceci devenait inconfortable. – Notre adversaire demeuré invisible, reprit-il, vient de commettre une grave erreur. Vous le constaterez bientôt, Messieurs. Mais je suis à présent persuadé que cette maudite menace est une sanglante réalité.

« Vous dites que l'on a réussi... » émettait Maurizio Cortone dans le ciel printanier. « Qu'entendez-vous par : réussi ? »

New York s'était réveillé tout épanoui. Des courants d'air chaud pénétraient dans les gorges profondes des rues entre les rangées de maisons. Les blocs de béton dont la vue sous un ciel gris ruisselant provoquait des crises de claustrophobie, devinrent, tandis que le soleil se levait dans l'azur, comme immatériels, inexplicablement beaux. La ville gigantesque se transforma en un instant lorsque s'étendit au-dessus d'elle l'infini bleu.

Cortone, lors de ce matin joyeux, n'avait sorti que son antenne, le grand parasol récepteur d'ondes resta replié. Aussi les signaux qu'il recevait étaient-ils faibles mais on les entendait suffisamment puisqu'il ne s'agissait que de l'échange de quelques mots codés.

— Bossolo a été arrêté.

— Quel succès !

Cortone grinça des dents. Il n'avait pas encore réussi à pénétrer les intentions de ce mystérieux D^r Hassler de Munich-Solln. Mais en ce moment il se repentait très fort d'avoir consenti à ce qu'il devînt son partenaire. L'idée qui était venue à ce médecin dément était magistrale... Il fallait l'exploiter en secret, sans s'embarrasser de lui. Quant aux lettres, elles auraient aussi bien pu être écrites par un autre. À présent, il était trop tard, l'affaire avait été poussée trop loin pour qu'on pût se permettre de laisser de côté ce D^r Hassler et ses idées impénétrables.

— Bossolo m'était nécessaire, l'homme à tout faire qu'il me fallait.

— Il sera plus nécessaire encore : le voilà préposé à la chaufferie.

— Il fait quoi, à présent ? émit Cortone qui ne savait plus où il en était.

— Il va « chauffer à blanc » le Comité Olympique, si consciencieusement, que leurs vêtements tomberont en lambeaux ! Achetez donc les journaux ces jours-ci. Terminé.

Cortone appuya sur un bouton. La longue antenne rentra dans sa gaine en crissant, le toit ouvrant se referma avec un claquement mat comme les lèvres dont les bordures caoutchoutées s'imbriquèrent parfaitement. Puis Cortone saisit son téléphone, la plus grande invention humaine selon ses conceptions personnelles, et appela Jack Platzer. Il était huit heures du matin, Platzer dormait, épuisé, roulé en boule comme un hérisson, car toute la nuit il avait pourchassé Ted Dulcan. Il ne l'avait vu qu'une seule fois alors qu'il sortait de la salle à manger de l'Hôtel Hillman en compagnie d'un membre du Congrès et se hâtait à sa Rolls Royce. Platzer n'avait pas même tenté de risquer une balle à son intention. Bertie Housman et Harvey Long lui servaient fidèlement de rempart ; d'ailleurs, le membre du Congrès se tenait sans cesse si près de lui qu'une balle au but eût été pur effet du

hasard. Et Platzer préférait ne pas compter sur le hasard ; Dulcan devait être liquidé dès le premier coup de feu... Platzer n'aurait pas la possibilité d'en tirer un second. Il connaissait trop bien Housman. Appuyer sur le détonateur et se trotter... c'était la seule tactique possible en ce cas.

— Il nous faut partir pour Munich, dit Cortone de méchante humeur. Comment va Ted ?

— Il a dîné hier chez Hillman d'un blanc de faisane aux morilles.

— J'en suis charmé !

Cortone lança le récepteur sur sa fourche. On en était venu à être aussi vieux et stupide que cela, pensa-t-il. On a passé la violence de la trentaine, de la quarantaine, sans une égratignure, et ce n'est pas rien car, après tout, lequel des anciens gars peut en dire autant de lui-même ? On a survécu à Al Capone, à Dillinger, à Lucky Luciano, aux frères Genna, à cette génération légendaire de la Mafia et voilà qu'il faut, l'âge venu, trébucher sur une telle aventure, et à cause de cette chienne de Lucretia Borghi. C'était bien ce qui vexait le plus Cortone et le blessait plus que toutes les autres déceptions qu'il avait éprouvées.

Cortone ouvrit le tiroir de son bureau et examina son pistolet automatique toujours bien entretenu et huilé, prêt à faire feu. C'était à peine s'il se souvenait encore quand, en dehors du stand de son école, il s'en était servi. Une fois seulement, après la guerre, en 1946, lorsque Cortone avait « acheté » deux *liberty-ships*, de seconde main déjà, à l'italien originaire de la Toscane, Reno Marto, lequel rêvait de devenir un grand armateur. Marto ne survécut pas à une partie de chasse dans les montagnes. Les enquêtes menées par la police conclurent à un accident. Bêtement Marto avait déjà signé ses contrats de vente comme s'ils étaient déjà entièrement honorés. Ainsi Cortone prit-il livraison de deux navires sans déboursier un seul dollar. Il devait faire à leur bord quatre fois le voyage jusqu'en Corée du Nord et y livrer des armes. Puis, ne prenant plus aucun plaisir à ses activités d'armateur, il avait passé ses deux navires, avec profit, à son compatriote, Ignation Veronese.

Veronese possède actuellement une compagnie de bateaux marchands bien connue sur tout le pourtour de la Méditerranée.

« Rien ne vaut ce que l'on fait seul ! » se disait Cortone en glissant le pistolet dans sa poche. Seulement il faudrait avoir vingt ans de moins.

MUNICH

Pietro Bossolo ne pouvait pas se plaindre. La police allemande le

traitait bien. Sa cellule était bien chauffée, propre, la nourriture était abondante et il avait même la permission de fumer. Naturellement, il ne se doutait absolument pas des ordres donnés par Beutels à son sujet : « Maintenez-le de bonne humeur ! » C'est mon louis d'or !

Les interrogatoires commencèrent dans la nuit même. Bien entendu, on ne commença pas par Bossolo. Beutels et Abels – qui avaient convenu de former ensemble une tenaille redoutable – firent d'abord comparaître Hans Bergmann qui, de son côté, se trouvait en cellule. Des fonctionnaires, membres de la commission spéciale, avaient été chercher ses vêtements dans le jardin abandonné et il lui fut possible d'ôter sa combinaison de caoutchouc pour s'habiller enfin. Bossolo aussi avait indiqué sa cachette, car il aspirait à remettre ses bons souliers et son pull à col roulé. Beutels ne réussit pas à contenir ses moqueries :

« Sous les yeux mêmes de la Défense du Territoire Fédérale et sous le nez d'un détachement de pionniers du génie, m'a-t-on dit, il est entré dans l'eau, expliquait-il à Abels. On m'a aussi raconté que trois de ces messieurs sont venus secouer la porte du petit hangar... Il est étonnant qu'en dépit d'une telle insouciance, la République Fédérale existe seulement !

Hans Bergmann n'éprouvait aucune appréhension lorsqu'il fut conduit au bureau de Beutels. Sa carte de presse se trouvait déjà réunie à ses pièces d'identité qu'il n'avait fait aucune difficulté à livrer lorsqu'on les lui demanda au bord du lac. Il l'avait retirée avec un grand geste théâtral de l'intérieur de sa combinaison étanche. Beutels s'en était emparé sans y jeter un regard.

— Il est vrai que nous nous connaissons déjà, disait-il à présent.
« Hans Bergmann, natif de Munich, habitant Harlaching... »

— Qu'alliez-vous faire dans le lac Chiem ? lança Abels.

Il différait d'opinion avec Beutels sur la manière de mener un interrogatoire. Beutels y mettait de la bonhomie comme si l'on se trouvait attablés dans une brasserie et cette conception particulière recelait, selon Abels, un grand danger... Abels, le Prussien, n'aimait pas les enjolivures, il allait droit au but.

— Prendre des photos, vous le savez déjà.

— Photographier quoi ?

— La remise des 100 000 dollars au moyen d'un petit canot à moteur...

— C'est donc vous qui avez écrit les lettres de menace ?

— Voilà qui est absurde ! – Bergmann comprit qu'on lui avait tendu un énorme piège et qu'on essayait de l'y attirer. – Je suis journaliste, je n'ai connaissance d'aucun précédent aussi formidable que...

— C'est en effet formidable ! – Beutels reprenait la parole d'un air patelin en fumant son cigare (un brésilien) avec devant lui un grand

verre de bière. – Vous savez tout ?

— Les deux bombes A dans le Stade olympique ?

— Une affaire invraisemblable, qu'en pensez-vous ? Si on les met à feu le 26 août... il y aura ce jour-là dans le stade 100 000 spectateurs, chefs d'État, rois, ministres, régents... et d'un coup la moitié de l'univers privé de ses chefs. Les têtes d'équipes sportives de 140 nations soufflées... avec ça 400 journalistes, vos collègues, monsieur Bergmann, et 400 techniciens et ingénieurs... 74 000 mètres carrés du vélum en acryglass s'effondreront ensevelissant l'énorme assistance, le tout aussitôt engouffré dans un seul cratère de... – Beutels reprit du souffle. Sa mémoire des faits et des nombres était phénoménale. – Oui, tout cela est fou : une aubaine journalistique comme il ne s'en verra plus !

— D'autre part, toute la Bavière se trouvera placée sous un nuage radioactif, dit Bergmann froidement, et ce nuage s'en ira plus loin... là où le vent le poussera... il menacera toute l'Europe.

— Radieuse perspective, n'est-ce pas ? – Beutels mâchonnait son cigare, sa main étreignait son verre de bière. – Ça, c'est une série d'articles assurée ! On gagnerait avec ça le « stylo d'or » !

— J'écris directement à la machine !

— Si vous êtes encore capable de le faire, Bergmann !

— Pourquoi me racontez-vous tout cela, Monsieur le Conseiller ? demanda Bergmann, je sais exactement l'effet produit par cette explosion.

— Et vos connaissances ne suffisent pas à vous délier la langue ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? Je ne puis que vous dire que je n'ai rien à voir avec cette menace !

— J'en suis persuadé. C'est votre informateur qui m'intéresse.

— Monsieur le Conseiller...

Bergmann voulut poursuivre mais Beutels, d'un geste, lui coupa la parole :

— Je sais, je sais : secret de presse ! On n'a pas à nommer ses informateurs lorsqu'on peut prouver que l'on dit vrai. Cette preuve s'envolera en poussière le 26 août ! C'est clair. Mais voyez-vous, Bergmann, il ne s'agit pas là d'une rêverie au sujet de Soraya ou de la virilité d'Onassis, mais d'une catastrophe incommensurable ! Ou nous supprimons les Jeux Olympiques... ce qui équivaldrait à une perte d'un milliard, une honte ineffaçable aussi pour l'Allemagne, ou nous vivrons sur ce volcan en essayant de nous persuader que ce n'est qu'une manœuvre de paniquards... et on en viendrait sans doute alors à cette catastrophe !

— Vous oubliez une autre possibilité de cette alternative, Monsieur le Conseiller : ou l'on paie le prix de cette menace, dix millions de dollars, ce qui ne représenterait pas même le centième de la perte

qu'entraînerait la suppression de l'Olympiade !

— Lorsqu'il s'agit d'argent ! l'État se fait toujours tirer l'oreille. On nous reprochera notre dérobade en nous poussant vers la pire issue. Nous qui sommes en ce moment – je le reconnais – parfaitement impuissants face à ce péril, on nous sommera d'empêcher cette formidable destruction. Vous pourriez nous venir en aide !

— Avec tout le respect que je vous dois, Monsieur le Conseiller criminel... – Bergmann s'inclina légèrement. – Pourquoi n'êtes-vous pas devenu gangster ? vous auriez disposé des plus grands dons pour cette carrière !

— Vous me méconnaissiez, Bergmann. – Beutels riait, bon enfant, gavé de bière. Le long de son cigare planté dans sa bouche comme un poteau, glissait une épaisse colonne de fumée. – En quarante ans d'expérience, je n'ai rempli d'idées qu'une caisse à cigares.

MUNICH-HARLACHING

Helga Bergmann vint vers midi apportant pour le déjeuner du jambon chaud et des pommes de terre frites.

Elle était lasse et affamée. Toute la matinée, elle avait pris des photos de mode ayant pour modèles les deux mannequins Iris et Marilyn, des lesbiennes qui s'embrassaient pendant les poses de détentes et se caressaient le derrière. Ça n'allait pas plus loin car Helga leur demandait de reprendre la pose lorsque les yeux d'Iris et de Marilyn prenaient un éclat dangereux, reflet d'une passion qui, une fois libérée, ne pourrait plus être contenue. Helga le savait. Voilà un mois elle s'était amusée, dans un cas analogue, à prendre des instantanés de jeux lesbiens qu'elle vendit pour le Danemark. Elle avait été saisie de malaises en prenant ces photos car, en dépit de son allure garçonnière et de son éloignement à l'égard des hommes, il lui fallait reconnaître, lorsqu'il lui arrivait de se trouver dans une telle situation, combien elle réagissait normalement. Aujourd'hui, pour combler la mesure, il lui avait encore fallu souffrir la présence de l'accablant *dressman* Walther (avec un th) qui lui lançait régulièrement, sur un ton de flûte : « Corrige-moi, ma chère ! » lorsqu'elle lui criait : « Tiens-toi autrement, que diable ! Retire-moi cette jambe et dis-toi que personne n'a envie de voir ton cul ! »

À quoi Walther Polianski répliquait : « Ne ferais-tu pas erreur en ceci, ma chère ? »

Une matinée vraiment éprouvante.

Le galetas de Hans était désert lorsque Helga y pénétra à l'aide d'une seconde clé. Le lit n'avait pas été fait, la vaisselle du petit déjeuner se trouvait encore sur la table – rien de nouveau. Helga ne

devint songeuse qu'en constatant à certains indices qu'il ne s'était pas agi d'un petit déjeuner mais d'un souper hâtif. D'ailleurs le lit n'était pas défait comme lorsqu'on y avait passé une nuit. Hans s'y était étendu simplement, semblait-il, tout habillé sans doute. En un mot, il avait découché et n'avait pas reparu chez lui.

Une fille, pensa Helga. Hans n'avait jamais été un saint. Lorsqu'il rentrait, le soir venu, il se livrait régulièrement à une description précise de l'élue de son cœur. Le plus souvent Helga répondait : « Ce n'est pas une fille à épouser ! » À quoi Hans répondait en riant : « Comment la veux-tu ma future ?

— Comme moi !

Un argument que Hans acceptait aussitôt. Seulement Helga était une fille idéale, un modèle unique.

Ce jour-là, à midi, Helga rangea tout ce qui devait l'être, sortit de leurs emballages le jambon et les pommes frites et mangea sans gaieté en lisant le journal, puis elle fuma une cigarette et allégea la bouteille de cognac de son frère de deux petits verres. Alors elle fit une découverte : sur la planche réservée aux livres se trouvait un ouvrage qu'elle ne connaissait pas : *le Plongeur sportif*, conseils aux amateurs de chasse sous-marine.

Elle le parcourut rapidement, regarda les photos et les dessins et se demanda ce que Hans avait l'intention d'en faire. Un article sur l'art de plonger ? Le livre avait été emprunté aux archives du journal illustré pour lequel Hans travaillait. Un travail commandé sans doute.

Elle replaça le livre et fuma encore une cigarette. Puis elle retourna à l'atelier.

Le soir, à huit heures, Hans n'était pas revenu. Helga Bergmann, bien qu'elle ne fût pas de nature émotive, commença à éprouver une sorte d'inquiétude. Sans doute il arrive qu'on fasse l'amour pendant un tour de cadran. Mais Hans n'était pas de ces vantards du sexe. C'eût été la première fois... et Helga ne pouvait s'imaginer la fille assez douée de qualités pour arracher Hans à son rythme.

À huit heures et demie elle appela la rédaction du journal illustré.

Le directeur de la rubrique « Actualités et Divers » était déjà parti mais le rédacteur en chef se trouvait encore dans la maison. Il y arrivait chaque jour le premier et la quittait le dernier, non pas tant parce qu'il avait trop de travail ou qu'il voulût se donner en exemple à ses rédacteurs, mais parce que son bureau de rédacteur en chef se trouvait être la seule oasis paisible dans son existence. Chez lui il affrontait sa femme qui avec l'âge devenait de plus en plus grondeuse, son fils, bachelier, qui prêchait la libération des systèmes d'éducation autoritaires, sa fille, âgée de seize ans, qui affichait sans la moindre gêne son ami et reconnaissait qu'elle couchait avec lui. Les menaces, les coups, les mises en garde, rien n'y faisait. Le bachelier discourait

sur la liberté sexuelle des adolescents, son épouse gémissait parce qu'elle n'était plus « qu'une femme de ménage misérablement rétribuée... » À tout prendre, une famille qui ne méritait guère d'être considérée comme la cellule représentative d'un peuple heureux. La « Rédaction » restait donc non pas le dernier mais le constant refuge du rédacteur en chef.

— Hans Bergmann ? répéta le patron, non, il n'est pas ici ! D'ailleurs, il n'a pas reçu de mission précise en ce moment. Quoi ? Un livre sur la chasse sous-marine ? Provenant de nos archives ? Que prétend-il en faire ? Une *story* éculée comme un vieux soulier qu'un chien ne compisserait pas. Attendez, Mademoiselle la Sœur... je me souviens de quelque chose : Hans m'a proposé une histoire... olympique...

— Olympique ? Comment cela ? répliqua Helga ébahie.

— C'est vous qui le dites, ma chère. Votre frère s'est montré profondément blessé, parce que je lui ai posé la même question. Que voulez-vous que je fasse encore de ce sujet rebattu ? Lorsque j'entends le mot olympiade, j'ai une crise d'urticaire... mais retournons à nos « plongées ». Hans ne m'a pas parlé de ses activités d'homme-grenouille !

Ce devait être une spirituelle plaisanterie car le rédacteur en chef rit à gorge déployée. Helga remercia en raccrochant.

Au lieu de se « faire une raison » et de prendre les choses telles qu'elles étaient, selon sa tendance habituelle, Helga passa la nuit dans le logement de son frère. À dix heures et demie du soir, elle questionna le propriétaire, le gros Aloys Prutzler, qui l'invita à boire un whisky et eut un comportement étonnamment poli : ce fut sa cuisinière qui fournit à Helga les premiers renseignements.

— Monsieur Bergmann est parti hier, vers trois heures, il portait une valise et deux bouteilles jaunes attachées à son dos par des courroies... J'ai cru d'abord que ce n'était pas lui que je voyais avec tout cet attirail : deux bouteilles d'oxygène.

— Il portait un équipement de plongeur... – Helga sentait un poids au creux de l'estomac, elle avait le cœur étreint. – Hier après-midi ?

— À trois heures.

Il y aurait vingt-trois heures de cela ! Elle ajouta :

— Peut-être aura-t-il pris une naïade dans ses filets ? Êtes-vous inquiète ?

— Oui, pour la première fois. – Puis, ayant bu son whisky, elle remercia Prutzler de son accueil. – Hans n'a jamais été un sportif, dit-elle encore sur le seuil, et jamais il n'a plongé ! C'est ce qui me préoccupe le plus !

Elle attendit jusqu'au lendemain, à huit heures, pour signaler la disparition de son frère à la préfecture de police.

À son grand étonnement, on la conduisit aussitôt auprès d'un conseiller criminel qui se présenta comme le conseiller Beutels et se montra fort aimable mais en la considérant avec des yeux un peu exorbités car, au moment même où elle avait ouvert la porte, une inspiration l'avait frappé comme un trait.

« C'est elle ! se dit-il, c'est la belle fille blonde, jolie et élancée, de 1,75 m, qui a apporté la « réponse » à insérer à la *Presse Bavaroise* : « Nous remercions l'honorable inventeur... » Beutels, pressentant que la grandiose menace allait vers son accomplissement, avait passé la nuit à la préfecture.

« Tout ce qui a trait à Bergmann doit m'être transmis sur-le-champ », avait-il fait dire à tous les services.

C'est elle !

La relation entre les faits lui sautait aux yeux.

L'homme qui prétendait déclencher la plus grande catastrophe de tous les temps avait été rejeté hors de sa voie par Bergmann qui ignorait son plan. Il se préparait certainement au même moment à passer aux actes, mais il comptait encore sur la lenteur de la machine étatique, qui lui accordait sûrement beaucoup, beaucoup de temps, pendant lequel l'épouvante irait croissant.

— Asseyez-vous, Mademoiselle Bergmann, dit Beutels en respirant soulagé. Racontez-moi donc pourquoi vous considérez votre frère comme disparu...

CELLULE 6

Pietro Bossolo s'étonna fort lorsque Beutels descendit jusqu'à l'étage des cellules et s'assit sur son lit de camp. Le gardien-chef referma consciencieusement la porte derrière le conseiller criminel et attendit, planté à côté, les ordres suivants.

Bossolo eut un sourire aimable et confiant.

— Je ne suis plus suspect ? Vous avez reçu de bons renseignements concernant Pietro Bossolo, dit-il dans un langage truffé de mots italiens.

— Mon bon Calabrais, dit Beutels en lui tendant un paquet de cigarettes (Bossolo en tira une et se pencha vers la flamme du briquet de Beutels), ce que vous m'avez raconté est rigoureusement vrai, poursuivit Beutels, vous êtes bien originaire du village d'Alvarengo en Calabre, vous avez été amené ici par l'Office du Travail et vous travaillez depuis un an et demi aux constructions du Stade olympique. Cela toujours avec zèle, impeccablement.

— Je pense toujours à papa. Il a dit : Pietro reste bon garçon ! J'y pense...

Bossolo eut encore un sourire. Beutels aussi cultivait l'humour. Il frappa l'épaule de Bossolo.

— Petit fripon, hein ? Ça t'amuse de tourner la police allemande en bourrique ?

— La police allemande n'est pas... bourrique !

— Tu te trompes, mon gars. Mais, laissons là les questions « intérieures », venons-en à toi, mon petit plaisantin ! Tu nous a tout raconté : l'appel téléphonique dans ton baraquement, le rendez-vous au petit temple du jardin anglais, la gare où tu as trouvé ta combinaison de caoutchouc... tout était exact. On a trouvé des traces de fils électriques sur la colonne du petit temple à trois mètres de là, dans un fourré il y avait des empreintes de chaussures à l'endroit même où se tenait ton interlocuteur – une empreinte de soulier taille 43 dans le sol boueux, le talon gauche assez usé comme s'il s'agissait d'un individu qui boite. Ce que je veux savoir de toi c'est : où devais-tu apporter l'argent ?

— Sais pas, Monsieur le Commissaire !

— Pietro, ne fais l'idiot ! Où devais-tu livrer l'argent ?

— Pas du tout : je devais nager jusque-là... et me laisser capturer...

— Tu peux toujours raconter ça à ta maman ! Je te relâche demain si tu me dis comment et où l'argent du bateau devait être livré. Je sais que tu n'as pas activement contribué à cette affaire : tu n'es qu'un messenger acheté pour une nuit... Tu ne sais même pas de quoi il s'agit ?

— Sais pas. L'ordre c'était : nage jusque-là et laisse-toi prendre.

— Pour rien ?

Bossolo s'attendait à cette question. Il secoua la tête.

— Non... Commissaire, 500 marks, l'argent se trouvait avec l'équipement dans la case de la consigne. Bonne affaire, pas vrai ? 500 marks pour nager un peu...

— Où est l'argent ?

— Au baraquement. Dans mon armoire sous les chemises.

Beutels ne douta pas un instant qu'une perquisition permettrait de trouver vraiment les 500 marks. Ils ont pensé à tous les alibis possibles, se dit-il. Ils me dominent encore, mais encore seulement ! Je suis prêt à dévider les fils qui me sont tombés dans la main. Et je ne travaillerai pas en employant des méthodes orthodoxes !

— Et tu ne t'es pas demandé pourquoi on t'envoyait, la nuit, dans le lac Chiem ?

— Non, Commissaire : pour 500 marks... ne nageriez-vous pas ?

Bossolo considérait Beutels de ses yeux confiants, des yeux de chien résigné, jusqu'au tréfonds de son être.

— Pourquoi n'as-tu pas dit que, voilà un an et demi, tu revenais d'Amérique ?

C'était une question qui valait un coup de feu à bout portant, mais Bossolo était blindé.

— C'est donc si important, Commissaire ?

— Pas pour toi. Pourquoi es-tu revenu ?

— Le mal du pays, Commissaire.

— Tu vas me faire pleurer, mon gars.

— Moi aussi, Commissaire. – Et Bossolo éclata en sanglots, il se pencha en avant en pleurant à chaudes larmes. Beutels observait fasciné cette comédie magistrale. – Mamma si malade... Papa s'était entaillé la jambe...

— C'est déchirant, Pietro. Où travaillais-tu en Amérique ?

— À Boston.

— Chez qui ?

— Dans le bâtiment, tantôt ici, tantôt là... En Amérique tout est différent, Commissaire.

— À qui le dis-tu ? – Beutels se leva, frappa contre la porte de la cellule. À l'extérieur, une clé fut introduite dans la serrure. – C'est bon, Pietro.

— Vous me quittez, Commissaire ?

— C'est toi qui nous quittes. Je te fais relâcher demain.

Regards radieux. Satisfaction. Triomphe. Beutels emporta la constatation de ces réactions de Bossolo, en haut, dans son bureau.

Au sous-sol, Bossolo s'étendit sur sa couchette. Il avait envie de chanter de joie. L'inconnu avait eu raison : on n'avait aucune preuve contre lui, on ne pouvait l'accuser de quoi que ce fût.

Mais il avait gagné 10 000 dollars.

« Madona mia, tu récompenses les justes... Papa disait vrai. »

— Messieurs, s'écriait un peu plus tard Beutels en s'adressant à une fraction de la commission spéciale Olympia, nous en savons à présent sensiblement davantage : il y a un inconnu qui donne les ordres... en italien, bien que, selon Bossolo, il soit probablement allemand, cet homme obscur boite ou traîne la jambe gauche. Les 100 000 dollars réclamés dans le canot n'étaient qu'un test ainsi qu'il avait été annoncé dans la lettre. Bossolo n'est qu'un rouage, Bergmann un journaliste qui, par quelque « faille » dans notre système de protection du secret, aura eu vent de l'affaire. Il nous a aussi précédés en faisant porter par sa sœur Helga l'avis-réponse à insérer. Nous devrions lui savoir gré, car il nous a libérés de notre léthargie. Il est donc clair que cette menace *n'est pas une plaisanterie* ! Cessons de fermer les yeux en demandant à Dieu : « Fasse que tout ceci ne soit qu'une blague ! » Le Bon Dieu n'a pas empêché Hiroshima, il n'empêchera pas davantage la destruction de Munich. Nous sommes seuls à le pouvoir... ainsi que les gouvernements de toutes les nations qui prennent part aux Jeux. Il

nous faut simplement payer les dix millions de dollars.

— Allez le dire au ministre de l'intérieur.

— Je n'y manquerai pas. — Beutels se laissa aller contre le dossier de son fauteuil. Jamais encore on ne l'avait vu aussi grave et dépourvu d'humour. — Enfin, je suis convaincu d'un fait qui m'amène à admettre que nous avons affaire à un adversaire puissant : une piste presque imperceptible mène vers l'Amérique. S'il est un pays où une personne privée puisse construire une bombe atomique, c'est là-bas. Vous trouverez parmi les documents que j'ai réunis quelques rapports provenant des U.S.A. dans lesquels il est parlé ouvertement de cette possibilité. La confection « privée » d'une bombe au plutonium coûte 350 000 dollars. C'est moins que le gain mensuel d'un petit groupe provincial de la Mafia aux États-Unis ! Quiconque connaît ces chiffres et a quelque relation avec l'Amérique devrait prendre plus au sérieux la menace de Munich qu'un canon de revolver braqué sur sa nuque. Est-ce assez clair, Messieurs ?

Stupeur et silence furent les seules réponses à son exposé. Le président du Comité National Olympique d'Allemagne dit, après une longue pose pour retrouver sa respiration :

— Lorsqu'on songe à cette catastrophe, on croit devenir fou.

OBERWIESENFELD

Le 30 avril, dernier dimanche du mois, le maçon tailleur de pierre, Jacob Hunnebreit, zigzaguait en retournant vers son baraquement dans les chantiers du Stade olympique. Il était ivre mais roulait par défi, parce que le patron du « Singe bleu » avait voulu lui prendre la clé de sa voiture. Il s'en allait ainsi vers les nouveaux parkings aménagés près du cyclodrome, cet œuf gigantesque ouvert par le haut, entouré de parcs, de jardins. Il gara son véhicule, en ferma la portière, rota et dit tout haut : – « Tiens donc, si je sais conduire, foutu chien ! » puis il commença une pérégrination nocturne en direction de son baraquement. La nuit était tiède comme en mai, saturée du parfum de quelques buissons en pleine floraison qui, à la surprise de tous, avaient pris racine alors que l'automne précédent on les avait plantés pratiquement dans un désert.

Jacob Hunnebreit, quarante-six ans, marié à une femme qu'il appelait Pommette, père de trois enfants, s'arrêta, ouvrit sa braguette et pissa son content. La bière bavaroise lave les reins que c'en est incroyable.

Il restait sur place, les genoux un peu fléchis, les jambes écartées pour éviter d'éclabousser ses chaussures, fixant le paysage, encore triomphant d'avoir réussi à garer sa voiture dans le parking sans avoir éveillé l'attention de la police, sans avoir été accroché, sans avoir eu à suivre une file de voitures, sans rien... la bagnole se trouvait placée tout simplement et bien exactement entre les raies blanches du parking.

Il regarda son jet décliner, eut une brusque saccade des reins, se reboutonna et voulut reprendre sa promenade à travers la nuit de mai lorsque devant lui, au milieu du gigantesque parc de stationnement conçu pour plusieurs milliers de voitures, un éclair jaillit. La flamme de l'explosion fut si aveuglante que Jacob Hunnebreit lança ses avant-bras devant ses yeux... Puis il fut empoigné par une force aspirante, élevé dans les airs et lancé au loin. Il cria encore avant de tomber, sentit une douleur envahir tout son corps et perdit connaissance.

Dans le nouveau parc à voitures, un entonnoir énorme bâillait tandis qu'une nuée de poussière dérivait nonchalamment au-dessus du terrain asphalté laissant retomber des parcelles de terre et de ciment. La voiture de Hunnebreit se retourna, ses glaces éclatèrent, sorties de leurs sertissures.

À la préfecture de police, la sonnette d'alarme tant redoutée retentit. Six voitures de police, une ambulance avec un médecin

attaché au corps des pompiers, sirène hurlante et fanal bleu, fusèrent vers Oberwiesefeld. Lorsqu'elles arrivèrent Jacob Hunnebreit était assis le dos appuyé à un tronc d'arbre aussi dégrisé qu'après... une semaine d'abstinence. Il se tenait les côtes, toussait et répétait tout le temps : « Bon Dieu ! Ce n'est pas moi ! J'ai seulement pissé et ça n'était pas de la dynamite ! »

Vingt minutes plus tard, Beutels était là et examinait l'entonnoir. La commission spéciale Olympia toujours installée dans son quartier général, à la direction du bâtiment, avait pris les premières mesures. Elle se trouvait à 300 mètres du lieu de l'explosion. Toute la région avait été rapidement fermée par un cordon de police augmenté des ouvriers du bâtiment.

— Votre première impression ? demanda Beutels en regardant Abels et le conseiller d'État, Dr Herbrecht, qui avait enfin une bonne bronchite accompagnée de fièvre et qui se trouvait sous l'influence des antibiotiques. — Il eût été à sa place dans son lit comme tous les ans à la même époque. — Nous avons tout de même des experts en explosifs, ici !

— C'était de la dynamite ; on a fait partir la charge de manière tout à fait ancienne, en allumant une mèche... on en a retrouvé un fragment calciné.

Abels secouait la tête :

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Ça m'a tout l'air d'un attentat !

— Évidemment ! — Beutels s'approcha de l'entonnoir. — Où est l'homme qui a vu l'explosion ?

— Emmené à l'hôpital. Quelques côtes brisées. Il n'a rien vu que l'éclair de l'explosion. Il venait tout juste d'uriner...

— Il a eu de la chance ! — Beutels enfonça ses mains dans les poches de son manteau. — Il est conseillé de ne pas divaguer la nuit... — On rit de cette plaisanterie mais sans cordialité, bien que ce rire amenât une détente. Mais d'autres pensées surgirent, effrayantes. — Ce grand vacarme n'était qu'une carte de visite, Messieurs. J'attends avec impatience le courrier du matin.

Il regagna sa voiture, suivi d'Abels et de Herbrecht.

— Nous inspecterons chaque centimètre carré du parc de stationnement, assurait Abels.

— Ce qui importe davantage, c'est l'explication que vous fournirez à la presse ! Essayez de lui faire admettre qu'une lampe à acétylène laissée dans le parking par commodité, parce que l'on en avait besoin le lendemain, a explosé d'elle-même. Ce qu'en penseront les camarades journalistes importe peu : l'essentiel est que personne n'apprenne la vérité.

Dès le lendemain matin, la lettre attendue arrivait par express. Beutels la lut en séance à ces messieurs de la commission comme s'il

s'agissait d'un monologue qu'il déclamait sur la scène du théâtre de la ville :

« Ce feu de joie nocturne doit vous prouver que notre affaire est une question sérieuse entre gens d'honneur. Cette fois il ne s'agissait que de cinq cartouches de dynamite. Elles explosèrent sans que personne fût en mesure de s'y opposer. Le 26 août, à 15 heures, il s'agira de douze kilos de plutonium. Impossible d'empêcher cette fête.

« Afin de pouvoir faire face à ce projet grandiose, nous élevons la somme réclamée pour nous en désintéresser à trente millions de dollars. Le petit test du lac Chiem et le petit feu d'artifice qui eut lieu hier sur le parc du stationnement ont dû vous convaincre que *nous sommes toujours présents !* »

Beutels laissa tomber la lettre. L'air dans la salle de séance était à couper au couteau.

— Un paranoïaque ! conclut le président du Comité Olympique. Mon Dieu, un dément !

— Quel qu'il puisse être, il faut prendre une décision ! – Beutels désignait le téléphone placé devant le préfet de police. – Je vous prie d'appeler Bonn.

On était le 1^{er} mai, 10 heures du matin.

Le Chancelier Fédéral à Bonn fut mis au courant de la situation.

La « menace » devenait une affaire d'État.

BONN

À l'occasion de la « Journée du Travail », le Chancelier Fédéral avait préparé un discours-programme. Dans sa demeure du Venusberg, à Bonn, le Chancelier Fédéral reçut, dix minutes avant de partir pour aller le prononcer le 1^{er} Mai, une communication téléphonique de son ministre de l'intérieur. Sa Mercedes attendait devant sa porte, le conseiller criminel qui l'accompagnait, ayant jeté un regard rapide à son bracelet-montre, s'octroya encore une cigarette.

— Il m'est impossible de changer le programme à l'heure qu'il est, disait le Chancelier Fédéral. Cela ne peut donc attendre jusqu'à demain ?

— Certainement, il y a encore du temps, mais on ne sait pas si à Munich les choses ne seront pas déjà en train...

— Ce que vous me racontez là est incroyable. – Le Chancelier Fédéral jeta un regard à sa femme, qui venait du salon. Celle-ci haussa les épaules d'un air interrogateur en désignant la pendule. – Vous

prenez ça au sérieux ?

— Je ne sais ce qu'il faut en penser. Mais ce cas doit être discuté consciencieusement à la Chancellerie.

— Pas aujourd'hui, un 1^{er} Mai !

— La police munichoise estime...

— La police est toujours d'avis contraire. – Le Chancelier Fédéral eut un éclat de rire. Sa voix un peu enrouée s'éclaircit. – Examinons encore cette impossibilité au lieu de donner dans le panneau : tout ceci est une plaisanterie.

— Et l'explosion de cette nuit ?

— Réunir le cabinet n'est pas possible aujourd'hui quoi qu'il en soit. Ces messieurs se trouvent dispersés, assistant aujourd'hui à diverses célébrations du 1^{er} Mai. Je ne puis songer à réunir mon Conseil avant demain midi. Mais j'organiserai cela si vous deviez en être rassuré. Je n'entrevois aucune difficulté dans le cas dont vous m'entretenez.

— Il s'agit de trente millions de dollars, Monsieur le Chancelier Fédéral...

Le Chancelier rit encore avec jovialité, ce qui le faisait tant aimer, et dit avec un léger ton de supériorité que ses adversaires redoutaient :

— Cela seul constitue une bonne plaisanterie. Mais je suis d'accord pour que le Conseil se réunisse demain à 16 heures, pour prendre connaissance de votre exposé et qu'il en délibère.

Il raccrocha. Encore une minute jusqu'au départ. Le Chancelier Fédéral prit le manteau qu'on lui tendait et l'enfila. Sa femme habituée à lire ses pensées par l'observation de ses yeux et des coins de sa bouche lui tendit une main. Il s'inclina pour déposer un baiser sur sa joue.

— Quelque chose de sérieux ? demanda-t-elle.

— Une complication concernant les Jeux Olympiques.

— À cause de cela, une réunion extraordinaire en conseil de Cabinet ?

— Certaines questions ne peuvent être réglées qu'en délibération collective.

Sourire d'adieu. La porte fut ouverte et le Chancelier Fédéral s'en alla vers son discours du 1^{er} Mai.

Son épouse le suivit des yeux, songeuse, tandis qu'il montait en voiture. Comme il lui adressait un signe derrière la glace de la portière, elle éleva une main.

Elle savait qu'il avait évité de lui dire la vérité. Pour la première fois, depuis des années...

Maurizio Cortone avait lu les journaux. Il les avait feuilletés inlassablement jusqu'à ce qu'il eût trouvé sous la rubrique « Divers » les lignes suivantes :

« Dans le Stade olympique à Munich, une lampe à acétylène a explosé, causant de légers dégâts sur le nouveau parc de stationnement. »

Trois lignes. Une bouteille d'acétylène...

Ce Dr Hassler était-il vraiment fou ? Cortone replia les journaux et, furieux, les jeta dans un coin de son bureau, le regard rivé à la fenêtre, l'air chagrin. Il se sentit presque soulagé lorsque le téléphone sonna. Ted Dulcan l'appelait.

— Quel beau travail, Mauri, il faut le reconnaître ! C'est comme ça qu'on commence à chauffer le four.

— De qui parles-tu, tête vide ? répliqua Cortone piqué au vif.

— Munich, dit Ted sur un ton de conjuré.

Cortone rougit, grinça des dents et frappa du poing sur sa table.

— Quand j'entends ce nom, la bile me donne le vertige. Laisse-moi en paix, Ted.

— L'explosion a été provoquée.

— Une lampe à acétylène ! En quoi cela me concerne-t-il.

— Mauri, ne joue pas au mauvais acteur ! – Dulcan ne paraissait pas vexé mais plutôt amusé. – Il ne s'agissait que de quelques cartouches de dynamite : un cratère aussi vaste que les fondations d'un immeuble de cinq étages ! Mais si adroitement placées qu'il n'y eut aucune perte de vie humaine à déplorer, si l'on excepte un ouvrier occupé à pisser, lequel fit un peu de vol plané. On dirait un film des années vingt.

— De la dynamite, dit Cortone crispé soudain.

L'entrefilet du journal prenait une tout autre signification, un aspect carrément dramatique. Avant que la liaison radio avec Munich ne reprenne, il faudrait patienter des heures. Jusqu'à ce moment-là Cortone serait dans l'ignorance, mis à part ces trois lignes du journal.

— Comment es-tu au courant ? demanda-t-il.

Dulcan eut un rire joyeux.

— Depuis avant-hier, j'ai un homme à moi *in Old Germany*. Il visite Munich en touriste comme ancien lanceur de poids, son cœur est tout acquis aux Jeux Olympiques. Il ne peut se rassasier de la vue de tant de beautés... que tu prétends envoyer dans les cieux au moyen de deux bombes A. »

— Un lanceur de poids ?

Cortone fit défiler dans sa pensée toute la garde de Dulcan :

— Tu as envoyé là-bas Leone Sparengo ?

— Comme nous nous connaissons tous ! Mauri, il faut vraiment que nous devenions associés !

— Tout de suite... afin de voir qui le premier appuiera sur le détonateur ?

— Tu veux ça pour nos vieux jours ? Pourquoi ? Préfères-tu quelque allusion glissée à l'oreille du Syndicat ?

— Ce serait aussi ta fin, Ted. Le monde n'est plus assez vaste pour qu'on puisse s'y terrorer. Ne va pas t'immiscer brutalement dans cette affaire : tu t'y brûleras, Ted.

— Je ne veux rien enlever de haute lutte, Mauri. Je te propose une affaire.

— Tiens ta gueule ! hurla Cortone.

— Un échange : 50-50 en ce qui concerne l'affaire Olympia ; en retour je te livrerai ta poupée Lucretia, sans frais de port.

— Tu bouffes le hareng et tu me renvoies les arêtes que tu as sucées ! lança Cortone d'un ton rogue. — Ted, je suis moralement tenu de te tuer.

— Les « arêtes » de Lucretia sont encore assez bien garnies pour que tu t'y cramponnes la nuit, afin de ne pas tomber de ton lit, Maurizio, vieux compagnon de classe et de jeunesse... Je n'ai pas appelé Lucretia, elle est venue d'elle-même me trouver, la joue rouge encore de ta gifle. Essaie donc de la comprendre : en proie au chagrin, désespérée, choquée... où voulais-tu qu'elle aille ?

— Quand ? lança Cortone d'un ton bref.

— Dès ce soir. Toi et moi et elle seule au « foyer » de l'Hôtel Sheraton. Tu ne seras pas bête au point de préparer un feu d'artifice public ? Nous irons dîner ensemble, nous signerons notre accord, ensuite tu pourras de nouveau t'ébattre avec Lucretia sous ton ciel de lit. D'accord ?

— Lèche-moi le cul ! beugla Cortone.

Hors de lui, il lança de côté le téléphone et se prit la tête à deux mains. Même si son crâne devait en éclater, il y resterait la constatation qu'il lui fallait se plier aux exigences de Ted : accepter un arrangement avec Dulcan valait tout de même mieux que la mainmise du Syndicat dans ses plans grandioses. Impossible de vaincre le Syndicat, Ted Dulcan représentait en comparaison un adversaire infiniment moins compliqué.

Lucretia lui reviendrait comme une colombe égarée. Il fallait aussi la traiter en frêle volatile : on tord simplement le cou d'une colombe.

Maurizio Cortone passa sa journée à digérer une montagne de plans vengeurs.

MUNICH-HARLACHING

On était toujours sans nouvelles de Hans Bergmann. Helga avait

appelé plusieurs fois la police de son atelier de photographie. On lui répondait qu'on n'avait recueilli aucun indice ou encore, un certain commissaire Hühlfeld qui se disait représentant du conseiller criminel Beutels, lui expliquait patiemment que des patrouilles de police fouillaient les environs des lacs. — « Vous savez combien les lacs sont nombreux dans la région de Munich. » — Toutes les gendarmeries étaient alertées. Il fallait patienter et attendre.

— Cette petite me fait peine, dit Beutels lorsque Hühlfeld lui rendit compte du dernier coup de téléphone de Helga.

— Elle va s'effondrer si nous lui montrons la combinaison de plongée en laissant entendre qu'il a dû se noyer. C'est ignoble de notre part, je le sais, Hühlfeld, mais la sécurité commune est plus importante que deux destinées particulières. Vous vous trouvez engagé dans une affaire *Top Secret*. Hans Bergmann doit passer pour disparu jusqu'au 27 août.

Il n'était venu de Bonn qu'une simple notification : « le cabinet s'est réuni en séance extraordinaire » et l'on sut par une indiscretion que le climat de Bonn n'était pas supportable : le Chancelier Fédéral avait conclu en riant ses considérations au sujet de la menace de Munich.

— C'est son affaire, reconnut Beutels en recevant cette information. Si Bonn reste inactif, je me propose de fuir à Tahiti le 25 août et d'y attendre là-bas la conclusion des événements. C'est alors qu'en riant de bon cœur, Monsieur le Chancelier Fédéral pourra se volatiliser le 26 août. Il se trouvera alors en fort bonne compagnie : à sa gauche la reine Juliana, à sa droite le shah de Perse, derrière lui le duc d'Édimbourg et Heisemann les précédera... ceci ne relève pas de ma responsabilité !

Cette sortie de Beutels fit aussitôt le tour de la préfecture de police. Au bout d'une demi-heure le préfet de police se fit annoncer :

— Beutels, dit-il, votre don irrésistible pour les aphorismes vous vaudra un jour de vous rompre le col, si vous glissez sur certains mots périlleux. Bonn réagit. N'allez pas tomber de votre haut. Le ministre de l'intérieur ou plutôt son secrétaire d'État vient de téléphoner. Bonn met au courant de la situation les gouvernements des nations amies, et autre part on paraît prendre la question plus au sérieux que sur les bords du Rhin, où l'on croit peut-être à un incident tout au plus digne d'éveiller la curiosité. Nous connaissons les réactions de deux nations : l'Union soviétique envoie un spécialiste de son ministère de l'intérieur.

— En un mot : le K.G.B.

— Oui. Et les U.S.A. amènent un homme de la C.I.A. au galop, l'un de leurs meilleurs sujets.

— Comme dans la télévision ! Ces cerveaux électroniques ! Qu'est-ce que tout cela va donner ?

— Ils se feront annoncer auprès de vous, Beutels. Serrez-les

paternellement sur votre large poitrine !

— Dieu a réservé à l'âge la dignité et la sagesse. Par bonheur, je me trouve à ce degré de l'âge ! Connaît-on déjà les noms de ces deux garçons remarquables ?

— Pas celui du Russe. Mais l'Américain a déjà été désigné : il s'appelle Richard Holden.

WASHINGTON

Harold J. Berringer – J pour Josuah – passait dans les milieux amis et même parmi ses proches parents pour un fonctionnaire exemplaire. Il travaillait dans les services de la direction fiscale des U.S.A. au plus haut degré de ce domaine redouté, ce qui lui conférait une certaine auréole qu'il entretenait de son mieux. Dans le quartier de Rosslyn où il possédait une jolie maison blanche, du style colonial, on le saluait avec un certain respect et une impression de sécurité intérieure à la pensée qu'il occupait une place aussi lourde de responsabilités.

Ce que l'on ignorait, c'est qu'en fait son activité à Washington ne consistait nullement à veiller à la rentrée des impôts ; au contraire, il faisait partie d'une troupe qui dévorait un bon paquet des redevances fiscales, sans que pour autant ces chiffres parussent dans aucun plan d'organisation étatique sous leur destination réelle. D'ailleurs, Berringer n'allait à son bureau que pour « la galerie ». Il traversait le gigantesque immeuble en toute sécurité, du pas nonchalant des hommes solidement établis puis, dans une arrière-cour, il s'installait dans une grande voiture noire qui l'attendait, mettait des lunettes noires et s'éloignait par une porte latérale de la haute direction du service des Impôts.

Cela se passait chaque matin. Le soir il revenait, garait sa voiture dans la cour, traversait posément le grand hall d'entrée et quittait la direction, tout en saluant aimablement de tous côtés, sous l'aspect du respecté Harold J. Berringer.

Ses collègues avaient parié comme quoi même les siens ignoraient ce qu'il faisait, toute la journée, car il avait aussi une jolie femme et des enfants âgés de dix-sept, dix-neuf et vingt et un ans. Nul ne pouvait gagner ce pari, car les questions eussent démasqué et révélé le vrai visage de Berringer, ce qui pouvait être catastrophique.

Harold J. Berringer était chef de section de la C.I.A. Il avait son bureau dans une partie spéciale des services secrets U.S. Il était renseigné au sujet de certaines questions que le président des États-Unis ignorait en partie, il commandait à une troupe d'agents triés sur le volet, endurcis, et on lui confiait des missions qui éveillaient toujours le sentiment qu'on allait se brûler le bout des doigts.

Berringer avait trouvé une solution élégante à trois cas brûlants parmi lesquels le cas fameux des espions atomiques, que l'on avait pu échanger plus tard contre trois agents américains arrêtés en Union soviétique... en silence sans le concours de la presse ou de la télévision, presque amicalement.

Le bureau de Berringer consistait en une vaste pièce au Pentagone de Washington. De sa fenêtre, il voyait loin, jusqu'aux Arlington Farms et par les jours exceptionnellement clairs il apercevait à l'horizon Rosslyn où il habitait. Cette contemplation semblait l'inspirer : un regard par la fenêtre lorsque se présentait quelque affaire épineuse et aussitôt il lançait des étincelles, bouillonnait d'idées. C'est à peine si l'on eût reconnu le paisible Harold J. Berringer qui, le soir venu, rentrait posément au foyer par la grande porte du temple fiscal.

Parfait camouflage, remarquaient ses collègues, c'est le parangon des caméléons.

Ce jour-là, Berringer était assis à son immense bureau presque toujours vide. Il lisait un document contenu dans une mince chemise avec quelques feuilles de papier à lettre. C'était la traduction d'un message par télex. Il appela par l'interphone un homme qui entra comme sur commande, sans frapper.

Il n'est pas difficile de faire le portrait de Ric Holden.

Il existe aux U.S.A. une certaine catégorie d'hommes que l'on voit partout : cinéma, télévision, journaux illustrés, affiches publicitaires. Grand, l'air sportif, le menton carré, les épaules larges, les dents étincelantes, provoquant la fonte de n'importe quel blindage et mettant simplement les femmes en pièces détachées. Sa chevelure était à *demi courte* ce qui est autre chose que *demi-longue*. Car *demi-court* est un palier transitoire vers la *crewcut*, coupe des marins, telle que beaucoup de G.I.'s la choisissent de préférence. Elle permet de remarquer un crâne aux contours harmonieux, mais on voit aussi que sur ce crâne croissent des cheveux blonds cendrés qui, si on les laissait pousser, formeraient rapidement une forêt impénétrable.

Les hommes ainsi faits ont toutes les chances. Elles leur échoient comme si leur vie durant il leur était donné de secouer les arbres aux fruits dorés du Jardin des Hespérides. Aussi Richard Holden n'avait-il jamais eu à se préoccuper de son confort quotidien. Il en allait autrement de sa profession. Après ses études, il avait d'abord été officier. Naturellement, dans l'infanterie de marine, dans le corps spécial, dont on dit qu'il bénéficie de l'entraînement le plus brutal.

À la fin de son service, Holden se trouva devant le problème posé par la voie qu'il choisirait pour marcher vers l'avenir. Ce fut à ce moment-là que Harold J. Berringer se trouva sur son chemin lors d'une « party » tandis qu'il rendait visite à son oncle de Washington.

— Ric, lança Berringer en manière d'introduction, j'apprends que

vous cherchez un job ? J'aurais quelque chose pour vous !

Holden serra la main de Berringer. Celui-ci lui donna alors l'adresse de son bureau qui suscita chez Holden une grimace déçue :

— Le Pentagone ? Rien pour moi, Berringer, je veux ma liberté.

— Vous l'aurez, Ric ! Et vous l'aurez même au point de souhaiter un jour une place au coin du feu...

Il y avait cinq ans de cela. Ric Holden avait été rendre visite à Berringer au Pentagone et au bout d'une heure il quittait ce bâtiment ayant accepté le job le plus complexe mais aussi le plus dangereux de ce monde.

Il fut envoyé dans une série d'écoles, apprit tous les trucs de son métier et reconnut après deux ans de cet entraînement que l'école des Marines était un jeu d'enfant, comparé à ce qu'on lui avait fait subir au cours de ces vingt-quatre mois de « mise au point ». Par contre, Ric retourna à Washington muni des meilleurs certificats d'aptitude qu'on eût octroyé depuis dix ans à un homme de la C.I.A. Berringer rayonnait. Son flair pour trouver des individus convenant à une situation, à une mission, était infaillible.

Holden devint agent spécial. On le jeta en plein dans le grand cauchemar des U.S.A., le contre-espionnage dirigé contre l'Union soviétique. Il y débuta par un coup de maître en arrêtant l'un des attachés commerciaux de l'ambassade soviétique, auquel il tendit le piège d'une fausse boîte aux lettres, le retourna et fournit à Berringer des informations concernant des plans soviétiques en vue d'un sabotage aux U.S.A. en cas de conflit. À quatre reprises, Ric Holden fut envoyé lui-même en Russie, à Leningrad, à Moscou, enfin à Tachkent et Samarkand. Deux fois comme exportateur, deux fois comme touriste, chaque fois sous un nouveau nom avec un physique métamorphosé. Partout où il se rendait, il laissait derrière lui une petite cellule d'agents qui livrait des informations et qui, selon la loi du fractionnement des cellules, se multipliaient sur place.

— Asseyez-vous, Ric, dit Berringer en continuant la lecture de son télex. Avez-vous bien déjeuné ?

— Parfaitement, Sir...

Holden jeta un regard à la pendule électrique posée sur le bureau de Berringer : 10 h 28.

— Vous connaissez Munich ?

— Non.

— C'est réparable. Vous avez été jadis un grand joueur de basket. Nous allons vous envoyer aux Jeux Olympiques de Munich. Ric, qu'en pensez-vous ?

Holden ne savait que répondre à cette offre, mais il en vint rapidement à la conclusion que les Russes envoyant à Munich des membres du K.G.B. il était naturel que les U.S.A. y introduisent en

contrepoids des hommes de la C.I.A. en tant qu'entraîneurs, masseurs, reporters, soigneurs...

— Ce serait un voyage intéressant, dit enfin Holden. Mais en ce qui concerne l'activité soviétique, est-ce que la section Europe à Paris n'est pas particulièrement compétente ? Les gars qui sont à Paris pourraient travailler pour une fois et cesser de se cramponner aux jupes des femmes. D'ailleurs, qu'attend-on des Soviétiques ? Aux Jeux Olympiques ils rafleront la plupart des médailles, mais du point de vue de l'*agent* ce job est crevé.

Il prit une cigarette dans une boîte de cuir placée devant lui et Berringer lui donna du feu. Il existait entre eux une certaine confiance, une insouciance nonchalante, qui n'est possible que lorsque chacun est absolument sûr de l'autre.

— Ric, lisez-moi ça ! — Berringer passa le mince dossier à travers la table. — J'ai reçu cela hier soir, envoyé par notre ambassade à Bonn, par l'entremise du ministre de l'intérieur jusqu'au Service central. Lisez tranquillement.

Berringer sortit de son bureau une fiole de bourbon et un verre qu'il emplît et but à longs traits. Il semblait avoir le gosier desséché.

Holden lisait.

Après la lecture du second télex, il tendit une main :

— Un verre aussi pour moi, Sir !

Berringer poussa un verre devant Holden qui le vida. Lorsqu'il eut terminé sa lecture, il jeta le dossier sur la table.

— Alors ? demanda Berringer.

— C'est la plus grande imbécillité que j'aie jamais lue. On prend ça au sérieux ? On cherche donc du travail à la C.I.A. ?

— Ric, reprit-il lentement, vous souvenez-vous de votre voyage en voiture à travers le désert de New Mexico ? La route ? Phoenix-Albuquerque-Los Alamos, près du Rio Grande. Il y a de cela près de deux ans. Je fais chercher les documents s'y rapportant, n'est-ce pas ?

— New Mexico, Sir ? Ces dernières années, je me suis rendu au moins quarante fois à Los Alamos : les collègues de la rive opposée l'enveloppaient d'un essaim bourdonnant comme des guêpes autour d'un pain de sucre.

— C'est arrivé sur la route nationale, en plein jour ! Un piège tout ce qu'il y a de primitif : la panne ! Les conducteurs du camion s'appelaient Harold Nimes et Sylvester Paulsen. Depuis lors Nimes souffre d'un léger traumatisme crânien.

— L'attaque du transport de plutonium, Sir !

— Enfin, nous y voilà ! — Berringer s'adossa commodément. — Or, voici que surgissent exactement douze kilogrammes de plutonium sous forme de deux bombes déposées dans les fondations du stade de Munich. Ric, réfléchissez : en Europe, en Allemagne en tout cas,

personne ne peut s'offrir de voler douze kilos de plutonium ! Chez nous seulement, c'est possible parce que nous sommes d'insouciantes idiots. À cette époque-là, le vol fut considéré comme *Top Secret*... et il l'est encore. D'ailleurs, on a oublié cet incident depuis longtemps. On n'a jamais appris quelque chose au sujet de ce plutonium... Mais voici qu'à Munich il se trouve tout à coup enfermé dans du béton. Sans se douter de rien, l'ambassade nous envoie ceci parce qu'elle désire que nous nous mettions de la partie, autrement les Jeux Olympiques seraient supprimés... Qui oserait les maintenir et prendre la responsabilité du sacrifice de 100 000 existences ?

— Pourquoi l'Allemagne ne paie-t-elle pas ces trente millions de dollars ? En tant que nation d'accueil, elle doit assurer la sécurité des Jeux ?

— Qui vous dit que, les trente millions une fois payés, d'autres exigences ne seront pas exprimées ? Avec douze kilos de plutonium fissile introduits dans les fondations du stade, que ne peut-on exiger ? Ce serait le plus grand cataclysme de notre univers depuis la séparation de la terre d'avec le soleil, provoqué par notre plutonium, lequel devait être livré à Los Alamos. Ric... vous prenez immédiatement l'avion pour Munich où vous vous présenterez chez le conseiller criminel Beutels et le chef de la commission spéciale le D^r Herbrecht, ainsi que chez Fritz Abels et vous leur prouverez que vous êtes le meilleur de mes hommes !

— Les fleurs se fanent déjà, Sir...

Holden se versa un grand verre de Bourbon et, tandis qu'il le buvait, Berringer l'observait : « Il est capable de démystifier ce cauchemar, pensait-il. S'il en est un qui en soit capable, c'est lui ! Jamais encore je n'ai vu un homme travailler aussi bien qu'un *computer*. »

— J'ajouterai en marge ceci, Ric, reprit Berringer. Les Allemands ont arrêté un homme, un pauvre diable, une marionnette qui doit servir de brandon pour mettre le feu à toute cette diablerie. Seulement les hommes qui agissent dans l'ombre ont commis une faute : ce Pietro Bossolo, ce pauvre Calabrais écervelé a fait un grand détour pour aller à Munich et avant d'aller d'Alvarengo en Allemagne il vivait à New York comme surveillant dans l'école de sports de Maurizio Cortone...

— Je presserai Pietro Bossolo comme un citron : j'en tirerai bien quelque chose.

— Cheerio ! – Ric but d'un trait son second verre.

— Vous prenez donc le vol pour Munich, Ric ?

— Si vous m'en donnez l'ordre, Sir.

— Je vous le demande. D'ailleurs, vous trouverez là-bas à qui parler. La Sûreté française envoie Jean-Claude Mostelle à Munich et les Russes y seront représentés par Stepan Mironovitch Lepkin.

— Comment ! – Le visage de Ric fut soudain celui d'un enfant devant l'arbre de Noël. – Stepan Mironovitch ! Quel revoir ! Ce joyeux luron du K.G.B. ! Pour une fois, au lieu de travailler l'un contre l'autre nous ferons équipe ! Un bourbon pour fêter ça !

À présent il se réjouissait de voir Munich.

MUNICH-HARLACHING

L'atelier de « photographies de mode et de publicité », ainsi que Helga le désignait pompeusement, restait fermé. Elle avait abandonné son propre studio depuis la disparition de son frère et n'y était retournée qu'une seule fois, afin de confier sa précieuse chatte siamoise à une voisine. Ensuite, elle s'était installée dans le logement de Hans, sous les toits, avec l'intention d'y attendre autant qu'il le faudrait.

Attendre quoi ? Elle n'eût pu le dire.

Le propriétaire de la maison, le marchand de primeurs, Aloys Prutzler, lui tenait compagnie dès qu'il revenait de son bureau situé dans la grande halle du marché de la ville. Il apportait de gigantesques bouquets de fleurs et même le second soir des roses Baccara rouges, disposait sa provende parfumée dans des vases de cristal qu'il allait chercher dans son luxueux appartement et tentait d'alléger l'humeur triste de Helga au moyen de quelques-unes des histoires croustillantes dont il avait le secret.

Il surprit enfin sur ses lèvres un pâle sourire, mais à ce moment-là il sursauta, tandis que retentissait la sonnerie du téléphone – il était tout de même près de 22 heures.

Ce n'était ni la police qui ratissait encore le fond des lacs aux alentours de Munich, ni Bergmann lui-même, mais son rédacteur en chef resté, comme d'habitude, tardivement à son bureau.

— Helga ! lança-t-il, je crains le pire.

— Moi aussi, j'ai mis son logement sens dessus dessous : rien qui puisse servir d'indice valable. Il n'y avait que le manuel de plongée que vous savez. Mon Dieu, c'est incompréhensible. Hans était bon nageur...

— Un courant au fond, une crampe, la rupture du conduit d'alimentation en oxygène... Ciel ! n'anticipons pas... Mais ce que je ne puis admettre, c'est cette disparition sans laisser de traces ! Les noyés remontent à la surface, surtout ceux qui ont revêtu une combinaison de caoutchouc ! Et puis, ses vêtements doivent bien se trouver dans un coin quelconque du rivage ! Si après-demain, on n'a encore rien trouvé, je lance le cri d'alarme en publiant l'annonce de la mise en train d'une campagne de recherche monstre. Ça fera

sensation ! Quelqu'un a dû le voir, tout de même : un homme ne se volatilise pas !

On eût dit que cette conversation avait été enregistrée par une table d'écoute car, une heure plus tard, le conseiller criminel Beutels surgissait dans la Harthausenstrasse, accompagné d'un spécialiste du chiffre, à l'air méditatif.

Ce que Beutels étalait à présent sur le divan du logement mansardé mit Helga dans un état d'effarement pétrifié, digne de pitié, et émut Aloys Prutzler au point qu'il commença à arracher des soupirs de ses talons.

Une combinaison d'homme-grenouille. Un conduit d'aération déchiré. La combinaison tailladée à la hauteur de la poitrine. Preuves d'une tragédie qui s'était déroulée sous l'eau.

— Et... Où est Hans ? demanda Helga résignée, au bout d'un moment.

Beutels haussa les épaules :

— Lui, nous ne l'avons pas.

— Allons donc ! lança Prutzler. Je ne suis pas plongeur mais je sais qu'un mort ne sort pas de lui-même d'une combinaison de plongée !

— C'est juste. – Beutels s'assit dans le fauteuil contre la table. – Le mystère grandit. Nous avons aussitôt fait examiner la combinaison par des experts. La déchirure semble avoir été causée par une hélice de bateau. Possible. Mais en ce cas le corps devrait se trouver encore dans la combinaison tailladée. Rien de tel. Nos hommes l'ont découverte dans les buissons près de Percha, non loin du lac Starnberg. Rien que la combinaison de plongée telle qu'elle est ici ! En bonne logique : Hans Bergmann est sorti de l'eau ayant été *rendu inutilisable en tant que plongeur*. Il a remis ses vêtements et puis a disparu. Sur la terre ferme par conséquent. Pas dans le lac. Y aurait-il une autre explication ?

— Non, dit Helga. – Ses mains glissaient sur le caoutchouc lisse. – Mais qu'est-ce que tout ceci a de commun avec l'Olympiade ?

— Comment l'Olympiade ? demanda Beutels innocemment.

— Hans projetait d'écrire une Olympiastory, prétend son rédacteur en chef.

— Ceci n'a rien à voir avec ce qui nous intéresse. Je me demande ce que l'on peut trouver au fond du lac Starnberg qui soit susceptible de se rapporter à l'Olympiade. – Beutels se réjouit de cette tournure de phrase qui détendait l'atmosphère. – Les recherches se poursuivent, reprit-il, mais elles se compliquent à présent. On peut à la rigueur scruter un lac à fond, mais sur la terre ferme tout s'enfuit aux quatre vents dans l'incommensurable. Actuellement nous ne savons qu'une seule chose : votre frère vit. Du moins il ne s'est pas noyé. Ceci devrait grandement vous tranquilliser... D'ailleurs – Beutels mit en batterie

son sourire à la fois jovial et paternel qui rassurait infailliblement – les journalistes nous ont habitués à pas mal d'incidents. Être journaliste, c'est savoir creuser des dents le massif formidable que constitue la pâte humaine travaillée par son levain...

Ayant avalé deux cognacs offerts par Prutzler, Beutels prit congé. Helga l'accompagna jusqu'à la porte.

Beutels se mit au volant de sa voiture et s'efforça de faire un départ de fringant cavalier, afin d'échapper au regard de la jeune fille. C'était la première fois qu'il avait aussi criminellement menti.

— Un travail magistral, Monsieur le Conseiller ! dit respectueusement l'homme du chiffre assis à côté de lui.

— Quoi ?

— Tout. Elle nous croit.

Beutels inclina la tête. Des rides profondes se creusaient aux coins de sa bouche. Brusquement il eut l'air très vieux.

— Remarquez bien ceci, Schmidtbauer : quiconque possède un riche vocabulaire, et sait s'en servir en chicaneur consommé, est cru immanquablement ; des empires en sont morts ! Ce soir j'ai honte.

CELLULE 14

Bon Dieu, je ne leur ai pas foutu la paix ! Si les gars croient ici qu'ils peuvent me supprimer froidement, ils ne connaissent pas Hans Bergmann. Une cellule de prison n'est pas un moyen suffisant pour me faire taire. D'ailleurs, j'ai arraché du mur le tableau des règlements à l'usage des détenus. Je m'en bats l'œil autant que du beuglement jeté par le gardien-chef : « Nous vous aurons aussi plat qu'une punaise ! »

Une punaise, ça mord... Je ne m'en suis pas privé. À ma façon : j'ai tambouriné des deux poings contre la porte, envoyé des coups de pied. Un concert qui résonnait dans tout le couloir. Personne n'est venu. Naturellement, leur tactique : laissez-le brailler, il se fatiguera... Assez juste. Mais la pensée policière n'a rien de commun avec l'intelligence. Je les ai dépassés en inventant aujourd'hui le « boucan de transition ».

Un quart d'heure de raffut dans tous les registres, tellement que les murs en vacillent... puis une demi-heure de silence total... rassembler ses forces... reprendre du souffle. Après cette pause, à nouveau le grand chahut, le tonnerre de Dieu... ce rythme maintenu pendant toute la journée.

Le surveillant général a surgi quatre fois dans ma cellule, beuglant, le visage d'un rouge apoplectique, roulant des yeux comme un acteur de film muet. À la cinquième visite, il haletait : « Je vous tuerai ! »

Je répliquai sereinement : « C'est précisément ce qui vous est interdit. Je ne puis être puni que disciplinairement et je chie sur vos

punitions ! À vrai dire je devrais vous offrir le plaisir de me punir et déféquer contre le mur ! »

C'est drôle, ça a amélioré le climat. Drôle, parce que le surveillant général a eu l'air de comprendre le mot déféquer. Qu'on ne sous-estime pas la culture de notre police ! D'après ma montre, il était déjà 23 h 19 lorsque le conseiller criminel Beutels pénétra dans ma cellule 14.

— Bergmann, me dit-il tout de go, qu'entends-je ? Vous prétendiez conchier le mur de votre cellule ?

— Je reconnais que je m'exprime avec plus de détours... — Je désignai mon lit de camp d'un geste courtois, mais Beutels resta debout. — Comment exprimer différemment ma protestation contre la détention illégale que je subis ?

— En ceci vous avez raison ! Votre détention est illégale, aussi vrai qu'une bombe tue. Vous n'avez rien fait, nul ne le sait mieux que moi. Vous êtes un garçon sérieux, sans complexe. Vous avez une sœur exquise, intelligente (Comment a-t-il pu connaître Helga ?) et je parie qu'elle fera aussi une grande carrière dans le journalisme. Un garçon riche d'idées ne pourrait craindre quoi que ce soit. Mais précisément, afin que vous ne puissiez trop parler, vous êtes présentement l'hôte de l'État. Je dois vous signaler cependant une petite mais aggravante différence : vous n'êtes pas enfermé ici, votre détention doit uniquement assurer votre sécurité.

— De qui veut-on me protéger ?

— De vous-même : vous êtes sur le point de rédiger le plus formidable article du journalisme de tous les temps mais, simultanément, vous devenez un danger incommensurable pour la multitude humaine. Comment savez-vous que deux bombes atomiques se trouvent dans les fondements du Stade olympique ?

— Aucun commentaire.

— Voyez-vous... c'est la raison pour laquelle vous resterez en ce lieu jusqu'au 27 août !

— Jusqu'à cette date vous aurez à pourvoir au moins trente fois à la réfection de cette cellule !

— Erreur. Les fonctionnaires chargés de votre surveillance seront munis de boules de cire pour l'obturation de leur conduit auditif. Vous resterez parmi vos décombres, entre vos murs conchiés, c'est là le point ultime auquel vous ont amené vos déductions. Tout ce que vous ferez de votre cellule, à compter de ce jour, composera votre confort quotidien. Pour le monde là-haut (il montrait le plafond), vous êtes disparu depuis le lac Starnberg, où l'on a retrouvé votre combinaison de plongée déchirée. Je l'ai livrée voilà un quart d'heure à votre sœur, en manière de preuve à l'appui.

— Monsieur le Conseiller, vous êtes un génie, répondis-je.

Sincèrement j'admire cet homme. Qui sait tout ce qu'il aura raconté à Helga ? Mais un point est acquis : il l'aura quittée rassurée sur mon compte. C'est un satyre paternel. Lorsqu'il prendra sa retraite, un monstre quittera ses activités, un monstre irremplaçable. La grandeur disparaît, ai-je écrit une fois.

— Si je vous nomme mon informateur, serai-je libéré ? demandai-je.

C'était un ballon d'essai. Jamais je ne passerai Gustave à la casserole... Mais je dois faire connaître la vraie grandeur de Beutels. Il secoua lentement la tête :

— Non, dit-il derrière son cigare, vous n'y gagneriez qu'un compagnon de cellule...

— Accepteriez-vous de disputer contre moi une partie de poker mentale, Monsieur le Conseiller ?

— Vous perdriez, Bergmann !

— C'est évident. Vous me mettriez K.O., Monsieur le Conseiller mais j'aurais joué contre vous ! C'est quelque chose. Commençons-nous ?

Beutels aspirait son cigare. Des nuages de fumée bleutée voguaient vers la triste lampe de la cellule plaquée au plafond, afin qu'on ne puisse la briser et s'ouvrir les veines avec l'un des éclats de verre. Les occupants des cellules d'« isolement » ont parfois les idées les plus folles.

— Commencez, vous avez lancé le défi ! reprit Beutels.

— Grand chambardement le 26 août ! Deux bombes atomiques explosent, 100 000 individus, mâles, femelles, rois, putains, commissaires, voleurs et ministres passent de vie à trépas...

— K.O. Bergmann : il n'y aura pas d'explosion atomique !

— N'allez pas me dire que vous les aurez trouvées et désamorcées d'ici là !

— Nouveau K.O. ! Où y a-t-il des preuves de l'existence de ces bombes ?

— Et l'explosion d'« essai » ?

— Ainsi donc vous êtes aussi au courant de cet incident ? Il semble que les murs d'une cellule ne soient jamais assez épais. Le feu d'artifice du parc de stationnement était dû à la dynamite. Pas de plutonium. La dynamite est bon marché à en avoir honte pour une organisation qui menace la société avec douze kilos de plutonium. L'intrus aussi qui a joué au Jupiter tonnant n'est, comme vous, avec votre avis dans *la Presse*, qu'un isolé désireux d'entrer dans le jeu !

— Le « round » n'est pas pour vous. Si cela arrivait, il y aurait encore un homme en marge au courant de cette question *Top Secret*.

— C'est exactement mon avis, Bergmann, vous voilà mal parti. Pourquoi votre informateur n'ouvrirait-il pas, à présent, une nouvelle

brèche ?

Je baissai la tête. Ce Beutels. Avec son sourire paternel, il est capable de semer des doutes entre moi et Gustave ! Et des doutes logiques, ce qui est pire.

— K.O. pour moi ! lançai-je, votre argument est juste. Mais n'espérez pas qu'avec cette épine dans le cœur, je puisse être capable de bavarder à présent. Vous m'avez battu, mais pas encore vaincu.

De belle humeur, son cigare au coin de la bouche, Beutels quitta ma cellule. Le surveillant-chef ferma les portes derrière lui, son regard empoisonné vrillé sur moi aurait dû me tuer.

Beutels, je l'ai déjà dit, est génial. Son coup avait réellement porté. Depuis notre conversation, je me méfie de Gustave. Naturellement, pourquoi n'aurait-il pas enrôlé un autre garçon pendant que je suis maintenu à l'ombre ? Pour la première fois, je suis hanté par cette pensée : pourquoi au fait révèle-t-il tout cela ? Quel avantage en retire-t-il ? À quelle sorte d'homme appartient Gustave ? Est-ce un sadique, un fanatique, un vantard *méconnu*, un anarchiste ou seulement un bavard ?

Minuit était passé depuis longtemps lorsque je sonnai le surveillant général. Il vint, en effet, ensommeillé, hargneux, un mauvais drôle aux manières de Goliath.

— Je voulais vous annoncer, lui glissai-je par le judas, que je renonce à conchier mes murs.

Pan ! Le battant du judas fut repoussé avec fracas.

— J'aurai votre peau ! l'entendis-je brailler dehors.

Les humains sont ingrats. Même les bonnes nouvelles les irritent.

Encore trois mois et demi jusqu'au 26 août.

Impossible de croire que je resterai aussi longtemps dans cette cellule sans devenir fou.

MIDLAND BEACH

Les vieux dictons, surtout s'ils émanent du peuple, contiennent toujours une part de vérité. Aussi a-t-on raison de dire : ce sont les lampistes qui paient.

Ce fut le cas pour Harvey Long. Il se trouva dans la ligne de feu de Jack Platzer. Il faut entendre ceci littéralement : Harvey Long s'en était allé se promener dans le parc de la villa de son maître, lorsque dans un buisson de lilas un « plopp » mat se fit entendre tandis que Long voyait soudain le soleil éclater en mille étincelles. Avant qu'il eût pu s'expliquer cette convulsion de la nature, il tomba sur le dos, mort. Jack Platzer enfonça dans sa poche son pistolet à silencieux, s'élança vers le rivage de la Lower Bay et s'éloigna dans un petit canot

propulsé électriquement qui ronronnait tout bas.

Ted Dulcan ne commit pas l'erreur de donner aussitôt la réplique à Maurizio par l'envoi d'une expédition punitive. D'abord il ne pouvait pas prouver sa culpabilité, bien que ce coup de feu en pleine cible ne pût être attribué qu'à Jack Platzer ; ensuite il était impossible de régler son compte à Cortone dans son fief nommé « École de Sports ». Il provoqua cet abandon de la protection chez l'ennemi de la manière la plus raffinée : il renvoya Lucretia Borghi à Cortone.

Naturellement elle ne rentra pas au bercail de son plein gré. Elle ne se doutait même pas de quelque chose, lorsque Dulcan au bord de sa piscine – son coin de prédilection – avait mélangé un cocktail, déposé un baiser sur sa nuque et caressé ses seins en disant tendrement : – Il est incroyable pour moi, à présent, de penser que tu pourrais un jour n'être plus auprès de moi !

— En voilà des idées, chéri ! avait répliqué Lucretia. Tu es un homme merveilleux. Je t'aime. Le temps devrait s'arrêter.

— À qui le dis-tu ! pensa Dulcan. – Mauri et moi, nous voici devenus sexagénaires, une raison pour vivre désormais plus tranquilles. Mais ce que Mauri a mis en œuvre, là-bas, à Munich, m'incite à me comporter une fois encore comme si j'avais trente ans ! Ainsi, remontons le cours du temps ! – Bois, Baby, Cheerio !

Il vit sans émotion Lucretia boire le cocktail à petites gorgées... un mélange corsé de rhum et de gin qui masquait le goût plus amer des vingt gouttes incolores que Dulcan avait élégamment ajoutées à la mixture.

Au bout de cinq minutes, Lucretia s'endormit. Elle dormait si profondément que Dulcan, lorsqu'il tira un coup de feu tout près d'elle, en direction du jardin, eut un haut-le-corps à la voir demeurer absolument immobile. Bertie Housman qui, depuis la mort de Harvey, était sans cesse présent, s'élança dans le hall de la piscine, une mitraillette sous le bras.

— Quinze gouttes suffisaient, remarqua Dulcan. Bertie, si elle ne devait plus se réveiller ?...

— Quiconque respire se réveillera.

— Formule commode : et si elle cessait de respirer ?

— Avec vingt gouttes ce serait anormal.

— Lucretia est une personne délicate, Bertie.

— Elle est plus résistante que nous deux réunis. Une nature de chat.

— Si tu rencontres Cortone, fais semblant de ne pas le voir, Bertie. On n'envoie pas de galion chargé d'or au fond, lorsqu'on peut le remorquer dans son havre personnel. Ne parlons pas de ses sbires...

Pour Jack Platzer, ces paroles sibyllines signifiaient une condamnation. Il en avait le pressentiment car, depuis son retour de la Lower Bay, il restait tapi près de Cortone comme un chien de garde. Il

faisait surveiller toutes les issues de l'École des Sports par des garçons sûrs de la classe de tir qui savaient viser et faire feu plus vite que Housman ne clignait de l'œil. L'enseignement que l'on recevait chez Cortone, au stand de tir, était célèbre à New York.

Dulcan regarda sa montre.

— Allons-y ! dit-il.

Aidé de Housman, il souleva le beau corps qu'ils prirent l'un et l'autre sous le bras comme un rouleau et le portèrent dehors.

— Cortone va la rosser à mort, dit Housman, tandis qu'il montait aux côtés de Dulcan dans une voiture de livraison peinte en blanc de la « Latteria Italia ».

— Je ne le crois pas. – Dulcan chaussa son nez de lunettes d'or modernes aux verres hexagonaux. À soixante ans même la vue d'un héros sicilien faiblit. – Cortone lui baisera les pieds, la jettera dans un bain, la giflera, puis la prendra dans son lit. Chez lui les deux sentiments les plus dangereux se fondent en un seul : passion d'amant et complexe de paternité. Cela rend aveugle.

Le transport laitier qui, dans la circulation dense de la soirée, roulait vers Manhattan et au-delà vers Brooklyn, n'avait rien qui le fit remarquer. Les camions laitiers de la « Latteria Italia » faisaient partie du visage mouvant de la ville. D'ailleurs, l'être humain est de nature trop naïf pour deviner, derrière une portière de camion laitier, une jolie femme assommée par un narcotique.

Vers 22 h 17, Dulcan et Housman déchargèrent la séduisante Lucretia devant une porte latérale de l'École de Sports de Cortone. Puis Dulcan appela son ami d'enfance d'une cabine téléphonique en ville.

— Mauri, dit-il aimablement, voici que chez toi les orangers commencent à fleurir ! Va donc voir derrière ta porte n° 7 !

— Les oranges me donnent des brûlures d'estomac. – Cortone appuya sur un bouton. À présent, la conversation était branchée sur un haut-parleur et Platzer qui, assis dans un fauteuil, parcourait un magazine, pouvait tout entendre, – Que veux-tu ?

— Je tiens ma promesse. L'ineffable Lucretia est de retour chez toi.

Cortone brisa le crayon qu'il tenait à la main et regarda fixement Platzer auquel il adressa un signe de tête. Mais Platzer paraissait soudain sourd à toute invite ou ses jambes avaient une crampe. Il resta assis.

— Où est-elle ? demanda Cortone d'une voix rogue, la sueur au front, auquel collaient ses cheveux blancs.

— Devant la porte n° 7. Elle attend. Bien qu'elle soit enveloppée d'un manteau de zibeline, elle pourrait prendre froid sur le sol bétonné...

— Qu'as-tu fait de Lucretia, porc ? gémit Cortone. Ted, je te jure

par la mémoire de ma mère que je révère comme la Madone : si je découvre que Lucretia...

— Halte ! (La voix de Dulcan devenait dure.) Ne prends pas ce ton-là avec moi, Mauri. Je ne le mérite pas. Lucretia t'est rendue et tu peux bien penser qu'elle n'est pas revenue tout simplement de son plein gré, comme elle est venue me trouver inopinément l'autre fois... Je t'ai proposé une affaire et je me comporte en partenaire « coulant ». Tu as donc Lucretia, je me vois donc attribué une part de 50 % dans ton entreprise, munichoise. Reste dans ta peau, Mauri, je sais combien tu es attaché à Lucretia.

Cortone jeta le récepteur. Jack Platzer, affalé dans son fauteuil, le considérait de ses yeux de chien fidèle, mais pleins d'une instantane prière.

— Porte 7, dit Cortone.

— C'est un piège ! C'est sûrement un piège !

— Va voir, Jack, prends avec toi trois tireurs d'élite !

Comme Platzer allait encore parler, il fit un geste qui rompit l'entretien. Au-dessus de la racine de son nez, se creusait une ride féroce. Il était inutile de discuter davantage. Cortone était bon, un Boss grandiose, un chef génial, mais il possédait l'impitoyable dureté de ceux qui, aux alentours de l'Etna, luttent depuis des générations avec le volcan en ignition et rebâtissent toujours sur ses flancs, car ils aiment ce monstre, qui les recouvre de cendres et de lave.

Platzer se leva. Il ne croyait guère aux pressentiments, mais les pas qu'il allait faire lui semblaient les plus difficiles de son existence.

Tandis que Cortone attendait impatiemment dans son gigantesque bureau et marchait de long en large, avec une surprenante élasticité en frappant ses poings l'un contre l'autre, tout en s'imaginant la manière dont il accueillerait Lucretia et la châtierait, un drame hâtif se déroulait dans l'arrière-cour de la porte n° 7.

Jack Platzer était allé chercher les quatre meilleurs tireurs de la garde personnelle de Cortone. Leur travail consistait habituellement à surveiller les transports avec lesquels Cortone assurait la livraison de tout ce qui contribue à rendre la guerre aussi totale que possible. Lorsque les rebelles au sud du Soudan avaient besoin de balles, de grenades, Cortone les leur livrait. Si les Tupamaros boliviens suppliaient qu'on leur procure des lance-mines, Cortone entendait leurs prières. Chaque fois quelques hommes à la parole laconique, mais d'autant plus vigilants, accompagnaient ces transports, livraient la marchandise contre argent comptant et propageaient la renommée de Cortone, celle d'être un partenaire d'une correction mieux que pénible.

Accompagné de ces hommes de main, Platzer se tenait derrière la porte n° 7 et réfléchissait. Il connaissait parfaitement la disposition des

lieux de l'autre côté de cette porte. Une route étroite, de hautes maisons, des lanternes suspendues à des chaînes d'une maison à l'autre, aucune affiche lumineuse, un quartier résidentiel des plus mélancoliques. Exactement en face de la porte se trouvait le n° 48. Au rez-de-chaussée, un magasin de chaussures, au-dessus six étages d'appartements. Premier étage le vernisseur Broddon, second le mécanicien Mr. Hunius, troisième la veuve Amelia Parson, quatrième le tailleur Wilmes, cinquième deux frères Tony et Bill Paterson, danseurs d'un night-club de basse catégorie, l'un et l'autre pédérastes. Sixième enfin, Lucius Hornbard tapissier-rembourseur dans la fabrique de mobilier Hollard & Sons.

La porte d'entrée ne comportait aucune encoignure où l'on pût se retrancher. La lanterne suspendue à la chaîne tendue en travers de la rue se trouvait placée exactement au-dessus du n° 7.

— Ouvrez ! commanda Platzer.

La porte poussée brutalement, le battant alla frapper le mur extérieur. Devant le seuil, dans un précieux manteau de martre saphir que Cortone lui avait offert pour son anniversaire, Lucretia se trouvait étendue de tout son long.

— Rentrez-la ! dit Platzer.

Il se trouvait encore sur le seuil dans l'ombre, bien à couvert.

Comme pour ramasser un paquet, les quatre hommes se penchèrent vers Lucretia, s'en emparèrent et la portèrent entre eux à l'intérieur de la maison. Nul ne les déranga. Le silence dans la rue était presque celui d'une nuit de Noël.

L'espace d'une seconde Platzer commit une faute. Nul ne sait pourquoi. Avant de refermer la porte il lança, le temps d'un éclair, un regard circulaire de belette en direction de la rue. Cela suffit.

Comme Harvey Long, Platzer aussi s'étonna de voir le monde brusquement sortir de ses gonds. Il n'entendit pas même une légère détonation, il n'éprouva pas consciemment la douleur qui se vrilla dans sa cervelle... Lorsque la balle perça sa boîte crânienne – preuve qu'elle avait été tirée de haut – elle détruisit aussitôt le centre sensitif de son cerveau. Jack Platzer mourut miséricordieusement.

Lorsque les six tireurs d'élite, ayant pris d'assaut la maison du n° 48 arrivèrent enfin au sixième, chez l'ouvrier tapissier, Lucius Hornbard, ils virent un homme tremblant et pâle, assis sur le tapis avec une grosse bosse au front :

— Épargnez-moi ! cria-t-il, je n'ai pas un dollar ! Je suis un petit artisan ! Sur qui avez-vous donc tiré ?

Bertie Housman qui avait ouvert une porte du grenier s'était déjà volatilisé dans la nuit.

Peu après, le téléphone sonna chez Cortone. Il était facile de savoir d'avance quel serait l'interlocuteur du maître de maison.

— Nous sommes quittes ! dit Dulcan sur le ton d'une conversation amicale : — Œil pour œil, dent... C'est un jeu bien connu dans notre vieille patrie. Comment va Lucretia ?

Cortone grinça des dents :

— Elle dort dans mon lit ; combien de temps restera-t-elle sans connaissance ?

— Jusqu'à demain matin. Cette nuit, il faudra te contenter de la regarder. Mauri ?

— Oui ?

— Devons-nous continuer ainsi ?

Cortone ne répondit pas. Dulcan savait que son partenaire nageait dans un océan de plans vengeurs. Était-ce raisonnable ? À soixante ans, encore la guerre ?

— Mauri, reprit-il d'une voix insinuante, il ne nous reste plus que dix ou quinze ans... Qu'est-ce que quinze ans ? Pourquoi ne pas nous entendre ?

— Pourquoi ne m'as-tu pas rendu Lucretia ainsi qu'il avait été convenu, c'est-à-dire à l'Hôtel Sheraton ?

— Elle hésitait. Dès que je lui en parlais, elle se mettait à chialer. Et pour tenir ma parole envers toi, j'ai dû...

— Quand ? demanda Cortone d'un ton sec.

Dulcan interrompit aussitôt son verbiage méridional. Le mot *quand* représente la question la plus complète. Elle éclaira la situation.

— Demain, dîner au Hilton ? Au grill hongrois ?

— D'accord. Seul !

— Naturellement, seul. Puisque nous sommes amis...

Cortone termina la conversation sur une sorte de grognement assez semblable à un soupir.

MOSCOU

On avait vite fait d'oublier Afanasi Alexandrovitch Abetjev. Il portait des lunettes aux verres non sertis protégeant des yeux d'un bleu délavé, un peu somnolents, au regard toujours triste. On eût juré : ce pauvre garçon a les poumons atteints. Être si pâle, effondré, ravagé, silencieux... Prenez garde, il va tomber et rendre l'âme. Vous souvenez-vous de ce pauvre Prokori Stepanovitch ? Un gars comme un chêne qui brusquement s'est ratatiné avec une tête pas plus grosse qu'une souris et les yeux au fond de deux cavernes : il a toussé très fort, craché du sang et... c'en était fait de lui ! Oui, voyez-moi Afanasi Alexandrovitch Abetjev, ce pitoyable petit frère qui assurément ravale sa toux afin que nul ne puisse entendre comment la mort s'en donne à cœur joie dans les cavernes de ses poumons.

Ils se trompaient tous. Afanasi jouissait d'une excellente santé. Il n'était pâle que parce que le bureau 14 de la section III était son univers ou pour plus d'exactitude les *trois quarts* de son univers. Car un quart appartenait à sa femme Vera Antonovna et à ses six enfants, superbes exemplaires de la nouvelle génération socialiste soviétique.

Du matin à 7 heures jusqu'au soir à 10 heures, Abetjev restait assis dans son bureau 14 de la section III, téléphonant, déchiffrant télégrammes et messages radio. Il y répondait par de nouveaux messages, organisait, ordonnait, enfermait des dossiers secrets dans des coffres blindés, coinçait chaque jour vers 11 heures du matin sous son bras une serviette rouge et se rendait chez son supérieur le général Piotr Nikoforovitch Norin pour lui faire son rapport.

Abetjev avait l'un des postes les plus lourds de responsabilités, dirigeant une section des missions spéciales au K.G.B. :

Il organisait des sabotages en Europe de l'Ouest. Camarades, c'est une tâche presque incommensurable !

Parlons-en tout de suite : cela n'a rien d'infamant. Chaque État qui se respecte entretient des colonnes d'agents et de saboteurs. Cela fait partie du bon ton, des bonnes relations entre voisins. Si de temps à autre on découvre un nid de ces hommes d'honneur peu voyants et vêtus de gris, sans grand éclat on les échange amicalement contre ses propres espions et l'on reprend ce petit jeu. La politique serait fade, si un espionnage bien organisé n'y mettait un peu de piment.

Afanasi Alexandrovitch était un homme du métier fameux dans son rayon d'activités. Le général Norin dit un jour dans un cercle d'amis intimes : « S'il nous fallait dérober le caleçon de Nixon, Afanasi Alexandrovitch le lui retirerait du derrière sans qu'il s'en aperçoive. »

— Il faut donc s'en mêler, disait Abetjev le jour même où il avait reçu le télex de l'ambassade soviétique, envoyé de Rolandsek sur le Rhin. — Ce cas est fou ? Mais qu'est-ce qui n'est pas fou en ce monde, Camarades ? Songez donc : dans les fondations du Stade olympique de Munich reposent, attendant leur mise à feu par l'électricité, deux bombes atomiques ! Les Allemands croient à cette bouffonnerie. Quant aux Français, Américains, Anglais, Italiens et Canadiens, ils ont été avertis, question ultra-secrète comme on pense, mais qui donc se montrera volontiers le cul nu ? La question pour nous, Camarades : qu'allons-nous faire ? Feindrons-nous de croire à cette plaisanterie ? Ou déclarerons-nous que l'Union soviétique considère comme absurdes de telles menaces ?

Aucun de ceux qui avaient été réunis par Abetjev ne répondit. D'ailleurs, celui-ci ne s'attendait à aucune prise de position de la part de ses collaborateurs ; aussi leur annonça-t-il ce qu'avait décidé le général Norin après une conférence-éclair avec le ministre de l'intérieur :

— Camarades, il s'agit de passer aux actes, il y a déjà eu à Munich une explosion dite de « mise en garde ». Il existe évidemment des forces occupées à saboter les Jeux. Je propose donc la création d'un comité qui aura pour seul objet la sécurité des Jeux Olympiques. Réfléchissez-y. Vous entendrez encore parler de moi...

Cela s'était passé au cours de la matinée, peu après le rapport fait au général Norin. Deux heures plus tard, lorsque Abetjev eut envoyé par radio en Allemagne toutes les directives se rapportant à l'installation de ses agents, il fit un numéro de téléphone et dit :

— Faites venir Lepkin.

Mes amis, ce Stephan Mironovitch Lepkin mérite qu'on le considère de plus près.

C'était un commandant ukrainien qui avait un poste au grand quartier général, l'un des meilleurs de l'école de guerre de Frounse, un camarade qui était sûr de devenir général en chef jusqu'au jour où quelqu'un – nul ne sait qui – découvrit qu'il pourrait se montrer fort utile dans les Services secrets. Il fut détaché, passa par la rude école des académies du K.G.B. à Moscou, Vinnitza et Irkoutsk et réussit brillamment à tous les examens. Finalement il fut lancé en parachute en plein cœur de la Taïga, sans arme, n'ayant sur lui qu'une hache et un couteau. Au bout de deux mois, il réapparaissait, bien nourri, joyeux comme s'il revenait de vacances, seulement avec une barbe hirsute et une peau tannée qui le métamorphosaient en personnage de vieux conte russe. Bref, ce Stepan était un type formidable, bien trop valeureux pour devenir un jour général commandant de corps d'armée et aller s'agrir au loin dans quelque garnison.

Lepkin visita le monde entier : Amérique, Australie, Amérique du Sud, Europe, Afrique, qu'y a-t-il encore ? Ah ! les pôles Nord et Sud, mais ceux qui connaissent bien la situation savent qu'il n'y a rien à attendre des Eskimos sur le plan politique. Par contre, Lepkin surgissait partout où bouillonnait des courants politiques dont les bulles éclataient. Il ne se donnait même pas la peine de jouer à l'homme venu de l'ombre – non il se montrait, développant toute sa taille, élégant, bon vivant qui attaquait les femmes avec le même succès que ses adversaires politiques. On disait de lui que le coût lui donnait toujours ses meilleures idées. C'était sans doute exagéré, mais Lepkin n'en avait pas moins laissé dans cent vingt-huit pays des liaisons amoureuses, pourtant, remarquons-le, sans aucun scandale à la clé et il trouvait chez ses maîtresses maison toujours ouverte, s'il le désirait, et cela dans cent vingt-huit pays !

Camarades, qui oserait l'imiter ? Abetjev lui-même, mari modèle, père de six enfants, considérait parfois avec une secrète envie ce petit frère si élégant, qui portait des chaussures italiennes, des complets anglais, des cravates allemandes, des chemises chinoises. Lepkin avait

les mains manucurées et il se faisait même rogner les ongles des orteils... à Berlin, Rome ou Paris. Une aura parfumée l'enveloppait, d'une senteur poivrée, émanant de ses vêtements discrètement vaporisés.

— Qu'est-ce qui vous fait puer ainsi, Stepan Mironovitch ? lui avait lancé une fois Abetjev.

À quoi Lepkin avait répondu gravement :

— C'est du « Roi, des fleurs », Camarade !

Abetjev avait fait la grimace et changé de sujet.

— Connaissez-vous Munich ? demanda à brûle-pourpoint Afanasi Alexandrovitch lorsque Lepkin se fut assis à son bureau.

— Je m'y suis déjà rendu une fois, Camarade, vous le savez.

Naturellement Abetjev le savait, mais c'était son habitude de questionner toujours, afin de trouver dans la réponse qu'on lui ferait la confirmation de ce que sa mémoire avait accumulé.

— Êtes-vous assez bien informé concernant l'Ouest pour vous charger d'une mission plus importante ?

— Je ne suis pas dépourvu d'intuition, d'ailleurs il existe en Allemagne des plans pour chaque ville. Ils sont d'une exactitude accablante.

— Lisez-moi ce compte rendu, Stepan Mironovitch !

Abetjev passa en travers de son bureau le mince dossier rouge. Lepkin s'absorba dans la lecture des télégrammes, télex et des comptes rendus qu'Abetjev avait rédigés en conclusion. « Même lorsqu'il lit il fait penser à un lévrier, remarqua intérieurement Abetjev lorsque Lepkin après un temps très court déposa le dossier sur la table ; sans doute, lit-il une ligne avec chaque œil, c'est-à-dire deux lignes à la fois ? Ce n'est possible qu'ainsi !

— Qu'en pensez-vous, Camarade Commandant ? lança-t-il.

— Me permettez-vous de répondre par une question : une catastrophe provoquée de la sorte est-elle techniquement possible ?

— Nos experts atomistes répondent oui. Mais l'Allemagne ne possède pas de bombes atomiques. Ainsi le plutonium ne peut-il provenir que de deux côtés : les États-Unis ou la Chine.

— Ou l'U.R.S.S.

— Stepan Mironovitch, vous avez l'humour macabre !

Abetjev dissimulait sa surprise. Depuis des heures, il retournait le problème en tous sens et cette pensée ne lui était pas venue.

— Avez-vous entendu parler de la disparition chez nous de douze kilos de plutonium ?

— Non, Camarade Colonel. Mais tel incident aurait-il eu lieu en Amérique ou en Chine, la radio ne l'aurait certes pas proclamé... chez nous non plus... on avale bien des couleuvres en silence.

— Oui ! Mais cela se sait toujours. Partez pour Munich et relevez

les traces ! – Abetjev savait qu'il demandait presque l'impossible. Mais s'il existait quelqu'un capable d'éclairer la situation ce serait Lepkin. – Souvenez-vous : le 26 août tout ce qui se trouvera dans le stade et aux environs volera dans les airs. Cela me serait indifférent si nos meilleurs sportifs ne devaient pas s'y trouver ainsi que des membres du comité central du Parti... Votre tâche consistera à empêcher cette explosion.

— Le plus simple serait encore de ne pas aller à Munich et de renoncer aux Jeux !

Abetjev dévisagea Lepkin comme s'il venait de prendre, grâce à quelque tour de magie, le visage même de Staline.

— Comment un Russe peut-il avoir cette pensée ? Ne pas y prendre part ! Nous avons toutes les chances de remporter la plupart des médailles et vous parlez de nous retirer de la compétition, Stepan Mironovitch ?

— Comment réagissent les autres États ?

— Les U.S.A. envoient un expert, la France aussi. On ne sait rien des autres. En Allemagne, une commission spéciale de cent cinquante membres est au travail.

— À quoi sont-ils parvenus ?

— À rien.

— Vous espérez davantage, Afanasi Alexandrovitch ?

— Oui. C'est la raison pour laquelle je vous envoie sur les lieux, Lepkin. Stepan Mironovitch, votre mission est peut-être la plus importante jamais confiée à un homme en Russie. Maintenez la paix et la sécurité à Munich. Au revoir.

Lepkin quitta le bureau 14 avec le sentiment de jouer sa vie dès cet instant. Il s'arrêta au milieu du corridor, jeta un regard par la fenêtre vers la rue pleine d'animation, crispa ses paupières et avança la lèvre inférieure dans une moue de défi.

La neige fondait à Moscou. Un vent tiède venu des steppes du Sud soufflait à travers les rues métamorphosant cette splendeur de gâteau saupoudré de sucre en amas grisâtres, en flaques. Sous les roues des autos des fontaines jaillissaient et les piétons sautillant comme des agneaux, juraient, brandissaient le poing, secouaient la boue de leurs vêtements.

« À 17 h 15, un Antonov décollera de Sheremetyevo pour Prague, pensait-il. De Prague je rejoindrai Munich. Alors commencera cette grande lutte au fond du pétrin... Je n'ai rien en main qu'un ordre ! »

Un ordre en Russie c'est à la fois le ciel et l'enfer.

La commission spéciale et le Comité Olympique National délibéraient une fois de plus au sujet des mesures qui s'imposaient face à une menace terrifiante.

Il n'y avait qu'une alternative : ou l'on cédait en payant trente millions de dollars ou il fallait annuler les Jeux Olympiques. Le président du Comité Olympique considérait la première solution comme la plus acceptable. C'était aussi l'avis de toutes les personnalités présentes sauf le secrétaire d'État du ministère des Finances, qui demanda non sans quelque logique :

— Et ce serait à *nous* de payer tout cela ?

— Il s'agit de cent cinq millions de D.M., répondit Beutels en mâchant son cigare brésilien, or l'Olympiade a coûté déjà le double de ce que les devis prévoyaient ; par exemple, le fameux toit-vélum, au-dessus du grand stade des courses, avait été prévu comme devant coûter dix-huit millions. À présent que ce toit est en place, avec ses 8 300 plaques de verre acrylique, que coûte-t-il en somme ? Cent soixante-cinq millions. Le chiffre prévu presque multiplié par dix ! Ne cherchons pas comment on en est venu à ce résultat aberrant... ni quelle main dans cette affaire a graissé la patte d'un autre... ne cherchons pas, mais sacrebleu !... — Beutels frappa du poing sur la table des séances — à ce compte-là, on ne devrait pas y regarder de si près, lorsqu'il s'agit de la vie de 100 000 personnes et même, convenons-en, de l'avenir de l'Europe de l'Ouest ! Messieurs, je tiens cette discussion pour tellement honteuse, que je me refuse à y prendre part plus longtemps !

Beutels se leva et quitta la salle des séances accompagné d'un silence atterré. Seulement, lorsqu'il eut refermé la porte, le préfet de police prit la parole d'un air embarrassé :

— Je vous demande pardon, Messieurs. Le conseiller Beutels est d'un caractère un peu vif mais je me range à sa manière de voir : dans notre situation, la question d'argent ne devrait plus entrer en considération !

Beutels était enchanté de l'effet causé par son algarade avec le cercle « sénile » ainsi qu'il désignait le Comité. Ce coup d'envoi était évidemment nécessaire. Le temps s'écoulait, cent cinquante hommes parcouraient la région du stade coiffés de casques jaunes, comme des clowns, et munis de compteurs Geiger qu'ils promenaient partout, vainement, là où des bombes pouvaient être encastrées dans le béton des fondations. Même l'appareil français émettant des rayons X capables de pénétrer le ciment ne pouvait percer les 35 mètres des pieux en ciment armé.

Payer et attendre, telle était la solution à laquelle était parvenu Beutels. Et se taire, éviter de semer la panique qui, d'ailleurs, coûterait des milliards.

Beutels pénétra dans son bureau et constata qu'il ne s'y trouvait pas seul. Un grand jeune homme au large sourire se leva d'un fauteuil en lançant aussi peu protocolairement que possible :

— Hello ! Charmé de vous voir !

Beutels ne partageait pas cet enthousiasme :

— Comment êtes-vous entré ?

— Par la porte : je suis un individu normal.

— Pourtant vous pouvez lire sur la porte : renseignements, bureau 109.

— Je déteste les détours. Je suis Ric Holden.

— Je l'ai deviné. – Beutels fit un signe d'accueil, s'installa à son bureau : – Vous avez un don de voyance ?

— Comment cette pensée vous est-elle venue, Sir ?

— Je ne puis demander que le concours d'un homme doué de capacités surnaturelles. La commission spéciale compte cent cinquante membres. Que prétendez-vous faire en tant que 151^e de cette conférence ?

— Développer la signification d'une *trace*, Sir.

Ric Holden s'assit. Beutels jeta son cigare du Brésil et chercha une cigarette Brissago : danger ? Mais comment un Américain s'en douterait-il ?

— Vous auriez relevé une *trace* ? Intéressant. Vous avez peut-être aperçu nos bombes lorsque votre avion a survolé le stade ? Comme des sous-marins dans la mer, en quelque sorte, ou des ruines de l'antiquité dans les campagnes... On a même relevé des pistes d'atterrissage de certains astronautes venus d'une étoile voilée plus de 2 000 ans. Compliments, Mr. Holden : où sont ces engins ?

C'était un ton de pamphlétaire mais qui trahissait une extrême déception. Ric Holden à son tour alluma une cigarette :

— J'ignore où elles sont actuellement, dit-il, mais je sais où elles étaient.

— Alléluia ! – Beutels poussa son appareil téléphonique au travers de son bureau : – Téléphonez immédiatement !

— À qui ?

— Au pape : annoncez-lui ce miracle !

Ric Holden posa ses mains sur le téléphone. Les moqueries de Beutels ne l'irritaient pas. Comment aurait-on su en Allemagne ce qui en Amérique figurait parmi les documents les plus secrets ?

— Connaissez-vous New Mexico ? lança-t-il.

— Oui, grâce à Karl May. C'est là que vivait Winnetou, répondit Beutels mordant.

— C'est aussi là que se trouve Los Alamos, le premier centre de recherches atomiques des U.S.A. C'est à Los Alamos que les premiers essais d'explosion nucléaire souterrains et aériens eurent lieu pendant

la guerre. Los Alamos est le centre où furent construites les bombes de Hiroshima et de Nagasaki. Aujourd'hui Los Alamos est l'un des nombreux centres atomiques.

Beutels jaugea Ric Holden d'un regard brusquement éveillé.

— À Los Alamos on s'est aperçu de la disparition de douze kilos de plutonium... dit-il à mi-voix.

— Non ! — Ric Holden eut un sourire radieux d'adolescent. — Au cours du transport de Phoenix à Los Alamos, douze kilos de plutonium disparurent. On ne les a jamais retrouvés. C'est une affaire *Top Secret*. Le F.B.I. et la C.I.A. ont, cette fois-là, perdu toute trace. Un vol génial, simple d'ailleurs, qui ne fut possible que du fait de l'insouciance avec laquelle on transporte chez nous par monts et par vaux des matières explosives qui peuvent bouleverser l'univers. Je vais vous raconter ce film, Sir.

Beutels écouta en silence.

— La Mafia ? jeta-t-il, lorsque Ric Holden eut terminé son récit.

— Non, nos hommes de confiance ont fait savoir qu'on s'était trompé à cet égard. Ce n'est pas le Syndicat. Aussi avons-nous dressé l'oreille lorsque nous avons appris, par votre gouvernement, ce qui se passe ici. Bref, il nous manque douze kilos de plutonium, par contre à Munich les fondations du stade en recèlent subitement la même quantité. N'y a-t-il pas là un rapport logique ?

Beutels répondit d'un signe de tête en désignant à nouveau le téléphone.

— Appelez !

— Le pape ? demanda Ric Holden avec une grimace sarcastique.

— Non, vos supérieurs : dites à votre chef : ce vieil âne de Beutels vous remercie et s'avoue battu !

Holden repoussa le téléphone et tendit une main par-dessus la table.

— Pour une loyale collaboration, Sir ?

— Je nourris quelques préventions contre les *supermen*, mais vous, je vous serre sur mon cœur.

Par l'étreinte de leurs mains, chacun comprit que l'autre avait conscience que jamais encore deux hommes n'avaient accepté une aussi rude tâche.

— Quand arrive le Français ?

— Jean-Claude Mostelle, envoyé par la Sûreté, travaille depuis dix heures déjà dans le stade. On a commencé par lui remettre un casque jaune d'ouvrier en manière de camouflage.

Beutels lança un bref éclat de rire à la pensée de ce qu'il appelait : l'organisation de l'imbécillité.

— Et le Russe ? Mon cher camarade et adversaire Stepan Mironovitch Lepkin ?

— Il est en route et va arriver ici. Vous connaissez Lepkin ?

— Et comment ! — Holden se frottait les mains. — Quelles retrouvailles ! Pour la première fois depuis que nous nous connaissons, celles-ci ne se feront pas sur quelque scène politique. Notre dernière rencontre eut lieu à Beyrouth, à l'Hôtel Saint-Georges, où nous avons bu ensemble un moka accompagné de pâtisseries au miel. Il conseillait les rebelles jordaniens, moi le gouvernement. Nous nous entendions à ravir. Presque chaque soir nous nous rencontrions dans les bordels les plus chics. Voilà qui assoit une amitié ! — Holden se pencha en avant. — Puis-je commencer mon travail, Sir ?

— Ici ? Chez moi ? Que voulez-vous ?

— Pietro Bossolo, ne l'avez-vous pas emprisonné ?

— Par quelque tour de bâton. Ce garçon proteste de son innocence avec une véhémence, une opiniâtreté dignes d'un meilleur sort. Depuis, il célèbre la Madone par des chants calabrais. Un pauvre diable inoffensif, Holden, un appeau placé par notre adversaire !

— Nous verrons bien. — Holden retira de sa manche le second lapin magique : — Pietro Bossolo était encore, il y a moins de deux ans, à New York.

— Nous le savons, dit Beutels en proie soudain à un pressentiment : — À Boston.

— New York ! Et il travaillait chez Maurizio Cortone.

— Je ne connais pas celui-là...

— Je vous envie. — Ric Holden se leva. — Selon nos conceptions particulières, un policier allemand vit constamment en congé...

C'était une phrase comme Beutels en assenait volontiers et celui-ci se promit de la resservir à sa façon lors de la prochaine conférence du Comité à la préfecture de police.

Pietro Bossolo fut retiré de sa cellule.

MUNICH-RIEM

Stepan Mironovitch Lepkin atterrit à 22 h 32 avec un avion de ligne en provenance de Prague.

Dans le hall de l'aérogare de Riem, il fut accueilli par Ivan Prokojevitch Smelnovski. Celui-ci sous le nom d'Anton Harlinger, vivait à Schwabing comme peintre, travaillant pour son propre compte. Il était des quelques Russes capables d'employer le dialecte bavaïse et ne se faisait pas remarquer lorsqu'il pénétrait dans une brasserie, pour y discuter politique par-dessus sa chope de bière. Sa mission consistait à tâter le pouls de l'opinion publique, en particulier d'étudier ses tendances favorables à l'Union soviétique, son attitude à l'égard de la politique de l'Ouest du gouvernement et la propagation

d'un « revanchisme » silencieux. Smelnovski/Harlinger établissait des statistiques selon ses conclusions à la manière de toutes les institutions chargées de ces sortes de recherches. Ce n'était pas une occupation dangereuse, mais elle ajoutait, pour l'aréopage du Kremlin, une petite pierre de plus à la mosaïque reconstituant l'image de l'Allemagne.

— Heureux de vous voir, Stepan Mironovitch, dit Smelnovski en lui prenant des mains sa petite valise en cuir de porc choisie à Paris, une création de Cardin.

Comme on sait Lepkin était un artiste en fait de bien-vivre, un garçon de la génération qui a assisté à la grande guerre nationale, dont le père est mort à Minsk, et qui, chaque fois qu'on le questionnait sur sa manière de concevoir l'existence, répondait : « J'ai mérité de vivre à une époque de paix relative. N'attendez pas de moi que je pense à la manière de nos pères. Je sers notre peuple, je suis russe, mais je pense selon des critères cosmopolites. »

— J'ai souvent souhaité connaître le grand Lepkin, dit Smelnovski tandis qu'ils s'en allaient vers le parc de stationnement où était garée sa petite Renault.

Un peintre modeste tel qu'Anton Harlinger ne peut pas s'offrir une Mercedes, non plus une Ford ou une Opel. La fidélité au style de leur personnage était le principe fondamental que devait respecter tout bon agent secret.

— Vous voici donc satisfait, Ivan Prokojevitch ?

— Je vous croyais plus âgé ? Où descendez-vous ?

— À l'Holiday Inn. – Il jeta un regard à sa montre également choisie à Paris au royaume magique de Cartier et réfléchit brièvement. C'était un joli garçon ce Lepkin. L'œil bleu, le cheveu blond, de stature puissante, plus nordique que russe, seules ses pommettes saillantes faisaient allusion aux vastes steppes et à certain ancêtre qui avait dû y surgir, montant un petit cheval rapide dans sa chevauchée vers l'Ouest. – Commençons par nous rendre à la préfecture de police, je veux présenter tout de suite mes devoirs à ce Tovaritch Beutels.

Il advint ainsi que Beutels, au beau milieu de l'interrogatoire de Bossolo, gesticulant comme un dément, reçut cette annonce du portier :

— Il y a là un Russe qui veut vous voir, Monsieur le Conseiller.

— Lepkin est arrivé, dit Beutels à Ric Holden.

— À présent, vous n'en croirez pas vos yeux ! lança Holden avec un large sourire. Lepkin réduit à néant l'image que les Allemands se font de la Russie !

Lepkin s'arrêta sur le seuil et ne feignit pas sa surprise de trouver déjà Ric Holden à Munich. Puis il tendit les bras et avança vers lui avec un sourire radieux :

— Quelle joie, mon ami !

Ils s'embrassèrent trois fois sur la joue à la mode russe et Beutels se demanda s'il bénéficierait également de cette démonstration de bienveillance qui, d'avance, lui répugnait.

Lepkin n'était vraiment pas un Russe soviétique conforme au cliché bien connu. Jusque-là Holden voyait juste. Mais ces échanges de baisers entre hommes semblaient par contre à Beutels désagréablement typiques. Beutels était anxieux de connaître l'opinion de Lepkin, concernant la menace atomique. Comment envisageait-il son activité ici, à Munich, où cent cinquante spécialistes travaillaient dans une obscurité totale ?

Tandis que Holden et Lepkin exprimaient leur satisfaction réciproque de se retrouver, Pietro Bossolo était assis, l'œil aux aguets, sur une chaise contre le mur et, manifestement, il redoutait de nouvelles difficultés.

Beutels, fidèle à sa promesse, l'avait fait relâcher dans l'espoir que Bossolo mettrait ses hommes, qu'il avait chargés de sa surveillance, sur une nouvelle piste. Après tout, il devait recevoir l'argent qui lui revenait pour son équipée d'homme-grenouille...

Mais Bossolo ne broncha pas, resta dans son baraquement, reprit son travail aux armatures pour le béton armé et cessa d'encaisser les dons bénévoles en faveur des Veuves et des Orphelins. En ceci, les Cortone-teams avaient rapidement réagi – enfin il se comportait le plus discrètement possible.

Mais aux yeux de Beutels rien n'était plus suspect que cette attitude : – Je le ferai cuire dans son jus ! déclarait-il à Abels. C'est un Méridional, lorsque la soupe bout par trop fort chez ces gens-là, le couvercle est projeté en l'air avec fracas. J'attends cet instant. Bossolo a une bonne voix... je veux l'entendre chanter.

On vint arrêter Bossolo sur le chantier, on le retira d'un échafaudage où il était occupé à préparer une armature de fils d'acier autour de laquelle on coulerait du béton. Sur le chemin de la prison, il ne cessa de crier et de mendier en réclamant un avocat, il invoqua la Madone, la chargeant de faire éclater son innocence. Puis il se jeta à plat ventre sur le sol et pleura. C'était une comédie que Beutels considéra presque avec autant d'intérêt qu'un dramaturge de métier jusqu'à l'instant où Bossolo donna des signes de lassitude : il se jeta sur son lit de camp dans sa cellule et se mit à s'adresser à voix haute à son père, au loin, en Calabre... Mélodie larmoyante. Beutels dut reconnaître que des natures plus tendres que la sienne pouvaient en être impressionnées et capituler.

— Où dois-tu retirer cet argent ? demanda-t-il.

Bossolo le regardait d'un œil humide de chien battu mais il ne répondit pas...

— Quel est le montant de la somme ?

Bossolo ne desserrait pas les dents.

— Bon, mon garçon. Nous te gardons ici jusqu'à ce que tu retrouves la mémoire.

— C'est illégal ! lança Bossolo fatigué.

— Comment oses-tu invoquer la loi, alors que tu la violes toi-même ? Ton cas autorise ton arrestation en dehors de toute légalité ! Ainsi, Pietro, un peu de bonne volonté !

Bossolo se taisait. Il croisa les mains sur son ventre tandis que Beutels sortait de la cellule et se mit à prier. « Madona mia... écoute-moi... ouvre-leur les yeux... délivre-moi de leur iniquité... »

— Il mérite un grand prix de comédie, reconnu plus tard Beutels en s'adressant à Abels. On trouverait difficilement une telle intensité d'interprétation sur une de nos scènes internationales...

À présent la situation se gâtait davantage – Bossolo en avait l'intuition. Que viennent faire les Russes ici ? Depuis une heure il combattait pied à pied contre Ric Holden. On avait prononcé le nom de Maurizio Cortone et Bossolo avait affirmé n'avoir jamais entendu parler de ce personnage. D'ailleurs, il n'avait jamais travaillé dans une école de sports à New York. Il avait gâché du béton à Boston, il n'en démordit pas.

Lepkin tendit la main à Beutels qui la saisit avec empressement, heureux d'échapper aux embrassements. Aussi parfaitement qu'il s'exprimât en anglais, Lepkin se mit à parler allemand presque sans accent, peut-être l'eût-il pris pour un Allemand de Prusse-Orientale ou un Balte...

— Mon gouvernement se réjouit de vous être utile, dit Lepkin selon la formule consacrée. – Il sortit une enveloppe de son portefeuille. – Voici mes références, Monsieur le Conseiller.

Beutels prit la lettre qu'il déposa sans l'ouvrir. Geste de confiance auquel Lepkin répondit aussitôt :

— Mes collègues ont sûrement déjà recueilli des renseignements intéressants. Puis-je vous prier d'en prendre d'abord connaissance. Dans l'éloignement où nous nous trouvons – il eut un sourire charmant – Moscou est en effet bien loin, nous nous sommes fait une théorie basée sur quelques toutes premières informations ! Si cette menace est sérieuse...

— Elle l'est ! coupa Beutels.

— En ce cas, deux pays seulement pourraient être considérés comme les fournisseurs des auteurs de cette menace : la Chine et les U.S.A.

— Bravo ! Mais il existe une troisième grande puissance atomique ! lança Holden.

Lepkin répondit par un signe de tête et poursuivit :

— C'est l'argument que j'exprimais à Moscou. Mais il ne nous manque pas douze kilos de plutonium. Nous ne pouvons songer à poser cette question à la Chine. Quelle est la situation en ce qui vous concerne, Tovaritch ? Parlez, nous sommes entre nous.

— On nous a dérobé, voilà quelque temps, douze kilos de plutonium, dit Holden tranquillement, je viens de le révéler à M. Beutels. Ainsi nous voyons clairement la direction à prendre.

Lepkin parut des plus satisfaits. Son regard tomba sur Bossolo, ramassé sur lui-même comme un lapin de garenne face à un serpent :

— Qu'est-ce que cela ?

— Pietro Bossolo. Vous trouverez des renseignements le concernant dans les dossiers qui vous seront remis, Lepkin. Il nous vient de New York, en passant par la Calabre, il a débarqué ici. Spécialiste en béton armé à la construction du Stade olympique.

— Je viens de Boston ! protesta Bossolo, je n'ai jamais vu New York !

— Ça arrive... – Lepkin avança d'un pas vers le Calabrais. Son visage lisse aux pommettes saillantes avait l'impassibilité d'un masque. – Nous avons arrêté un homme originaire de Kazan, mais il ne se souvenait que de Novgorod d'où il venait, prétendait-il. Une mémoire affaiblie, Petit Frère... Nous l'avons envoyé dans un sanatorium, dans les mines de Cap Dechnev... Sa guérison fut étonnante. Il se souvint de certains faits qui n'avaient jamais eu lieu... Comme thérapeutique on lui ordonna douze heures par jour à casser les pierres dans la galerie de mine, un litre de soupe aux choux, une heure de gymnastique au grand air à – 45 degrés. Sa guérison fut immédiate : il connaissait chaque rue de Kazan...

Bossolo bondit, pâle et tremblant de tout son corps :

— Je proteste ! – cria-t-il d'une voix stridente. – Ses yeux de chien clignotaient de peur. – Nous ne sommes pas en Russie ! Vous ne pourrez pas me traiter ainsi ! Je fais appel aux Droits de l'Homme ! Au secours ! Au secours !

Sa voix se brisa. Beutels se détourna. Il ignorait ce « degré » dans un interrogatoire même s'il s'agissait du pire criminel...

— Pourquoi Cortone t'a-t-il envoyé à Munich ? demanda Ric Holden d'une voix posée.

— Je ne connais pas cet idiot de Cortone ! pleurnicha Bossolo.

— Encore ces trous de mémoire ! – Lepkin secoua la tête. – Petit Frère, tu retourneras en cellule. Réfléchis bien. Demain matin, nous reprendrons cette conversation et alors... – Il ajouta en italien à l'extrême affolement de Bossolo : – Prie la Madone... Demain matin tu

auras besoin de sa protection...

Tremblant, le front penché, le cœur débordant d'angoisse, on ramena Bossolo au sous-sol. Il pleura toute la nuit...

Hans Bergmann l'entendit dans sa cellule et frappa contre sa porte en appelant le surveillant de service. Mais nul ne s'inquiéta de lui.

DANS LE CORRIDOR

Ce fut pur hasard si Ric Holden et Helga Bergmann se rencontrèrent et firent connaissance. Mais ces sortes de hasards ont de tout temps transformé la vie des individus et parfois même changé la face du monde.

Pendant toute la matinée Holden avait étudié des dossiers dans le bureau 110, petite antichambre du conseiller Beutels. Depuis la menace initiale, ces documents s'étaient accumulés, en petit nombre, mais régulièrement. Il n'y trouva rien de neuf, beaucoup de détails inutiles, beaucoup de recherches vaines, d'ailleurs Beutels lui avait dit en lui remettant ce fatras : « Si vous y trouvez le moindre indice valable, je n'ai été qu'une bête depuis quarante ans que je suis spécialiste de la criminalité ! » Stepan Mironovitch avait emmené des photocopies de tous ces documents à l'hôtel Holiday Inn. Pour lui le cas eût été vite réglé, si on l'avait laissé seul avec Bossolo. Mais on était loin de la Loubianka, à Moscou...

Lepkin dit à Smelnovski venu le voir à l'Holiday Inn :

— Les bombes viennent d'Amérique, Camarade. Cette supposition doit être une probabilité sérieuse. Un certain Maurizio Cortone semble intéressé dans cette affaire. Il faut dire à nos hommes de New York de s'occuper de ce Sicilien. Il doit être possible de faire parler quiconque est doué d'une voix. Vous chargez-vous de cela ?

Smelnovski ayant acquiescé d'un signe, avait pris congé. Par un réseau de lignes téléphoniques connu de quelques initiés, parvint à New York l'ordre de surveiller Cortone. Surveiller dans ce cas précis signifiait : aucun ménagement même en pays étranger, les intérêts de l'Union soviétique sont directement menacés.

La similitude d'appréciation de Lepkin et de Holden apparut aussi à cet égard. Holden télégraphia également à Washington, à la centrale de la C.I.A., qu'il valait mieux s'emparer de Cortone aussitôt, avant que les Russes n'entrent en action.

Tout était donc en train. Beutels l'expliqua au préfet de police en ces termes : « À présent, c'est presque devenu une affaire américaine ! Nous avons seulement chez nous le lieu de la catastrophe, mais cela suffit ! »

Lorsque Ric Holden sortit de son bureau afin de se rendre au Stade

olympique, il se heurta à une jeune personne qui paraissait aussi pressée que lui.

— Quel élan irrésistible vous anime ! lança Holden en retenant Helga Bergmann qui voulut passer devant lui après un pas de côté. – Arrêtez un instant, vous m’avez défoncé les côtes...

Puis il arbora son irrésistible sourire, ce rayonnement conjugué des yeux, des petites rides, des dents, auquel une femme ne pouvait résister que douloureusement si elle voulait sincèrement éviter ce piège que lui tendait le charme masculin. Helga d’ailleurs s’immobilisa. Mais le « rayonnement » de Holden ne l’émut pas. Elle était accoutumée à une autre sorte de beauté masculine. Les garçons qui posaient devant sa caméra lui avaient appris ceci : plus le gars est beau, plus il appartient à l’homosexualité.

— Faites-vous masser ! lança-t-elle à Holden sur un ton railleur, et envoyez-moi la note !

— Votre adresse ?

— Vous êtes policier ?

— Ça dépend de ce que l’on entend par là !

— Je n’ai pas le temps de deviner vos énigmes. Je vais chez le conseiller Beutels.

— Mon ami Beutels : il vous attend ?

— Votre ami ? Comment cela ? Je ne vous ai jamais vu ici !

Helga Bergmann considéra ce grand garçon aux cheveux taillés en brosse, bien découpé dans son costume de sport, puis elle dit :

— Vos platitudes sont écœurantes. Vraiment si je le pouvais j’avalerais un bon cognac pour m’en remettre.

— Je vous invite ! Le vieux Beutels ne boit que du jus de groseille. Y allons-nous ?

— Oui, au bureau 109. J’ai bien d’autres préoccupations.

— Je me charge de vos préoccupations : elles deviennent les miennes. Venez ! – Holden ouvrit toute grande la porte du bureau 110 et attira Helga à l’intérieur. – Je n’ai pas de cognac, mais un excellent bourbon.

— Le whisky a le goût d’une marinade de vieux gant de cuir...

— C’est lorsqu’il est le meilleur !

Holden éclata de rire. Il était irrésistible et Helga sentit s’éveiller sa curiosité. Elle s’assit et regarda Holden emplir de whisky un verre à eau, qu’il lui apporta.

— Vous avez l’intention de m’empoisonner ? dit-elle en y trempant les lèvres... Infâme ! Êtes-vous un collègue de M. Beutels ?

— J’ai été mis au courant de tout.

— À mon sujet aussi ?

— Bientôt. – Holden parcourut du regard l’élégante silhouette de sa chevelure à la pointe des pieds, un regard qui transperçait Helga

comme un rayon laser. – Je me fais de vous une idée très précise...

— Je suis Helga Bergmann.

— Ah ! oui... Helga. – Ric lui reprit le verre des mains et but lui-même un long trait de whisky. – Je m'appelle Richard Holden... les bons amis disent Ric, les très vieux amis Ricky.

— Nous ne dépasserons pas l'appellation de Mr. Holden, s'il vous plaît... – Helga évitait de regarder son rayonnant visage. Sa vue l'irritait. – Avez-vous retrouvé mon frère ?

— Non, répondit Holden honnêtement, absolument aucune trace. Où peut-il être ?

— C'est ce que vous devez trouver, il me semble.

— Et c'est ce que nous saurons. Mon ami Beutels m'a prié hier seulement de le seconder dans sa tâche. Je suis venu de Washington. Racontez-moi tout.

— Vous êtes américain ? demanda Helga inquiète.

— Vous y voyez un inconvénient ? Soyez tranquille, je suis même vacciné... Parlez-moi de votre frère.

Il écouta Helga sans l'interrompre. Bien qu'il eût voulu lui poser une foule de questions tandis qu'elle parlait. En même temps, il s'étonnait de ce que Beutels eût laissé de côté ou négligé certains faits... Ou était-ce volontairement. Pourquoi ?

— Puis-je vous poser des questions ? dit-il lorsque Helga lui eut tout raconté. – Mais tout d'abord : vous êtes une fille qui a du cran. Vous ne restez pas dans un coin à pleurnicher, vous avez pris le parti de rechercher la vérité.

— Les compliments ne me sont d'aucune utilité ! répliqua Helga amère.

Holden fit signe qu'il la comprenait.

— Votre frère voulait écrire un article sur les Jeux Olympiques ?

— Oui, c'est ce que prétend son rédacteur en chef.

— Il a disparu avec une combinaison de plongée que l'on a retrouvée sur la rive du lac de Starnberg.

— Oui.

— Vous avez apporté au journal un avis rédigé en ces termes : « Nous remercions l'honorable inventeur », et jusqu'à présent vous ignorez la signification de ce message ?

— Oui.

— Il y a ici un point obscur. Cet avis était une réponse codée, destinée à l'exacteur, il se trouve répété plusieurs fois dans le dossier où il est également noté que l'on a reconnu en Helga Bergmann la jeune fille qui a remis cet avis. Mais personne ne me l'a dit : On vous a entourée d'une zone de silence. Pourquoi ? Connaissez-vous un certain Pietro Bossolo ? demanda encore Holden.

— Non. Qui est-ce ?

— A-t-on trouvé l'équipement d'homme-grenouille au lac Chiem ou au lac Starnberg ?

— Au lac Starnberg.

— Il n'y a pas là une erreur ?

— Aucune erreur.

— Étrangeté n° 2. Bossolo a été immergé dans le lac Chiem et il n'y a là qu'un saut logique jusqu'à Hans Bergmann qui, tout à coup, emprunte aussi une combinaison de plongée et prend le large... Votre frère savait-il quelque chose de certaine menace ? S'est-il jeté dans une aventure journalistique qui l'a dévoré sur-le-champ ? Fut-il la première victime ? A-t-il succombé au rêve d'un reportage sensation à l'échelle mondiale ?... Mais le morceau était trop gros, il n'a pas pu l'absorber et même a été écrasé sous son poids... Comment Beutels n'a-t-il pas eu cette pensée qui s'impose ?

« C'est un peu embrouillé tout cela, ne trouvez-vous pas ? conclut Holden en vidant son verre. J'ai l'impression que votre frère pourchassait une information qui *ne devait pas en être une*. C'est à partir de *ce fait* que toute l'histoire devient tragique.

— Vous... vous croyez qu'il est mort ? dit Helga à voix basse.

Holden s'attendait à la voir pleurer, mais il se trompait encore à son sujet. Elle se raidit seulement, son visage prit une gravité qui l'embellit beaucoup. Elle le fascinait soudain et il se dit qu'il n'avait peut-être jamais rencontré de fille ayant un tel rayonnement : un volcan dans une banquise.

— Par le mot tragique, je ne voulais pas dire mortelle, expliqua-t-il.

Il arrive que certaines personnes se fourvoient par hasard ou le sachant dans un cul-de-sac qui, en fait, aurait dû être inaccessible. Le plus souvent c'est le « cabinet des horreurs » surtout lorsqu'il s'agit d'une chambre secrète.

— Hans ne s'est jamais occupé de politique.

— Mais de l'Olympiade.

— Ça en a l'air. Nul n'en sait rien. – Helga désigna son verre. – Encore une gorgée, dit-elle en levant les yeux, voulez-vous,... Ric ?

— Je retrouverai votre frère ! – Il resta debout devant elle et, la tirant par les bras, la fit lever du fauteuil où elle s'était assise. Ils se trouvaient tout proche l'un de l'autre, leurs haleines se confondaient, leurs regards se heurtaient. – Irons-nous déjeuner, maintenant ?

— Oui.

— Avez-vous confiance en moi ?

— Peut-être.

— Il le faut, Helga. Nous aurons à traverser ensemble un enfer des plus brûlants...

Dans l'après-midi même, Holden alla trouver Beutels dans son bureau. Le « vieux », comme il l'appelait, travaillait avec acharnement

sur un plan du Stade olympique. Les experts y avaient marqué les points où deux bombes auraient pu être enfermées dans le béton : pratiquement c'était partout.

— Je suis à la recherche d'un certain Hans Bergmann, dit Holden sans préambule.

— Moi aussi ! répliqua Beutels sèchement.

— Sa sœur est passée chez moi.

— Gentille fille, n'est-ce pas ? Holden, on ne m'a pas assez dit que vous attiriez les filles comme le miel attire les mouches ! – Puis il devint grave et déposa son crayon rouge. – Ne lui donnez pas d'espoir, Holden. Vous connaissez le métier comme aucun autre. Bergmann passera pour disparu jusqu'au 27 août.

Ric Holden comprit.

LE GRILL-ROOM HONGROIS

Il ne faut pas s'imaginer que les gangsters sont inaccessibles aux raffinements. Al Capone et Lucky Luciano étaient de fins gourmets. Les frères Genna appréciaient les costumes bien coupés, les chaussures faites de deux cuirs contrastant et Dillinger se faisait manucurer. Maurizio Cortone et Ted Dulcan avaient les mêmes goûts et cela dès le début de leur amitié, dans le pauvre village de Randazzo, au pied de l'Etna : ils aimaient les jolies femmes et les mets très épicés. Reconnaissons que ce sont là deux agréables « hobbies » qui, si on n'en abuse pas, n'ont-aucun effet nocif, car les bons dîners se digèrent et l'on finit par rompre avec les plus jolies femmes... Il ne faut à l'égard des uns comme des autres qu'une certaine persévérance or ni Cortone ni Dulcan n'en étaient dépourvus.

Ce soir-là – le soir même où Ric Holden sur la ligne téléphonique de l'ambassade U.S. à Mehlen, près de Bonn, faisait un rapport à son supérieur au physique anonyme, Harold Josuah Berringer – se rencontraient comme convenu Cortone et Dulcan dans le cadre du Grill Hongrois de l'Hôtel Hilton. L'un et l'autre avaient revêtu leur plus élégant smoking, étaient seuls, n'avaient pas défait l'arme qu'ils portaient en bandoulière sous leur veste, mais avaient glissé en plus dans leur poche un petit revolver, vrai jouet ayant une grande puissance de feu.

Il convient de ne faire confiance à personne, pas même aux amis d'enfance, surtout pas à ceux-là car ils en savent trop sur votre compte. Tel était l'un des enseignements que Cortone avait recueillis au cours des années. Il en conservait trois autres toujours présents à sa pensée : Sois toujours le plus rapide des deux... L'intelligence a plus de prix que les muscles... Enfin, savoir attendre est la vertu des sages.

C'est à l'aide de ces trois principes de base qu'il avait établi son existence féodale. Il savait d'ailleurs que Dulcan partageait les mêmes opinions. Ainsi ne s'étaient-ils jamais causé réciproquement aucun tort, n'empiétaient jamais sur le domaine de l'autre ou s'entraidaient même dans les situations critiques... jusqu'au jour où Lucretia étant venue troubler cette longue entente osa pénétrer sur les terres de Cortone.

« Il est devenu fou ! » disait Cortone à Bill Smith, un garçon filiforme à la tignasse rousse, couvert de taches de rousseur et originaire d'Irlande, qui, après la rapide disparition de Platzser, avait pris sa place de garde du corps.

Le Grill Hongrois du Hilton jouit d'une grande réputation. Serveurs en costume de paysans hongrois, orchestre bohémien, langoureuses mélodies, il y avait de quoi se sentir le cœur envahi de romantisme.

Cortone, dès qu'il pénétra dans le restaurant, aperçut Dulcan déjà assis à une table dans un coin. Dulcan portait un œillet blanc à la boutonnière. Cortone un œillet rouge et il ne put se défendre de sourire en constatant la similitude de leurs goûts et quelque chose comme un sentiment de mélancolie s'empara de lui. Souvenirs de la patrie sicilienne où tous deux, pieds nus, ils volaient les touristes dès l'âge de cinq ans.

En proie à ces souvenirs, Cortone s'approcha de la table. Dulcan se leva. Il était poli. Son visage au nez romain luisait, car il avait abrégé son attente en buvant des apéritifs.

— Mauri, mon ami, dit-il dans un élan, tu es superbe ! Permets-moi de t'embrasser !

— Tiens ta gueule, Ted ! gronda Cortone. Voilà trente ans que je déteste les paroles inutiles. Une seule question : Faut-il que *cela* continue ?

— Quoi, mon cher Mauri ?

— Faut-il continuer à décimer réciproquement nos hommes ?

— J'ai des propositions concrètes à te faire.

— Refusé !

— Dînons d'abord.

En silence, Cortone et Dulcan absorbèrent le repas opulent commandé par Dulcan. Ce ne fut qu'au dessert, une salade de fruits flambée à la liqueur d'abricot, selon la mode hongroise, que Cortone reprit la parole. Il se cala commodément dans son fauteuil en pliant sa serviette.

— Lucretia te déteste.

— C'est sa marotte. Il semble qu'elle te haïssait aussi dernièrement. La haine est pour elle un stimulant. Avec une bonne haine dans le dos, son bas-ventre se révèle particulièrement mobile.

— On devrait t'abattre sans attendre davantage, Ted.

— Pourquoi ? — Dulcan eut un large sourire. Il commanda du champagne. — Maurizio, laissons Lucretia de côté, reprit-il, elle ne rapporte pas d'argent et ne fait qu'en coûter quelque peu. Lorsque nous parlons ensemble, il doit en résulter une affaire. Songe à Randazzo...

Cortone fit une grimace douloureuse. Les souvenirs d'enfance... impossible de s'en défaire. Où y a-t-il un Italien qui loin de son pays n'en rêve point ?

— L'affaire de Munich est entièrement mon œuvre ! Je n'ai pas besoin d'un associé.

— Mais tu as besoin de quelqu'un qui te procurera des alibis.

— Pourquoi des alibis ?

— Veux-tu rester à New York lorsque commenceront les Jeux Olympiques ? Veux-tu faire encaisser les trente millions par quelqu'un d'autre ?

Cortone se taisait. Ce problème l'avait préoccupé dès le début lorsque ce D^r Hassler, habitant Munich-Solln, lui avait fait la plus démente des propositions qu'un criminel eût jamais conçue. Cortone ayant évoqué la question de la remise de l'argent, le D^r Hassler lui avait répondu : « Je m'en charge. Ayez confiance en moi. Je ne veux pas un sou de cet argent qui vous appartiendra sans qu'on y fasse aucun prélèvement. Je n'ai plus besoin d'argent, ce projet représente d'autres valeurs pour moi. Je m'occuperai aussi de la livraison de l'argent. Livrez seulement les deux bombes atomiques. »

Cortone avait eu confiance en ce lointain D^r Hassler, cet inconnu. Chose étrange, il ne sentait aucun risque à traiter avec lui. Un fou, avait pensé Cortone simplement. D'autres valeurs... Il n'y en avait pas pour Cortone... Aussi s'était-il entièrement consacré aux transactions de ce chantage et il avait volé le plutonium dans le désert, établi son laboratoire souterrain, transporté les bombes sur un yacht privé jusqu'en Europe et les y avait débarquées sur une côte déserte du Portugal. De là, le D^r Hassler avait pris en main la dernière partie du transport jusqu'à ce que quatre couleurs de béton calabrais eussent introduit les dangereux œufs d'acier dans les fondations du Stade olympique de Munich. Auparavant, on les avait enfermés dans un coffre de plomb afin que les allumeurs à impulsion électrique restent à l'abri de l'humidité. C'était une réalisation dont Cortone était fier.

— Un certain D^r Hassler se charge de recueillir l'argent... dit-il enfin.

— Je sais. — Dulcan éleva sa coupe de champagne et en but une gorgée. Le champagne était glacé et très sec, un délice après ce dîner hongrois fortement épicé. — Mais tu ne connais pas ce D^r Hassler ?

— Seulement par les lettres qu'il m'a adressées et par une communication téléphonique. Je ne l'ai jamais vu.

— Maurizio, mon vieux gars ! — Dulcan secoua la tête, effaré : — Autrefois, tu ne te serais pas laissé faire de la sorte !

— Lorsqu'il s'agit d'un projet de cette dimension, la confiance doit en être la base, gronda Cortone. Ce D^r Hassler ne me prend pas d'argent...

— Prétend-il.

— Il l'a prouvé.

— Il attend ses trente millions.

— Pour me les remettre.

— Comment ?

Cortone eut une moue de défi. Dulcan le poussait dans ses retranchements. Il ne posait pas de questions directes, ce qui eût été plus facile... il voulait l'entendre dire par Cortone.

— J'irai naturellement à Munich, dit-il sur un ton de colère... à temps.

— Et partout où tu surgiras, tu peux avoir besoin de produire des alibis. Un bon alibi vaut autant qu'une tranche de vie ou une bonne participation dans une affaire... C'est mon langage, Mauri. Le projet de Munich est trop vaste pour un homme seul... d'ailleurs nous sommes de vieux compagnons...

Cortone éleva la main. Aussitôt Dulcan interrompit le flot de ses paroles.

— Ted, cesse de chanter faux. J'ai des questions à te poser. Le Syndicat est-il au courant ?

— Non. Le Syndicat ignore tout. Mais pendant combien de temps encore ? Car il a aussi ses *hommes* à Munich. La plus légère allusion... Avec une pareille somme en perspective, il n'hésitera pas à s'en mêler. Tu sais ce que cela signifie ?

Cortone ne répondit pas. Comme « chef d'une famille » il avait « testé » toutes les pratiques possibles pendant des années. Aucune ruse ne lui était inconnue. Il connaissait surtout Silone Dellaporza, suprême *chef de famille*. Lorsqu'il s'agit de trente millions de dollars, c'est-à-dire de la plus formidable exaction de l'histoire humaine, même les branches familiales italiennes ne tiennent pas le coup... elles se désagrègent sous le poids des sacs d'or.

— Quand pars-tu pour Munich ? demanda Dulcan dans le silence qui régnait.

— Dès que les Allemands seront prêts à payer la somme exigée.

— En petites coupures ?

— Oui.

— Cela fera bien un camion plein... dit Dulcan incrédule.

— Je sais. — Cortone sourit en hochant la tête. C'était sa manière d'approuver les pensées qu'il gardait encore secrètes dans son cerveau avant de les exprimer à voix haute. — Il faut avoir des idées, Ted. Et il

m'en vient une bonne. Tu as raison, il faut nous associer. Nous nous compléterons parfaitement à Munich. Cheerio !

Il éleva sa coupe en regardant Dulcan qui répondit par le même geste mais il en devint aussitôt tout rêveur. « Ça marche trop bien, se disait-il, au tréfonds de sa conscience. Une idée de Cortone en relation avec moi ne peut rien donner de bon. Sa gaieté subite est un signal d'alarme. »

Dulcan décida d'agir avec la plus extrême prudence. Il but le champagne frappé, se sentit réconforté par ce long trait glacé qui le soulageait du flot de sueur qui déjà l'inondait.

MUNICH

La commission spéciale Olympia s'opiniâtrait non pas à poursuivre une piste, mais à maintenir la signification de sa mission. Jamais encore une commission spéciale ne s'était révélée aussi inefficace dans sa collaboration avec la police, ni aussi résignée d'avance à son incapacité comme ces cent cinquante experts appartenant à divers services de l'État. La plupart d'entre eux vivaient sur les lieux, c'est-à-dire dans le stade, dont on terminait l'édification, dans l'espoir de trouver par hasard un indice concernant les bombes ou encore de relever une piste, susceptible de prolongements. Le souci de garder secrète la terrible menace, privait les autorités du concours généralement efficace de la population. Celle-ci y perdait d'ailleurs une récompense qui eût pu s'élever à un million de D.M. Le ministre de l'intérieur en avait fait la proposition. Mais lors d'un conseil de Cabinet à Bonn, il ne put l'imposer. Le danger de voir les Jeux Olympiques annulés parut plus effrayant que l'actuelle menace. Le palier critique n'était pas encore atteint, prétendit-on en haut lieu. Il fallait attendre.

Autrement il n'était guère question du gouvernement fédéral qui avait secrètement avisé de la situation, par la voie diplomatique, les gouvernements des nations devant prendre part aux Jeux. Le gouvernement fédéral se déclarait d'ailleurs prêt à payer – en tant que nation invitante – les trente millions de dollars. Mais déjà arrivaient à Bonn des notes pleines de réticences comme quoi on ne risquerait pas ses champions ni ses représentants les plus qualifiés en tant qu'hommes d'État et personnalités diverses, si l'on n'était assuré de les savoir à l'abri du péril évoqué. Bref, si les Jeux Olympiques commençaient avant que l'on eût découvert les bombes, on risquait que l'hymne olympique joué à l'ouverture par le grand orchestre Edelhagen retentisse devant des tribunes d'honneur parfaitement désertes.

— Il nous faut une fois de plus interroger Bossolo, disait Beutels, c'est le seul point concret que nous ayons acquis jusqu'à ce jour.

— Et cet homme du Jardin anglais qui, selon toutes probabilités, d'après les empreintes qu'il a laissées, est un boiteux ou traîne-la-jambe ? N'est-ce pas le cerveau de toute l'affaire ? – Holden lisait un télégramme qui venait d'arriver. – À New York, Maurizio est actuellement interrogé. Bossolo a travaillé chez lui. Cortone est à la tête d'une école de sports.

— Voilà qui est absurde ! – Beutels s'enfonça furieusement tout au

fond de son fauteuil. – Un professeur de sports qui construit des bombes atomiques !

— Un Européen ne peut pas s'imaginer qu'aux U.S.A. ce que vous appelez dédaigneusement un professeur de sports représente presque un trust ! répondit Holden d'une voix conciliante. D'ailleurs cette institution elle-même n'est qu'un camouflage dissimulant des entreprises dont le chiffre d'affaires est égal à celui des aciéries de moyenne importance chez vous ! Maurizio Cortone est une puissance ignorée. Nous connaissons ses activités, mais nous ne pouvons pas l'accuser preuves en main.

— Voyez-vous, Holden, l'Europe diffère encore en ceci des U.S.A. ! lança Beutels venimeux. Lorsque je sais quelque chose je puis aussi le prouver ! Vous pouvez m'en croire ! Un gars comme ce Cortone ne ferait pas de vieux os s'il avait affaire à moi !

— Un Cortone ne viendrait pas non plus en Allemagne pour y fonder des affaires.

— Ce sont vos lois qui pèchent, lança Beutels heureux de se soulager sur le dos de Holden qui avait la malchance de lui servir de soupape.

Ce fut donc une matinée mouvementée, marquée par les démonstrations vaines d'un tempérament généreux. Beutels se passa de déjeuner et convoqua Bossolo que l'on sortit de sa cellule. Le petit Italien parut, protestant bruyamment. Il s'était lassé de chanter des plaintes calabraises. D'ailleurs Hans Bergmann aussi, dans la cellule voisine, s'était calmé. Assis à sa petite table, il écrivait. Beutels lui avait permis un crayon et du papier : « Mettez-vous à l'œuvre ! avait conseillé Beutels. Après le 27 août vous pourrez tout publier ! Consolez-vous avec Karl May : c'est en prison qu'il est devenu un auteur populaire ! Vous avez une grande carrière devant vous, Bergmann. »

— Quelques questions, seulement ! lança Beutels au gesticulant Bossolo. – Assieds-toi, fils des Romains, une cigarette ? Non ?... À ton aise... Proteste tout ton saoul : ça ne te servira à rien !

— Je veux mon consul ! hurla Bossolo d'une voix enrouée.

— Je te le servirai sur un plateau d'argent, si tu me dis ce que tu as fait à New York chez Maurizio Cortone !

Bossolo tourna ses globes oculaires dans leurs orbites, à n'en montrer plus que le blanc. Beutels se montra peu sensible à ce spectacle. Mais il bondit lorsque Bossolo hurla :

— Je ne connais pas New York.

— Et Cortone ?

— Jamais entendu ce nom.

Bossolo jugeait préférable d'en rester à cette version. Vivre dans les caves de la préfecture de police de Munich c'était garder l'espoir d'en

sortir un jour. Parler de Cortone, ce serait assurément le commencement de la fin, la limitation de son existence à cette période où il lui faudrait fuir constamment la vengeance de Cortone. C'était une perspective que Pietro Bossolo n'avait jamais envisagée et à laquelle sa famille en Calabre n'eût pas donné son accord.

— C'est bon, conclut Beutels ennuyé, nous avons tout vérifié : c'est juste. Après-demain tu seras libéré.

Bouleversé, Bossolo regagna en titubant sa cellule. Jusqu'alors il avait considéré les Allemands comme des gens consciencieux à l'extrême et il avait clairement compris que son passé new-yorkais serait passé au crible... alors il aurait avoué... sous la contrainte... et même Cortone ne pourrait pas lui en faire grief... mais à présent ? Vérifier tout sans rien trouver en frappant dans le vide ? Alors qu'il ne s'agit que de retourner Pietro Bossolo comme un gant ? N'y comprenant rien, il resta longtemps affalé sur son lit de camp à ruminer ses inquiétudes.

Soudain cette liberté promise pour après-demain avait une saveur acide, corrosive comme un vin aigri.

« Ils me mentent, pensa Bossolo, ils me mentent tous ! Je renoncerai aux 10 000 dollars qui m'ont été promis et je retournerai en Calabre où je laisserai s'écouler un an, me reposant au soleil, en goûtant la vie. J'ai assez gagné à Munich et économisé pour m'offrir cela. »

Il décida de se faire conduire, dès sa libération, à la Gare Centrale, où il s'élancerait dans le premier train en partance pour l'Italie. On ne commet une bêtise qu'une fois. Seuls les politiciens font exception à la règle.

Dans l'après-midi de ce même jour, ayant légèrement frappé à sa porte, l'artiste-peintre Anton Harlinger pénétra dans l'appartement du voyageur de commerce soviétique Lepkin.

Celui-ci, étendu sur son lit-divan, fumait une cigarette anglaise et lisait le magazine allemand *Der Spiegel* (Le Miroir) tout en se laissant envelopper du ruissellement harmonieux de sa radio mise en sourdine. Il jeta un bref regard de côté et indiqua d'un geste un siège près de la fenêtre.

— Asseyez-vous, Ivan Prokojevitch.

— Voici une importante nouvelle, Stepan Mironovitch : Bossolo sera relâché après-demain.

— Tiens, tiens. – Lepkin se redressa et jeta le magazine. – Ainsi les jours de vacances sont passés. Tout est-il prêt Camarade Smelnovski ?

— Comme prévu, Camarade Commandant.

— Vous avez une chambre insonorisée ?

— J'ai fait aménager une « cave hobby » où j'organise des exercices

de tir. On ne perçoit pas le moindre coup de feu de l'extérieur... pas même un *Nagan* ! Quant à entendre une voix humaine... impossible !

— Songez bien que Bossolo ne murmurerà pas.

— Pas un gosier humain ne parlerait aussi haut qu'un *Nagan*, Camarade !

— Je m'entretiendrai avec Holden du bon vieux temps.

Lepkin se leva d'un bond, écrasa sa cigarette et s'approcha de la fenêtre en dessous de laquelle le flot des autos s'écoulait vers les limites de la ville. Fermeture des bureaux. Malgré les moyens de transports en commun et les larges routes transversales allégeant l'agglomération des véhicules, tous les jours la circulation à Munich se bloquait. Long serpent métallique, paresseux, rampant interminablement dont s'élevaient des cris, des vapeurs, une puanteur... Le dragon des contes de fées vivait réellement : il avait un nom : progrès, civilisation, bien-être.

— Quand dois-je m'occuper de Bossolo ? demanda Smelnovski tandis que Lepkin rêveur se taisait, le regard attaché au serpent symbolique.

— Je vous l'abandonne, Ivan Prokojevitch. La recommandation qui prime toutes les autres est : rien qui puisse se remarquer. Soudain il aura disparu.

— À partir d'après-demain, tôt le matin, il y aura toujours un camarade occupé à surveiller la préfecture de police.

— Prenez-en deux, Smelnovski. Bossolo peut aussi s'échapper par la porte latérale.

— Et comment vous atteindrais-je, Camarade Commandant ?

— Je vous téléphonerai, Ivan Prokojevitch. — Lepkin laissa retomber le rideau et se tourna vers l'intérieur de la pièce : — Je ferai avec Holden une petite balade à Schwabing, où je trouverai bien l'occasion de me servir d'un appareil téléphonique. Ne renoncez pas, Smelnovski !

Ivan Prokojevitch secoua la tête et sortit rapidement. La dernière phrase prononcée par son hôte lui prouvait que le physique de Lepkin était trompeur. Ce n'était pas une « bête à chagrin » ainsi que le désignait parfois Abetjev lorsque Lepkin lui paraissait par trop « décadent » à Moscou, au retour de ses voyages à l'Occident. Les mots « Ne renoncez pas » étaient du meilleur style Kremlin. Un souffle glacé exhalé par les antres voûtés sous des mètres de bétons.

Ce soir-là, Lepkin téléphona à Holden. Il eut la chance d'atteindre Ric dans sa chambre de l'Hôtel Sheraton :

— Une proposition, Petit Frère, dit Lepkin avec une prolixité voulue dans le style des livres d'images russes. — Irons-nous manger un bon morceau ? Américain ou russe, comment le veux-tu ?

— Bavarois, dit Holden tout en s'étonnant de cette invitation. —

Lepkin, une question : vous ennuyez-vous malgré la présence des jolies filles de l'Holiday Inn ? Pourquoi ne vous voit-on plus à la commission spéciale ? Votre pays natal fera les gros yeux !

— Je ne considère pas beaucoup ce qui est théorique, dit Lepkin en examinant ses ongles qu'il se promit de faire manucurer le lendemain chez le coiffeur.

Ric Holden ne pouvait rien faire de cette réponse, mais elle lui inspira la prudence :

— Tout ce que nous avons pu tenter jusqu'à présent était théorique. Ou est-ce que les Soviétiques auraient en main quelque chose de concret ?

— Pas encore.

— Ces paroles m'inquiètent, Lepkin.

— Parlons-en après-demain, voulez-vous ? Dois-je aller chez vous ou viendrez-vous me prendre ?

— J'irai vous chercher, Lepkin. — Holden jeta une note rapide sur le bloc de papier glacé contre le téléphone. — 20 heures ?

— D'accord, Petit Frère. Je vous souhaite une agréable soirée.

Holden déposa lentement le récepteur. L'amabilité de Lepkin et son invitation dissimulaient quelque entreprise. On se connaissait trop bien de part et d'autre pour qu'une rencontre eût lieu par pure amitié. À sept reprises, Lepkin et Holden s'étaient déjà mesurés et cela s'était passé comme une rencontre de deux équipes de football de valeur égale. On se sépara sans résultat précis. Nul n'eût pu dire qui attaquait et qui se défendait. Chez Berringer, Holden n'avait rien du tout à expliquer de ce qui était arrivé, lorsqu'il entra en disant : « J'ai vu Lepkin ! » Mais Abetjev frappait inmanquablement sur la table et s'étranglait sous l'effet de l'émotion, lorsque Lepkin annonçait : « Holden est dans les murs. »

Une fois même, Abetjev et Berringer se rencontrèrent. Voilà deux ans. Holden se trouvait à la prison Loubianka de Moscou, isolé de tous les autres prisonniers, interrogé jour et nuit sans succès... Et Lepkin subissait la même torture à Washington, dans une maison en dehors de la ville où habitait soi-disant un Mr. Plutt, possesseur de biens fonciers et multimillionnaire. Au bout de trois semaines de peines inutiles, dans l'espoir de combler des trous de mémoire chez l'un et l'autre détenu, Berringer et Abetjev tombèrent d'accord pour échanger leurs meilleurs agents.

Comme toujours ceci se passa dans le plus grand silence, sur un sol neutre, en Italie, sur l'aérodrome même. Berringer et Abetjev se saluèrent cérémonieusement. Puis l'un comme l'autre, ils s'en furent dîner dans un hôtel et ne desserrèrent pas les dents, au contraire de Holden et de Lepkin qui s'étreignirent et qu'on ne vit plus à compter de cet instant. Le lendemain seulement, ils reparurent vers midi. Un

peu pâles et n'ayant visiblement pas dormi, ils s'annoncèrent à leurs chefs respectifs.

— Voilà que vous puez de nouveau le parfum ! gronda Abetjev en fronçant son nez fouineur. Ces maudites femelles... Stepan Mironovitch !

— Vous devriez étudier le caractère des Romaines, Afanasi Alexandrovitch, elles ne le cèdent en rien aux femmes de Samarkand !

— Au diable les femelles de Samarkand, je n'en connais pas ! Je sers mon pays !

Berringer ne fit pas un drame de l'aventure romaine. Il invita Holden à déjeuner, absorba avec appétit un steak et lui adressa un petit signe de tête : « Nous ne marquerons pas ces frais à notre compte ! dit-il pacifiquement. À la C.I.A. il n'y a pas de fonds attribués aux dépenses de bordels. » Puis il poussa une chaise vers Holden, l'y fit asseoir et commanda pour lui de la Cola avec du cognac. Le cas était réglé.

Holden se rappelait ces souvenirs en cet instant avant de récapituler ce qu'il avait l'intention d'exposer à la commission spéciale. Automatiquement il s'arrêta à l'une des questions : la mise en liberté de Bossolo.

Le petit Italien était le seul personnage de cette affaire doté d'un caractère non théorique. Inoffensif sans doute, minuscule maillon d'une longue et lourde chaîne encore inconnue. On pouvait peut-être détacher cet anneau sans pour autant détruire le reste de la chaîne. Mais Lepkin trahissait un intérêt silencieux et d'autant plus dangereux à l'égard de Bossolo.

« Nous nous connaissons trop bien, Lepkin ! lança Holden satisfait en reprenant le récepteur du téléphone. Pour la première fois la partie de 1 à 0 sera pour moi. »

Puis il eut une conversation avec ses collègues de la C.I.A. du quartier général de l'U.S. Army en Bavière. Pietro Bossolo, le petit homme nostalgique du soleil calabrais fut happé entre deux meules broyeuses qui devaient le réduire en poussière.

MUNICH-HARLACHING

Lorsque la sonnette retentit, Helga Bergmann ne s'étonna pas de trouver Ric Holden derrière sa porte. Au lieu des inévitables fleurs – quel Américain vous apportera des fleurs s'il n'a pas déjà été gâché par les Européens ? – Ric tenait à la main une bouteille de whisky et la tendit comme un bouquet avec ce large sourire juvénile qu'il savait irrésistible parce qu'il formait sur son visage mille petites rides : comme on sait – c'est un des mystères féminins – ces rides ont un

pouvoir séducteur dont est dépourvu un visage masculin par trop lisse. Cette particularité accompagnée d'une brutalité à tout anéantir, forme un composé auquel on s'abandonne comme à une vague de l'océan.

Holden passa devant Helga pour pénétrer dans son petit appartement-atelier et posa le whisky sur la table. Le couvert y était mis pour deux personnes ce qu'il constata soudain avec déplaisir.

— Puis-je entrer ? dit-il.

— Puisque vous êtes déjà dans la place ! répliqua Helga prise de court.

— Je me suis offert une bouteille de whisky...

— Je vois.

— Et la bouteille de whisky lorsque je l'ai posée sur la table de ma chambre s'est soudain adressée à moi : « Mon pauvre garçon, que t'arrive-t-il ? Vas-tu me boire tout seul ? Cherche un peu qui pourrait te tenir compagnie. » Alors je suis venu ici.

— Pourquoi chez moi ?

— Je ne connais aucun intérieur à Munich où l'on saurait plus dignement boire un si bon whisky !

Holden s'assit, croisa ses jambes et désigna la table d'un doigt tendu, une question dans le regard.

Helga lui répondit par un petit signe :

— Oui, j'attendais une visite.

— Comme je constate que vous parlez à l'imparfait, c'est donc que vous n'attendez plus votre visite.

— Parce qu'elle est arrivée.

Il n'était pas facile d'empêcher Holden de parler abondamment. Mais le laconisme de cette réponse lui coupa le souffle. Il croisa ses mains, en silence sur ses genoux et regarda Helga occupée à sortir du réfrigérateur un plateau de sandwiches puis elle prit deux verres sur une étagère. Comme si cela allait de soi, elle s'assit en face de lui et le considéra de son regard froid, un peu hautain qui avait découragé les initiatives de plus d'un homme. Holden, gâté des femmes, habitué à triompher, eut l'intuition que sa tâche cette fois, serait difficile. Sentiment étrange mais singulièrement agréable.

— Vous m'attendiez, moi ? demanda-t-il, tandis que Helga dévissait le bouchon du whisky et le versait.

— Oui.

— Comment cela ?

— Un homme qui veut relever une piste à la manière d'un chien de quête – et il s'agit en l'occurrence de mon frère – doit automatiquement surgir à l'endroit même où commence cette piste. À un chien policier on présente les vêtements de celui que l'on recherche et on les lui laisse flairer en disant : « Cherche ! Cherche ! » Pourquoi seriez-vous différent ? – Elle désigna toute la pièce d'un geste

circulaire. – Vous trouverez ici tout ce que vous cherchez ! Commencez !

— À boire ! – Holden leva son verre. – À la fille la plus froide entre le pôle Sud et le pôle Nord !

— Vous attendez-vous à ce que je vous saute au cou ?

— Pas aussi directement, mais je ne croyais pas qu'il faudrait s'aider d'un rayon laser pour vous faire fondre. Savez-vous d'ailleurs que le rayon laser représente le seul moyen de percer les icebergs ? Et cela en quelques secondes ?

— Vous estimez posséder les vertus d'un rayon laser ? En ce cas combien de secondes vous faut-il ?

— Soixante secondes.

— Une minute ? – Helga prit un sandwich. Des points lumineux dansaient dans ses yeux. – Il me faudra plus d'une minute pour absorber ce petit pain...

Holden bondit dans un élan si brusque, si inattendu que Helga n'éprouva son étreinte que lorsqu'il était déjà trop tard. Elle vit son petit pain s'envoler en une longue courbe vers le mur en face d'elle et comprit qu'il lui avait été arraché des mains. Au même instant, les bras de Holden l'étreignirent, la soulevèrent, elle sentit ses lèvres sur les siennes. Elle serra les lèvres vivement et ouvrit les yeux tout grands, ce fut son erreur car ils furent pénétrés d'un regard qui les éblouit et aspira en elle toute velléité de défense – comme un immense aimant.

Elle entrouvrit enfin ses lèvres et lui rendit son baiser. Ils restèrent ainsi bien plus longtemps que soixante secondes. Le whisky tiédit, les sandwiches se racornirent, desséchés. Lorsqu'ils eurent soif et faim, plus tard, ils burent et mangèrent tout tel qu'ils le trouvèrent avant de sombrer à nouveau dans un oubli de toute chose extérieure qui les nouait l'un à l'autre.

Holden dit une fois :

— Je me spécialiserai dans la fonte des icebergs !

— Prends garde de te noyer dans leur eau ! répliqua-t-elle.

Les grisailles matinales leur apparurent à travers les nuages de fumée de leurs cigarettes qui flottaient à basse altitude au-dessus de leurs corps dénudés. C'était une aube rouge. La fenêtre de l'atelier s'embrasa, les obligeant à tirer les rideaux, afin que le sang des cieux ne s'égoutte pas sur eux. Une chaude journée de printemps ferait éclater les bourgeons, comme si le soleil martelait leurs armures hivernales.

— Pourquoi tout cela ? dit Helga d'une voix terriblement désenchantée.

Holden leva la tête. Cette question l'arrachait à des pensées romanesques qu'il goûtait particulièrement pour leur rareté. Il avait

pensé : « Je l'aime. »

— Que signifie : « Pourquoi ? » répliqua-t-il.

— Cette nuit ?

— Helga !

— Jusqu'à présent je n'ai eu qu'un homme. Tu es le second. Le premier était mon professeur et patron, un petit photographe sec comme un sarment qui dans la chambre noire m'a plongé la tête en avant dans la cuvette de développement en me laissant le choix entre : être noyée ou me tenir tranquille. Je ne bougeai pas et ce qu'il fit de moi me parut ignoble. Personne n'en a rien su, pas même Hans. En ceci aussi, tu es le premier. À compter de ce jour-là, je me suis juré de choisir moi-même l'homme auquel je permettrais de m'approcher. Je ne l'ai jamais trouvé... et te voici... mais cela n'a pas de raison d'être.

— Pourquoi ?

— Nous aimer serait une erreur, n'est-ce pas ?

— Je vois ça autrement.

— Notre amour n'a pas d'avenir. Il serait absurde d'aimer un homme des services secrets.

— C'est aussi ce que disait Harold Josuah Berringer, mais il s'est marié et a trois enfants.

— Ne nous illusionnons pas, Ric.

Elle s'appuya sur un coude et se pencha vers lui. Les pointes de ses beaux seins épanouis effleurèrent sa poitrine velue. L'aurore teintait leurs corps d'un or orangé.

— Tu as dormi tout à l'heure, et pendant ce temps j'ai réfléchi, dit-elle, j'ai peur de l'instant où tu t'en iras, bien que j'aie toujours su que tu devais repartir. N'est-ce pas dément ? Dès le début j'ai su ; nous nous séparerons. Pourtant cette pensée me glace. — Elle posa sa tête contre sa joue et le recouvrit de son corps. — Ça, c'est l'amour, me suis-je dit... et ce ne sera jamais plus la même chose...

Ils se turent. Chacun laissa à l'autre le temps de rassembler ses pensées.

Pour Holden, qui jamais ne se compliquait les choses, l'avenir n'offrait presque pas de problème. Jusqu'à la fin d'août il resterait à Munich. Cela faisait un bon bout de temps, suffisant pour savoir ce que l'on aurait à expliquer à Mr. Berringer, à Washington, lorsqu'on serait de retour.

Il fallait s'attendre à ce qu'il n'accepte pas sans combat que son meilleur agent à l'étranger se fonde en silence dans l'univers des bureaux de la C.I.A. pour y « bouffer des dossiers », selon sa formule. Jusqu'alors on était habitué à savoir Ric Holden présent partout où un point chaud politique surgissait dans le monde, de même que Holden se retrouvait toujours face à face avec Stepan Mironovitch Lepkin. On eût dit une compétition sportive ou, selon l'optique russe, un jeu

d'échecs. Les comparses changeaient, mais les meneurs de jeu restaient les mêmes. Certes Berringer ferait des difficultés, mais elles ne seraient pas insurmontables.

— Écoute ! dit soudain Helga.

Elle était toujours étendue sur lui et il l'étreignait des deux bras.

— Oui ?

— Sais-tu ce que c'est que la publicité ?

— Plutôt, je ponds des slogans comme les poissons pondent des œufs.

— Nous pourrions ouvrir une agence de publicité. Tu te chargeras des textes, moi des photos. Je connais des managers... nous aurions un départ en flèche.

— D'accord. – Il lui baisa le lobe de l'oreille parce que ce fut ce qu'il trouva immédiatement sous ses lèvres.

— Nous aurons un succès fou !

Mais à part lui il se disait : « Comment pourrais-je rester à Munich ? C'est absurde. Je l'habituerai à penser à Washington. »

Lorsque le soleil parut, ils s'aimaient de nouveau.

CELLULE 14

Je m'attendais à celle-là : le conseiller Beutels m'a appris que je suis mort.

Jusqu'à présent, je n'étais qu'au réfrigérateur. Disparu simplement. Afin de tirer mon informateur de sa réserve. Mais Gustave leur en fera voir... Car il est établi parmi eux, exactement. Il sait que je moisiss ici dans la cellule 14 et que les surveillants promus à ma garde gagnent par mes soins un pain amer. Lorsqu'un homme à l'intelligence créatrice est laissé seul dans une cellule exigüe, qu'on ne s'étonne pas si ce cerveau bourré d'idées en expectore quelques-unes. Les réactions des fonctionnaires, mes gardiens, constituent le carburant qui alimente constamment mon moteur.

Un jeu de choix, c'est celui de la « fièvre continue ». Si l'on n'a pas été en prison, on ne peut s'imaginer la peur des maladies et de la contagion qui règne chez les détenus. Que l'on se couche en se tenant la tête sans omettre de gémir, on peut compter sur une rapide visite du médecin. Ici à la préfecture de police, c'est toujours un médecin de service que l'on vous envoie.

J'ai joué quatre fois la comédie de la fièvre. À quatre reprises, le médecin est venu dans ma cellule, m'a ausculté, et a constaté ma parfaite santé. Comme les trois premières fois, c'était toujours un autre médecin et une autre équipe de surveillants, on n'a rien remarqué... Mais aujourd'hui, la réaction attendue a éclaté. Le surveillant général

Kunzelfrey était de service et le D^r Schwartz aussi qui me connaissait déjà comme simulateur. Lorsque j'ai tambouriné contre la porte et crié, Kunzelfrey a braillé : « Je vous soignerai avec un seau d'eau ! » J'ai continué jusqu'au moment où le surveillant a ouvert le judas pour m'observer d'un œil fixe. M'étant aspergé d'eau le visage, je paraissais suer à grosses gouttes.

— La fièvre me donne des sueurs ! dis-je d'une voix lamentable. Je suis en nage jusque dans mes chaussures !

Dix minutes plus tard, le médecin était là. Naturellement il a trouvé ma température absolument normale et un pouls un peu rapide, seulement pour avoir tant hurlé à l'intention de Kunzelfrey. Enfin il devina l'origine de mes *sueurs froides* qu'il reconnut pour être de l'eau du robinet. Rythme cardiaque normal. Je sais bien que je suis un gars en bonne santé.

— Pourquoi jouez-vous cette comédie ? me demanda le médecin sur un ton patient en rangeant son stéthoscope et le thermomètre.

Il me faisait penser à un psychiatre qui observe un fou et ne comprend pas pourquoi il s'obstine à se mettre la tête en bas et les pieds en l'air alors qu'à la suite de son traitement il devrait au moins se tenir à quatre pattes.

— Bah ! Ça m'amuse ! répondis-je joyusement.

— Vous poussez si loin la plaisanterie que, dans le cas où vous seriez réellement malade, personne ne vous croirait !

— Ce serait un manquement grave à l'assistance médicale due à un prévenu ! D'ailleurs connaissez-vous le caractère exact de ma détention ?

— Vous êtes ici en détention policière.

— Et ça doit durer jusqu'au 27 août ! Avez-vous jamais rien entendu de tel ? Près de quatre mois sans mandat d'arrêt ! Sans notification judiciaire, sans aucune possibilité de me faire entendre ! Pas d'avocat ! Savez-vous ce que je suis ? J'ai été kidnappé par la police ! Je suis victime d'un véritable enlèvement policier ! Quel reportage !

Je raccompagnai le médecin jusqu'à la porte de ma cellule : Kunzelfrey surveillant général, pesant un quintal, me jeta un regard courroucé et leva la main en me voyant comme un agent de la circulation aux heures de pointe.

— Racontez cela là-haut à vos collègues, cher docteur, repris-je, et dites-leur que là, en bas, se déroule un drame obscur qui déshonore la police !

Je crois avoir chauffé à blanc le bon D^r Schwartz car, au bout d'une heure, je vis arriver Beutels. Jovial comme toujours, un cigare entre les dents, un long havane blond à la main au bout déjà tranché, prêt à être allumé pour moi.

Je me comportai poliment et le pris en remerciant. Attention, pensai-je, ça devient sérieux. Mon père m'a raconté que lorsqu'on distribuait de l'alcool au front, la grande mort était à l'ordre du jour. Avant un assaut, la constitution d'une troupe de choc, s'il y avait des blindés en vue... on crève mieux dans l'euphorie. En ce temps-là, les gens avaient de bonnes manières. Beutels n'agit pas autrement. Son signal de mort, c'est le cigare.

— Bergmann, vous êtes mort ! lança-t-il sans préambule en s'asseyant sur la chaise que Kunzelfrey avait introduite chez moi à son intention.

— Comme il vous plaira ! répliquai-je toujours bien élevé.

— Vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même. J'ai conjuré le D^r Schwartz de garder le silence. Nous avons convenu ensemble que vous vous tairiez jusqu'au 27 août.

Grenade n° 1 contre Beutels. Je lui adressai un charmant sourire, ce qui l'irrita.

— C'était un arrangement unilatéral. Vous m'avez exposé la situation, mais je n'ai rien accepté. Je veux sortir ! La date du 27 août a été choisie par vous non pas par moi. Vous avez peur d'une explosion atomique... Quant à moi je ne pense qu'à l'article que j'écris : dois-je vous en lire des passages ?

— Merci ! – Beutels me donna du feu pour me permettre de fumer mon cigare. – Vous connaissez Voltaire ? reprit-il. Je le relis tous les soirs et le mépris de l'humanité dont témoigne ce vieux moqueur correspond exactement à mon état d'âme...

— Ici en cellule 14 il ne m'intéresse pas du tout.

Conversation d'une idiotie porcine. Que me voulait Beutels ? Je le regardais intensément derrière la fumée de mon cigare. Sa bonhomie m'énervait. Mon truc pour le laisser parler ne marchait plus. Beutels tenait solidement la situation en main.

— Vous serez transféré autre part, dit Beutels tout à coup.

— Je croyais être mort ?

— Vous serez alors parfaitement mort. On vous transférera à Stadelheim.

— Dans un vrai cachot, sans mandat d'arrêt ? Vous-même ne pourriez vous le permettre, Monsieur le Conseiller criminel !

— Pourquoi la presse sous-estime-t-elle toujours uniquement la police ? Sommes-nous la réunion des simples d'esprits de la nation ? Mon cher Bergmann...

Malheur ! Quand il commence ainsi, c'est sérieux ! Je dressai l'oreille comme un loup poursuivi.

— J'ai sur moi tout le nécessaire. – Il plongea la main dans sa poche et en retira quelques papiers : – Mandat d'arrêt. Notification pour le juge d'instruction, détention pour un temps indéterminé pour

délit « de faits », propagation de fausses nouvelles... Que voulez-vous de plus ?

J'étais sans voix. C'est-à-dire j'eus une minute d'étonnement. Ensuite j'ai éclaté : jetant le précieux cigare, je serrai les poings :

— Vous n'y gagnerez rien ! hurlai-je. — Derrière le judas apparut le gros visage rouge de Kunzelfrey, ses yeux noyés dans la graisse me fixaient haineusement. — Je vous jure que je serai le détenu le plus incommode que Stadelheim renferma jamais ! Chaque jour je vous offrirai autre chose : je me défonce le crâne contre les murs à les éclabousser de mon sang pour qu'on me transporte à l'hôpital ! Ne méconnaissiez pas mon intelligence lorsqu'il s'agit de chicaner !

— Un seau d'eau, Monsieur le Conseiller criminel ? beugla à l'extérieur ce brave Kunzelfrey.

Il avait déjà le seau prêt à côté de lui, j'entendais sa chaussure buter contre.

— D'ailleurs, que me reproche-t-on ? Vous me menacez d'un mandat d'arrêt ? Qu'ai-je fait ? De quel délit me suis-je rendu coupable ? Actuellement vous relâchez tout le monde : voleurs, escrocs, cambrioleurs, individus ayant commis des attentats à la pudeur...

— Nous avons trouvé pour vous quelque chose de particulier, Bergmann, reprit Beutels avec rondeur, pour ces « manquements »-là, l'État est sans pitié : vous êtes accusé d'avoir passé de l'argent au Luxembourg et en Suisse – ainsi le délit de détournement et le délit de fuite sont justifiés. Ah ! si vous n'étiez qu'un vulgaire petit matraqueur, coupable d'avoir tué son monde, il serait difficile de ne pas vous relâcher... mais tromper le fisc ! Pas de pardon !

Je m'affalai sur mon lit de camp. Beutels m'avait eu.

Il ne me restait aucune chance de m'en tirer s'il s'agissait de *fraude fiscale*.

On ne doit jamais sous-estimer l'intelligence de ses adversaires.

Ce soir je serai transféré à Stadelheim.

Le surveillant-chef Kunzelfrey se comporte comme si nous étions un 24 décembre, veille de Noël... c'est tout juste s'il ne chante pas : « Douce nuit, sainte nuit... »

NEW YORK

Harold Josuah Berringer prit lui-même un vol pour New York, afin de voir de ses propres yeux Maurizio Cortone.

Cortone ne s'attendait pas à la venue de Berringer. Il préparait précisément un voyage à Munich. D'autre part, Lucretia lui compliquait la vie. Assoiffée de vengeance, elle voulait persuader

Cortone de loger une balle dans le cerveau de Ted Dulcan. Il n'avait pour le moment aucune intention de faire tuer Dulcan. Il pensait mettre à exécution un bon vieux principe qui consistait à ne jamais se salir les mains soi-même, il travaillait donc à un plan qui livrerait Dulcan à la police en Allemagne.

Berringer attaqua aussitôt le gros du sujet. On l'avait conduit jusqu'au gigantesque bureau de Cortone, et Berringer savait qu'il s'y trouvait quelques microphones artistement dissimulés, pourvus de mécanismes enregistreurs sur bandes magnétiques, qui recueilleraient chaque parole prononcée.

En bas, dans les salles consacrées aux sports, quelques-uns de ses hommes assistaient, en spectateurs, à des entraînements de boxe ou à une séance de poids ou encore à des exercices aux agrès. C'était une organisation modèle, vantée par tous les personnages officiels. D'ailleurs, Cortone faisait volontiers remarquer que six conseillers municipaux, un membre du Congrès, un sénateur étaient ses clients fidèles. Même le bras droit du préfet de police de New York venait se livrer chez lui à des exercices de gymnastique, à des massages qui lui procuraient une « détente nécessaire ». Cortone avait vraiment créé un établissement des plus confortables.

— Vous remplissez bien des feuilles de paye ? demanda Berringer après avoir accepté un whisky. Je voudrais voir celles concernant ces cinq dernières années.

— En avez-vous le droit ? – Cortone souriait d'un air bonhomme. – La C.I.A. ne représente pas le fisc.

— Si vous le voulez, j'obtiens immédiatement un ordre de perquisition de la part des services du fisc qui, certes, ne se borneront pas à inventorier vos feuilles de paye !

— Stop ! – Cortone éleva les deux mains. – Tirons les choses au clair, Mr. Berringer. Vous représentez un service essentiellement destiné aux affaires d'ordre militaire. On sait les activités de la C.I.A. Qu'ai-je à voir, moi, paisible civil, avec des questions intéressant l'armée ? Mais vous voilà assis ici, puisque vous êtes à ce qu'il paraît un important personnage à Washington et vous me demandez que je souffre une aliénation de ma liberté ? C'est énorme !

— Êtes-vous citoyen U.S., Cortone ?

— Oui, depuis vingt ans.

— Quelles preuves ?

Cortone eut un rire gras en désignant du pouce le mur latéral :

— Elles sont au mur... encadrées comme il convient à de tels documents... plus durs à obtenir qu'un million... Si vous croyez que c'est un faux, contrôlez vous-même son numéro à l'office des naturalisations.

Berringer dédaigna de prendre connaissance du document encadré,

il croyait Cortone à cet égard, mais il envoya aussitôt son second trait qui tomba dans le vide :

— En bon citoyen, vous devez avoir le sentiment d'être redevable à la patrie de ce qu'elle a fait pour vous.

— Je sais, je sais... Première Guerre mondiale, Vendredi tragique, Seconde Guerre mondiale, crise de Cuba, Vietnam, crise économique, baisse du dollar... Il faut vraiment aimer passionnément sa patrie pour supporter tout cela...

— Nous nous fourvoyons dans des considérations philosophiques, Cortone. Vos feuilles de paye comportent-elles des secrets ?

— Je vous répondrai par une autre question : mon derrière recèlerait-il des secrets ? Non ! Il a, exception faite de quelques détails personnels, le même aspect que le vôtre. Malgré cela je ne me permettrais pas de me déculotter devant vous !

— Si cela devait vous inspirer, je n'éprouve pas, pour ma part, de ces fausses hontes...

Berringer se leva et commença à défaire sa ceinture. Aussitôt Cortone leva les mains :

— Arrêtez ! Vous avez gagné, Mr. Berringer : je demande les listes. — Il appuya sur un bouton et aboya par l'interphone à l'intérieur d'un bureau éloigné : — La liste des salariés des cinq dernières années, vite !

— Merci, dit Berringer poliment. Encore une question !

— Je me demande pourquoi je me laisse ainsi interroger par vous mais dites toujours...

— Voyagez-vous beaucoup ?

Cortone découvrit ses dents, de belles dents égales, une série de couronnes-jaquettes, son dentiste avait bien travaillé.

— Comme si vous ne le saviez pas que je suis volontiers casanier : j'aime New York, son asphalte, les gorges profondes des rues, l'odeur des gaz d'échappement. Peut-être est-ce de la perversité... Je n'ai été en voyage qu'une fois, à Acapulco, avec Lucretia.

— Ne craignez-vous pas d'être empoisonné un de ces jours ?

— Pourquoi ? demanda Cortone franchement surpris.

— Lucretia Borghi ou Lucrèce Borgia, c'est tout un : la Renaissance trouvait dans le poison la solution de tous les problèmes. À votre place, je me pourvoirais d'un valet chargé de goûter aux mets, Cortone, c'était la mode aussi en ce temps-là...

Cortone rit de toutes ses dents à cette fine plaisanterie. Un homme entra et déposa l'amoncellement de registres qu'il transportait sur le gigantesque bureau vide. Après un long regard à Berringer qui lui adressa un signe de tête bienveillant, il sortit sans un mot.

— Voici donc les listes, dit Cortone en posant ses mains à plat sur la montagne de documents, puis-je vous aider ? Quel nom cherchez-vous ?

— Donnez-moi les listes des quatre dernières années.

— Voici.

Cortone alignait les chemises contenant les listes selon l'année qui s'y trouvait inscrite et poussa un dossier vers lui. Dès qu'il l'eut rapidement parcouru, Berringer comprit qu'il n'y trouverait pas ce qu'il cherchait, il rejeta le dossier sur l'accumulation des papasses.

— Rien ? demanda Cortone satisfait.

— Il manque un nom.

— Ces comptables ! lança Cortone d'un air scandalisé. Mais je voudrais savoir comment les gars manquant sur la liste ont reçu leur argent : il faut qu'ils se trouvent inscrits quelque part !

— Écoutez-moi, Cortone...

Berringer retira de la poche intérieure de son veston une liste due au travail acharné du groupe organisé par Beutels. À force de parcourir à l'infini toutes les feuilles de paye, toutes les feuilles d'embauche de la Société de construction Olympia, ainsi que celles des firmes associées, une petite armée de fonctionnaires en avait retiré les noms de tous les travailleurs étrangers qui, venant d'Amérique via leur patrie, avaient pris pied sur le terrain d'Oberwiesenfeld où se construisait le stade. On avait donc une liste de vingt-sept noms, tous italiens. Des hommes qui, ayant tenté de prendre pied aux U.S.A. en étaient revenus déçus, prétendaient-ils, pour gagner beaucoup d'argent au stade de Munich.

— Voulez-vous que je vous lise une suite de noms ? demanda Berringer.

D'un geste Cortone déclina cette offre :

— J'ai une méchante mémoire des noms... Nos aides subalternes changent souvent, cela se comprend : porter des seaux, nettoyer les agrès, etc., c'est du travail de misère.

— Il devait y avoir parmi eux le vivace petit Pietro Bossolo, conclut Berringer d'un ton cordial. Celui-ci a émigré aux U.S.A. voilà dix ans, il en est revenu au bout de neuf, il a surgi à Munich, où il travaillait aux armatures du ciment armé. C'est un garçon consciencieux... Actuellement en cellule à Munich.

Cortone, franchement surpris de cette nouvelle, n'en laissa rien paraître. Il faisait preuve en l'occurrence d'une possession de soi digne d'un grand de son « métier » : froid, indifférent à l'heure du péril.

— Connais pas... dit-il, pourquoi l'a-t-on arrêté ?

— Des brouilles. Mais il a des trous de mémoire : il ne sait plus qu'il a été à New York. Il s'entête à parler de Boston. Fâcheux défaut de prononciation.

— C'est son problème. Je ne suis pas psychiatre.

— Mais il a travaillé chez vous : neuf ans ! Et n'a été mentionné sur aucune liste d'employés. Cortone, les services du fisc s'en donneront à

cœur joie !

— Je ne connais aucun Pietro Bossolo.

Cortone restait sur ses positions. Il ignorait encore ce qui était arrivé à Munich. Ce que le fameux Dr Hassler lui avait appris par message-radio était confus. Il s'agissait d'une promenade en bateau sur un lac bavarois avec un sac bourré de dollars, dans le seul dessein de se payer la tête des autorités allemandes et de prouver la gravité de la situation... Il fallait être allemand pour inventer une telle stupidité. Pourtant, elle avait eu lieu et on devait bien avaler la couleuvre, mais on en déduisait que la distance New York-Munich était trop grande pour une telle entreprise et qu'il convenait de se trouver soi-même sur les lieux. Si Pietro Bossolo avait pris part à cette promenade en barque, il s'agissait d'agir vite et de retirer ce garçon du circuit.

— Voilà quatre ans, à un croisement dans la 34^e Rue, Bossolo se heurta à un taxi. Sans doute ne vous l'a-t-il jamais raconté ? — Berringer dégustait à petites gorgées son verre de whisky. — On n'a pas trouvé d'alcool dans son sang, mais on a noté son nom et celui de son *employeur* : devinez qui ?

Cortone posa ses mains à plat sur ses yeux :

— J'ai toujours été peu doué pour les devinettes, Mr. Berringer... quoi qu'il en soit je ne connais pas de Pietro Bossolo.

Dix minutes plus tard, Berringer prenait congé de Cortone de manière presque amicale. La partie restait indécise, mais Berringer avait marqué quelques points.

Lorsque la porte se fut refermée derrière lui, Cortone lança du tréfonds de son être :

— Chierie !

Le voyage en Europe devait être entrepris le plus rapidement possible.

MUNICH

Bossolo quitta sa cellule ainsi que Beutels l'avait dit. Il n'arrivait pas à se croire libre, subitement seul dans l'Ettstrasse, parmi les remous de la foule qui l'entraînèrent jusqu'à une grande brasserie, où il s'assit à une table de bois luisant. Il possédait de nouveau ses 500 marks, et pouvait s'offrir un bon dîner.

Tandis que Bossolo buvait, mangeait, goûtait le bonheur de retrouver la liberté et d'avoir de nouveau un estomac bien garni, deux messieurs d'aspect assez effacé s'asseyaient non loin de lui : l'un d'eux au bout d'un moment sortit pour se rendre d'abord aux toilettes puis à la cabine téléphonique où il fit le numéro de l'Holiday Inn.

— Bossolo est sorti de prison ! Stepan Mironovitch, dit l'homme au

téléphone. Que faut-il faire ?

— Entrez en conversation avec lui, montrez-lui cent dollars et dites-lui qu'il recevra aussitôt le reste, qu'il n'a qu'à vous suivre.

— Et s'il se méfie ?

— Alors laissez-le s'en aller, il retournera au camp des travailleurs étrangers. Suivez-le et téléphonez-moi lorsqu'il sera revenu aux baraquements. Que fait-il en ce moment ?

— Il mange un goulache.

— N'avez-vous vu aucun de nos amis américains aux environs ?

— Non, Stepan Mironovitch.

Cela paraissait étrange à Lepkin. Il n'était guère enclin à sous-estimer Holden, mais à présent sa passivité le décevait. Bossolo *en savait davantage*, c'était aussi certain que la Volga se jette dans la mer Noire. Le faire parler ne présentait aucun problème, si l'on considérait la question non pas du point de vue humanitaire, mais du brûlant point de vue politique... Un interrogatoire mené par le K.G.B. se déroulait différemment d'un interrogatoire mené par la C.I.A., Lepkin était fixé là-dessus. Mais quiconque sait quelque chose doit le dire – c'est clair. Et quiconque ne comprend pas cette manière de voir doit y être amené avec rigueur.

— Retournez tout de suite dans la salle, Malevski ! Vous êtes aveugle, que diable ! Il est absolument inadmissible que Bossolo soit resté seul !

Il avait à peine raccroché lorsque le téléphone retentit à nouveau. Il s'y attendait. Un Malevski affolé, haletait dans le récepteur.

— Il est parti, Stepan Mironovitch ! Il a laissé la moitié de son goulache ! Qu'en penser ? Se faire apporter un si bon goulache et disparaître aussitôt...

— C'est raté ! Suspendez vos recherches, Malevski. Et repartez aujourd'hui même pour Moscou où vous irez vous présenter à la Section III.

— Camarade Commandant... la voix de Malevski devenait pleurarde. C'était écoeurant pour Lepkin d'avoir à entendre cela.

— Je trouverai Bossolo si vous m'accordez encore aujourd'hui...

— Prenez un vol pour Moscou !

— Stepan Mironovitch !

Lepkin raccrocha. Il faut savoir encaisser les défaites et en répondre, se dit-il, je vais mettre Abetjev tout de suite au courant... autrement il me rappellera aussi à Moscou. Mais je ne pleurerai pas au téléphone. D'une main ferme il reprit le récepteur et fit le numéro de l'Hôtel Sheraton.

— Mr. Holden, s'il vous plaît ?

Un craquement sur la ligne, puis la voix énergique de Holden :

— Allô ?

— Ici Lepkin.

— Ah ! Cher collègue venu du froid ! Que se passe-t-il ?

— Compliments !

— Pourquoi ?

— Ne m'obligez pas à ressasser une défaite.

— Vous vous exprimez en termes mystérieux, Lepkin. Je suis en train de me raser en me réjouissant de passer la soirée avec vous. Cela tient toujours ?

— Naturellement. – Lepkin regardait d'un œil fixe le mur qui lui faisait face. Le sentiment d'avoir été joué en même temps que Holden était franchement accablant. Il connaissait assez Holden pour savoir que celui-ci eût reconnu en riant avoir mis avant lui la main sur Bossolo. Ainsi sa surprise était sincère. Qui avait emmené Bossolo ? – Je crois que nous avons beaucoup de choses à nous dire, reprit Lepkin, ne pourrions-nous avancer l'heure de notre rencontre ?

— Quand ?

— Tout de suite ! Je viens au Sheraton. D'accord ?

— Naturellement. – Holden hésita, très surpris. – Lepkin, une question : ça brûle ?

— Oui, Holden, ça brûle.

Cinq minutes plus tard, Holden savait aussi qu'il venait de jeter son filet dans le vide. James Norman, agent de la C.I.A. au quartier général américain en Bavière, était sans doute moins ému que son collègue russe Malevski, cependant il se montra durement touché par sa déconvenue.

— Bossolo a disparu. Il mangeait une énorme assiette de goulache, mais brusquement je ne l'ai plus vu...

— Un tour de prestidigitation ? Il s'est volatilisé ? Voilà qui serait un numéro pour nous ! Où étiez-vous donc ?

Norman hésita une seconde et avoua :

— Je me suis absenté trois minutes... descendu aux toilettes du sous-sol, Sir.

— Bravo ! – Holden était fort éloigné d'en faire un drame. La nouvelle situation prenait enfin des contours précis, surtout depuis le coup de téléphone de Lepkin. – Votre besoin de pisser coûtera aux Allemands trente millions de dollars ou davantage... c'est la mort de l'ensemble des Jeux Olympiques...

Une heure plus tard un certain Igor Ferapontovitch Malevski se présentait à la préfecture de police et demandait l'asile politique.

Beutels qui en eut connaissance par la voie officielle retira aussitôt Malevski du circuit et le relégua à Pullach. La Défense du Territoire Fédéral fut informée ainsi que le ministre de l'intérieur à Bonn. Lepkin l'apprit à l'Hôtel Sheraton où il buvait du whisky en compagnie de Holden. On le pria de se rendre à la cabine téléphonique.

Lorsqu'il en revint il avait pâli.

— Toujours ces déviations politiques, dit-il en se rasseyant. Qui est cet homme qui agit à l'arrière-plan, Holden ? Je finis moi-même par croire à l'existence de ces maudites bombes que recèleraient les entrailles du Stade olympique !

PRÉFECTURE DE POLICE

— C'est un correspondant assidu, déclara Beutels dans la nuée qui s'élevait de son cigare. Ce qui rassure, c'est que la poste y retrouve tout de même son dû, car il pourrait envoyer ces lettres non timbrées. Mais, non, il y colle un timbre et cela avec une fastidieuse régularité dans le haut du coin droit – c'est la preuve que l'expéditeur est allemand !

Devant lui se trouvait la nouvelle lettre de menace, plus brève que les précédentes, parce qu'il n'y avait guère à ajouter à ce qui avait déjà été dit. L'inconnu s'exprimait comme suit :

« Messieurs,

« Assez joué ! Toute comédie a besoin des applaudissements et de l'argent des spectateurs. Encaissons trente millions ainsi que convenu. Insérez dans la presse ce message : « Caniche échappé trouvé et lavé. » Vous aurez aussitôt de nos nouvelles.

« Le Comité »

— Cet homme est un ironiste, déclara Beutels à la grande surprise des personnes présentes. Sa plaisanterie est phénoménale : caniche échappé trouvé et lavé... il ne dit pas tondu mais lavé, car tondu aurait quelque chose de négatif. Se laver les mains dans trente millions ! – Un lessivage de cette sorte vaut bien une sarabande d'allusions. – Il se laissa aller en arrière, jeta un regard circulaire sur l'illustre assemblée et considéra attentivement le ministre de l'intérieur Fédéral, qui venait d'arriver à Munich dans un avion de la Luftwaffe. – Enfin quelque chose de concret ! Nous démarrons ! Le combat de nègres dans un tunnel est terminé ! Que dit Bonn ?

— À la suite d'une conférence avec le Chancelier Fédéral et le cabinet, nous avons décidé de disposer de trente millions de dollars eu égard à cette question.

— Bravo ! lança Beutels.

Le ministre rougit fortement.

— Cela ne signifie pas que la police se permettra à nouveau de dormir en toute innocence ! Le Gouvernement Fédéral considère cet argent comme un prêt.

— Voici que cela redevient périlleux !
— Beutels... dit le préfet de police sur un ton suppliant.
— Expliquez-moi cela ! jeta le ministre de l'intérieur d'un ton raide.
Faudrait-il vraiment que nous fassions cadeau de trente millions de dollars ?

— Admettons que le ou les exacteurs veuillent prendre livraison de l'argent. Voici déjà un problème, car trente millions de dollars en petites coupures, c'est un camion plein. Je suis curieux de savoir comment ils s'en tireront. S'ils réussissaient à enlever et à transporter cet argent et que les ayant poursuivis nous ayons repris cette provende, qui nous garantit qu'un membre du Comité resté à son poste ne mettra pas la bombe à feu ? Électroniquement... Ne nous illusionnons pas : l'organisation à laquelle nous nous heurtons est bien menée. Nous n'en saisissons jamais que certains comparses, mais à la tête de tout se trouve celui qui maniera le levier d'allumage.

— À considérer les choses de la sorte, il n'y a en fait aucune garantie avec ou sans les trente millions !

— C'est exact. Il nous faut donc vivre avec cette fatalité en perspective.

— Ce n'est pas possible. – Le ministre de l'intérieur frappa la table du plat de la main. Mais les accès de colère sont inutiles lorsqu'on se trouve dans un désert, alors que l'on souhaite être dans un jardin ! – Je compte que ces coquins seront arrêtés après la livraison de l'argent !

— Les intermédiaires en tout cas, mais la tête du complot ? Monsieur le Ministre, nous avons affaire à forte partie, ce ne sont pas des exacteurs d'occasion, et surtout le temps travaille contre nous.

— Ceci revient donc à dire... – le ministre fit une profonde aspiration et son visage arrondi parut soudain flasque et vieilli... que tant que nous ignorerons où sont situées ces bombes A, la menace subsistera.

— Oui.

La clarté des réponses de Beutels était terrifiante. Mais il ne s'agissait plus de jouer à cache-cache.

— Vous ne pouvez pas garantir la sécurité des Jeux ?

— Non.

— Ainsi les Jeux Olympiques de Munich devront être annulés ?

— C'est au Gouvernement Fédéral d'en décider. – Beutels referma son dossier avec une résignation évidente. – Personne au monde, à part les exacteurs inconnus, ne peut vous ravir le droit d'en décider. Devons-nous répondre dans le journal par l'annonce demandée ?

— Oui. – Le ministre se leva comme s'il soulevait un fardeau gigantesque. – Je rentre à Bonn par la voie des airs. Jusqu'à nouvel ordre, maintenez le secret absolu, Messieurs. Personne n'a rien à me

proposer ?

Il se retourna, la ronde des messieurs qui l'entouraient debout formait une image digne de pitié. Le ministre haussa les épaules :

— Et l'Américain ? demanda-t-il.

— S'est amouraché ici d'une jeune artiste en photographies.

— Le Russe ?

— S'occupe à goûter diverses catégories de cognac à l'Océan Bar.

— Le Français ?

— C'est le seul qui travaille tout le tour du cadran et qui s'occupe intensément à fouiller, mètre par mètre, avec son appareil à rayons X, les fondations du stade.

— C'est accablant, dit le ministre de l'intérieur à voix basse.

Puis il s'en fut. Beutels lui adressa un petit signe de tête en serrant sa serviette sous son bras. Tout le monde l'entendit remarquer :

— L'homme se retrouvera toujours sur les limites de ses possibilités. À bien considérer les choses, nous sommes tout de même de petits salauds.

Le lendemain, dans la *Presse Bavaroise*, on pouvait lire sous la rubrique « Divers » :

« Caniche échappé trouvé et lavé. »

MUNICH-HARLACHING

Holden avait passé une agréable soirée en compagnie de Lepkin.

D'abord un moment au Sheraton-Bar, puis étapes dans quelques boîtes de nuit à Schwabing, enfin halte dans un grenier où le spectacle consistait en striptease. Lepkin prouva, en ce lieu, qu'il était déjà tellement accoutumé à l'Occident, que le spectacle le faisait bâiller d'ennui.

— Partons ! Ce Bossolo m'est resté comme un pavé sur l'estomac !

Plus tard, attablés dans un petit restaurant où on leur servit du boudin blanc accompagné d'un verre de genièvre, ils se réjouirent de leur rencontre et déplorèrent d'avoir sans doute à se retrouver adversaires un jour.

Ils restèrent ensemble jusque vers une heure du matin, puis Holden ramena Lepkin au Holiday Inn. Devant la porte, Lepkin retint la main de Holden :

— Franchement, Holden, vous ne vous êtes pas approprié Bossolo ?

— Non, incrédule Sibérien, parole d'honneur. Je le cherche aussi. Nous avons l'un comme l'autre un adversaire qui nous devance !

— Alors rayons Bossolo de nos préoccupations !... – Lepkin se passa la main sur les yeux. – Selon toutes considérations logiques, il ne devrait plus être en vie...

Holden roula ensuite, en direction de Harlaching. Helga n'était pas couchée, elle regardait à la télévision une émission sur l'art gothique.

— Cela t'intéresse ? lui demanda Holden en s'asseyant auprès d'elle.

— Non, mais cela me distrait. L'art gothique a quelque chose d'élévé. La vie quotidienne est sale... As-tu appris quelque chose au sujet de Hans ?

— Non.

Holden sortit ses cigarettes de sa poche. Les mensonges faisaient partie de son métier, mais avec Helga il avait le sentiment de mentir mal et d'être lui-même *transparent*. Après maintes questions enrobées de prudence, il avait appris que Hans Bergmann ne se trouvait plus dans les cellules en sous-sol de la préfecture de police. Impossible de savoir où il avait été relégué. Inutile de questionner Beutels directement. Cependant Holden admirait le cran avec lequel Beutels prenait des mesures aussi peu orthodoxes. Quiconque connaissait les lois allemandes devait considérer le conseiller Beutels comme une sorte de danseur de corde qui avançait sur un filin tendu qui, en fait, n'existait pas. Holden se demandait comment ce jeu se poursuivrait. Helga s'opiniâtrait à téléphoner chaque jour à la préfecture de Police. Le rédacteur en chef de Bergmann tempêtait de son côté ayant subodoré pour son journal l'espoir d'une publicité tapageuse. Si insignifiant qu'eût été jadis Bergmann, perdu dans la masse des reporters, autant il devenait de jour en jour plus précieux, depuis qu'il avait disparu sans laisser de traces.

Holden s'étendit sur le lit-divan et attira Helga contre lui, elle céda à ce geste tendre et se lova dans ses bras, tiédeur animée de pulsations qui se communiquaient à ses reins. De l'écran de la télévision une voix très académique s'élevait expliquant l'ogive gothique.

— Tu sens l'eau-de-vie ! remarqua Helga en fronçant le nez.

— J'ai rencontré Stepan Mironovitch Lepkin et nous avons bu ensemble du genièvre.

— Un Russe ?

Elle entrouvrit sa chemise et fit glisser sa main sur sa poitrine velue.

— Que fais-tu au juste *in Old Germany*, Ric ? Je ne te l'ai jamais demandé, j'y pense tout à coup et je suis une fille très capable de curiosité. Peux-tu me le dire ?

— Non.

— Le Russe est ton associé ?

— Mon adversaire.

— Et c'est avec un adversaire que tu bois aussi tard dans la nuit ?

— Préférerais-tu nous voir nous entre-tuer ?

— Oh non ! lança-t-elle tremblante déjà, ce qu'il nota avec une joie

profonde. – Est-ce un méchant Russe ?

— Un gentleman, il parle sept langues, porte l'habit comme personne, sa conversation pourrait être enviée d'un Français. Mais il manie magistralement le revolver, fût-ce du fond de sa poche... Nous avons bien eu neuf fois la possibilité de nous supprimer l'un l'autre... mais nous sommes toujours tombés d'accord pour nous épargner...

— Je déteste ta profession, Ric ! Je la déteste ! Pourquoi n'es-tu pas photographe ou marchand de légumes ? – Ses grands yeux dont le regard glacé avait fondu dans le reflet rouge de l'aurore le matin précédent, le regardaient avec une teinte d'angoisse. – Quand reprends-tu l'avion pour Washington ?

— Comment ?

— Tu as bu avec ce Lepkin, vous êtes donc d'accord et ton travail est terminé ? Ce serait logique.

— Ce qui m'a amené en Allemagne met tout sens dessus dessous, la logique aussi ! À présent Lepkin et moi nous travaillons ensemble ! – Il mit un bras autour de son cou et caressa ses cheveux. – Cela fait combien de temps que nous nous connaissons ?

— Trois jours et une nuit. La seconde commence. – Elle essaya de sourire. – Dois-je avoir honte de ce que je t'aime tout de même ?

— Connais-tu le Texas ? lui demanda-t-il sans transition.

— Non, mais pourquoi le Texas ?

— C'est un beau pays, sauvage, séducteur...

— C'est là-bas qu'ils ont abattu Kennedy, non ?

— Mon grand-père y possède un ranch avec 10 000 bêtes à cornes... Nous irons au Texas, dit Holden à voix basse.

— Pourquoi pas en Chine ?

— En Chine je n'hériterais pas d'un troupeau de 10 000 têtes. Tant pis, je t'aime, je t'épouserai !

NEW YORK – MUNICH – ACAPULCO

Il fallut deux jours pour avertir Harold Berringer que Maurizio Cortone ne se trouvait plus dans son école de sports. Il était alors déjà trop tard si l'on voulait mettre un verrou à son intention aux frontières et dans les aéroports. Même une conversation-éclair avec l'Allemagne n'avait plus qu'un intérêt d'information. On avait trop peu de temps pour agir.

Cortone – on en était certain – avait pris un vol pour Munich. Nanti d'un faux passeport, physiquement métamorphosé, avec un appareil émetteur radio dans sa valise. La situation devenait dramatique.

Beutels seul paraissait satisfait :

— Bien que je ne puisse croire déjà, dit-il, que tout se soit à ce

point simplifié, nous connaissons à présent même le criminel ; je me sens comme dans une piscine chauffée. Tout, autour de moi, gèle... je nage. Comme il n'est pas probable que ce Cortone passe la nuit dans un sillon en plein champ, nous visiterons tous les hôtels dans Munich et aux environs et nous passerons en revue les nouveaux clients. Une seule mesure nous est interdite, nous ne pouvons pas promulguer un mandat d'arrêt.

— Ce qui permet à Cortone d'habiter quelque part en toute sécurité.

Holden déposa sur la table deux bonnes photos de Cortone.

Beutels examinait les photos. Maurizio Cortone ne représentait pas le moins du monde le type du pilleur de banque. On se couvrirait de ridicule avec un mandat d'arrêt motivé par ce délit.

— Que pensez-vous des escrocs au mariage ? lança Beutels.

— Pas mauvais. L'essentiel est de publier sa photo.

— Si elle correspond encore à son physique actuel, Cortone a une tête de caractère qui se prête parfaitement aux transformations...

— Vous lancez donc le mandat d'arrêt ? La presse ? La télévision ?

— Je me chercherai d'abord une garantie, Holden. Un fonctionnaire allemand qui prend librement ses décisions, ressemble à un loup amoureux d'un agneau, un *outsider* absolu en quelque sorte. Dans dix minutes, nous en saurons plus, d'ailleurs... – Beutels qui avait été jusqu'à la porte s'arrêta et se retourna vers Holden : Une jolie fille cette Helga Bergmann, n'est-ce pas ?

— Je vais l'épouser.

— Pfff ! – Beutels tournait son cigare entre ses dents. – Holden, cela me chagrinerait fort d'avoir à mettre également à l'ombre le beau-frère de Hans Bergmann... mais je le ferai selon les circonstances...

Ceci avait lieu à Munich. Au même moment, Maurizio Cortone se trouvait étendu au soleil à Acapulco et regardait avec satisfaction Lucretia Borghi qui, portant un bikini doré, s'élançait dans l'eau bleutée du *swimming pool* de l'hôtel.

Il n'avait pas commis la sottise dont Berringer et Holden le croyaient capable, c'est-à-dire prendre aussitôt l'avion pour l'Allemagne. Il estimait que son départ se remarquerait bientôt et que tout aussi rapidement le petit mais dangereux et vipérin Berringer entrerait en action. Mexico et avant tout l'Hôtel Impérial constituaient pour Cortone le meilleur alibi. La direction de l'hôtel témoignerait que du milieu de mai jusqu'à la fin d'août, il y avait passé des vacances prolongées, un congé de santé d'ailleurs, car le Dr Miguel Anjuez, spécialiste des maladies internes, attesterait également que Maurizio Cortone souffrait d'un état diabétique assez sérieux. La cure à Acapulco était absolument indispensable, pratiquée sous surveillance médicale. Qui donc douterait ensuite de l'exactitude de ces faits

lorsqu'il déposerait cet alibi sans réplique sur la table de Berringer ?

Ted Dulcan avait suivi les voyageurs. Depuis qu'ils s'étaient associés en affaires, ils restaient collés l'un à l'autre comme des frères siamois. Dulcan était descendu dans un autre hôtel, le Tornado Club. Une rencontre avec Lucretia eût inutilement compliqué la situation, d'autant plus qu'elle avait menacé d'émasculer Dulcan à l'occasion.

Cortone pouvait à présent gagner du temps avec Lucretia, avec Dulcan, avec Munich. En Allemagne on finirait par se lasser de cette vaine poursuite... quant à lui-même, il reprenait du poil de la bête. Sa dernière conversation-radio avec le D^r Hassler l'avait à ce point rassuré, qu'il jouissait à présent de chaque jour ensoleillé au bord de la piscine ou sur les plages blondes.

À Munich tout se déroulait selon le plan conçu par ce médecin fou, avide de chaos : trente millions de dollars se trouvaient, à la lettre, étalés devant lui.

Le D^r Hassler n'avait qu'à les recueillir.

MUNICH

L'attente de la « section d'alarme » durait depuis trois jours déjà, lorsque enfin vint la réponse à l'entrefilet paru dans la *Presse Bavaroise*. C'était de nouveau une lettre portant le tampon du bureau de poste n° 1. Le même papier, la même enveloppe, la même impression de machine à écrire.

— Un nationaliste allemand ! lança Beutels goguenard, conservateur jusqu'aux moelles !

Tous ces messieurs de la commission spéciale étaient rassemblés autour de la table, avec le président du Comité National Olympique, un observateur du ministère de l'intérieur à Bonn, lorsque Beutels fendit l'enveloppe. Inutile de prendre des précautions en vue d'empreintes digitales hypothétiques.

Lepkin était le seul qui ne fût pas de cette longue tablée. Il avait téléphoné du Holiday Inn, pour s'excuser d'être trop enrhumé pour sortir. Holden était le seul à savoir que Lepkin se portait comme un charme par ce jour de printemps et qu'il se consacrait entièrement à la poursuite de Bossolo. Depuis que les recherches avaient abouti à la certitude qu'il se trouvait à Munich ou dans ses environs, on était persuadé qu'il s'était fait un autre visage et que, sous ce couvert, il se déplaçait sans appréhension. Une petite armée de fonctionnaires s'efforçait donc de contrôler tous les hôtels, les pensions de famille et même les chambres louées chez l'habitant. Car Lepkin et Holden étaient convaincus que Pietro Bossolo rencontrerait son chef tôt ou tard, s'il était encore en vie. La concordance de la parution de la

réponse dans le journal avec la disparition de Cortone à New York était une preuve que au cours des jours à venir, le *grand encaissement* commencerait.

Le seul qui exprimât des doutes était encore Beutels.

— Ainsi Cortone est ici ! Serait-il le cerveau de l'affaire ? Qui écrit ces lettres ? Qui a établi cette organisation ? Ce n'est ni un Italien, ni un Américain... c'est un Allemand. J'ai mis à l'étude de ces lettres des psychologues, des savants germanistes... ils en viennent tous à la même conclusion : ce style négligé, voulu, sert de camouflage à une intelligence supérieure.

Avec componction, comme s'il avait à lire à haute voix un sermon dans le style d'un orateur sacré, Beutels fit la lecture de la lettre. Personne ne l'interrompit : sans l'exprimer ouvertement, chacun était fasciné par son contenu. Ce silence signifiait une admiration irritée mais éclatante :

« Messieurs,

« Votre bonne volonté m'a réjoui. Moi aussi, je suis ennemi de toute violence et la pensée que non seulement les terrains olympiques mais aussi tout Munich et partant toute l'Europe Centrale seraient anéantis de ma main par un nuage radioactif, provoque aussi chez moi une épouvante paralysante. Reconnaissez là mes sentiments profondément humanitaires. Car je crois que s'il s'agit de la salvation d'une partie du globe terrestre, trente millions de dollars c'est un prix qui n'est nullement en proportion avec l'énormité de cette catastrophe. À vrai dire, ce n'est même pas cet argent qui m'importe, mais bien la démonstration du fait que le bonheur ou le malheur de l'humanité peuvent dépendre de la volonté d'un seul homme. Dans le seul dessein de prouver la gravité de la situation, vous êtes priés de verser trente millions de dollars, car rien n'est plus convaincant pour un homme d'aujourd'hui, et surtout pour un politicien, qu'une mainmise sur l'argent. Ne considérez donc pas cette somme comme la mesure proportionnelle de ma menace, mais comme un effet accessoire. L'argent m'est parfaitement indifférent... mais je n'en dirais pas autant de l'engourdissement mortel, de la satiété paralysante, dans laquelle sombre l'humanité... »

Beutels leva les yeux :

— Gentil, n'est-ce pas dit-il à voix haute, et comme personne ne réagissait il ajouta : Un réactionnaire que la civilisation poussée jusqu'à l'absurde écoëure, âge au-delà de cinquante ans, soixante ans je suppose. Le fait que cet homme qui agit à l'arrière-plan, disons le « cerveau » de cette affaire, doive être dans nos âges, exclut toute

provocation de la part d'un groupe de comploteurs révolutionnaires de gauche. Ici règne un intellect glacé, à la volonté de remplir une certaine mission réformatrice. Autrement dit, un fou avec *summa cum laude*.

Beutels attendit une réponse, mais ses auditeurs assis autour de la vaste table ronde ressemblaient à des mannequins de cire, les yeux exorbités, un peu pâlis... Beutels baissa la tête et poursuivit sa lecture :

« La remise de l'argent en *bloc* est impossible, ce que vous avez certainement déjà compris. Un camion bourré de billets de banque serait une idiotie plafohnante. Je vous propose ces moyens de livraison :

« Chacun des trente jours qui vont suivre, un million de dollars devra être remis en petites coupures usagées. Cette remise aura lieu sans contrôle policier ni surveillance... Aucune autre personne que celle qui apporte les billets et celle qui les reçoit ne doit en tout cas être présente. Si le paiement est interrompu ou troublé par une intrusion policière quelle qu'elle soit, nous rompons les relations avec vous et mettrons le feu le 26 août à 15 heures, après l'allumage de la flamme olympique : notre propre feu d'artifice avec douze kilos de plutonium !

« Cette conclusion est à craindre si de votre côté on hésite à payer, ou si les relations sont rompues dans l'espoir qu'au cours de ces trente jours de paiement on pourrait nous cerner ou éviter de remettre les derniers millions. Sachez que le danger d'une explosion atomique subsiste jusqu'au dernier million. Seulement après la livraison du dernier million, nous vous garantissons que les deux bombes A n'exploseront pas. Si la mise à feu électronique n'a pas lieu, les Jeux Olympiques seront ouverts à 15 heures, il est donc préférable de ne pas importuner l'encaisseur du dernier million. Autrement, nous nous verrions troublés dans les relations confiantes que nous entretenons avec vous et en même temps nous nous estimerions déliés de la parole que nous vous avons donnée. C'est seulement après l'éclatement des fanfares d'ouverture de l'Olympiade, que nous considérerons que la police a les mains libres. »

— Quel homme au grand cœur !

Beutels jeta la lettre sur la table.

Le conseiller ministériel détaché par le ministre de l'intérieur à cette conférence leva les épaules, désespéré :

— Nous paierons, dit-il d'une voix enrouée, mais nous avons confiance en la police.

— Dieu vous conserve cette foi. – Beutels se laissa aller en arrière,

tira un cigare brésilien de la poche intérieure de son veston et se mit à fumer. Le brésilien signifiait bienveillante détente. – Monsieur le Préfet, votre opinion ?

Le préfet de police de Munich lança un regard vers le procureur général Dr Herbrecht, président de la commission spéciale. Mais celui-ci demeurait assis, aussi silencieux que le premier commissaire Abels et les autres messieurs des différents services de l'État. Le Français Jean-Claude Mostelle de la Sûreté française prit la lettre et la relut. Ric Holden passait le temps en fumant, il pensait à son collègue soviétique Lepkin pour lequel ces conférences signifiaient peu de chose, Lepkin recherchait Bossolo, seule trace dans l'obscurité.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Beutels une fois de plus.

Les hésitations de cette assemblée l'énervaient. Pour lui, il n'y avait qu'une seule solution : payer. Cependant, il se rappelait soudain une conversation qu'il avait eue avec un médecin psychiatre d'un asile d'aliénés mentaux. C'était l'époque où il visitait certains schizophrènes et mégalomanes dans cet immense établissement. Il avait ainsi fait la connaissance de Napoléon, celle de la femme qui avait un enfant du pape, et une vieille dame fort distinguée qui écrivait chaque semaine une longue lettre réclamant qu'on la reconnaisse enfin comme reine d'Angleterre.

— Il faut d'abord écouter le malade et lui donner raison, avait dit le médecin psychiatre. Le laisser parler... cela libère.

Beutels n'avait pas oublié la leçon, elle l'avait aidé à confesser les gars les plus durs qui en racontaient souvent plus qu'ils n'auraient voulu et se débattaient dans le filet des mots qu'ils avaient tissé autour d'eux comme de malheureux poissons.

— Nous finirons par céder à toutes les volontés de cet exacteur, reprit le préfet de police, mais il commet la pire des fautes : il nous offre trente possibilités de le reconnaître !

— J'imagine qu'il a prévu cet inconvénient. – Beutels jetait un regard vers Holden assis de l'autre côté de la table. L'Américain jouait avec un paquet de Camel. – Qu'en pense le *Superman* de la C.I.A. ? jeta Beutels.

— Payer.

— Non ?

— Mais nous placerons dans les arbres proches une caméra électronique à infrarouges.

— Notre « cerveau » n'est pas un faible d'esprit. Jamais cet homme ne viendra lui-même, il enverra des messagers. Que retirerions-nous de trente messagers qui d'autre part doivent déposer l'argent en un certain lieu ?

— Avez-vous mieux à nous proposer ?

— Non. – Beutels croisa ses mains sur son ventre. – Il nous faudra

sacrifier vingt-neuf millions afin de pouvoir avec le trentième relever la voie de celui que nous cherchons. C'est le seul moyen.

— Très bien. — Le préfet de police respira soulagé. — Et le 26 août, vous prenez la direction des opérations, Beutels.

— Théoriquement oui. Mais alors quelque chose peut encore arriver...

— Quoi ?

— Il ne viendra pas chercher le trentième million... parce qu'il aura la même pensée que nous. D'ailleurs vingt-neuf millions de dollars font un magot fort suffisant pour assurer le beau soir d'une existence. Et il nous aura coulé entre les doigts.

— Le Gouvernement Fédéral ne le souffrira pas ! s'écria le conseiller ministériel de Bonn.

— C'est bon ! — Beutels s'élança hors de son siège si brusquement que ses voisins sursautèrent. — Alors vous laisserez périr 100 000 personnes envoyées vers les cieux ! Sans moi, Messieurs. Car le 26 août, je me trouverai quelque part dans les mers du sud... en tout cas loin de Munich.

SCHWABING

Si l'on était autorisé à l'appeler « la grosse Emma », on pouvait se considérer non seulement comme un habitué, mais aussi comme un ami. La masse de la clientèle et les passants ne la connaissaient que sous le nom de M^{me} Emma Pischke, ce qui laissait à penser que cette bonne Munichoise avait des origines prussiennes. Sa taverne était à Schwabing où tout paraissait encore enfumé, crasseux, romantique et très à l'écart des énormes blocs de béton, fruits d'une nouvelle pseudo-culture.

C'était un cabaret, rien de plus. Mais qui s'arrêtait chez la grosse Emma et s'adossait à ses murs bariolés se sentait en quelque sorte à l'abri du monde. Il se reposait de la vie moderne.

Emma avait peu affaire à la police. Il n'y avait pas de chahuteurs chez elle. Une fois que de mauvais garçons y avaient mené grand tapage, ils n'avaient pas insisté : Emma savait cogner comme un percheron attelé à un haquet de brasseur. Si la police apparaissait de temps à autre, ce n'était que pour jeter un regard de *routine* sur ses braves clients. Emma Pischke se tenait alors sur le seuil de son débit et annonçait à voix haute ses clients comme un sous-officier consciencieux et elle ajoutait :

— Pas de filous parmi eux ! Rien que des artistes que la chance a oubliés !

Il semble incroyable que Pietro Bossolo ait échoué au sein de cette

société. Car il n'était ni peintre, ni poète, ni sculpteur, mais il avait un don qui a illustré sa patrie comme les nouilles ou Jules César, il chantait.

La grosse Emma avait découvert ce talent par pur hasard, le jour même où ses clients fêtaient son soixante-quatrième anniversaire. Bossolo errait justement dans Schwabing, tous les clients d'Emma l'entouraient, la félicitaient, buvaient à sa santé et même l'étourdissaient de vivats lorsque Pietro Bossolo surgit et demanda un Campari. Il voulut aussitôt s'éloigner car il savait d'expérience que l'on pouvait travailler et gagner de l'argent en Allemagne, mais que les étrangers y sont isolés comme une pomme pourrie restée sur l'arbre. Mais il en allait autrement chez Emma. Sans la moindre remarque désobligeante, on l'accueillit dans le cercle des amis fêtant la maîtresse de maison, on lui mit un verre de champagne dans les mains et on se montra d'une bienveillance à son égard qui lui fit monter les larmes aux yeux.

— Un Italien, ça chante ! déclara Emma lorsque chacun dans le cercle des amis eut fait montre de son talent en son honneur. — Bossolo intimidé tournait son verre entre ses doigts. — J'ai été sur la Riviera, reprit Emma, ils chantaient et riaient sans cesse là-bas, allons le frisé, vas-y, ouvre le bec !

Bossolo grimpa sur la table et chanta ce que l'on attendait d'un Italien : « Santa Lucia ». Dès cet instant, Bossolo fit partie du cercle des amis. Emma s'essuya les yeux, les voix de ténor l'avaient toujours profondément émue.

À la fin de cette fête mémorable, Bossolo se trouva tellement ivre qu'Emma dut le coucher dans un des lits qu'elle ne louait qu'à ses bonnes connaissances. Il y avait neuf lits qui représentaient un asile de choix, car Emma réclamait à peine un mark pour la nuit, parce que tous ses dormeurs étaient de quelque manière en marge de la société et parfaitement démunis de ressources comme des chiens errants. Emma les accueillait tous sous ses ailes largement déployées... grosse poule qui réchauffait quantité de poussins frissonnants ! Dernier vestige du vrai Schwabing, ce faubourg du temps passé.

Il était près de deux heures de l'après-midi lorsque Bossolo frappa aux volets clos du cabaret de la grosse Emma. C'est une heure qui fait encore partie de la nuit à Schwabing, surtout lorsqu'on a fait la fête chez Emma. Aussi Bossolo dut-il attendre avant qu'on vînt lui ouvrir. Avec l'agilité d'une belette il se glissa dans l'entrebâillement de la porte. Emma jetée de côté par le battant de celle-ci reprenait son souffle avant de hurler son effroi lorsqu'elle reconnut Bossolo son « chanteur » préféré.

— Toi ? lança-t-elle, à cette heure ? — Elle referma la porte et

poussa le gros verrou. – Pietro, quel coup as-tu fait ?

— Moi, rien... c'est les autres, Mamma. – Il l'appelait toujours ainsi, ce qui touchait son cœur au plus profond.

— Mamma mia... je t'en prie... Laisse-moi habiter ici !

Il éleva ses deux mains dans un geste de supplication et Emma reconnut dans ses yeux le reflet d'une peur mortelle. Elle le saisit à la nuque et le tira à l'intérieur de la salle où il s'affala sur une chaise.

— Qu'as-tu fait ? Raconte ! Un peu vite !

— On me poursuit... bredouilla Bossolo.

— Qui ?

— Les Services secrets.

— Comment peux-tu te saouler comme ça, mon petit !

— Je ne suis pas ivre, Mamma. Ils me pourchassent.

— Tu es donc un espion ? Pietro, si tu es un gars comme ça, notre amitié est fichue. J'encaisse tout, mais pas un espion ! Même un souteneur est un homme pour moi et s'il y en a un qui fait de la cambriole, je tâche de le ramener dans le droit chemin. Mais un espion ! Allons, dis !

Pietro Bossolo prit le parti de tout raconter pour ne pas perdre son nouveau foyer et Mamma Emma. Celle-ci écouta son récit, immobile, tour massive de chair, ficelée dans une blouse crasseuse, ses jambes aux grosses veines bleues plantées dans des pantoufles. Elle respira, soulagée, lorsque Bossolo eut terminé sa confession.

— Tout ça est vrai ?

— Je le jure par la Madone, Mamma, et par ma mère.

— Et ces 10 000 dollars qu'on t'a promis ? Ils te les envoient avec une sarbacane ?

— Je ne sais pas comment trouver cet homme, Mamma.

— Nous mettrons ordre à ça. – Emma leva l'index et désigna le plafond. – Monte petit. Chambre 4. Tu peux habiter ici. Mais faudra gagner ta croûte et ton lit. Tu feras la plonge, tu aideras à la cuisine, à la lessive...

— Je ferai tout, Mamma... Je veux continuer à vivre, c'est tout.

— Personne ne t'a vu entrer ici ?

— Non, lorsque les deux hommes qui me suivaient ont été aux toilettes, je me suis sauvé. Ils ne m'ont pas vu.

— Alors tu es à couvert chez Emma. Monte ! Couche-toi. Dans deux heures je t'appelle pour la plonge !

Bossolo se leva et voulut baiser la main d'Emma à l'italienne. Elle lui assena une tape énergique.

— Laisse ça ! Je ne suis pas un chat qu'on lèche ! gronda-t-elle.

Bossolo déjà à mi-chemin dans l'escalier se retourna. Il pleurait de joie.

— Oui, Mamma.

— J'irai te chercher tes 10 000 dollars. Compte sur moi ! Tu pourras acheter ta turne en Calabre !

L'affaire se compliquait de plus en plus. Emma Pischke empoignait la situation.

STADELHEIM

Ma nouvelle cellule est plus confortable que le sale trou du sous-sol de la préfecture de police. On comprend tout de suite qu'il s'agit d'une installation pour un séjour prolongé, d'une retraite qui doit tenir lieu de foyer. On est ici un pensionnaire sérieux, non pas un client de passage.

J'occupe la cellule 367 dans le couloir VI, troisième étage.

Ce brave Kunzelfrey de Munich avait prévenu à mon sujet son collègue à Stadelheim, Sepp Mittwurtz : « Ce journaliste est des plus dangereux. Un intellectuel. Prenez garde lorsqu'il feindra d'avoir un accès de fièvre ! Il n'en aura pas ! Il nous a joué quatre fois cette comédie. »

— Température ? m'a jeté Mittwurtz sur un ton sévère.

Je me retournai :

— C'est exact, il manque ici un thermomètre, un hydromètre, un baromètre. Par haute pression, je deviens toujours euphorique...

— N'allez pas vous permettre de dire des cochonneries ici ! On vous fera passer vos sales imaginations !

Je m'étonnai de cette sortie jusqu'à l'instant où je compris que Mittwurtz ignorait la signification du mot « euphorique » qu'il tenait pour une désignation cochonne.

J'en éprouvai d'une certaine manière une joie d'enfant qui a reçu en cadeau un ballon neuf, bien luisant.

— Votre température corporelle ?

— 36° 7, je suppose.

— Ainsi pas de fièvre ?

Je souriais, bonhomme :

— Non, pas encore.

— Interdit. Vous n'en aurez pas.

À ce point de mon récit, je dois avouer ceci : j'ai eu jusqu'à présent une impression fausse de la prison que je considérais comme un lieu d'abaissement de la personne humaine, une sorte de léproserie dont les habitants sont des réprouvés, qu'ils aient été coupables de stationnement illicite ou qu'ils aient matraqué pour quatre marks une vieille veuve. Pour celui qui n'est pas emprisonné, c'est tout un : des détenus ! Au bloc !

Mes amis, il n'en est rien. La prison n'est pas autre chose qu'une

voie de garage. Si on a les nerfs qui tiennent le coup – il s'agit d'une prédisposition – on découvrira au bloc un univers resté intact en lui-même et nullement sans beauté. D'abord, pas de soucis. Nourriture servie, vêtements fournis, assistance médicale assurée, lectures, services religieux, chorale des prisonniers, promenade d'une demi-heure chaque jour, gymnastique, et si l'on n'est pas assez bête pour penser à la fuite, travail aux champs, en usine, etc., où personne ne réclamera de vous une *norme* élevée, parce que s'il y en a un qui trouve à redire quand on se repose, on est en droit de lui envoyer : « Ta gueule, mon cher ! Je ne peux pas être condamné à plus que je n'encaisse déjà. Admire que je joue encore le jeu ! »

Ce que chacun saura reconnaître.

Naturellement Beutels m'a rendu visite. C'est un homme capable d'attachement. Il m'apportait deux cigares Sumatra, sa marque des jours de bonne humeur et s'entretint avec moi sur le ton d'une veillée de brasserie.

— Qu'écrivez-vous à présent ?

— « Expériences d'un mort. »

— Excellent. Votre rédacteur en chef offre 10 000 marks à qui lui indiquera où se trouve son chef-reporter Hans Bergmann.

J'étais abasourdi :

— Avez-vous dit chef-reporter ? demandai-je.

— Oui.

— Et 10 000 marks ?

— Exactement les termes du dernier numéro avec votre photo qui couvre toute une page. Cet homme fait du bruit et flétrit dans son article dix-sept fois la police. J'ai compté et souligné ses injures. J'en suis à rêver au moyen de couper le sifflet à cet idiot.

— Impossible pour vous de lui présenter un cadavre ?

— Difficile. Constater la disparition d'une personne n'est rien de neuf. Le plus souvent un hasard explique le cas. Nous devrions provoquer un tel hasard.

— Une autre idée ! lançai-je. Aidez-moi à gagner 10 000 marks, Monsieur le Conseiller criminel. Dans notre firme, c'est une somme ! Le magazine doit se sentir bien sûr de ne plus me revoir pour qu'il offre une telle récompense sur de simples indications ! Ce serait un sale coup s'ils étaient obligés de verser cette somme et que je réapparaisse ensuite ! Le rédacteur en chef n'y survivrait pas avec son foie saturé de whisky. Mais que croyez-vous qu'il vous arrivera à vous-même, Monsieur le Conseiller, lorsque je serai libéré le 27 août ? Vous serez, j'imagine, le premier homme à vous envoler sans ailes ni courant d'air ascendant !

— Ma demande de mise à la retraite sera satisfaite. J'ai seulement réclamé que me soit encore confié d'élucider cette maudite menace. La

criminalistique a cessé de m'intéresser. Quant aux criminels, ce ne sont plus les solides articles d'avant-guerre. Je suis trop vieux pour apprendre qu'on doit s'adresser à un bandit en le traitant de Monsieur et le laisser prendre le large après qu'on lui aura indiqué un lieu de résidence stable, bien qu'on sache que ce garçon retrouvera aussitôt ses occupations préférées. Ma logique renonce face à ces impératifs... Peut-être même est-ce une erreur que de penser logiquement à notre époque démente. – Beutels toussota, et tout à coup ce vieil homme m'a fait de la peine, ce vieil homme dont le cigare comme les succès sont déjà légendaires. – Nous avons pris contact avec le maître chanteur, me dit-il.

— Alors ?

— Il veut ses trente millions par petits paquets à partir du 28 juillet : un million quotidien que l'on déposera chaque nuit autre part.

— Cet homme vous fera boire la coupe jusqu'à la lie, je parie ?

— Non, ce ne serait pas honnête de ma part.

— Pourquoi ? Je ne comprends pas.

— Je ne parie pas avec quelqu'un alors que je sais qu'il sera le perdant.

— Vous en êtes si sûr ?

— Oui. Je m'en étonne moi-même.

— Révélez-moi votre plan, Monsieur le Conseiller. Vous ne pouvez pas vous méfier de moi, je ne peux pas vous attaquer dans le dos. Vous avez tout juste huit semaines devant vous avant le versement du premier million. J'ai passé de longues heures de réflexion pour me mettre en pensée à votre place. C'est un jeu diabolique, j'avoue. Vous n'avez rien en main que quelques lettres. Vous n'êtes même pas certain que les bombes existent vraiment dans le stade, ou qu'il s'agit de la plus énorme mystification ou bluff qu'il y eut jamais depuis que l'humanité existe. De quelque côté qu'on retourne cette affaire, on a peur parce que aujourd'hui tout est possible.

— Ces bombes existent.

— Oh ! – Je fus presque anéanti par cette réponse. – Sûrement ?

— Oui. Voilà deux ans on a volé douze kilos de plutonium au cours d'un transport au Nouveau-Mexique. Et la *menace* annonce bien douze kilos dans les soubassements du Stade olympique.

— Fantastique ! – Je le proclamai du tréfonds de mon être. Beutels suçait son cigare, l'air pensif. – Et vous pouvez encore dormir une seule minute tranquillement ? Je vous admire Monsieur le Conseiller.

— Moi aussi je m'admire, Bergmann. Ce n'est pas une ironie, car en effet je dors bien, sans somnifères, mais seulement jusqu'à 4 heures du matin. Alors je m'éveille et je réfléchis. Ne souriez pas. Je vois en perspective l'heure où je relèguerai cette affaire dans mes dossiers et

où je dirai à tous mes collègues et supérieurs : « Bien, à présent occupez-vous sans moi de votre fumier ! » Comme il arriva au roi de Saxe de prononcer ces paroles, lorsqu'il déposa la couronne en chiant sur l'ensemble des complications monarchiques.

— Et comment croyez-vous régler ce cas ?

— Par la logique. Par le moyen de cette mourante logique. Réfléchissez Bergmann : nous avons d'abord affaire à ce « cerveau », un Allemand, un homme d'*académie*, un intellectuel, un dément qu'une haine ignorée pousse à plonger le monde dans l'épouvante. Il a l'idée... mais pas le plutonium pour la mettre à exécution. C'est un autre qui l'a et qui bricole à travers les U.S.A. Ces deux individus se rencontrent, comment ? On le saura. Le « cerveau » donne les instructions, le citoyen U.S. procure le matériel et, à ce point-là, apparaît le piège, le palier dit de la méfiance : l'Allemand promet dix millions, puis trente parce qu'il sait qu'aux U.S.A. un chiffre est toujours plus digne de considération qu'un caractère. C'est une conversion des valeurs humaines qui, chez nous, s'accomplit aussi avec une rapidité folle. Plus la somme est élevée plus les scrupules pèsent peu. L'homme, en Amérique, construit les bombes, elles arrivent en Allemagne, sont enfermées quelque part dans les fondations du stade, sans doute par des travailleurs étrangers ignorant de ce qu'ils noient dans le béton. Tout s'est passé selon le plan établi... Mais à présent, il faut que l'argent se mette à rouler, trente millions de dollars. L'Allemand est-il honnête ? Payera-t-il ? Honorera-t-il ce contrat diabolique ? Ou met-il déjà l'argent dans sa poche ? Quelle valeur donner à son affirmation selon laquelle l'argent lui est indifférent ? Comment rester indifférent à trente millions de dollars ? Impossible pour un Américain. Que va donc faire notre homme des U.S.A ? Bergmann, comment agiriez-vous ?

— J'irais à Munich pour surveiller la remise de l'argent.

Ma réponse vint sans hésitation. Beutels hocha la tête l'air satisfait. Son cigare embaumait, un Sumatra de bonne récolte.

— Exact ! C'est ce qui arrivera. C'est là que je donnerai le coup de patte, d'où qu'il vienne, que ce soit de San Francisco ou de Chicago, New York, Dallas ou Détroit. Là-bas, il peut s'y *retrouver* ; ici, à Munich, il n'est qu'un enfant à l'égard du domaine de la criminalité. Introduisez donc un porc dans un troupeau d'éléphants, la pauvre bête aura la vie dure. Un des trente jours de remise des millions, il trébuchera, car je tendrai des fils à cet effet, comptez sur moi, Bergmann.

— Et alors ?

— Alors, j'agirai absolument illégalement, Bergmann ! La vie de 100 000 personnes me justifiera ! Je saurai où se trouvent exactement les bombes, comment et par qui elles doivent être mises à feu, dussé-je

ressusciter le Moyen Âge en procédant à un interrogatoire à l'aide des tenailles rougies au feu !

Je reconnais qu'en cet instant une onde glacée passa le long de mon échine.

— Puis-je écrire cela plus tard ? demandai-je à voix basse.

— Oui, dit Beutels en se levant de mon lit de camp – et n'oubliez pas de poser cette question à ceux qui me critiqueront : comment auriez-vous agi ?

MUNICH-HARLACHING

— As-tu soif ?

— Oui, donne-moi un whisky avec beaucoup de glace, darling !

Elle se pencha au-dessus de lui pour atteindre la bouteille et le thermos contenant la glace. Dans ce geste, un de ses seins glissa dans la main ouverte de Holden. Il l'enveloppa de cette caresse aspirante qui suscitait en elle des ondes électriques jusqu'à l'extrémité de ses orteils. Ses doigts caressaient ses mamelons durcis et il sourit rêveur, lorsqu'il sentit ses reins se cambrer et qu'il perçut un soupir à demi contenu.

— Je n'arriverai jamais à *mixer*..., dit-elle, le verre s'échappe de mes mains.

— Tu es la femme la plus enchanteresse qui soit entre la lune et le soleil !

— Seulement je suis incapable de te verser un whisky dans cette situation. Ric, arrête un instant, le whisky brûle la peau !

Il libéra le sein qu'il tenait prisonnier, posa les mains sur ses cuisses fermes et lisses et la regarda pêcher de ses longs doigts pointus des blocs de glace dans le thermos. Puis elle versa du whisky dessus et mélangea le tout d'un geste circulaire. Les glaçons tintèrent dans le verre, elle but une petite gorgée rapide, et tout en se laissant glisser en arrière contre lui, elle lui tendit le verre embué.

— Serpent séducteur ! dit-il, – je comprends qu'un homme devienne idiot pour une femme telle que toi ! Jadis, je traitais de fous les hommes épris, considérant que la femme fait partie du lit, comme les oreillers ou le matelas puisqu'elles sont l'objet des ébats qui précèdent le sommeil ou vous en arrachent – d'ailleurs les filles que j'ai connues ont toujours confirmé cette opinion. Comment savoir qu'une fille telle que toi peut exister ?

Il but avec délice, altéré par les heures précédentes. Il aspirait le liquide frais comme une éponge, avec l'impression que ses pores se remplissaient, que son corps devenait plus compact. Oui, elle est capable de vous dessécher comme le vent du désert. Il tendit son

verre :

— Toi aussi ?

— Merci.

Elle croisa les jambes après les avoir écartées, révélant un vallon d'un brun pâle, odorant, dont la peau lisse était teintée par le soleil régnant sur les hauteurs :

— Quand faut-il que tu partes ?

— Toujours cette même question !

— Je ne pense à rien d'autre. Que ce soit lorsque je prends des photographies dans mon atelier et que ma caméra fait : clic ! Je me dis, une seconde de plus, une seconde pendant laquelle il peut recevoir l'ordre : Rentrez ! Je vis de seconde en seconde.

Holden se mit sur le flanc en gardant son verre dans la main :

— J'ai téléphoné hier à Berringer, mon chef à Washington. Je lui ai dit que je décidais de devenir *farmer* dans le Texas.

— Il a dû en rire !

— Plutôt. Il prétend m'envoyer chez un psychiatre dès mon retour.

— Je ne m'attendais pas à autre chose. Un homme comme toi n'est pas victime de l'amour, surtout pas en *Old Germany* !

— Tu as peur ?

— Oui, une peur terrible. Lorsque je suis seule, je mords mes poings pour ne pas crier et je prie : « Mon Dieu, fais que Ric vive plus longtemps que moi. Je ne pourrai pas vivre sans lui sur terre. » C'est de l'égoïsme, je le sais, mais que vaudrait à mes yeux le monde où tu ne serais pas ? C'est incroyable !

— Quoi ?

— Que je prie, car je ne crois pas en Dieu, mais cela me tranquillise de Lui parler. C'est le plus étrange, Il n'existe pas, mais Il me rassure. – Elle lui rendit le verre. – Bois !

Il obéit et vida consciencieusement son verre :

— J'ai conjuré Berringer de ne pas me faire de difficultés s'il ne voulait pas être rossé ! Ça ne l'a pas impressionné, mais il a été jusqu'à dire : « Nous en reparlerons, Holden. » Au fond, il pense comme moi, n'a-t-il pas femme et enfants ? Tu seras présente, Helga, lorsqu'il faudra lui livrer combat, nous le cernerons dans un coin du hall de l'Holiday Inn où il ne pourra pas nous échapper... Chérie, je me réjouis déjà en pensant au Texas...

— Berringer vient à Munich ?

— Oui, le 24 juin, c'est sûr.

— J'ai peur, Ric. Si Berringer vient à Munich c'est pour un événement important.

— Certainement.

— Quoi, Ric ? Dis-moi !

— *Top secret*, ma fille.

— Naturellement ! Ta mort seule sera tout à fait normale, officielle, n'est-ce pas ?

— Pourquoi veux-tu que je meure ?

— Vous avez l'intention d'entreprendre quelque chose contre les Russes ? ne mens pas !

— Contre Lepkin ? Oh non ! – Holden jeta un éclat de rire et déposa un baiser entre les seins de Helga, en soulevant des deux mains ses cheveux qui retombèrent comme des écheveaux de soie. – Au contraire, Stepan Mironovitch nous viendra en aide, c'est incroyable, mais, dans le cas présent, l'Est et l'Ouest s'entendent comme des frères siamois : voilà que soudain tous les humains sont frères, le seul ennui c'est que ce n'est pas l'amour qui les unit mais la peur. La peur blême et nue, la forme de l'entente moderne, peut-être la seule possible. Impossible d'amener les humains à la raison par l'amour mais seulement par la peur. La fin totale par l'atome créera finalement l'amour total des humains les uns pour les autres. La connaissance du grand anéantissement commun, c'est ça le grand amour.

— Cela ne dit pas quels sont vos projets à l'égard de Lepkin.

Le regard de Helga brûlait de force inemployée, Holden en fut saisi.

— Que projetez-vous ?

— Rien, il nous aide comme je l'ai dit.

— Contre qui ?

— Baby..., commença Holden sur un ton de reproche.

— Contre qui ? répéta-t-elle dans un cri. (Et, comme un volcan qui s'éveille, une vague de terreur, de désespoir surgit du tréfonds de son être.) Qui est votre ennemi ? Qui aussi est mon ennemi ? En quoi Hans est-il compromis là-dedans ? Contre qui luttez-vous pour défendre vos vies ? Je le sens... Je le sens... c'est quelque chose d'épouvantable... Quelque chose qui nous entraîne tous, dans le gouffre !

Brusquement elle fondit en pleurs véhéments, s'abattit sur lui épuisée après cette sortie, comme un Vésuve qui s'anéantit dans les flammes, puis elle se lova dans ses bras en sanglotant, le visage enfoui dans son aisselle comme un animal blessé dont les cris accusent toute la nature.

HOLIDAY INN

Les divergences d'opinion avec Moscou sont diaboliques. Le problème ne réside pas dans le fait qu'il y a eu contestation sur quoi que ce soit, mais dans la certitude absolue que Moscou a toujours raison, quelque puisse être ce dont il s'agit. On peut discuter, car les principes de base du socialisme exigent la libre expression de la pensée, mais lorsqu'on a parlé jusqu'à épuisement on s'entend

répondre inmanquablement en conclusion péremptoire à cette longue discussion : « Votre opinion, camarade, est digne de considération, mais elle ne correspondant pas à la nôtre. »

Lepkin en faisait constamment l'expérience renouvelée lorsqu'il se heurtait à Afanasi Alexandrovitch Abetjev. Vainement Lepkin avait tenté de convaincre Abetjev que, de son bureau sis dans l'immeuble du K.G.B., les choses avaient un autre aspect que celui qu'elles revêtaient à l'extérieur sur le front avancé, en première ligne, où lui, Lepkin, se trouvait sans cesse.

Aujourd'hui encore Abetjev dans son lointain Moscou était mécontent des renseignements que lui envoyait Lepkin concernant l'homme chargé des filatures, Smelnovski. À part ses frais de séjour, Lepkin ne trouvait rien à signaler et le manque de vigilance dans l'incident de la fuite de Bossolo était un fait qu'on ne pouvait absolument pas admettre à Moscou. Qu'un sujet aussi important que cet Italien vous glisse entre les doigts parce qu'un Russe a éprouvé l'envie de pisser, dépasse l'entendement.

Lepkin écoutait les aigreurs que lui téléphonait Abetjev. Ils se parlaient par le poste de téléphone se trouvant à la mission commerciale soviétique, la transmission était si remarquable, que Lepkin percevait le halètement asthmatique d'Abetjev ainsi que le claquement de langue caractéristique qu'il laissait entendre lorsqu'il était contrarié. Le voilà assis à sa table, il roule les yeux, pensait Lepkin. — C'est un vilain homme, mais ses idées passent pour géniales. Nous lui devons de connaître l'appareil électronique guidant deux types de fusées américaines. De même que la station audiophonique montée dans un sous-marin en Méditerranée fut son invention. Il avait déjà procuré beaucoup de casse-tête à la 6^e Flotte U.S. Mais ici, à Munich. Abetjev aussi faisait buisson creux. Là où il n'y a rien à voir, ni à saisir, les plus fins limiers sont inutiles.

— Stepan Mironovitch, dit Abetjev avec un claquement de langue, je suis consterné ! Comment vous imaginez-vous ce qui va se passer ? Devons-nous risquer nos meilleurs champions dans un stade sous lequel se trouvent deux bombes A ? Pourquoi n'avancez-vous pas en besogne ?

— Il n'y a personne ici, Camarade Colonel, qui puisse nous indiquer où elles sont cachées, c'est tout.

— Cessez de plaisanter, Camarade. L'Allemagne s'apprête donc à verser les 30 millions ?

— Oui. Il faut attendre jusque-là. Je me suis efforcé de garder l'anonymat ici, à Munich, afin que le public ignore ma présence. Pour une certaine raison, Afanasi Alexandrovitch.

— Vous éveillez ma curiosité, Stepan Mironovitch.

— Ric Holden s'active par trop, à mon goût. Le Français Mostelle

s'intéresse davantage au côté scientifique de l'événement : il se préoccupe plus des bombes elles-mêmes que des poseurs de bombes. Il projette d'enrober le stade d'une chape électronique protectrice, c'est-à-dire d'une sorte de revêtement de rayons, qui barrerait le chemin à toutes les impulsions et rendrait impossible la mise à feu des bombes. J'ignore si c'est réalisable, mais en France on tient à ce projet. Des physiciens allemands expérimentent justement ce procédé de protection électronique au lac Worth.

— Bonne nouvelle : votre opinion ?

Abetjev semblait satisfait.

— Je n'y crois pas, Camarade Colonel. C'est trop spéculatif. Le facteur d'insécurité est par trop important. Je voudrais mettre la main moi-même sur les hommes qui seront à l'émetteur envoyant le train d'impulsions.

— Mais comment, Lepkin, comment ? Peut-être en vous saoulant au cognac dans votre hôtel, la main dans le corsage d'une jolie fille ?

— J'ai une idée, Afanasi Alexandrovitch ! – Lepkin alluma une cigarette égyptienne. Il avait une prédilection pour cette marque un peu épicée dont l'arôme douceâtre se mariait à son parfum français. Abetjev faisait toujours la grimace comme s'il buvait du vinaigre, lorsque Lepkin présentait ces cigarettes. – À partir du 28 juillet, la remise de l'argent commencera à la cadence d'un million toutes les nuits. Dès le neuvième million *des hommes à nous recueilleront l'argent*. Nous sommes informés par la police allemande des lieux de paiement. – Lepkin souffla un nuage de fumée contre le récepteur. Il était content de son idée qui lui semblait la seule arme valable contre les adversaires inconnus. Comme Holden, il était certain qu'à compter du premier jour des versements, il n'y aurait pas seulement en action à Munich des comparses, mais que sur les lieux se trouverait aussi le cerveau de l'entreprise. Là où l'on fait pleuvoir de l'or, on tient à se trouver soi-même sous cette pluie bénie. – Vous m'entendez, Camarade Colonel ?

— Naturellement, Stepan Mironovitch. Jusqu'à présent je ne trouve aucun sens à votre proposition.

— Voici : au lieu de l'exacteur inconnu, ce seront nos hommes qui récolteront les dixième, onzième, douzième et treizième millions. La police allemande ne le saura évidemment pas. Elle croira chaque fois qu'un versement normal est entrain de s'effectuer. Elle pourra même le prouver, car tous les ordres de l'exacteur sont obéis à la lettre. Mais les millions se seront envolés... un troisième larron sera brusquement entré dans le jeu. Que croyez-vous qu'il arrivera alors, Camarade Colonel ?

— Notre adversaire tempêtera !

— Ensuite ?

— Il voudra liquider l'encaisseur inattendu.

— C'est logique, mais toute émotion amène à commettre des imprudences. L'adversaire doit sortir de l'ombre, il lui faudra lutter pour ce qui lui est le plus précieux, son argent. Il ne peut rendre personne responsable, il ne peut plus menacer qui que ce soit. Les Allemands, il est vrai, font leur devoir. Il lui faudra donc liquider de lui-même l'encaisseur clandestin. En ceci consiste la chance... inespérée... nous serons en lutte ouverte avec l'adversaire ! Au plus tard dès le quatorzième million qui lui aura été escamoté, ses nerfs lâcheront. Alors je saurai qui il est !

Lepkin étira ses jambes tandis qu'Ivan Smelnovski, debout auprès de lui, le considérait comme un personnage prodigieux. Abetjev aussi parut étonné. Il resta silencieux un instant, en proie à de graves réflexions.

— Et si cela rate ? dit-il enfin.

Lepkin fit un signe de tête : « Je m'y attendais, se dit-il. Pour Abetjev rien n'est parfait. Il ne dira jamais : Très bien, Camarade, votre idée peut être mise à exécution. Quoi qu'on propose, il trouve toujours un cheveu dans la soupe, dût-il l'y susciter lui-même ! Le sentiment de l'imperfection personnelle est bien la meilleure longue imaginable pour mener un homme selon son gré comme on promène un ours bateleur. »

— Avez-vous confiance en moi, Afanasi Alexandrovitch ? lança Lepkin. Smelnovski écoutait bouche bée le ton désinvolte que Lepkin osait prendre pour s'entretenir avec Moscou. Abetjev parut éprouver des sentiments analogues, car il dit avec humeur :

— Il ne s'agit pas de confiance, Lepkin, c'est un maudit va-tout que vous risquez là !

— Vous ai-je jamais déçu, Abetjev ? L'important, Camarade Colonel, c'est la patience, celle du chat qui attend des heures devant un trou de souris que sa proie en sorte.

— Ce qui veut dire (Abetjev fit encore claquer sa langue) que vous proposez de vous offrir encore pendant huit semaines, à nos frais, des filles allemandes, sans oublier de vider les placards des bars ?

— Pas seulement cela, Camarade Colonel. — Lepkin tendit son verre à Smelnovski. Celui-ci y versa aussitôt du cognac à ras bord malgré le tremblement de ses doigts. — Je prétends diminuer les frais en gagnant 10 000 marks.

Abetjev parut manquer d'air :

— Vous êtes fou, Lepkin ? hurla-t-il enfin. Qu'est-ce que cela signifie encore ?

— On recherche ici un journaliste allemand, Hans Bergmann. Il a disparu au cours de la nuit pendant laquelle s'est déroulée, sur le lac Chiem, la comédie de la remise de l'argent. Le journal illustré qui

l'emploi promet une prime de 10 000 marks... Ne remarquez-vous rien, Afanasi Alexandrovitch ?

— Non.

— Il doit y avoir un rapport : c'est évident, je le devine. Les journalistes sont comme des loups, ils reniflent le sang à des kilomètres de distance. Me permettez-vous de rechercher ce Bergmann ?

— Que voulez-vous dire par *permettre*, Lepkin ? Tel que je vous connais, je sais que vous le ferez tout de même.

— Je voudrais couvrir mes frais, Camarade Colonel.

— Savez-vous que je souffre d'une maladie d'estomac ? – Abetjev souffla avec irritation, comme s'il se trouvait face à Lepkin. – Voilà ce que je gagne à être en relation avec vous, Stepan Mironovitch ! Ne vous étonnez pas si je vous envoie la note de mon médecin.

— Je l'accepte ! dit Lepkin gaiement et il raccrocha assuré de pouvoir se montrer généreux, car pour les fonctionnaires l'assistance médicale est gratuite en Union soviétique.

ACAPULCO

Rester inoccupé pendant des semaines, paresser dans le sable blanc, patauger dans une mer bleue de carte postale, se laisser gâter comme au pays de Cocagne... voilà qui enchanterait à l'égal d'un paradis terrestre, la plupart de ceux qui ne peuvent qu'en rêver.

Pour Maurizio Cortone, cette existence devint d'un écrasant ennui. Habitant des grandes villes, ses rives heureuses étaient l'asphalte des trottoirs, son océan le lacis des rues profondes, son soleil, les éclairages au néon, le rythme des vagues, le grondement ininterrompu de la circulation. Lorsqu'il se prélassait paresseusement quelque part, comme à présent à Acapulco, c'était pour retirer un capital de cette inactivité. Jusqu'à présent tout entre ses mains s'était métamorphosé en dollars et il ne pouvait pas s'imaginer qu'il pourrait en être jamais autrement. Pour beaucoup de ceux qui le connaissaient, cette orientation opiniâtre en faisait un personnage sinistre : il n'a qu'à cracher dans un coin, aussitôt l'or s'y accumule ! Et le plus effarant c'est que personne ne lui en veuille de cracher si salement, sans souci des convenances !

Ted Dulcan aussi s'impatiait. Il vivait avec le tireur académique Bertie Housman dans un petit bungalow dépendant de l'hôtel d'où il s'en allait en canot à moteur pêcher au large pour revenir ensuite traînant avec lui des espadons et autres monstres marins. Puis il se consacra à la chasse aux requins, ce qui permit à Housman de faire montre de son invraisemblable talent à tirer des balles explosives qui atteignaient les requins au moment même où ils passaient tout juste sous la surface de l'eau que leur nageoire dorsale égratignait. Mais si belles que fussent les femmes de Mexico et si plaisante que pût être l'occupation de dépenser de l'argent à Acapulco, la pensée de Munich et des 30 millions se muait lentement en cauchemar.

À cela s'ajoutait que Lucretia Borghi, qui ne cessait d'exhiber sa beauté dans des bikinis de plus en plus succincts en prenant des poses osées, n'arrêtait pas d'importuner Cortone de cris réclamant vengeance : – Je le tuerai ce chien ! lorsque le nom de Dulcan surgissait dans leur conversation. – Mauri, si tu m'aimes, jette-le mort à mes pieds !

Cortone n'avait nulle envie de faire de Lucretia une Salomé. Depuis que le contact était rompu avec ce Dr Hassler de Munich, une inquiétude s'emparait de lui à l'égard de ses projets d'avenir.

Il avait besoin de Dulcan. Cette constatation devenait de jour en jour plus évidente. Encaisser 30 millions exige une organisation, des

moyens adéquats. Jamais encore une telle somme n'avait été ni exigée ni payée. Mais jamais encore une telle demande n'avait été accompagnée d'une menace aussi terrible que celle de Munich. Parfois Cortone lui-même était pris de vertige.

— Nous réglerons nos comptes avec Ted à Munich, répondait-il à Lucretia, mais celle-ci avait des crises d'hystérie. Dans sa soif de vengeance, elle déchirait ses mouchoirs, les rideaux, les tapis de table, en criant le nom de Dulcan. Cortone en était réduit à lui verser un verre de whisky, dans lequel il avait mélangé un puissant somnifère, qui mettait Lucretia hors de combat pour dix heures d'affilée. L'amour n'y faisait rien... Lucretia goûtait sa société avec une indifférence égale à celle qu'elle eût montrée étendue sur la couchette d'examen gynécologique chez un médecin. De temps à autre, elle disait en soupirant : « Mon chéri ! » Mais c'était du mauvais théâtre. Cortone ne s'y trompait pas.

« Elle ne m'a jamais aimé, pensait-il. C'eût été d'ailleurs de la perversité de sa part... Les vieux hommes qui aiment les jeunes femmes devraient se regarder dans un miroir au moins une fois par jour... pour éviter des tragédies. »

À New York, Berringer n'avait pas chômé. Cortone l'apprit de son entraîneur-chef pour la boxe qui lui téléphona à Acapulco, d'une cabine en ville, naturellement, car la ligne de l'école de sports était surveillée. Berringer avait aussi mis le F.B.I. de la partie, grâce à une accusation de haute trahison envers la patrie et en avait obtenu un mandat de perquisition.

Un beau jour, trente hommes du F.B.I., soutenus par quatre hommes de la C.I.A. passèrent au crible l'école de sports. Ils ne trouvèrent rien, naturellement, si ce n'est la grandiose installation radio-émettrice sous son toit ouvrant, qui suscita un émerveillement unanime. Berringer réclama aussitôt les lumières de deux experts, on sortit l'antenne émettrice. Mais comme on ignorait sur quelle longueur d'onde Cortone émettait pour entrer en contact avec un correspondant lointain, on tâtonna dans l'éther sans rien trouver que de fort inoffensif.

— Voilà donc d'où proviennent ces stupides et mystérieuses colonnes de chiffres, déclara le chef de la surveillance radiophonique de New York. Enfin nous en tenons l'auteur ! Restons sur la longueur d'onde que nous avons trouvée : peut-être recueillerons-nous quelque chose !

Berringer n'en espérait rien et lorsque réellement, au bout de trois jours, l'espace d'une demi-minute, une colonne de chiffres crépita, issue du néant, les experts se penchèrent sur elle, incapables de l'interpréter. Brusquement la transmission fut rompue. Il semblait que le partenaire avait posé une question et, n'ayant pas reçu de réponse,

avait compris que quel que chose clochait. Berringer jurait en se contenant.

— Qu'en pensez-vous, gentlemen ? demanda-t-il aux spécialistes.

— La recherche du code sera l'affaire des services du chiffre à la C.I.A. En tout cas, l'émetteur correspondant est très éloigné. Ses émissions sont très faibles, ce n'est qu'avec cette antenne gigantesque qu'on peut les capter.

— Serait-il possible que l'émetteur se trouve en Europe ? demanda Berringer.

L'expert-radio le considéra abasourdi. Comme personne ne savait que la C.I.A. s'intéressait à Cortone et que le secret même à l'égard du F.B.I. était absolu, cette question ne pouvait que surprendre.

— En Europe ? Possible.

— Allemagne ? Munich ?

— Quant à moi je dirais aussi bien Paris, Londres ou Moscou.

— Certainement pas Moscou. Cherchez sur cette fréquence à émettre en clair : « Tout en ordre. Nous venons. »

— L'homme qui est à l'autre bout ne doit pas être idiot, Sir.

— Je spéculer sur l'effet de surprise.

— Essayons.

Le message radio prit son vol. Mais aucune réponse ne leur parvint. À Munich, le Dr Hassler regardait, – il était en Allemagne deux heures du matin – avec un sourire sarcastique, son bloc-notes sur lequel il inscrivit en sténo toutes ses remarques. Puis il abaissa l'interrupteur, coupant ainsi le courant émetteur.

— Rien, conclut Berringer. Ce n'était qu'un essai. Nous pouvons quitter le poste. Ce correspondant-là ne se manifesterait plus, mais je parierais mon bungalow contre un vieux chapeau qu'il se trouve à Munich. Le plus important à présent est de savoir où est Cortone. Pourquoi ce silence en Allemagne ?

Cortone apprit tout ceci tandis qu'il mangeait des melons glacés et régénérerait son potentiel sexuel avec des steaks à l'anglaise. À Mexico, il reçut aussi des lettres de Munich écrites par les encaisseurs de la « Caisse des Veuves et Orphelins du bâtiment » et adressées poste restante à un Señor Lopez y Garma, Mexico-City. Un domestique de l'hôtel était chargé de retirer le courrier tous les deux jours. Dans une lettre volumineuse, se trouvaient des coupures de journaux allemands. Cortone s'en réjouit et les montra à Dulcan :

— On me croit idiot, dit-il, un mandat d'arrêt ! Proclamé à grand bruit dans tous les journaux, et même les illustrés ! Et par la télévision ! « Maurizio Cortone recherché pour contrebande de stupéfiants. » D'abord la photo qu'on publie de moi est vieille de six ans, ensuite qui peut espérer que j'aurai exactement cet aspect lorsque j'irai en Allemagne ? Ils se crèveront à me poursuivre ! Il est bon de

noter qu'ils me croient déjà à Munich ! Jusqu'à ce que je m'y trouve vraiment, la population aura depuis longtemps oublié Maurizio Cortone.

Il n'en fut pas autrement. La « campagne par l'image » tomba à plat. Il y eut bien 39 personnes qui se présentèrent pour déclarer qu'elles avaient vu Cortone... D'après ces renseignements il devait se trouver simultanément à Hambourg, Brunswick, Bochum, Fulda... Beutels fit vérifier chaque piste, il le faut bien si l'on ne veut pas se faire de reproches par la suite dans le cas où réellement un indice présenterait de l'intérêt. Mais il savait à l'avance que de telles dénonciations émanaient de personnes que la moindre poursuite met en état d'ivresse et que la police connaît pour leurs dénonciations répétées dont elles sont récompensées largement, par un simple merci des policiers qui a le pouvoir de les combler.

— Cortone n'est pas en Allemagne, dit Beutels à Holden après qu'ils eurent examiné ensemble les dernières dénonciations. — D'ailleurs je me demande pourquoi vous avez cet Italo-Américain dans votre ligne de mire !

— Berringer a découvert sous son toit un poste émetteur puissant. Il a même capté un message en code, si faible qu'il devait être envoyé de fort loin. Ce pouvait être Munich.

— Cortone peut-il fabriquer des bombes atomiques ?

— Qui sait ? En tout cas, il se livre illégalement au commerce des armes.

— Ciel ! Vous le savez et vous ne l'arrêtez pas ?

— Nous manquons de preuves.

— Mais vous venez de dire...

— Savoir une chose n'est pas une preuve, Sir. Nos lois diffèrent des vôtres. Nous ne pouvons arrêter un individu que si nous avons en main une preuve concrète. Un soupçon ne suffit pas. Bon Dieu, nous n'aurions pas assez de cellules si nous prétendions incarcérer tous les suspects !

Beutels prenait son thé en compagnie de Holden. Cette heure était sacrée à la Préfecture de Police.

— Quel est en réalité le « chiffre noir » des crimes aux U.S.A. ?

— Difficilement évaluable. Holden regardait Beutels par-dessus le bord de sa tasse de thé, — d'ailleurs la consciencieuse campagne d'épuration qu'entreprendraient les Allemands n'y changerait rien.

— Un autre système...

— ... ne pourrait être établi qu'au détriment des principes démocratiques. Aucun Américain n'y consentirait.

— Il préfère céder au criminel ?

— Si cela lui convient, pourquoi pas ? Chacun vit ainsi qu'il lui plaît. C'est la vraie liberté.

— Le caractère humain ne supporte pas la liberté absolue. L'homme qui vit en troupeau est l'animal le plus avide de sang que la nature ait créé. Le fait que son cerveau est devenu intelligent le rend particulièrement dangereux.

Beutels se pencha en avant, jeta un regard sur une grande feuille de papier couverte de chiffres et de noms, comme une œuvre abstraite. Les résultats de toutes les recherches, le graphique de la criminalité.

— Jusqu'à présent une seule piste mène à Cortone : Pietro Bossolo.

— Celui-là est implanté profondément dans cette affaire. Lui seul a parlé avec le cerveau, pour nous exprimer comme les enquêteurs. Il a été transformé en outil. Pourquoi lui ? Et où se trouve Bossolo à présent ? Lepkin le recherche en vain.

— Au nom du ciel, Holden, pas de méthode sibérienne chez nous !

— Il s'agit d'une affaire où les prêches humanitaires ne sont pas de saison ! dit Holden durement. Beutels, je vous le promets, si je vois Cortone je me ficherais bien des principes attachés au respect de la liberté d'autrui.

Mais à quoi bon tant de paroles ? Cortone était couché dans le sable à Acapulco et se faisait suivre par un médecin sans oublier de se pourvoir d'alibis nombreux, tellement que les meneurs de l'enquête en auraient les larmes aux yeux. Et il attendait patiemment. Sans le savoir il pratiquait une méthode russe qui avait fait ses preuves. Laisser le temps travailler pour vous. Le temps est l'associé le plus silencieux, le plus fidèle.

MUNICH

Les jours qui s'écoulèrent jusqu'à la date du 28 juillet furent torturants. Lorsqu'on flâne d'un chef de service à l'autre et que l'on traite avec eux en échangeant des propos subtils comme si l'on se trouvait dans un vaisseau de l'espace en partance pour une autre planète, alors qu'on est incapable de la projeter dans l'éther, les nerfs finissent par être aussi fatigués que si on les travaillait à coups de marteau.

À Bonn, le ministre de l'intérieur et celui des Affaires étrangères ne savaient où donner de la tête dans les soins constants qu'ils prenaient pour rassurer les États auxquels on avait avoué l'affaire des bombes A dans le Stade olympique. On n'en finissait pas de les convaincre que les XX^e Jeux Olympiques se passeraient comme prévu. Les premiers envoyés étrangers ou fonctionnaires chargés de préparer les logements de leurs concitoyens dans les deux villages olympiques et la venue de leurs athlètes, annoncèrent à leurs gouvernements que les installations de Munich étaient fantastiques, l'organisation, les services,

impeccables, enfin le fameux toit-vélum déployé au-dessus des stades représentait vraiment un prodige du monde moderne. Nul ne se doutait quel danger effroyable recelait, on ne savait où, ce lieu d'exhibition des jeux de la paix.

— Tout retour en arrière est exclu ! déclara le ministre de l'intérieur à Bonn au cours d'un Conseil de Cabinet, après avoir donné des précisions concernant les dernières enquêtes. Maigre compte rendu qui mettait en évidence tout le poids de la responsabilité qui les accablait.

— Si la remise des 30 millions a lieu sans frictions, je pencherai à croire sincère la parole donnée de ces criminels. Il ne nous reste pas d'autre parti à prendre. Avoir du courage et laisser s'accomplir les Jeux Olympiques, ou avoir peur et tout abandonner. Il n'y a que ces deux choix.

— Abandonner les jeux est absolument exclu. Je ne parlerais pas des milliards perdus, alors qu'il y a des vies humaines en jeu.

Le chancelier fédéral fumait sa cigarette avec une nervosité évidente. Une demi-heure auparavant, il avait eu un entretien téléphonique avec le président des États-Unis, avec le président de la République Française et avec l'ambassadeur soviétique à Rolandsek. Tous lui avaient exprimé leur confiance en l'Allemagne, mais derrière leurs paroles, on devinait qu'on exigeait que l'Allemagne assurât, de ce fait, la sécurité des Jeux.

— Naturellement, il nous faut avant tout du courage, mais... (le Chancelier Fédéral baissa sa voix qui était plus enrouée que de coutume) n'allons pas nous laisser aller à la panique pour la seule raison que cette menace émane d'un être insaisissable, ne devrions-nous pas dire que ceci ne peut exister ? Que c'est un bluff gigantesque ?

— Des experts ont démontré que la fabrication des bombes A n'est pas un problème, lorsqu'on dispose des matières premières atomiques. C'est là le terrifiant, monsieur le Chancelier Fédéral : une simple buanderie suffit à bricoler le nécessaire pour anéantir des continents ! Douze kilos de plutonium ont été dérobés aux U.S.A., l'équivalent reposerait dans les soubassements du stade ! Voici les faits. Il n'y a pas de malentendu possible.

— Nos maîtres chanteurs n'ont pas pris clairement position. Contre un fantôme nul ne saurait combattre.

— Ce ne sera que le 28 juillet, lors de la remise du premier million, qu'on pourra en venir à un contact. Nous serions déjà plus avancés si nous pouvions mobiliser la presse, la radio, la télévision et cela peut sembler macabre, même les Enfers ! Pour 30 millions de dollars, les bas-fonds se ligueraient avec nous et prendraient la chasse parallèlement à nous. Tout cela est impossible à cause du secret. Un

appel dans le vide, comme ce mandat d'arrêt lancé contre Maurizio Cortone illustre notre situation actuelle. C'est triste, mais il faut le reconnaître.

— Ainsi nous poursuivons les préparatifs ?

— Naturellement. – Le ministre de l'intérieur déposa une longue liste sur la vaste table ronde. – Ce sont les invités d'honneur qui ont accepté notre invitation : il y a là deux empereurs, dix rois...

Le chancelier fédéral éteignit sa cigarette :

— Il faut nous efforcer d'oublier cette menace, dit-il lentement, et je ne peux pas y croire.

— Nous non plus, Monsieur le Chancelier... – Le ministre de l'intérieur laissa glisser ses deux mains de chaque côté de son visage. – Mais, selon les experts, il s'agirait d'un fou d'une extrême intelligence, on ne peut donc pas compter sur la raison pour l'arrêter...

C'était clair : comme à Munich, à Bonn non plus on ne voyait pas d'issue. Tous attendaient le 28 juillet... hormis Pietro Bossolo.

Au bout de deux jours, Emma Pischke lui fit raconter de nouveau l'incident nocturne du jardin anglais devant le petit temple.

— Cet avis devait donc se trouver dans le journal et te faire connaître un numéro de téléphone : l'as-tu demandé ?

— Comment aurais-je pu téléphoner ? s'écria Bossolo en tiraillant avec désolation ses cheveux crépelés. – Ils m'ont retenu longtemps à la police, ensuite ils m'ont arrêté presque aussitôt que libéré... mes dix mille dollars sont perdus !

— Attends, mon petit ! Nous allons réparer ça ! Répète donc le texte !

— « La dame en noir hier, 17 heures, dans le métro, prière annoncer au numéro... » Le numéro de téléphone que je vais demander !

— C'est-y bête ! Quel bric-à-brac ! Bah ! On va faire pareil : je donnerai la même annonce et le numéro de téléphone sera le mien ! On peut pas mieux faire que de souffler contre le vent !

Lorsqu'Emma Pischke déposa le texte de cet avis peu compromettant au bureau des annonces de la *Presse Bavaroise*, elle n'éveilla aucun soupçon. L'explication qu'elle crut bon de donner : « Savez, Mademoiselle, c'est une dame qui a oublié un parapluie à manche doré : je suis honnête, aussi je veux le lui rendre ! » fut accueillie avec un sourire poli, mais parfaitement indifférent.

Puis Emma attendit, comme une cigogne guette une grenouille. Elle avait fait installer par Emil Vetzki, ouvrier mécanicien radio et joueur de banjo, une bande magnétique branchée sur le téléphone. Dès huit heures du matin, elle se mit à l'affût assise près du téléphone, laissant à Bossolo le soin de faire le café et de beurrer les tartines, elle prit son petit déjeuner sur le comptoir, en regardant constamment l'horloge.

— Si c'est un gars honnête, il se fera entendre ! déclara-t-elle confiante. — Quand on fait tant de frais, argent en sacs, promenade en bateau sur le lac Chiem, haut-parleur dans un temple... on n'est pas un miteux ! Faudrait que je me mette bigrement le doigt dans l'œil, bien que j'aie appris avec la clientèle à connaître les types !

À dix heures, le timbre du téléphone retentit. Emma décrocha aussitôt le récepteur : Me v'là ! aboya-t-elle. (Mais ce n'était que la brasserie qui lui demandait s'il lui fallait de la bière. Emma appuya sur le bouton commandant l'appareil enregistreur sur bande magnétique.) Oui, trois hectos de Pills, dit-elle. Je commanderai le reste demain.

À onze heures, Bossolo commençait à peler les pommes de terre dans la cuisine en accompagnant ce travail d'une *canzone*, lorsque le timbre retentit encore. La grosse Emma souleva le récepteur et mit en marche d'un geste l'appareil enregistreur sur bande magnétique.

— Ici moi !

— Qui êtes-vous ? demanda une voix masculine sur un ton cérémonieux et au même instant Emma Pischke sut qu'elle parlait aux 10 000 dollars. Elle se mit à trembler, son abondant corsage palpita d'émotion, elle adressa à Bossolo un grand geste pour lui dire d'approcher. Celui-ci jeta ses pommes de terre et sur la pointe des pieds se glissa hors de la cuisine.

— Qui êtes-vous ? répliqua Emma, renvoyant la question.

— Comment connaissiez-vous le texte de l'annonce ?

La voix masculine gardait le même ton de supériorité sereine. Elle avait un timbre sonore et Bossolo salua du chef, les bras levés, surexcité :

— C'est lui ! murmura-t-il. — La voix !... Je la reconnais !

— Moi je pense qu'un garçon honnête, même s'il est une canaille tient parole en affaire : Pietro Bossolo en a vu : dans la prison... et les interrogatoires... Alors payez ! 10 000 dollars. Vous voyez : je sais tout !

— Je n'ai jamais eu l'intention de manquer à ma promesse, mais jusqu'à ce jour il était inutile de chercher à entrer en contact avec Bossolo : les 10 000 dollars sont à sa disposition.

— Hé bien, sortez le fric !... haleta Emma. — Qu'est-ce qu'il a souffert, le pauvre garçon ! Les services secrets à ses trousses ! Faut qu'il se cache comme un rat ! Vous, vous êtes au sec, si c'est pas honteux !

L'homme parut vivement surpris. Sa voix eut une résonance plus claire, cette vibration provoquée chez un être par une situation imprévue.

— Vous avez parlé de services secrets ?

— Oui, je le répète.

— Quels services secrets ?

— Américain, russe, je sais pas quoi encore, peut-être même chinois. Pietro a vu deux de leurs types.

— Où est Bossolo ?

— À côté de moi. J'vous l'passe !

Bossolo saisit le récepteur d'une main frémissante. Près de lui, la bande magnétique s'enroulait en ronronnant sur sa bobine. Il avala plusieurs fois sa salive avant de dire :

— Bossolo. Je n'ai pas pu répondre avant, chef ! Je ne savais que devenir. Que fait-on à présent ?

— Est-il exact que les services secrets se soient manifestés ?

— Oui, deux hommes. Pas de police. Et mon argent ?

— Je déposerai encore 5 000 dollars dans le casier de la consigne de la gare centrale. Tu en trouveras la clé sur l'appui de la fenêtre à l'intérieur du bureau de la consigne du côté du quai. Exactement à 15 heures aujourd'hui.

— Pourquoi la moitié seulement, chef ?

— Tu recevras l'autre moitié lorsque je constaterai que tu es vraiment Pietro Bossolo.

— Je ne viendrai pas moi-même, chef : à cause des services secrets...

— C'est raisonnable. Qui envoies-tu ?

Avant que Bossolo eût pu répondre, Emma Pischke débrancha l'appareil enregistreur : la description physique qui suivit n'était pas une information à livrer au public.

— Bien, conclut l'homme de cette voix agréable qui dénotait une culture raffinée. – Accepté.

Emma remit le contact de l'appareil enregistreur :

— Les signes distinctifs ne sont pas à dédaigner : je rappellerai...

Un craquement sur la ligne, puis une friture continue. Emma interrompit la communication.

— C'est tout de même un type sérieux, remarqua-t-elle, – à présent, à nous deux, mon garçon : à tout intermédiaire on lui doit sa commission, c'est même dangereux ce que je vais faire ; que donnes-tu de bon cœur ?

— 1 000 dollars, Mamma, dit vivement Bossolo. – Avec 9 000 on peut aussi faire de grandes choses en Calabre, mais avant tout on peut réaliser le rêve de papa pour qu'il meure content : devenir enfin un homme de bien... enfin.

À 15 heures précises Emma pénétrait comme une houle dans le hall de la gare et trouva sur l'appui de la fenêtre du bureau de la consigne la clé du casier n° 689. Jusqu'à cette entrée en possession des 5 000 dollars beaucoup de choses s'étaient passées.

Aussitôt après la conversation téléphonique, elle s'était baignée et

était allée chez le coiffeur : – C'est un homme instruit, pour sûr ! dit-elle, à Bossolo. – Mon petit, partout où je parais, je laisse une bonne impression ! S'il m'observe il saura : Emma Pischke est une dame !

Ayant mis sa meilleure robe, elle avait pris le métro jusqu'à la gare. Les genoux tremblants. Emma s'était engagée ensuite dans l'escalier mécanique, mais elle ne se sentit libérée de la peur qu'à la vue d'un paquet dans le casier 689. Elle le tâta : un léger crépitement de papier glacé s'entendait à l'intérieur. Alors elle se retourna, mais il n'y avait personne qui eût pu correspondre physiquement à cette voix d'homme de bonne compagnie. Comme s'il s'agissait d'un paquet de saucisses, elle fourra l'argent dans son sac à provisions et quitta tranquillement mais avec une respiration laborieuse le bureau de la consigne. Elle s'arrêta à plusieurs reprises pour regarder les passants à travers les glaces du hall. Le va-et-vient des voyageurs s'écoulait derrière elle, les uns portant des valises, d'autres poussant des brouettes électriques chargées de bagages. Et un homme à l'allure effacée qui boitait de la jambe, passa en clopinant tout contre Emma et se fondit dans l'ondoyante foule humaine.

Le retour à Schwabing ne fut pas aussi direct que l'aller.

La grosse Emma s'en fut à la poste centrale et introduisit un petit paquet plat dans l'ouverture d'une boîte aux lettres.

« À Monsieur le Préfet de Police de Munich ou à celui qui doit tirer au clair de grandes choses... »

Adresse sur laquelle on s'esclaffa par la suite à la Préfecture de Police.

Beutels à qui ce paquet parvint automatiquement, considéra, les lèvres pincées, la bande magnétique qui avait glissé hors de son enveloppe. Il résista à la tentation de l'écouter aussitôt et annonça une séance extraordinaire.

À 19 heures, tous ces messieurs se trouvaient réunis dans la grande salle de conférences, même Stepan Mironovitch Lepkin s'était joint à eux.

— Je m'attends à une « sensation », dit Beutels en plaçant la bande dans le mécanisme chargé de la faire entendre. – Je ne l'ai pas encore écoutée, car je veux goûter avec vous cette première impression. La bande magnétique est arrivée par le courrier portant le tampon de la poste centrale. L'enveloppe est de papier commun, elle a été repliée au tiers de sa longueur. La suscription est en ce moment l'objet d'une analyse serrée : on dirait celle d'un bûcheron. Silence, s'il vous plaît, messieurs.

Il appuya sur le bouton, déclenchant le mécanisme et sursauta violemment, choqué par ces paroles sur un registre éclatant :

— Ici moi...

La « grande surprise » d'Emma Pischke avait réussi.

Au bout d'une-heure de débat au sujet de la bande magnétique anonyme, on reconnut à l'unanimité que ces quelques phrases constituaient le document le plus précieux recueilli au cours des dernières semaines.

Il ne citait aucun nom, ne livrait aucun indice solide, mais on avait enfin la certitude que le « cerveau » était bien un allemand.

Après l'écoute dramatique de la bande magnétique, Holden, Lepkin et Beutels se réunirent dans le bureau de celui-ci. Le procureur général Herbrecht était reparti aussitôt pour Wiesbaden dans un hélicoptère de la Bundeswehr afin de faire *analyser* cette voix. Le premier commissaire Abels et trois commissaires de la Police de Munich recherchèrent dans les archives le signalement d'une femme parlant le dialecte berlinois, dans l'espoir qu'elle aurait déjà été l'objet d'une note spéciale.

— On ne peut pas admettre que Bossolo ait pu trouver refuge chez une personne absolument inconnue, dit Beutels après que le premier effet de surprise se fut dissipé. — Les Italiens qui travaillent au stade ont leurs tavernes particulières, un cercle restreint de connaissances, ils se meuvent dans une sorte de ghetto dont ils ne s'éloignent pas volontiers. Il s'agit donc de s'assurer où, à Munich, se trouverait une Berlinoise chez laquelle fréquentent des Italiens. Messieurs, à vous de découvrir cette dame énergique, à la voix de basse, parmi un demi-million de Munichois !

À présent, dans son bureau, Beutels commençait par absorber deux cognacs, témoignant par là qu'il avait, lui aussi des nerfs — ce que niaient ses collègues. Il arpentait le bureau de la porte à la fenêtre, harassé par l'inquiétude. Brusquement, il s'arrêta devant Lepkin.

— Je vous ai prié de venir, seuls, me trouver, messieurs, parce que l'inconnu sait à présent que les services secrets américain et russe ont été alertés. Ses intérêts, à cet égard, dirigeront sa conduite ultérieure. Vous avez pu le comprendre d'après l'intonation de sa voix et le caractère de ses questions. Il s'arrangera non seulement pour lutter contre la police allemande, mais contre les services secrets étrangers. Jusqu'à présent vous étiez des facteurs inconnus, vous voici en plein dans son champ de tir. Savez-vous ce que cela signifie ? Je vous le dis : cet homme va perdre sa retenue distinguée, il va cogner sur la grosse caisse !

Le regard de Beutels allait de Lepkin à Holden qui l'un et l'autre évitaient de le regarder. Leur sentiment de culpabilité était évident. — Vos agents qui prétendaient prendre Bossolo « en tenailles » — car messieurs, je le constate clairement à présent : ils prétendaient couper

l'herbe sous le pied de la police allemande – vos agents se sont comportés comme des détectives de la télévision ! Bossolo les a ridiculisés. Je ne les accablerai pas, mais si j'étais leur supérieur...

Il ne termina point sa phrase et Holden hochait tristement la tête. Lepkin aussi était rêveur, il songeait à Abetjev et était heureux d'être loin de Moscou.

— Il existe des situations qui resserrent les liens d'amitié entre deux hommes, dit-il enfin en tendant son verre à Beutels qui l'emplit et n'oublia pas non plus Holden qui étreignait son verre-ballon pour le tiédir.

— Vos services n'apprendront rien par moi, mais je vous prie de collaborer plus étroitement avec moi et d'éviter l'un et l'autre de nous offrir sans cesse de nouvelles surprises. M. Lepkin je pense que vous vous êtes rapidement imaginé toutes sortes de combinaisons diaboliques, après que Bossolo eut témoigné qu'il avait reconnu la présence des russes.

Lepkin avait le nez dans son verre :

— Je vais rechercher activement la dame berlinoise.

— Comment ?

— Un Italien des chantiers du stade me suffira.

Beutels se planta à nouveau devant lui. Cette réponse jetée négligemment l'atteignait comme un direct à la mâchoire car il savait qu'elle masquait la terreur glacée que Lepkin voulait déchaîner.

— Nous sommes en Allemagne ici... dit-il angoissé.

— Me croyez-vous idiot ?

— Nous sommes hostiles aux méthodes de la Loubianka et chez vous aussi, Holden ! dit-il en se tournant vers celui-ci. Dans le cas où vous vous proposeriez d'en user, je m'opposerais à ce que vous employiez vos fameuses méthodes de lavage de cerveau à l'aide du sérum de vérité et autres amuse-gueule. Je sais, je sais, il s'agit de 30 millions de dollars, de 100 000 vies humaines, d'un nuage atomique au-dessus de l'Europe occidentale et lorsqu'on entrevoit cela, les ménagements de quelque sorte qu'ils soient sont mortels. Mais nous n'avons pas encore déballé le fond de notre sac. D'autre part, je doute que l'interrogatoire intensif – pour nous servir d'un euphémisme politique auquel vous songez – ait un résultat. Il n'est pas prouvé qu'un camarade quelconque de Bossolo connaisse cette Berlinoise.

— C'est précisément ce que nous pourrions établir.

Lepkin croisa les jambes.

— Vous venez de nous expliquer que les travailleurs étrangers se sont fait un ghetto. Ce qui arrive dans ce monde clos, chacun des habitants en est instruit. N'allons pas jouer aux humanitaires idiots : enfonçons les murailles du ghetto !

— Bravo ! C'est la première fois que je me trouve en accord parfait

avec mon collègue soviétique, s'écria Holden, on devrait fêter ça !

— Ce que vous projetez, messieurs, est pour le moins un délit grave, dans notre fonction, une atteinte à l'intégrité physique d'un homme.

— Qui le saura ? lança Lepkin avec un charmant sourire. — Évitions de nous rappeler cet interrogatoire ! Les problèmes ne sont sérieux que lorsqu'on les complique. C'est peut-être une fausse interprétation de la question, mais on vit bien plus facilement lorsqu'on s'y livre !

— Bien. La philosophie de l'existence telle que la conçoivent les Russes m'a toujours fasciné. Mais la question est de savoir si, dans le cas qui nous intéresse, elle nous ferait avancer.

Beutels considérait deux visages singulièrement fermés. Il était évident que Lepkin, comme Holden, entreprendrait n'importe quoi pour faire contrepoids à leur piteux échec. Les considérations morales reculaient à l'arrière-plan. Quiconque a travaillé toute sa vie dans les bas-fonds de la politique ignore le mot moralité.

— Ainsi donc vous me tenez pour un vieil imbécile ? demanda Beutels.

— Je ne m'exprimerais pas aussi catégoriquement, répondit Holden. Lepkin examinait ses ongles manucurés. Il considérait les discussions au sujet des droits de l'homme comme du temps perdu. Le système russe des interrogatoires intensifs fonctionnait depuis des siècles avec un succès égal — on apprenait même par ce moyen des choses qu'on ne désirait nullement savoir.

— Si vous retrouviez les traces de Bossolo qu'en espérez-vous ?

— Il en sait plus qu'il n'a avoué.

— Non ! Ce pauvre petit bonhomme de Calabre ne sait rien du tout. Ce n'est qu'un jouet, un jouet cher : 10 000 dollars, c'est un bon paquet d'argent, mais il patauge dans le lac Chiem, se laisse prendre, est incarcéré chez nous dans le sous-sol, chante des chansons tristes en se demandant ce qu'on lui veut. Il a accompli sa mission, qui lui paraissait absolument stupide d'ailleurs, mais pour encaisser une fortune on ne veut pas se montrer curieux. Bossolo n'a pas vu l'homme que j'appelle le « cerveau », il lui a seulement parlé, nous le savons. Il a donc accompli sa mission, il a grogné, on vient de lui remettre la première partie de son salaire. Tout ceci relève du droit criminel, ce n'est même pas sujet à poursuites car il est permis à chacun de plonger dans le lac Chiem revêtu d'une combinaison d'homme-grenouille. Ce lac est à la disposition du public nuit et jour. On ne peut absolument pas inculper Bossolo. S'il avait un bon avocat, celui-ci pourrait nous mettre en pièces ! Ce que Bossolo nous a livré — mais ce fut plutôt la dame berlinoise à voix de basse — c'est la voix du « cerveau » ainsi qu'un aperçu de sa méthode de travail. Je ne doute pas de la correction de cet homme, sa voix prouve... qu'il est prussien ! Il

livrera la seconde partie de la somme promise. Cela seul importe. On ne peut pas interdire à un homme d'accepter de l'argent, mais nous pouvons chercher à savoir où et comment il le reçoit. Si nous trouvons Bossolo, ce serait une erreur grossière que de vouloir le frapper au défaut de la cuirasse... Ce serait alerter l'homme qui se tient à l'arrière-plan. Cependant, je m'attends maintenant à une action massive de la part de notre inconnu qui traîne la jambe.

Je propose : relever la piste de Bossolo et le surveiller très discrètement, le traiter comme un œuf frais pondu. Jusqu'à présent il est le seul « contact » dans l'obscurité. Il y patauge tout aussi bêtement que nous, mais avec ses mains ouvertes dans lesquelles il pleut des dollars.

Beutels s'arrêta devant Holden, les mains dans les poches de son pantalon. — Ça sent l'Amérique, Mr. C.I.A. — 10 000 dollars pour un essai de natation, ces gens-là ont des ressources. La fortune de Cortone est évaluée à 23 millions de dollars. En y ajoutant les 30 millions attendus qu'il versera sans doute à un numéro de compte en Suisse où ils seront à jamais disparus, il peut jouer les pensionnaires insouciantes !

— C'est précisément ce qui m'intrigue. Lorsqu'un homme possède 23 millions de dollars, pourquoi ne se met-il pas sur une voie de garage ? Ce n'est pas logique, Holden. Cortone a assez pour vivre, il n'en est pas à contaminer l'Europe avec des bombes atomiques. De telles affaires ne font qu'aiguïser la faim, elles ne rassasient pas.

— Un type tel que Cortone n'est jamais rassasié. D'ailleurs il ne s'intéresse qu'à l'argent... L'idée d'un anéantissement total vient d'Allemagne, Sir ! Votre « cerveau » est un fanatique dément ! Votre pays semble être prédestiné à donner le jour aux destructeurs universels !

— L'éternel complexe hitlérien ! répliqua Beutels qui trancha d'un coup de dent le bout de son cigare du Brésil : — Comparé à ce qui nous attend, le « déjà vécu » n'est que pulsions destructrices d'un nouveau-né. Restons-en à notre version, Holden : Cortone a construit les bombes au plutonium.

— Oui, il s'est approprié ces douze kilos de plutonium, il possédait de ce fait le plus important : confectionner une bombe est une question de mécanique. Avec le temps nécessaire dans quelque atelier souterrain, avec des électroniciens, ceux-là aussi Cortone peut les acheter, qui construisent le mécanisme de mise à feu et le déclencheur d'impulsions. Acheminer ces deux œufs de phénix vers l'Europe n'est pas difficile et les intégrer au béton est un jeu d'enfant, alors qu'un tel grouillement humain règne sur les lieux futurs des Olympiades, où l'on travaille nuit et jour. Celui qui a placé les bombes a depuis longtemps quitté Munich. Tout est prêt pour le 26 août.

— Songez à présent à tous ceux qui ont travaillé à ce projet, combien d'individus dans le secret ? Quel risque !

— Aucun risque. Chez nos grands Boss règne une discipline rigoureuse. Ouvrir la bouche équivaut à avaler une balle de colt. On sait que Cortone est un grand Boss.

— Nous y voilà encore ! s'écria Beutels en assenant son poing sur la table. Tout le monde le connaît et il court le monde sous l'étiquette d'honnête homme.

— Des preuves ! Des preuves, Sir !

Holden saisit la bouteille de cognac et emplit son verre à ras bord.

Beutels regardait Lepkin. Le Russe était silencieux et écoutait sans ouvrir la bouche bien qu'il parût réfléchir.

— Vous n'avez pas ces problèmes chez vous, n'est-ce pas ?

— Non.

— Que feriez-vous ?

— J'arrêterais Bossolo, Cortone, tout son entourage proche ou éloigné et j'organiserais un énorme club de chant : il s'en trouvera bien un qui fredonnera la bonne chanson...

— Holden, on devrait être russe ! dit Beutels, l'air pénétré.

— Puis-je continuer à travailler à ma manière ?

— Il y a de quoi pleurer, lança Beutels en regardant Holden. Tout a glissé sur lui ! Il n'a rien écouté ! Vous avez de la chance, Lepkin, pourtant, je ne voudrais pas être comme vous ! Mais vous avez raison en ceci : nous discoupons à en avoir le vertige, en nous saoulant de paroles. Je vous propose un *gentlemen agreement*.

— Je vous en prie... dit Lepkin qui semblait prendre Beutels en pitié.

— Celui qui relèvera une trace chaude en avisera l'autre.

— S'il en a le temps.

Lepkin saisit son chapeau. Holden aussi se dirigea vers la porte. Beutels leur adressa un petit signe de tête :

— Merci. Bonne chance !

Il savait que ni l'un ni l'autre ne disposerait d'assez de temps.

TUTZING

Incroyable ce que l'on peut facilement changer l'aspect physique d'un individu. Des lunettes à chasses de corne, une petite moustache, des cheveux pâlis, des sourcils encore noirs, une attitude un peu voûtée dans la démarche, la station debout... déjà l'aspect original est effacé, à peine reconnaissable.

Maurizio Cortone décida d'entreprendre cette métamorphose de sa personne. Il se fit photgraphier à Mexico-City avec ce nouveau

visage, plaça cette photo d'identité dans l'un des nombreux passeports qu'un homme tel que lui a toujours à sa disposition et se fit appeler Stephen Oldbridge, architecte à Birmingham, Grande-Bretagne. Il se gratifia d'une serviette remplie de devis d'architecture, de plans, de projets de maisons de campagne, d'hôtels et estima en se regardant dans la glace qu'il était bien équipé pour affronter Munich.

Lucretia Borghi qui s'appelait désormais Anne Simpson s'était transformée aussi, ayant décoloré sa chevelure jusqu'au blond de lin. Cortone la trouvait aussi jolie devenue blonde qu'elle l'était à ses yeux avec son type de beauté des pays ensoleillés... Pour la première fois, après six semaines de continence, Cortone venait de se ressaisir et avait tenu le coup pendant toute une nuit d'amour ancien style. Il avait été lui-même ébloui de constater que tant de passion n'avait déclenché aucune difficulté de respiration, aucune crise cardiaque.

— Vraiment, tu es le plus beau ! constata Lucretia vers le matin, rassasiée et nonchalante comme une chatte gavée de lait. Comparé à toi Ted est une lavette !

C'était un compliment mais pour Cortone la pensée que cette merveille de la nature avait reposé aussi dans les bras de son camarade d'école éveillait en lui haine et fureur.

Dulcan aussi se métamorphosa... il blondit, laissa pousser une barbiche et s'affubla de vêtements « Twen » accompagnés de cravates aux couleurs « pop » hurlantes et de chemises aux larges rayures. Quant à Bertie Housman, il n'accordait aucun intérêt aux travestissements... nul ne le connaissait : les ombres sont d'une égale obscurité et nul ne se souvient d'elles.

Ils prirent paisiblement le chemin de l'Europe sur le paquebot *France* et cela plus tôt que Cortone ne l'avait prévu d'abord. Mais ces derniers jours il s'inquiétait. Les tracasseries constantes de Berringer, qui avait établi deux de ses hommes dans l'école de sports, alarmaient Cortone. Si la C.I.A. s'engageait si loin, il fallait qu'à Munich les choses allassent différemment de ce que cet idiot inconnu le D^r Hassler avait prévu.

— Il faut y aller voir, avait dit brusquement Cortone que ses compagnons regardèrent abasourdis. Cela se passait pendant le dessert, au bord du *swimming pool*, ils savouraient une salade de fruits au marasquin. — Dans cinq jours le *France* lève l'ancre pour Cherbourg... je viens de retenir des places par télégramme.

Une fois encore Cortone rajeunit son alibi. Le D^r Miguel Anjurez prolongea son régime draconien de huit semaines et écrivit un long compte rendu concernant l'état diabétique du Señor Cortone qui exigeait une surveillance attentive.

Cet avis médical fut laissé derrière lui, enfermé dans le coffre-fort de l'Hôtel Impérial à Acapulco, puis il se métamorphosa en Stephen

Oldbridge et retourna par avion à New York. Le lendemain matin, il se trouvait sur l'aérodrome d'Idlewild et une heure plus tard il était déjà à bord du *France*, s'enfonçant dans une chaise longue sur le pont-promenade des premières classes et s'étonnant de constater combien le crasseux New York était beau, vu du pont d'un navire, par un jour de juin.

Il avait passé l'épreuve du contrôle des passeports avec une nonchalance séduisante. Lorsqu'il avait retiré ses papiers d'une serviette – les bagages étaient déjà sur le paquebot – il s'était arrangé pour laisser tomber le dossier de ses projets d'architecture qui s'entrouvrit. Le commissaire de bord se baissant aimablement les avait rendus à Cortone, avant même que celui-ci eût réussi à se pencher, non sans peine.

— Ah ! Que vous êtes aimable ! C'est si rare ! s'était écrié Cortone. Merci beaucoup, mes rhumatismes, voyez-vous... c'est le dos... les automnes new-yorkais et leurs coups de vent qui balaient les rues ! Je m'en vais prendre des bains chauds en Italie, à Monte Catini.

— Vous construisez des maisons ? demanda le commissaire.

— Oui, je vais construire deux grands hôtels en Angleterre et en France et une église en Espagne. Imaginez qu'on va chercher en Amérique un architecte pour construire une église en Espagne !

— Je vous souhaite un grand succès, Sir, dit le commissaire en levant deux doigts vers la visière de sa casquette. – Vous pouvez monter à bord.

Le tampon s'abattit en claquant sur le passeport sans que celui-ci eût été l'objet d'un examen prolongé. Un homme qui construit des églises en Europe est un honnête homme.

Un peu voûté, en digne vieux monsieur, Cortone gravit la passerelle du *France*. Dix minutes plus tard, Lucretia le suivait et dix minutes après elle Ted Dulcan surgit avec Bertie Housman.

— Ça va tout seul ! lança Dulcan en riant lorsqu'ils se retrouvèrent tous sur le pont-promenade.

— À quoi bon ces contrôles et les déploiements de police lorsqu'une fausse barbe suffit ?

— Aucune raison de pavoiser, grogna Cortone en consultant sa montre de poignet tandis que les grues élevaient des autos jusque au-dessus des cales béantes. Les stewards portaient les valises et les malles dans les cabines. Le flot des affamés d'Europe s'arrêta. Le *France* larguait les amarres.

— Nous ne sommes pas encore à Munich, ajouta-t-il.

— Ça ne peut plus tourner mal, Steve...

Dulcan déjà lui donnait son nouveau prénom, on ne s'habitue jamais trop tôt.

— Le mur du son est franchi. En France et en Allemagne, on n'a

aucune idée de l'aspect exact d'un véritable passeport américain.

— Ce n'est pas ça. — Cortone croisa les mains sur son ventre. Il s'était coiffé d'une casquette à grande visière verte pour se protéger du soleil. Il ressemblait à un régisseur de tournage de film à Hollywood. — J'ai des pressentiments !

— Bon Dieu ! oublie-les ! Je sais ce que c'est ! (Dulcan passa une main nerveuse dans ses cheveux teints.) Tes derniers pressentiments nous ont coûté deux millions de dollars, il y a quinze ans de cela ! Qu'appelles-tu des pressentiments ?

— Il ne faut pas prendre les autres pour des imbéciles.

— Qui par exemple ?

— Les Allemands. Ils ont pincé Bossolo. La C.I.A. est en état d'alerte et ce D^r Hassler s'amuse à provoquer des explosions dans la région. Tout cela me déplaît ! On aurait pu agir plus discrètement.

— Personne alors n'aurait cru à la réalité du danger.

— Il n'y a plus aucune imagination dans le monde. — Cortone abaissa encore sa visière sur ses yeux. Devant lui New York s'étalait et il éprouva soudain la poignante nostalgie de ce désert de pierres. — Un petit paquet de cinquante grammes de plutonium aurait eu le même effet.

— Pourquoi ne t'es-tu pas contenté de cinquante grammes ?

— Pourquoi ? Les bonnes idées viennent toujours plus tard. Je crois que nous apparaîtrons à Munich au bon moment.

Dans l'après-midi, sous un soleil doré qui nimbait les gratte-ciel, le *France* quitta New York. Cortone se tenait contre le bastingage et regardait en arrière en passant devant l'orgueilleuse statue de la Liberté. Il s'abandonnait à une réelle tristesse. Soudain, comme si quelque chose lui cachait la vérité, il sut que cette ville merveilleuse, haïe, sa vraie patrie bien que rebutante avec constance, il ne la reverrait qu'avec 30 millions de dollars en poche ou jamais plus. Alternative presque paralysante pour Cortone.

« Je n'ai plus ma tête froide d'autrefois, pensait-il. Je suis devenu vieux, mais je ne laisserai pas échapper une certaine occasion, lorsque je me retrouverai dans cette vieille Europe, celle de retourner vers mon enfance, à Randazzo, mon village bâti dans les laves de l'Etna. Je parcourrai ses rues et je chercherai la maison où je suis né. Elle était passée au lait de chaux rose, lorsque je m'en suis allé à la conquête de l'Amérique. Au-dessus de la porte on avait peint une madone, œuvre de Ferruccio Lapens, qui avait badigeonné la maison et qui se prenait pour un artiste méconnu. Et puis j'irai visiter la vieille église à la tour jaune, coiffée de tuiles rouges. » Don Alfredo y était curé au temps où le jeune Cortone vint s'agenouiller devant lui, pour recevoir sa bénédiction avant de prendre son essor vers l'inconnu. Il y a de cela quarante-cinq ans.

Dulcan envoya un coup de coude dans les côtes de Cortone lorsque le *France* eut dépassé la statue de la Liberté :

— Réveille-toi donc ! dit-il.

— Je pense à Randazzo.

— Le visiterons-nous aussi ?

— Certainement.

Cortone se détourna. Avec New York derrière lui, l'océan devant lui, il se sentait comme un réprouvé. Il voulut rejeter cette pensée, mais elle collait à lui.

— J'ai parfois rêvé de retourner au pays : une maison à Syracuse, au bout de la presqu'île, tu sais, où nous péchions enfants, à l'endroit où nous avons pris cette grosse pieuvre ?

« Ce serait un bel endroit, Ted ! Nous avons assez gagné d'argent, à présent reposons-nous. Qu'emporterons-nous en fin de compte ? Une chemise dépourvue de poches !

— Je ne suis pas né pour le repos, Steve !

— N'as-tu donc pas assez d'argent, imbécile ?

— Je n'en ai jamais assez. – Dulcan recula vers le mur du salon, le vent du large l'importunait. – L'argent m'enivre !

— Bêtises !

— Il m'en faut comme à d'autre de l'héroïne ou du L.S.D. C'est ma perversité. Enfant, je rêvais déjà à l'argent. Lorsque je m'endormais ayant faim – quelquefois nous n'avions rien à manger pendant deux jours –, je voyais en rêve un pain géant encore fumant, odorant et dessus, au lieu de beurre, il y avait des pièces d'or. Moi, je mordais dedans et avalais les pièces d'or l'une après l'autre. En rêve je me sentais merveilleusement rassasié. Je ne l'ai jamais oublié. Nous étions la famille la plus pauvre de Randazzo.

— Je sais, Ted. – Cortone se rassit sur sa chaise longue. – Mais après ces trente millions de Munich, il faudra en finir vraiment et n'avoir plus qu'à nous sentir rassasiés.

Cela se passait quinze jours auparavant au moment de leur départ.

De Cherbourg, Cortone et ses acolytes s'en furent à Paris où ils passèrent huit jours au George-V, près des Champs-Élysées. C'était un lieu bien choisi dans leur situation présente. Il convenait de poser un verrou entre chaque phase d'activité, expliquait Cortone. Chaque heure qui s'écoule efface davantage nos traces.

C'était bien pensé, mais les hasards anéantissent souvent les idées les plus astucieuses.

Sur le *France* se trouvait aussi un passager qui ne pouvait s'offrir les premières classes, mais qui menait fort bonne vie dans les secondes et de temps à autre franchissait la limite et se promenait parmi les voyageurs capitonnés de dollars. Le plus souvent il était vêtu de lin blanc, coiffé d'un chapeau de paille et portait des lunettes aux verres

teintés. Il avait économisé pendant quatre ans afin de s'offrir le voyage d'Europe, lorsqu'il avait été certain que les Jeux Olympiques auraient lieu à Munich. Il s'octroya huit semaines de vacances et pour quatre semaines de plus il se chercha une mission pour l'Europe. Elle lui fut confiée par un certain Mr. John Drike, brasseur à New Jersey, qui offrait à sa femme, une blonde épanouie, un voyage en Europe pour son quarantième anniversaire. Mais il redoutait que le romantisme qui régnait là-bas ne la fît s'égarer dans des lits de rencontre.

La mission qui consistait à servir d'ange gardien à Mrs. Drike convenait parfaitement à Charles Pinipopoulos qui, ainsi qu'on le devine, était grec. Il avait trouvé à employer lucrativement le don qu'il avait d'observer les autres, en fondant une petite agence de détective privé, qui marchait fort bien et nourrissait son monde.

Le capital de Charles Pinipopoulos consistait en un œil excellent et en une mémoire plus excellente encore. Ce don naturel était tel qu'il en était parfois importuné. Car dans les rues de New York, il lui arrivait de regarder des passants tout en se souvenant avec la rapidité de l'éclair les avoir déjà vus quelque part à Cooney Island, dans une boîte, à l'Opéra, au stade de football, au cinéma à Broadway. Quiconque lui avait été présenté restait pour lui immortel et son nom s'intégrait à l'une des cellules grises de son cerveau.

Aussi Pini resta-t-il planté soudain dans la salle des jeux du paquebot, en voyant Ted Dulcan jouer au ping-pong. En dépit des cheveux teints du personnage, son œil avertit aussitôt son cerveau qui se mit à fouiller ses réserves.

Où donc ce visage lui était-il déjà apparu ? Cet homme n'était-il pas doté d'une chevelure noire ? Et soudain Pinipopoulos sut qu'il avait devant lui Ted Dulcan, propriétaire de la chaîne des laiteries « Latteria Italia », l'un des derniers grands « Boss... »

Pini, fidèle à son principe de ne point se brûler les ailes, quitta rapidement la salle de jeux des premières classes. Mais il resta vigilant dans l'éloignement. Lorsqu'un Dulcan s'en va en Europe, ce n'est pas pour s'amuser. Et lorsque Pini, le soir au bar, aperçut encore Bertie Housman sans camouflage, insouciant, mais gainé d'un smoking impeccable, il lui parut évident que quelque part en Europe on ferait de pénibles expériences.

Il ne remarqua ni Cortone ni Lucretia. Il ne les avait jamais rencontrés. Connaissant certains faits, il regretta pour eux de les voir se lier d'amitié, pensait-il, avec Dulcan et Housman, mais Pini était assez prudent pour ne pas les mettre en garde.

Pas de « mission », pas d'argent, donc aucune raison de s'y intéresser davantage. D'ailleurs la surveillance de Mrs. Drike l'accaparait suffisamment. Elle flirtait avec le premier comptable venu, avec le médecin de bord, l'ingénieur en chef. Le cinquième jour, à

l'issue d'une soirée, elle revint dans sa cabine accompagnée par le médecin de bord.

— Ça lui coûte un million de dollars ! pensa Pini avec un sincère apitoiement, car Mr. Drike avait menacé de retrancher un million sur son héritage pour chaque amant que s'offrirait sa femme, se réservant de verser cette cagnotte d'un nouveau genre à une œuvre de bienfaisance.

Malgré tout Pini n'oubliait pas Dulcan devenu blond. Il le rencontra encore à trois reprises, en dernier lieu lors du débarquement à Cherbourg. Puis il s'attacha de nouveau aux pas d'Evelyn Drike et accomplit dans son ombre un voyage sur le Rhin, ainsi qu'une visite du château de Heidelberg. Le périple à travers l'Allemagne romantique commençait. Ted Dulcan s'effaça lentement de sa mémoire : on ne doit pas boire la bière des autres.

Après une semaine de séjour parisien, pendant lequel Lucretia se vêtit de neuf et Dulcan eut le temps de découvrir sa prédilection pour le parfum « Nuits de Paris », les quatre voyageurs venus des U.S.A. se rencontrèrent à Tutzing, sur le lac Starnberg. Dans la pension « Alpenrose » des chambres avaient été retenues pour Steve Oldbridge et Anne Simpson. Ted Dulcan et Bertie Housman habitaient à quatre maisons de là, dans la pension Lettenmayer. Ils avaient calculé juste : la surveillance des hôtels et des pensions ordonnée par Beutels était abandonnée depuis longtemps. Depuis des semaines déjà, un flot de spectateurs et d'invités venus de tous les pays de l'univers s'écoulait en direction de Munich. Impossible de contrôler l'identité de chaque voyageur. D'ailleurs Cortone était en possession d'un passeport anglais, travestissement facile, mais qui n'était jamais venu à l'esprit de Beutels.

— Ainsi nous y voici donc ? lança Dulcan le second jour, alors qu'il se promenait avec Cortone au bord du lac. — Lucretia était étendue au soleil sur le balcon de sa chambre. Housman avait loué un bateau et pêchait. — Comment continue-t-on ?

— Je vais convoquer ce D^r Hassler.

À nouveau Cortone rayonnait d'assurance. Déjà le premier jour, il s'était entretenu avec ses hommes de confiance, chargés de veiller sur la « Caisse des Veuves et des Orphelins », et il avait appris à cette occasion que Pietro Bossolo avait disparu.

— Et comment t'y prendras-tu pour lui parler ? — Dulcan s'assit sur un des bancs de la promenade longeant le lac. — Tu n'as ni son adresse ni son numéro de téléphone, pas même un homme servant d'intermédiaire entre vous. Vas-tu lui apprendre ta présence ici par une voiture haut-parleur qui parcourra Munich ?

— Quelque chose comme ça. Je m'annoncerai.

— Et tu crois qu'il se manifestera ?

— Certainement.

Dulcan secoua la tête, incrédule. Il était franchement horrifié :

— Je n'aurais jamais cru que l'on pût gagner trente millions par des moyens aussi primitifs.

— C'est précisément le fin du fin, Ted ! Chacun croira qu'une telle somme ne saurait être obtenue qu'avec le concours d'une organisation formidable. Quant à nous, c'est par une invention de collégien que nous prétendons réussir ! On a eu le tort de faire de la criminologie une machine compliquée... moi je la ramène à ses origines : la main silencieusement glissée dans une poche...

Le portier de l'« Alpenrose » qui savait l'anglais, aida l'architecte Steven Oldbridge, un peu sénile, à rédiger une petite annonce qui serait insérée dans le journal.

— Voyez-vous, expliqua Cortone, j'ai jeté à la tête de l'un de mes collègues des paroles assez blessantes. Ah ! cette maudite nervosité, mon cher ! J'ai une tension trop élevée et la bouilloire chauffe trop vite ! Ainsi je veux m'excuser publiquement... Comment écrire ce message ?

C'est ainsi que parut un jour plus tard, dans la *Presse Bavaroise*, dans le *Journal du soir*, l'*Image* sous la rubrique « divers » une de ces petites annonces qui enchantent les lecteurs plus friands de ces sortes de communications que des comptes rendus de débats politiques :

« Les propos désobligeants exprimés à l'égard de la personne du D^r Hassler comme quoi il ne serait qu'une mazette, je les déclare ici inexacts et lui fais mes excuses. Le D^r Hassler est un homme d'honneur. S'il doute de ma sincérité, qu'il veuille bien me téléphoner au numéro... », suivait le numéro d'appel de l'« Alpenrose » à Tutzing.

— Jamais il ne téléphonera ! affirmait Dulcan le lendemain matin, il n'est pas idiot à ce point, espérons-le.

— Il en serait un s'il gardait le silence... répondit Cortone confiant.

À une heure de l'après-midi, le timbre du téléphone retentit dans la chambre de Cortone. D'un geste triomphant, Cortone prit le récepteur et mit un doigt sur ses lèvres à l'intention de Lucretia, qui allait demander qui pouvait bien les appeler.

— Vous êtes fou ! déclara une voix. — Cortone respira, soulagé. Il avait aussitôt reconnu la voix qui s'exprimait en un anglais si châtié qu'un Américain devait s'émerveiller du parti que l'on peut tirer d'un langage. — Comment osez-vous m'appeler ouvertement par mon nom ?

— Vous appelez-vous vraiment D^r Hassler ?

— Évidemment non.

— Ce n'était donc pas une faute. Je suis à Munich.

— À Tutzing, à l'hôtel « Alpenrose ».

— Compliments !

— À quoi servent les services de renseignements du téléphone ?

Vous venez bien trop tôt : la livraison de l'argent, ce qui seul vous importe sans doute, commence le 28 juillet.

— Il fallait que je vous parle avant, docteur Hassler.

— Avez-vous le générateur d'impulsions ?

— Oui, évidemment. Croyez-vous que je vienne à Munich pour acheter un déguisement de berger bavarois ?

— L'avez-vous essayé ?

— Dans une région déserte de l'Arizona, en pleine prairie, nous avons fait exploser un mécanisme de mise à feu électronique : celui que comportent les bombes exactement.

— Très bien. Vous m'entendrez encore...

— Attendez Doc ! lança Cortone en frappant du doigt contre le téléphone. Il faut tout de même nous voir : beaucoup de choses me déplaisent dans cette affaire !

— Vous n'en avez pas la moindre idée.

Cortone fit une profonde aspiration, mais il se domina. Pour trente millions de dollars on ravale bien un peu de bile.

— Vous êtes médecin, Doc, dit Cortone insinuant. Il se peut que vous soyez médicalement capable. Mais chacun devrait rester dans son domaine et laisser agir ceux dont c'est le métier. En ce qui concerne les relations avec la police, j'ai certainement plus d'expérience. Il y a Bossolo...

— Bossolo est en sécurité. Je ne comprends pas votre nervosité. Ici, à Munich, vous n'avez qu'à garder la main ouverte : je vais y faire pleuvoir des dollars, chaque jour un million ! Et vous me livrez le générateur d'impulsions.

— Et si quelque chose marchait de travers ? J'ai investi près de trois millions dans ce maudit plan !

— Vous aurez couvert vos frais le 30 juillet. À partir du 30 vous empocherez un gain net. Que voulez-vous de plus ?

— Vous voir !

— Je n'ai rien d'une beauté. — Le D^r Hassler eut un éclat de rire, il paraissait se divertir. — Votre plus grand problème sera d'emporter ces trente millions. Représentez-vous une chambre pleine de billets de banque ? Y avez-vous songé ?

— Naturellement. Chaque jour mon compagnon fera la navette entre Tutzing et la Suisse.

— Vous avez un compagnon, pauvre fou ? Nous étions convenu...

— Un compatriote de Sicile, mon ami et camarade d'école !

— Des amis aussi pétris d'idéal n'existent pas, surtout point dans vos milieux où à la vue d'un sac plein de millions on perd jusqu'à la notion du respect humain. C'est vous qui commettez des fautes, pas moi !

Cortone évita de poursuivre sur ce thème. Le D^r Hassler avait

raison. Inutile d'ergoter. Il était tout aussi certain que Dulcan ne reverrait pas New York et ceci signifiait pour Cortone un fameux pensum, que d'avoir à montrer d'abord à Housman le chemin de la tombe, puis d'envoyer Dulcan à sa suite.

— Tout a été prévu, dit Cortone sur un ton apaisant : personne ne se mettra en travers de votre chemin ! Mais quelles sont mes garanties ?

— Vous me livrez le générateur d'impulsions lorsque vous aurez reçu vingt-cinq millions.

— Comment donc ? – Sous la calotte crânienne de Cortone une agitation extrême se faisait jour : on exigeait de lui cette monstruosité et il se défendait cependant de le croire. – Mais à quoi bon ? S'ils paient ?... Donc... Ainsi même s'ils ont payé, vous prétendez...

— Oui ! Je prétends !

La voix du Dr Hassler retentit claire comme cristal, elle glissait en dessous de l'épiderme, donnait la chair de poule.

— Ce devait... être une menace seulement, balbutia Cortone. – L'horreur lui mettait la sueur au front. – Seulement si l'on refusait... Doc... Vous ne pouvez tout de même pas sacrifier 100 000 personnes...

— Je peux ! À présent j'y suis même tenu, on me pousse vers une épreuve de force. Les services secrets sont entrés en action !

Cortone laissa retomber le récepteur comme s'il était incandescent. D'ailleurs la conversation était terminée car le Dr Hassler avait raccroché. Les genoux en coton, Cortone se dirigea vers son lit et s'y laissa tomber lourdement. Lucretia qui se roulait à demi nue sur le drap tendu, le frôla du bout de ses orteils. Elle venait de vernir ses ongles et gesticulait des deux mains pour faire sécher la laque. Le soleil éclairait des seins.

— Allons-nous louer un canot à voiles, Mauri ? demanda-t-elle.

— Bon Dieu, un canot à voiles ! – Cortone se prit la tête à deux mains. – Tu penses à un canot et le monde va s'anéantir !

— Es-tu malade, Mauri ?

Encore un coup de patte du bout des orteils. Cortone se retourna, envoya une tape sur ses pieds et la rejeta brutalement. Il avait le visage ravagé, méconnaissable, grimaçant.

— Il veut mettre les bombes à feu ! hurla-t-il, le comprends-tu avec ton cerveau de ver luisant ?

— Laisse-le donc ! Si ça l'amuse. Pourquoi te mettre dans cet état ?

— Il est capable de le faire !

— Et alors ?

— Il est capable d'appuyer sur un bouton et d'anéantir 100 000 personnes ! Quel homme est-ce ?

— Un idiot, un diable, un envoyé du Ciel, un prophète, trouve ! je

m'en fiche. Un canot à voiles compte davantage pour moi !

— On devrait te noyer, dit Cortone sourdement. Te noyer comme un fœtus ! Sais-tu que cette brute me tient à présent ?

— Je ne comprends rien à tout cela, chéri !

— Et comment comprendrais-tu ? Ton cerveau est placé entre tes jambes !

Cortone se leva d'un bond. Il voulait courir pour rejoindre Dulcan, bien qu'il sût que Dulcan, en dépit de son intelligence, ne réagirait pas autrement que Lucretia. Mais Cortone n'atteignit pas la porte. Le téléphone sonnait encore. Il resta planté, immobile, comme enraciné dans les lames du parquet.

— Ça sonne... dit Lucretia gentiment, en soufflant une fois de plus sur ses ongles vernis. C'est encore lui, prends garde !

L'instinct de bêtes fauves des femmes !

— Naturellement c'est lui !

— As-tu peur ?

Cortone soulevait le récepteur :

— Oui dit-il d'un ton bref.

— Encore ceci, mon cher, – le Dr Hassler semblait de belle humeur – j'ai négligé un facteur de risque.

— Intéressant ! Lequel ?

— Vous, Cortone !

— Je m'appelle Steven Oldbridge.

— Je réclame le générateur d'impulsions après la livraison des trois premiers millions, c'est-à-dire à partir du moment où vous gagnez de l'argent.

— Et pourquoi, diable, Doc ? hurla Cortone.

Il lui fallait crier, autrement il aurait explosé.

— Au cours de l'encaissement, il se pourrait que des considérations morales surgissent dans votre esprit. À vous l'argent, à moi l'explosion ! Tel était notre accord. Je veux empêcher que vous ne vous dérobiez, Mr. Oldbridge, que vous ne chiez plein votre culotte !

— Comment osez-vous me parler ! beugla Cortone. Qu'est-ce qui vous prend ? Depuis dix minutes, je sais que vous êtes un fou. L'un des plus dangereux, non, le plus dangereux dont l'humanité ait accouché ! En comparaison de vous Attila, Gengis Khan, Hitler ne sont que des marmots !

— J'en suis fier, Mr. Oldbridge, et vous m'aiderez à être ce fou incomparable ! – Le Dr Hassler eut un rire strident. Cortone remonta les épaules comme s'il se croyait saisi à la gorge. – Je me conforme à votre portrait : pas d'argent sans générateur d'impulsions, d'abord l'appareil ensuite les dollars. J'ai une avance sur les grands maîtres historiques de l'anéantissement : je calcule les risques ! Un bonjour encore, Mr. Oldbridge.

Cortone regardait fixement Lucretia qui était occupée à se dévêtir complètement, peut-être dans l'intention de transformer en échange le bateau à voiles convoité. C'était une manœuvre toujours payante. Son merveilleux corps valait tous les trésors.

— Si tu parles de ce canot, je t'étrangle Lucretia ! prévint Cortone.

— Ça peut aussi être un canot à moteur.

— Je suis à bout, Lucretia, Comprends-tu ?

— Non, un homme n'est à bout que s'il s'avoue vaincu, disait Hemingway. Te reconnais-tu pour vaincu ?

Cortone s'assit lourdement dans un fauteuil contre la fenêtre. Il se sentait vidé. Mais il éprouvait un étonnement sans bornes à l'égard de Lucretia, qui jusqu'alors, n'avait été que corps tiède, ouvert, mouvantes délices et qui subitement laissait tomber de ses lèvres dont tant de sottises s'étaient échappées, la seule parole juste.

— As-tu seulement lu Hemingway ?

— Non.

— Mais cette phrase ?

— Se trouvait sur une quelconque feuille de calendrier.

— Ah ! Mon Dieu...

Cortone enfouit son visage dans ses mains, mais il retrouvait son énergie. Il était prêt à lutter contre ce dément qui s'appelait le D^r Hassler, non pas pour lui-même et ses trente millions, mais pour empêcher l'anéantissement de deux millions d'êtres humains ignorants de la menace pesant sur eux.

Ce qui, il est vrai, ne l'obligeait pas à renoncer pour autant à sa mise de fond de trois millions de dollars.

C'est ici que devait commencer la tragédie de Maurizio Cortone.

MUNICH

Attendre, attendre, attendre.

Reconnaître qu'on ne fait rien, que l'on gaspille l'argent des contribuables, s'étonner qu'une police aussi remarquablement organisée, étayée d'experts de la Défense du Territoire Fédéral, soutenue même par la C.I.A et le K.G.B., en soit encore à tâtonner comme un aveugle au fond d'un tunnel.

Parmi tant de personnages aux nerfs surtendus, Beutels, habitué à n'être point remarqué, lors des succès, et mis au pilori publiquement, s'il accusait un échec, arborait seul un calme souverain.

— Ce qui en ceci paraît révolutionnaire, disait-il, c'est que la police allemande n'est pas seule à courir comme une écervelée, mais que tout ce qui représente l'exécutif de l'État pisse avec ensemble sur ses souliers ! Nous ne sommes pas des devins, nous ne pouvons agir que

d'après des faits et le fait est que jusqu'à présent rien n'est arrivé, excepté un petit feu d'artifice qui a ouvert un entonnoir sur un parking du stade en construction ! Mais la peur est là, effroyable. Et pourquoi ? Parce que nous tenons l'être humain pour capable de tout ! Parce que nous lui accordons sans restriction que pour l'amour de l'argent, pour une haine dont nous ignorons la cause, il ira jusqu'à éteindre des millions d'existences. Nous en sommes venus au point où un seul homme peut mettre un peuple à bout de souffle !

Les seuls qui ne s'ennuyaient pas étaient Ric Holden et Jean-Claude Mostelle de la Sûreté.

Mostelle et un groupe de scientifiques français expérimentaient au stade la chape de rayons protecteurs qui devaient isoler celui-ci de toute mise à feu électronique. Les expériences n'étaient pas concluantes, mais surtout la télévision, la radio régionales s'en trouvèrent à ce point annihilées qu'on ne pouvait imaginer que les Jeux seraient transmis au monde par l'image ou la radio. Car le bouclier invisible, s'il s'opposait à la pénétration des rayons dans le stade, n'en laissait pas davantage s'en échapper. Tout reportage serait donc exclu.

Mostelle qui de tous les initiés prenait la menace le plus au sérieux, proposa, vue la gravité de la situation, de renoncer à la radio et à la télévision.

— C'est impossible ! s'écria le ministre de l'intérieur à l'une des réunions extraordinaires, cela signifierait que nous aurions à dire la vérité au public, et la panique que nous voulons éviter se déchaînerait !

Le 10 juillet, ce que Beutels redoutait le plus fit son apparition : les *magiciens*, ainsi qu'il les nommait. Si l'homme au pendule ne réussit point à impressionner Abels et le Dr Herbrecht, pour avoir eu la malchance de voir s'arrêter son pendule sur un quartier de la ville, une rue, une maison où, disait-il, se tenait « le criminel » alors qu'elle abritait une fameuse maison de tolérance, si l'astrologue ne sut évoquer qu'une catastrophe imprécise Beutels trouva à qui parler dans la personne d'une bohémienne Chiboula, diseuse de bonne aventure qui, ayant étalé ses tarots, annonça péremptoire :

— Un homme traversa le grand étang, un homme plein de noires intentions... Il veut tuer... beaucoup de gens ont peur... beaucoup sont en danger...

— Stop ! lança Beutels. Comment se fait-il que vous veniez me trouver ici, n'habitez-vous pas Brunswick ?

— Une voix intérieure m'a dit : « Va à Munich tout de suite ! Va trouver la police ! »

Beutels abandonna son cigare et d'un geste rassembla les cartes qu'il mêla et coupa de nouveau, puis il les aligna exactement ainsi que

venait de le faire la bohémienne Chiboula.

— Recommencez ! dit-il. J'éprouve quelque prévention à l'égard des voix intérieures. Qu'est-ce que vous voyez à présent ?

Chiboula considéra les cartes, les toucha du bout de l'index et s'adossa soudain pâlie :

— Un homme aux cheveux foncés vous tuera ! dit-elle haletante. Mettez-moi en prison... Je ne dis que la vérité.

Beutels n'emprisonna pas la Chiboula, il lui fit même remettre de l'argent pour payer son retour à Brunswick. Le lendemain, cependant, il réfléchit aux « révélations » des « voyants » et lorsqu'il en confronta les comptes rendus, il eut un haut-le-corps. Plusieurs fois les mêmes mots exprimés dans une phrase analogue se retrouvaient dans les prédictions des trois personnages.

— Voyons tout de suite leurs antécédents ! ordonna Beutels. Mes enfants, nous aurions dû y songer plus tôt !

Une fois de plus le jugement de Beutels l'avait remporté : ni l'homme au pendule venu de Nuremberg, ni l'astrologue natif de Nieder-Olmes, et pas davantage la bohémienne de Brunswick n'étaient connus de la police régionale.

— Notre « cerveau » s'est payé le luxe de montrer de l'humour, déclara Beutels. — Et il riait. Mais dans son regard luisait tant de venin que nul n'osa rire. — Je paie de ma poche le billet pour Brunswick ! reprit-il. J'aimerais savoir comment notre inconnu a rétribué ces excellents comédiens ! Et nous ne manquerons pas de les enregistrer. Mais... avec sa bonne blague il a encore commis une grande faute... Beutels adressa un petit signe de tête à Ric Holden. — Il nous a annoncé un méchant homme venu de l'autre côté du grand étang. C'est bien de votre engeance de gangsters qu'il est question, Holden ! Il semble que vous ayez raison, il s'agit d'une firme germano-américaine, qui prétend nous envoyer aux cieux !

AUX ABORDS DE LA PRÉFECTURE DE POLICE

Il se tenait face à l'entrée principale de la préfecture de police. De temps à autre, il aspirait une bouffée de sa cigarette, jetait un regard au journal qu'il tenait à la main et, à deux reprises, il s'en fut jusqu'au coin de la Kaufingerstrasse puis revint. Il traînait un peu la jambe gauche, même lorsqu'il s'efforçait de le dissimuler le mieux possible. Mais il restait davantage immobile à observer les gens qui entraient ou sortaient de la préfecture de police, surtout il regardait attentivement les hommes accompagnant le conseiller criminel Beutels. Midi était la meilleure heure pour se livrer à ces observations. À ce moment-là, Beutels allait déjeuner dans l'une des brasseries de la

Neuhausersstrasse et le plus souvent il n'était pas seul, mais remorquait à sa suite une petite troupe d'hommes. Ce qui était conforme à son idée de ne jamais quitter les activités de son service.

Au bout de quatre jours de patient « sur place », l'homme à la légère boiterie savait qui étaient Ric Holden et Stepan Mironovitch Lepkin. Le cinquième jour il n'ignorait plus l'amour liant Holden à Helga Bergmann et un jour plus tard il constatait avec satisfaction que Lepkin hantait volontiers certain bar et qu'il montrait une prédilection pour le cognac « Prince de Polignac ».

Ce fut par une soirée chaude de juillet, que Holden projetait d'employer à une promenade sur le lac Ammer, que le téléphone sonna dans sa chambre de l'hôtel Sheraton.

— Oui ? dit-il.

— J'estime, dit une voix extrêmement obséquieuse, dans un parfait anglais oxfordien, que la C.I.A. a des devoirs plus pressants que de soutenir la déficiente police allemande.

Holden se crut traversé par un éclair : c'était la voix du « cerveau » enregistrée sur la bande magnétique, ce cerveau qui s'était entretenu avec Bossolo. Nul doute possible, il en avait étudié le timbre, ses inflexions lui étaient restées dans l'oreille et si cette voix parlait anglais à présent elle n'en gardait pas moins sa manière presque précieuse d'articuler les mots.

— Qui êtes-vous ? demanda Holden pour gagner du temps.

Il appuya la ventouse de caoutchouc de l'appareil enregistreur sur le récepteur en matière plastique et mit en marche la bande magnétique. Il en résultat un léger sifflement. L'homme à l'autre bout de la ligne rit doucement.

— À présent vous avez mis en marche une bande magnétique.

— Deviné juste !

— Ce n'était pas difficile, mais à quoi bon ces amusettes ? À quoi vous servira ma voix ? Il n'y a pas de possibilités de comparaison, puisque vous ne pouvez pas faire entendre l'enregistrement de ces bandes au public. Le « Top secret » est ma meilleure protection. Je vis dans la crainte d'une panique comme dans un édreton bien tiède protégé de tous les orages.

— Que voulez-vous ? – Holden s'assit sur le rebord de la table. – Je ne crois pas que vous recherchiez une conversation.

— Pourquoi pas ? Vous vous appelez Richard Holden et l'on a mis en vous l'espoir de mettre la main sur moi. Depuis que vous êtes là, j'ai changé mes plans.

— Nous nous y attendions.

— Je suppose que vous avez l'intention de vous mêler de la remise des millions. J'ai pourtant dit, pas de police ! Enfin, vous n'êtes pas la police dans la mauvaise acception du mot, et je me serais demandé,

après le 28 juillet, quel autre groupe prend part à l'encaissement et veut éprouver mes nerfs.

Holden ne répondit pas. Il s'avouait ressentir une véritable considération pour cet homme. Comme on ne peut lire dans la pensée d'autrui, il admirait la logique de ce cerveau qui se mettait aussitôt dans la situation de l'adversaire. Beutels voyait clair lorsqu'il prétendait que l'intelligence de cet adversaire était telle qu'elle en était démente, une surprolifération de l'esprit.

— Vous voilà bien silencieux, Mr. Holden ? reprit la voix polie.

— Je m'efforce de ne pas applaudir ! dit Holden, mais puisque nous causons si gentiment, permettez-moi une question.

— Certainement.

— Pourquoi voulez-vous provoquer, à l'aide de deux bombes au plutonium, un chaos dont on ne saurait à l'avance prévoir l'étendue ? Que vous ont fait ces deux millions d'humains que vous prétendez envoyer dans la mort ? Vous ne tenez pas à l'argent... je sais... c'est un produit accessoire destiné à rétribuer votre partenaire qui a fabriqué ces deux œufs monstrueux. Vous agissez par haine ! qui haïssez-vous ?

— Pour vous expliquer cela, il me faudrait plus que quelques minutes au téléphone.

— Nous avons le temps, Sir.

— Voulez-vous jouer au confesseur ?

— Si cela pouvait vous soulager ?

— Me croyez-vous malade ?

— Oui. Un homme raisonnable ne peut pas mettre à feu deux bombes atomiques.

— Et que dites-vous de Hiroshima et Nagasaki ?

Holden fixait le mur devant lui. « Ce n'est pas possible, pensait-il, ça n'existe pas un maniaque politique ? Mon Dieu, c'était plus dangereux que tout ce que l'on pouvait imaginer. »

— En ce temps-là, il s'agissait d'une nécessité de la guerre, d'un coup décisif, la fin de l'épouvante, mais... la fin ! Je ne crois pas qu'un homme d'État oserait de nos jours employer ce moyen. D'ailleurs vous savez que vos bombes ont cent fois la puissance de la bombe d'Hiroshima.

— Je le sais. Depuis 1945 je ne suis pas mort cent fois, mais mille fois.

— Cela signifierait-il... – Holden retenait sa respiration,... – que vous êtes japonais ?

— Non, je suis allemand ; si je vous dis que je suis né à Dortmund, vous pouvez me croire, mais ça n'est pas exact. Je n'ai laissé de traces nulle part. Voulez-vous connaître mon histoire ? Elle est longue, on pourrait en faire un livre dont chaque page serait si terrifiante, que

personne l'ayant lu n'aurait désormais, pendant des années, un bon sommeil. Je vais vous en faire un résumé. Mais je doute que vous compreniez tout, car il s'agit des années qui comptent dans la vie, dont le poids demeure et que je dois vous taire dans ce raccourci hâtif du temps. Commençons en 1945. Je vivais alors en jeune... bon, ne parlons pas de ma profession. Je vivais au Japon, à Hiroshima. La vie m'était clémente, j'étais un garçon gai, amoureux. Elle s'appelait Suzuki, une fille aux yeux en amandes, délicate comme une poupée de porcelaine. Je pouvais m'asseoir devant elle pour la contempler longuement, en m'étonnant qu'une telle créature fût vivante, capable d'aimer et qu'elle m'appartînt. Nous voulions nous marier à Noël. C'est alors que le 6 août 1945 l'un de vos bombardiers lança la bombe atomique. 240 000 personnes moururent dans l'explosion d'un soleil. Suzuki aussi, je ne l'ai jamais retrouvée. J'habitais une maison en dehors de la ville... Je vis l'éclair, je restai sur place, paralysé devant ce champignon de vapeurs et je fus atteint par les radiations atomiques du premier nuage qui dérivait. Depuis lors je meurs... chaque jour... chaque mois, chaque année un peu plus. Vous ne me croyez pas ? Selon les critères médicaux je devrais être mort depuis longtemps. Mais ces dernières années, j'ai mis à l'œuvre une thérapeutique nouvelle : je ne peux pas vaincre la mort, je ne peux que la fuir plus vite qu'elle ne me poursuit. Mais elle arrivera bien à m'atteindre, j'en suis sûr.

— Elle nous atteindra tous, Sir.

— Savez-vous ce que c'est que de mourir pendant vingt-sept ans ? Je me suis fait moi-même dix-neuf transplantations !

— Vous êtes donc médecin ?

— Je ne suis rien. Je suis une chose, un fantôme, un monstre, il n'y a pas de mots pour désigner ce que je suis. L'homme en moi est mort le 6 août 1945 en même temps que Suzuki.

— Tout ceci n'est pas une raison pour envoyer maintenant Munich dans les airs ! Surtout Munich qui n'a absolument rien à voir avec Hiroshima. Je comprendrais, à la rigueur, si l'on se prête à suivre vos pensées, que vous fassiez exploser Washington mais Munich !

— Votre intelligence est limitée, Holden. — L'homme qui angoissait Holden peu à peu parut réfléchir à la manière dont il devait présenter sa justification. — Washington ne frapperait que les Américains, d'ailleurs il eût été difficile de trouver un partenaire pour une telle entreprise. Vous autres, Américains, vous êtes en fait plus nationalistes que nous, Allemands. Le monde ne le voit pas et vous-même voulez l'ignorer parce que vous avez honte de dormir comme un poussin à l'abri des ailes déployées de la grosse poule pondeuse America. Mais où, en ce monde, voit-on dans chaque bureau de quelque sorte qu'il soit, la bannière étoilée appuyée en biais dans un coin afin que l'on

voie mieux ses couleurs ? Où trouvera-t-on dans chaque édifice public l'image de Washington, de Lincoln, du dernier président en exercice ? Où posera-t-on la main sur son cœur à la seule évocation de la patrie ? Où trouveriez-vous un Américain qui anéantirait son pays avec une dose suffisante de plutonium ? Aucun ne serait assez fou...

— Mais un Allemand serait assez détraqué pour anéantir son pays ?

— Nous avons une certaine tradition du procédé en question. Nos livres d'histoire en sont remplis. Mais chez moi il s'agit d'autre chose.

— Ah ! C'est fort intéressant !

Holden priait intérieurement pour que cette conversation dure encore un bon moment. Ce qu'il enregistrerait au magnétophone ne pouvait être dépassé dans sa mégalomanie frénétique. Tous les destructeurs ont une bonne raison qui les justifie à leurs yeux, elle varie selon les individus mais reste génératrice du même chaos.

— Munich tiendra le rôle de victime expiatoire du fait que cette ville fut choisie pour être la ville olympique. Elle le devra en partie à l'activité de son bourgmestre, le Dr Vogel, et à son conseil municipal ; c'est ainsi qu'elle a choisi sa destruction. C'est l'anéantissement d'un seul coup de toutes les têtes dirigeantes, ministres, militaires, bref les individus qui dans tous les États sont les plus dangereux. Comment les trouver plus certainement réunis qu'à l'ouverture des Jeux Olympiques ? Il y a huit ans, à Tokyo, je n'avais pas dans les mains la puissance dont je dispose à présent. D'abord Tokyo se trouvait trop éloigné, il m'aurait fallu y vivre pendant des mois, ensuite je ne puis ni ne veux revoir le Japon. Il m'est impossible de fouler le sol qui a peut-être aspiré Suzuki, et au-dessus duquel le corps de Suzuki, poussière en ignition, fut dispersé par le vent. Partout où je marcherais, je pourrais la fouler aux pieds. Qui supporterait une telle épreuve ? Non, il me fallait attendre l'occasion d'un lieu de réunion des grands criminels plus proche... Quelle jubilation pour moi lorsque l'I.O.C. choisit Munich ! Croyez-moi j'ai pleuré de joie. Les grands de ce monde rassemblés à ma porte ! Enfin un nouveau Hiroshima pourrait les frapper, ceux qui sans relâche précipitent les autres dans l'enfer tout en se recommandant du bon Dieu. Le 26 août, ce sera le crépuscule des Dieux !

— Et vous-même ? Où serez-vous lorsqu'exploseront les douze kilos de plutonium ?

— Au stade ! Où voulez-vous que je sois ? Me prenez-vous pour un lâche ? Je donnerai les impulsions nécessaires à la mise à feu, puis je croiserai les mains en pensant à Suzuki, tandis que je me transformerai moi-même en atome.

Holden fit plusieurs aspirations profondes, il comprenait qu'il était vain de discuter avec cet homme. En ceci aussi Beutels avait vu juste. Ce « cerveau » se trouve en deçà de toute conception raisonnable.

— Pourquoi me racontez-vous tout cela ? demanda Holden à bout d'arguments.

— Pour vous montrer qu'il vaudrait mieux que vous retourniez dans votre patrie. Ni la C.I.A. ni le K.G.B. ne m'empêcheront d'agir. J'en parlerai aussi à Lepkin.

— Et si je vous disais non ? Alors ?

— Alors vous me forceriez à devenir votre adversaire. Je me verrais en droit de vous attaquer personnellement et je rendrais les coups au moyen d'une arme contre laquelle vous seriez impuissant.

— Elle n'existe pas, j'ai aussi peu peur de vous, que vous de moi.

— Vous aurez peur, Holden. Vous tomberez à genoux devant moi.

— Voilà qui est ridicule, raccrochez je vous prie, ça devient ennuyeux !

— Helga Bergmann...

Une flèche brûlante transperça Holden :

— Laissez Helga en paix ! hurla-t-il. Si vous comprenez Helga parmi vos coupables initiatives...

— Vous voyez bien, vous n'en menez pas large ! Vous rampez sur le ventre ! Naturellement je m'intéresserai à Helga en particulier ! Reconnaissez, Holden, que c'est la seule arme qui puisse vous atteindre mortellement.

— Vous, porc ! rugit Holden. Chien fou ! Je vous jure...

Mais son interlocuteur ne l'entendait déjà plus. Il avait raccroché. Holden en proie à une rage folle cogna sur le téléphone. Puis il se calma, fourra la bande magnétique dans sa poche et sortit rapidement de l'hôtel.

Il se rendit chez Beutels en taxi. Pour la première fois de sa vie, il avait peur. Une peur réelle, vulgaire, méprisable jusqu'alors à ses yeux. La peur qui étreint les entrailles. La peur qui enserre le gosier. Peur ! Peur !

BUREAU 109

— C'est à ne pas croire ! constata Beutels qui venait d'écouter la transmission par le magnétophone de cette conversation.

Cependant la bande se dévidait sur une bobine et se rembobinait sur l'autre. Beutels était à ce point fasciné de ce qu'il avait entendu qu'il n'appuya qu'au bout d'un moment sur le bouton d'arrêt. Il ne prit pas non plus un de ses cigares, il s'en fut à son bureau, ouvrit un casier et en retira, cachée à l'abri de documents secrets, une bouteille de cognac.

— Vous venez de la prendre ?

— Il y a une demi-heure. — Holden essuya la sueur qui inondait son

front. À présent, en l'écoutant à nouveau, il éprouvait toute l'écrasante brutalité de cet entretien avec le « cerveau ». – La bande est encore chaude, ajouta-t-il.

— Elle est brûlante et le restera longtemps ! – Beutels versa le cognac, tendit un verre à Holden et avala le sien d'un trait, ce qui lui arrivait rarement. – Je ne vais pas faire écouter cette bande au ministre de l'intérieur et au préfet de police, ils pourraient s'en trouver mal ! Holden, cette sale expérience restera entre nous.

— C'est pourquoi je suis venu vous trouver aussitôt, Sir.

— Nous allons mettre dès aujourd'hui Helga Bergmann en « détention protectrice ».

— Je préfère que vous ne preniez pas cette décision, Sir.

— Un garde du corps, alors ? C'est bon aussi, je délèguerai un bon tireur.

— Pas de police. Je saurai protéger Helga moi-même.

— Holden ! Vous vous méprenez sur la gravité de la situation ! Cet homme est un criminel de génie ! Il vous a provoqué en duel et il viendra !

— Je l'attends de pied ferme.

— Mais il ne surgira pas comme vos gangsters de western avec un Colt ou un chiffon saturé de morphine que l'on vous presse sur la bouche. Il travaille avec d'autres méthodes.

— La méthode m'indiffère ! Il veut atteindre Helga ! Or je me tiendrai devant elle.

— Et derrière Helga ?

C'était une plaisanterie, mais ils éprouvaient l'un et l'autre, physiquement, le danger.

— Je prendrai Helga chez moi. Nuit et jour, elle ne sera jamais seule.

— Réfléchissez un peu à ce que vous dites, Holden, avec une carabine à lunette on a la solution de tous les problèmes. D'ailleurs il ne s'agit pas pour lui de la mort de Helga, mais de vous rejeter aux U.S.A.

— Mais pourquoi Helga ? Il serait plus simple de me liquider.

— Cela ne correspond pas à sa mentalité. Cet homme est un faisceau de haines, ficelé d'intelligence, mais pour lui Helga est la victime expiatoire, qu'il immolera aux mânes de Suzuki. Où est M^{lle} Bergmann à présent ?

— Dans son atelier de photographie.

— J'envoie tout de suite un policier, un joli garçon qui ressemble à une gravure de mode. Impossible de remarquer ce garde du corps si photogénique dans le cas où notre « cerveau » fait le guet dans les environs. Le caporal-chef Dehwall, le beau Siegfried, a déjà reçu une montagne de propositions pour tourner dans des films ! Nous allons

l'envoyer chez Helga jusqu'au moment où vous serrerez cette enfant sur votre poitrine de héros. Mais elle ne sera vraiment en sûreté nulle part, si ce n'est dans l'une de nos « cellules ». Le « cerveau » est capable d'aller partout.

— J'ai besoin de Helga ! dit Holden durement.

Beutels parut se figer. Soudain il comprenait ce qui, jusqu'à cet instant, n'avait pas surgi dans sa pensée parce que c'était par trop énorme. Il s'assit lourdement dans son fauteuil et posa ses mains à plat sur son bureau.

— Holden ! Ce n'est pas vrai ! dit-il d'une voix enrouée. Je ne permettrai pas ces méthodes américaines, je vous en conjure ! Ne vous faites pas deux ennemis... L'un dans le monde de l'obscur et l'autre qui est en cet instant assis, bien éveillé, en face de vous ! Avouez que vous voulez vous servir de Helga comme d'un appeau !

— Je n'ai pas d'autre possibilité de faire débucher ce porc du couvert où il se tapit.

— Et vous appelez ça de l'amour ?

— Bon Dieu, j'ai peur, je le reconnais, cria Holden.

Il saisit à pleine main la bouteille de cognac et but au goulot sans plus de manières. Après quelques gorgées, il parut d'aplomb et ses paroles furent plus calmes.

— Mais est-ce une raison pour me cacher ? Irai-je mieux si je me fourre la tête dans le sable ? Je ne verrai ni n'entendrai plus rien mais pendant ce temps, on peut me saigner à blanc par-derrière ! Non, je ne me traînerai pas sur le ventre comme un ver, ainsi qu'il le voudrait. Vous venez de me rappeler que je suis un homme de la C.I.A., que penseriez-vous s'il se cachait devant la menace ?

— Je le tiendrais pour prudent.

— Mais vous le jugeriez lâche, n'est-ce pas ?

— Il arrive que l'héroïsme soit stupide Holden ! (Beutels prit la bouteille de cognac presque vide et l'enferma à nouveau dans son bureau.) D'ailleurs, lorsque j'entends dire de quelqu'un : c'est un héros, j'ai toujours le hoquet. Voyez donc notre « cerveau »... il n'a absolument rien d'un héros. Non, c'est un misérable lâche qui avec ses « tours » dans son sac reste à l'arrière-plan et envoie les autres sur la ligne de combat. Il aurait dû être politicien ! Que gagnerez-vous contre un tel adversaire avec votre héroïsme ? Un enterrement en grandes pompes à Washington ? Nous connaissons ça trop bien ici, Holden. Jadis on appelait cela chez nous : en fière affliction. Depuis lors j'ai quelque chose contre les muscles saillants et les regards d'acier... Moi, je ne vous mépriserais pas si vous cachiez Helga et si vous-même disparaissiez.

— Et les deux bombes A ?

— C'est notre problème, Holden. Cette bande magnétique est un

diamant inestimable. Nous en savons constamment davantage : cet homme doit être à la fin des cinquante, il est médecin, il a vécu au Japon pendant la guerre. Il est gravement malade, il boite, il a subi une série de transplantations. Il est en contact avec les milieux de gangsters américains. Il a été atteint par la radioactivité à Hiroshima. C'est donc là-bas ou dans un hôpital japonais quelconque qu'il a été soigné, c'est une moisson considérable. À présent, le travail de détail peut commencer : la reconstitution de la mosaïque.

— Et vous croyez que d'ici au 26 août, vous aurez réuni toutes les informations le concernant ?

— Demain matin deux fonctionnaires de la police prendront l'air pour Tokyo, puis ils continueront vers Hiroshima. J'organise ce départ tout de suite en envoyant un télégramme urgent au Japon. La collaboration des fonctionnaires japonais est toujours remarquable.

— Peut-être existe-t-il là-bas une photo de lui ?

— Pas à Hiroshima, il n'est rien resté de ce temps-là, à Hiroshima.

— C'est juste, ce soleil préfabriqué a eu un effet radical.

Beutels considérait Holden d'un air songeur. Lentement il s'efforçait de comprendre la manière de voir des Américains. Il s'y efforçait à contrecœur, ce n'était pas son univers.

— S'il arrivait quoi que ce soit à Helga Bergmann... Comment voulez-vous prendre cette responsabilité, Holden ?

— On ne touchera pas à un seul de ses cheveux !

— En êtes-vous tellement sûr ? Mon ami, vous avez peur comme chacun de nous ! – Beutels souleva le récepteur du téléphone. – Je mets en train le voyage au Japon et la « surveillance » par le beau Siegfried. Je vous le conseille une dernière fois, Holden, retirez-vous du jeu... ou livrez Helga entre nos mains. Quant à ce que vous prétendez faire de votre propre existence, je m'en fiche !

De la préfecture de police, Holden s'en fut directement à l'atelier de photographie de Helga. Lorsqu'il y arriva, il trouva le caporal Dehwall dans le salon d'attente en train de lire *le Monde de la photo – demain*. Il adressa un sourire à Holden avec un petit signe de tête. Beutels lui avait donné une photo de l'Américain.

— Du travail rapide, reconnut Holden, mais ennuyeux, hein !

— Je ne le dirais pas. – Le beau Siegfried souriait comme un chérubin. – J'ai déjà reçu trois invitations de messieurs invertis et deux invites de la part de jolis mannequins. Jusqu'à ce soir me voici tenu à une défense à l'avant comme sur les arrières...

Holden s'assit dans l'atelier auprès de Helga. Elle lui adressa un petit signe seulement et disparut derrière son appareil et ses projecteurs. Devant un rideau rouge, deux filles extrêmement minces posaient pour une publicité de costumes de bains. Puis un « dressman » vint se joindre à elles en court slip de bain, bronzé à

souhait, large poitrine, hanches étroites, jambes longues, sourire ensoleillé, dents-jaquettes parfaites, chevelures noire et bouclée retombant sur la nuque avec cela un menton carré, mâle, très efficace... mais le regard dont il jaugea Holden et qui s'attacha au pantalon de Ric, était moins mâle.

Holden attendit patiemment trois heures avant qu'eût pris fin le défilé des costumes de ski, des grandes robes du soir, des habits impeccables.

— Terminé, dit enfin Helga en éteignant les réflecteurs. — Elle s'approcha de Holden et se penchant déposa un baiser sur son front. — Tu t'es ennuyé, darling ?

— Pas du tout, dit Holden avec un large sourire, j'espérais seulement l'exhibition de quelques folles académies !

— Demain. Mais seulement des hommes pour le magazine *Mon ami*.

— Merci, cela risquerait de m'ennuyer. As-tu une cigarette ?

— Un whisky avec ?

— Merci, j'ai déjà à demi vidé la bouteille de Beutels.

— J'ai une faim de loup, Ric.

— Moi aussi. Où allons-nous ?

Holden sortit dans le salon d'attente où le beau Siegfried était plongé dans un livre.

— Vous devez bâiller d'ennui ? lui jeta Holden.

— Nullement : un gentil garçon, Bernie, m'a invité à passer une heure « rose ». Ça ne le gêne pas du tout que je sois marié et que j'aie deux enfants. Quelle association joyeuse comme pinsons, ces gars-là !

— Vous pouvez rentrer à la maison et engendrer votre troisième enfant, répondit Holden. À présent je m'occupe de M^{lle} Bergmann.

— Ma mission dure jusqu'à minuit, Mr. Holden.

— Cela complique les choses : nous allons dîner, puis nous boirons un cocktail et au lit ! Prétendez-vous assister à tout ?

— Le dîner et le cocktail me conviendraient assez !

— Quant au lit, ça ne peut pas s'arranger.

— Malheureusement. Chaque fois que la fête commence, il nous faut rester corrects. Lorsque vous aurez refermé la porte de votre demeure, je vous donnerai ma bénédiction.

Holden retourna dans l'atelier. Helga avait terminé ses rangements. Ses modèles s'étaient éclipsés. À présent les projecteurs éteints, sans toile de fond cramoisie, sans décor marin, tout semblait excessivement triste, froid, accablant.

— À partir d'aujourd'hui, je serai toujours avec toi, dit Holden en entourant de son bras les épaules de Helga. — Du matin au soir et du soir au matin.

— Du matin au soir et du soir au matin.

— Tu as donc donné ta démission, Ric ? Tu es libre ?

— Au contraire. — Il déposa un baiser rapide sur ses yeux qui s'ouvraient tout grands : — Ils prétendaient nous livrer la chasse comme à deux hermines ! Nous avons un pelage mortellement précieux.

HOLIDAY INN

Ce jour-là rien n'arriva qui eût pu mettre Holden et Helga en danger. En revanche, Stepan Mironovitch Lepkin devait apprendre à connaître une autre face de l'Allemagne qui ne se trouvait pas incluse dans le domaine de ses activités bien que, en homme du K.G.B., il fût habitué à bien des choses.

Lepkin avait déjeuné dans la salle à manger de l'hôtel, puis il s'était rendu dans sa chambre, avait transmis téléphoniquement à Ivan Prokojevitch Smelnovski un renseignement pour Moscou au sujet duquel, certes, Abetjev, ne se réjouirait pas et il se demandait à présent comment tuer le temps qui lui restait.

Smelnovski avait envoyé vingt-six hommes fouiller tous les lieux publics. Ils allaient de café en brasserie, se liaient d'amitié avec des clients qui étaient des travailleurs italiens, passaient des soirées mémorables, joyeuses, pleines de vin, de chants, de filles. Lorsque incidemment la conversation tombait sur Bossolo, c'était toujours les mêmes paroles : personne ne l'avait plus revu. Il avait disparu, simplement.

Lepkin n'aimait pas les demi-mesures. Il envoya donc deux hommes en Calabre, jusqu'au village natal de Bossolo, dans l'espoir qu'en bon fils il était retourné au foyer paternel, les poches bourrées d'argent, devenu l'homme le plus riche de la région.

Mais à Alvarengo aussi on était sans nouvelles de Pietrino, ainsi qu'on l'appelait encore tendrement. On cultivait cette tendresse comme un cierge béni, car Pietrino était la base du bien-être familial. Ses envois, qui leur parvenaient quatre fois par an, étaient la manne dont vivait la tribu.

Le vieux Bossolo pouvait s'offrir du tabac, même une pipe et chaque dimanche il buvait ses deux litres de Nostrano, trois filles en âge d'être mariées furent chacune pourvue d'un trousseau, toutes ces bénédictions étaient dues à l'esprit de famille particulièrement développé de Bossolo. Non, à Alvarengo, Pietro n'avait pas paru. Au contraire, depuis quinze jours, la famille était devenue ombrageuse. Le vieux Bossolo jurait, Mamma Erminia priait près d'un gros cierge votif, devant l'autel de la Vierge : l'argent du mois de juin n'avait pas été versé. On était au 10 juillet, et on avait l'habitude de voir le facteur annoncer de loin déjà par de grands gestes, à la vue de la

famille Bossolo rassemblée en attente devant sa porte, qu'il était porteur de l'envoi espéré. Les recherches à la poste dans le cas où l'envoi aurait été subtilisé ou égaré ne donnaient aucun résultat.

— Un coquin à la banque a mis les lires dans sa poche ! hurlait le vieux Bossolo. Je pars pour Cosenza ! J'aurai le droit de piller un coffre-fort en dédommagement.

Mamma Erminia restait fidèle à son habitude de rendre ses devoirs à la Vierge. Elle eut l'occasion de s'entretenir avec un des hommes envoyés par Lepkin. Celui-ci se présentait comme vendeur de harnachement pour mulets et cherchait à se faire des clients dans le village. C'est ainsi que « l'œil de Lepkin » apprit que les perspectives commerciales étaient médiocres à Alvarengo, mais il sut aussi qu'il n'y avait pas traces de Bossolo aux environs.

Les joyeux lurons envoyés par Smelnovski – Lepkin les désignait comme : notre armée de putains – allèrent aussi rôder chez la grosse Emma, mais il leur manquait l'odorat du chien de chasse. Ils ne relevèrent pas la piste de Bossolo, qui se trouvait à deux étages au-dessus d'eux attendant le second coup de téléphone du D^r Hassler et les 5 000 dollars qui lui étaient encore dus.

— J'sais pas quelle cochonne de soupe on tourne là, avait remarqué Emma Pischke lorsqu'elle empocha sa « commission de 1 000 dollars », mais j'te conseille de rester caché ici, jusqu'à ce que les Jeux soient passés. Ces sous je vais les fourrer dans un coffre-fort, ils n'y pourriront pas, ne diminueront pas non plus et quand tu partiras pour ta Calabre, tu seras un homme arrivé. J'te le souhaite, Pietro !

On mentirait en prétendant que Bossolo ne menait pas une bonne vie ; il se sentait seulement un peu isolé et assez comme dans une cellule de prison, car il ne se promenait que dans la cour du débit et la nuit seulement, alors qu'en prison il se promenait au grand jour. Il faut ajouter qu'il était surveillé d'une fenêtre par Emma armée d'un invraisemblable revolver calibre 9 mm.

— S'il y en a un qui vient faire le curieux je lui loge une balle dans la peau ! assurait-elle.

Stepan Mironovitch renonça au bout de quinze jours à l'opération « armée de putains ». De Moscou, Abetjev avait fait savoir que le K.G.B. n'envisageait nullement de financer les bordels munichois.

— C'est un garçon aux vues courtes, je l'ai toujours dit ! constata Lepkin.

Le soir même, Lepkin, élégant comme toujours, un œillet rouge à la boutonnière, quitta l'Holiday Inn pour s'en aller en taxi à l'autre bout de la Leopoldstrasse : la « rue chaude » ainsi que la désignaient les connaisseurs, car à la venue du crépuscule les fleurs les plus capiteuses commençaient à embaumer : longues crinières, longues jambes, calice

entrouvert – mais ce jour-là Lepkin se crut revenu au temps de sa période d'instruction d'officier K.G.B. à Vinnitza. Soudain, il y eut une détonation à peine perceptible et une balle siffla tout contre sa tempe. Lepkin fit un saut de carpe derrière le radiateur du taxi dans lequel il s'apprêtait à monter. Le chauffeur qui n'avait rien entendu se demandait aussitôt ce que ce type, qui devait être noir, allait encore inventer. Nouveau coup de feu en travers, qui siffla au-dessus de l'asphalte. Lepkin sans arme – qui donc ira faire l'amour armé d'un Nagan ? – se recroquevilla davantage encore. Quelques promeneurs qui tournaient le coin de la rue sur le trottoir le regardèrent fixement, puis dévisagèrent le chauffeur de taxi : « C'est donc une nouvelle manière de rigoler ? » lança l'un d'eux et ils s'éloignèrent.

Lepkin attendit encore quelques secondes, puis il se redressa prudemment. Il n'y eut pas de troisième coup de feu et le rapide coup d'œil circulaire que Lepkin jeta dans la rue ne lui apprit pas d'où les coups avaient été tirés.

Le chauffeur de taxi se pencha à la portière :

— Ça va mieux ?

— Oui, dit Lepkin désespéré. Ça en a l'air.

— Ça vous arrive souvent ? Je connais un spécialiste qui guérit de ces crises avec des électrochocs. Voulez-vous y aller ?

— Vous n'avez donc pas entendu les coups de feu ?

— Bah ! – Le chauffeur de taxi eut un sourire épanoui. – J'ai été sergent aux Panzergrenadiere. Sûr que personne n'a tiré !

— Si, deux fois. – Lepkin s'approcha du mur de la maison, chercha un instant penché vers le sol, ramassa quelque chose et retourna au taxi. Il avait posé au creux de la paume une balle à l'extrémité aplatie : – Qu'est-ce que cela ? dit-il au chauffeur.

— Bon Dieu ! – L'homme prit la balle, en frotta le bout avec son pouce et la rendit à Lepkin : pistolet ou revolver, et il rentra la tête entre les épaules, réflexe ancien, en regardant derrière lui. La rue était déserte, à part quelques voitures en stationnement. Était-ce de l'une d'elles qu'on avait tiré sur lui ? Est-ce que le tireur était en ce moment couché à plat sur l'une des banquettes ? – Montez ! lança le chauffeur de taxi, je vous conduis à la préfecture de police !

— Merci, dit Lepkin en reprenant la balle qu'il glissa dans sa poche.

Puis il donna un billet de dix marks au chauffeur qui démarra aussitôt à pleins gaz. Lepkin s'éloigna. À grands pas et à découvert maintenant, il reprenait le chemin de l'Holiday Inn.

Lorsqu'il eut atteint la grande porte d'entrée dont il poussa le battant de glace, il respira soulagé.

Jamais il ne sortirait plus sans son Nagan, songeait-il – même si cette giclette est lourde et inconfortable comme un soliveau... – on peut se fier à elle, qui jamais ne vous trahit : qu'on la jette dans la boue,

l'ensevelisse dans le sable, la laisse se recouvrir de neige, dès qu'on la reprend en main et qu'on appuie sur le détonateur, elle répond !

Il venait de pénétrer dans sa chambre lorsque le timbre du téléphone retentit. Lepkin maudit son retour. C'était sûrement Abetjev qui lui chanterait encore quelque lamento, d'ailleurs c'était l'heure qui lui convenait pour déployer ce talent.

Il prit le récepteur et soupira afin que Abetjev l'entende et se dise que la vie en Allemagne n'était peut-être pas si facile... puis il prononça :

— Lepkin !

Une voix inconnue lui répondit en russe, mais Lepkin sut aussitôt que son interlocuteur n'était pas russe. Il manquait à son timbre ces résonances de gorge d'une véritable voix russe. C'était ainsi que parlait un natif de l'Europe centrale qui a suivi avec succès des cours de russe.

— Je veux seulement prévenir un malentendu, dit la voix, j'ai intentionnellement visé à côté. Il m'eût été facile de vous atteindre, je ne l'ai pas voulu. Mieux vaut *mettre en garde* que tuer ! Pour avoir méconnu ce principe, on a vu des États s'effondrer. Ne commettez pas la même faute, Stepan Mironovitch. Ne permettez pas qu'on vous anéantisse : vous avez constaté combien c'était facile. Prenez plutôt l'avion pour Moscou !

— Qui êtes-vous, Tovaritch ? demanda Lepkin.

Il s'en doutait, mais comme son collègue Holden, il désirait prolonger le plus possible cette conversation. Seulement il n'avait pas de magnétophone sous la main. La centrale technique se trouvait chez Smelnovski. À l'Holiday Inn, il n'y avait qu'un touriste : Lepkin.

— D'une certaine manière vous ressemblez à votre collègue Ric Holden, dit la voix. Vous savez bien qui je suis !

Ce n'était pas la manière de Lepkin de se laisser influencer par des sentiments inutiles, mais en cet instant il était la proie d'une peur subite, poignante, non pas pour lui-même – son fatalisme asiatique présidait à tout ce qui l'intéressait personnellement – mais à la pensée de Holden.

— Avez-vous abattu mon ami Ric ? demanda Lepkin à voix basse.

— Non, je ne tirerai pas sur lui. J'ai procédé autrement avec lui et il me comprend.

— Vous voulez me faire comprendre que vous ne tirez que sur des Russes ? Vous vous promettez de ne pas me manquer la prochaine fois ?

— C'est exact. À votre ami Holden, j'ai parlé du Japon, de Hiroshima, de Suzuki. Faites-vous donc conter cela. Cela se passait en 1945. Mais Holden ignore ce qui s'est passé auparavant... ce n'est pas son univers mais le vôtre, Lepkin ! De 1943 à 1944 j'ai été prisonnier

des Soviétiques. En Sibérie. Au camp III 1285, au nord de Magadan. Dante dans son épopée grandiose a décrit l'Enfer ainsi que son imagination exaltée se le figurait « Que celui qui pénètre en ce lieu abandonne toute espérance » était-il écrit au-dessus de la porte de cette géhenne. J'en ai franchi le seuil... dans la taïga, toute tintante de glaçons, cela s'appelait Novo Tchemski. Au bout de six mois, je me suis évadé à travers les forêts, les fleuves gelés, les marais figés, les sentiers montagnards environnés de hurlantes tempêtes de neige. Pendant six mois j'ai fui jusqu'à ce que j'eusse atteint la Mongolie. De là je pouvais me rendre au Japon. J'avais réussi à échapper à la guerre, à l'uniforme, à la démence germanique, au mépris soviétique de l'être humain, à l'enfer de Sibérie... je pouvais vivre enfin. Alors la bombe de Hiroshima a aussi détruit ce havre béni. Je vous le demande, Lepkin, le monde n'a-t-il pas mérité son anéantissement ?

— Non. — Lepkin réfléchissait à sa situation, qui était diablement critique. — Vous tuez des innocents.

— Moi aussi j'étais innocent, comme Suzuki. L'étaient également mes 2 000 camarades que, dans le camp III 1285 au joli nom de Novo Tchemski, je regardais crever... à mes pieds, d'épuisement, de dystrophie, de dysenterie, du typhus ou écrasés par les énormes troncs d'arbre que nous abattions et que nous avions à traîner jusqu'à la scierie. Des troncs gelés au point d'avoir pris la consistance de l'acier, sur lesquels les haches rebondissaient sans les entamer. Mais il y avait la *norme* qu'il fallait remplir, cette maudite norme, et si l'on ne pouvait y faire face la ration de nourriture était automatiquement réduite. Aucun de nous ne l'atteignait. Nous étions donc assis sur nos bancs-couchettes avec à la main une écuelle de kipjatok et une tartine de pain gluant. Vous savez ce que c'est ce kipjatok, Stepan Mironovitch ? C'est de l'eau chaude, sans plus. J'étais alors le porte-parole de mon baraquement, mais personne ne daignait m'écouter. Partout où je me montrais au bureau, à la Kommandantur, on me bottait le derrière, on me giflait en me jetant dehors. Une fois ils m'ont rossé de telle manière que je restai dix jours affalé dans un coin, incapable de reconnaître qui que ce fût. Depuis lors, Camarade Lepkin, je n'adresse plus la parole à un Russe puisqu'il ne m'écoute pas. Le comprenez-vous ?

— Non ! dit Lepkin énergiquement.

— Naturellement ! Vous les Russes vous ne saisissez que ce qui intéresse votre peau. C'est pourquoi j'ai agi, Camarade Lepkin.

— C'était la guerre en ce temps-là. La guerre remplace le sang par l'ivresse de la destruction, pas seulement chez nous, Tovaritch, mais aussi chez vous, chez tous les peuples. D'ailleurs vous n'étiez pas seul en Sibérie !

— Mais je ne l'oublie pas.

— Aussi le monde demeurera-t-il estropié parce que personne ne peut oublier... parce que le *revanchisme* prolifère comme les champignons. Vous êtes un simple, Tovaritch !

— Je suis un simple inspiré ! Vous devriez y trouver quelque satisfaction, puisque les idiots étaient autrefois vénérés en Russie.

— C'est une superstition abolie.

— Mais qui vit encore, Lepkin ! Considérez-moi comme un saint idiot, que Dieu vous aurait envoyé pour vous faire cette prophétie : prenez l'avion pour retourner à Moscou ou vous y rentrerez dans une caisse mince et étroite.

Lepkin eut un profond soupir. Il était fort éloigné de trouver ridicule cette image, mais il ne lui accordait pas non plus une importance exagérée. Holden était vivant, c'était ce qu'il venait d'apprendre de plus important. Il n'avait pas peur pour sa propre vie.

Il venait à peine de raccrocher que le timbre du téléphone retentit encore. Lepkin s'élança.

C'était Beutels.

— On a tiré sur vous ? s'écria-t-il. Il y a ici un chauffeur de taxi qui vient d'en avertir la police.

— Oui, notre « cerveau ».

— Votre ligne a été longtemps occupée, il vous a parlé ?

— Oui. Un garçon intéressant qui s'est échappé du camp de Novo Tchernski au nord de Magadan en 1944. Par la Mongolie il a atteint le Japon. Un revanchiste allemand typique.

— Que ferez-vous à présent, Lepkin ?

— Rien, si ce n'est rechercher Bossolo, vous le savez.

— Il tirera encore sur vous !

— Je tirerai moi aussi et il le sait. À présent que je lui ai parlé, j'envisage le 26 août avec beaucoup plus de sang-froid. Il a moins d'envergure que nous ne l'avions cru : l'apitoiement qu'il éprouve à l'égard de lui-même le ronge !

— Faites-le rechercher à Moscou. On doit pouvoir trouver son nom dans les listes du camp sibérien où il se trouvait ; par exemple, parmi les évadés. Alors nous le connaissons enfin !

Lepkin eut un grand éclat de rire, nullement moqueur mais simplement amusé.

— Cher Tovaritch Beutels, comme vous pensez en prussien ! Des listes d'évadés émanant d'un camp ! Voulez-vous donc que le commandant s'envoie lui-même dans un camp ? Après qu'on ne l'eut plus trouvé on l'a rayé des registres : c'était un mort. Le procédé le plus simple. Et après la guerre ces listes, si tant est qu'elles furent tenues correctement, ont été brûlées. Pourquoi noter certains incidents ? Les morts ne se manifestent plus et les chiffres sont toujours prétexte à erreurs et questions. En Russie, des miracles ont

encore lieu... mais il faut les accomplir.

— Veillez sur vous, dit Beutels, et il raccrocha.

Il n'y avait plus rien à dire.

TUTZING

Le 16 juillet Evelyn Drike, l'épouse à la chevelure platinée, aux seins abondants, du brasseur new-yorkais John Drike se baignait dans le lac Starnberg. Un solide jeune homme, Peter Hulbertz, bien bâti, à la chevelure châtain et à l'œil de chien fidèle, bondit du plongeur dans l'eau auprès d'elle. Depuis quatre jours, il satisfaisait aux caprices nocturnes et diurnes d'Evelyn. Cela coûtait à celle-ci un million de dollars, mais seul Charles Pinipopoulos le savait, qui avait soin de photographier Evelyn tandis que Peter Hulbertz l'embrassait en lui caressant les seins. Cette image expédiée au mari à New York lui permettrait de réclamer une substantielle augmentation de son traitement et de la somme allouée pour ses frais car sa mission, si elle était couronnée de succès, présentait certains dangers. Il sauta donc à l'eau à la suite du galant d'Evelyn et suivit le couple à la nage à quelque distance puis il revint vers la rive et s'affala sur le gazon comme pour se laisser rôtir par le soleil.

À moins de dix mètres derrière lui, Ted Dulcan et Bertie Housman étendus sur des chaises longues, goûtaient paresseusement cette chaude journée. Un thermos se trouvait auprès d'eux, ainsi qu'une petite table pliante, avec des verres emplis de jus de fruits, deux livres de poche retournés ouverts, un paquet de biscuits déchiré... vision d'un bon petit pique-nique bourgeois.

Pinipopoulos renonça momentanément à surveiller les ébats d'Evelyn et de son admirateur. Ce n'était plus que de la routine. Mais la vue de Dulcan et de son tireur attitré, Bertie Housman, laissait supposer que la présence en Allemagne de ces personnes, dans les environs de Munich, n'avait pas pour seul objet les Jeux Olympiques. Certes la présence de Housman renforçait cette opinion, car pour voir qui gagne la médaille d'or des « cent mètres » on ne se fait pas forcément suivre de son « killer ».

Pinipopoulos examina Dulcan avec attention. Il dormait, son chapeau de paille rabattu sur le visage, les mains croisées sur le ventre. Housman somnolait, levait la tête de temps à autre et suivait du regard une jolie fille bien bâtie. Les autres baigneurs installés auprès de Dulcan n'intéressaient pas Pinipopoulos qui ne connaissait ni Cortone ni Lucretia.

Après avoir regardé bovinement Dulcan pendant dix minutes, il s'en fut vers les cabines, se rhabilla et se mit au volant de sa voiture de

louage.

Pinipopoulos ne savait trop s'il avait raison d'alerter la police allemande du gibier de choix qui s'ensoleillait en ce moment au bord d'un lac bavarois. Mais il éprouvait une telle solidarité envers ses collègues allemands, qu'il s'enquit au commissariat de police de Tutzing de l'adresse à Munich de la police criminelle et, au bout de deux heures, il parvint à percer la fourmilière de la circulation munichoise pour tourner dans l'Ettstrasse. Il se présenta au planton de service à l'entrée, le fit sourire en lui donnant son nom (il y était habitué) et demanda à être reçu par la commission chargée des cas de meurtres, ce qui lui paraissait aller de soi, car là où se trouvait Bertie Housman, c'était bien en ce lieu qu'il convenait de s'adresser.

Le chef de service de cette commission, le commissaire Segebeil accueillit Pinipopoulos en collègue, lut rapidement sa licence de détective américain, lui offrit un siège et une cigarette et demanda comme d'habitude en pareil cas :

— Que pouvons-nous faire pour vous ?

— Il y a à Munich un gangster, un grand « boss » et son tireur attitré. Ils sont au lac Starnberg actuellement, mais je ne pense pas qu'ils y resteront à se chauffer au soleil. Si Ted Dulcan est venu à Munich, il doit se promettre mieux que la vue des compétitions sportives – c'est, qu'il y pratiquera lui-même son sport favori.

Segebeil devint aussitôt volubile :

— Vous tombez à pic ! s'écria-t-il, et sans en dire davantage il saisit Pinipopoulos à l'épaule et l'entraîna hors de son austère petit bureau.

Ce fut ainsi que Pinipopoulos parut devant Beutels. Dès la porte, Segebeil s'écria : « Il a vu les Américains qui tirent les ficelles ! » Ce qui lui valut un sombre regard de Beutels aussitôt suivi d'un geste rapide en direction de la boîte de cigares Brissago qui acheva de le désenparer.

Beutels serra la main de Pinipopoulos, lut à son tour sa licence de détective et s'adressa à Pini en grec. Celui-ci ne fut pas le seul à rougir de surprise. Segebeil aussi en fut bouleversé. C'était donc vrai ce que l'on disait du vieux Beutels ; il parle un plus grand nombre de langues étrangères que d'autres n'ont de chemises dans leur placard !

Comme Segebeil ne pouvait participer à l'entretien, il prit congé, courut de bureau en bureau et y propagea cette nouvelle ; le vieux parle grec, je ne m'étonnerais pas si un jour il accueillait un lama et lui parlât tibétain !

— Un cigare ? lança Beutels en offrant un de ses Sumatra blonds.

Pinipopoulos remercia et se mit à fumer rêveur : ils parlent même grec dans la police allemande, il contera cette découverte dans un article qu'il destinait à un journal new-yorkais.

— Qui avez-vous vu ? dit Beutels.

Pini, les yeux rivés à l'extrémité consumée de son cigare articula :

— Ted Dulcan et son canon ; à tir rapide, Bertie Housman.

— Connais pas.

— Mais moi, je les connais et tout le monde à New York aussi.

Dulcan possède la chaîne de laiteries « Latteria Italia ».

— La vente du lait serait donc liée à l'exercice du meurtre ? jeta Beutels avec un large sourire, dès demain, j'interrogerai ce laitier.

— Les laiteries ne sont qu'un camouflage au moyen duquel Ted gagne des monceaux de dollars, mais sa véritable activité est la contrebande d'armes de grand style, à laquelle reste collée plus d'une goutte de sang.

— On sait tout ça de bonne source à New York ?

— Oui.

— Et ce gars-là reste en liberté ?

— C'est une question de preuves, Sir. Allez réunir des preuves contre Dulcan ! Il faudrait avoir des témoins. Or tout témoin présumé est aussitôt client d'une entreprise de pompes funèbres. Qui, à ce compte-là, témoignerait de quoi que ce soit ?

— J'ai déjà entendu de tels propos. Vous jouissez d'une étrange situation aux U.S.A. ! Et ce bénin personnage se chauffe au soleil du lac Starnberg ?

— Oui.

— Voyez-vous, Pinipopoulos, en ceci réside une de nos faiblesses démocratiques : nous ne pouvons pas lui interdire de jouer à l'estivant chez nous. Il est notre hôte et tant qu'il n'aura pas commis quelque chose de répréhensible, il est le bienvenu ici.

— Mais il entrera en action immanquablement, Sir. Housman l'accompagne, son « canon ».

— Peut-être ne s'agit-il que d'une attirance pour les Jeux Olympiques ? — Beutels était indécis. Jusqu'à présent il n'avait jamais été question d'un Ted Dulcan. — Connaissez-vous un certain Maurizio Cortone, Pinipopoulos ?

— Qui est propriétaire d'une célèbre école de sports, la plus importante de New York.

— C'est exact. Est-il aussi au lac Starnberg ?

— Je ne connais Cortone que de nom, mais je connais Dulcan, il mérite d'intéresser la police.

— Nous pouvons accorder un regard à ce laitier.

Beutels consulta sa montre. À cette heure Holden devait être chez Helga Bergmann.

Celle-ci habitait toujours le logement de son frère, dans les combles de la maison du marchand de primeurs Aloys Prutzler à Harlaching, dans l'espoir que quelqu'un apporterait un renseignement concernant son frère.

— Attendez donc, je vais faire appel à un « expert ».

— Beutels fit un numéro de téléphone et attendit, puis Holden répondit. Beutels eut un sourire entendu.

— En slip ou sans ?

— En pantalon, Sir, vous surestimez mes talents... Je fais le café en ce moment et Helga termine la confection d'un gâteau. Qu'y a-t-il ?

— Il y a ici un de vos collègues dans le domaine privé, Holden...

Pinipopoulos sursauta sur sa chaise :

— Ric Holden ? s'écria-t-il. Bon Dieu, ça c'est fameux !

Beutels fit une petite inclinaison de tête :

— Il a l'air de vous connaître, Holden, le voilà qui danse pour avoir entendu votre nom ! Il s'appelle Charles Pinipopoulos.

— Inconnu, trancha Holden. Que veut-il ?

— Il m'arrive ici avec une nouvelle qui, selon son opinion, devrait alléger le cul alourdi de notre police : au lac Starnberg il y aurait en ce moment un angelot venu de New York pour y jouir de ses vacances... un certain Ted Dulcan.

— Qui ? hurla Holden.

Beutels entendit un bris de porcelaine.

— Que se passe-t-il, Holden ?

— Helga a laissé tomber une tasse parce que j'ai hurlé si fort, savez-vous bien qui est ce Dulcan ?

— Le grand « laitier » de New York, prétend notre Grec.

— Le meilleur ami de Maurizio Cortone !

— À la vôtre ! – Beutels se laissa choir lourdement sur une chaise, les jambes coupées, fauché par l'émotion. – Écoutez, Holden, je suis tombé à la renverse ! – S'adressant à Pinipopoulos il lui glissa : – Cette découverte peut vous rapporter 100 000 marks !

« Sapristi ! pensa Pini, décidément j'ai de la veine ! »

— Je lâche tout de suite mes gars, Holden ! s'écria Beutels. Je sais que vous pensez comme moi en ce moment : là où se trouve Dulcan, Cortone n'est pas loin ! La marche vers le but commence !

— Gardez-vous d'y mêler la police, Sir, je vous en prie instamment. – La voix de Holden devenait insistante, suppliante. – Avec des hommes comme Dulcan et Cortone, la police allemande manque d'expérience. Ce n'est pas un manque de confiance en elle que j'exprime, Sir : il s'agit d'un autre climat de la criminalité. Si vous vous montrez, vous ne pourrez rien leur reprocher, ce sont de braves touristes et puis vous les mettriez en garde, ils vous échapperont. Je vous prie de m'abandonner cette « campagne » Sir. Où Pinipopoulos les a-t-il vus ?

Beutels hésita. La décision qu'il prenait en cet instant était inadmissible pour un conseiller criminel allemand : il fermait les yeux et remettait la tâche à accomplir à un étranger. Mais ainsi que Holden

le disait, que pourrait reprocher à Dulcan, paisible touriste, la police allemande ?

— À Tutzing, dit Beutels d'une voix énergique.

« LA GROSSE EMMA »

Depuis trois semaines Bossolo attendait le second appel téléphonique de l'inconnu.

Il ne trouvait pas d'explication à son silence, s'impatientait et jurait en calabrais, sur un ton d'ariette, d'opéra-bouffe. Finalement, il commença à se résigner : après tout 4 000 dollars font déjà une jolie somme pour un petit tour à la nage nocturne et quelques jours de cellule ! Certes, on ne s'offrirait pas avec un lopin de terre à Alvarengo et y construire une ferme était exclu mais, en calculant bien, on pourrait l'employer à fonder un petit commerce. Bossolo se concerta à ce sujet avec Emma Pischke, il la considérait à présent comme une « Mamma » d'ersatz.

— Un commerce ! Je n'en donnerais pas une nêfle ! déclara la grosse Emma, ce bandit paiera ! Je ferai passer un nouvel avis.

— Il nous en voudra !

— Moi, je lui en veux de nous prendre pour un club d'idiots ! Il doit payer : qui commande les violons est tenu de dorer les archets ! Ça se doit depuis toujours.

— Patientons encore une semaine, dit Bossolo fâché de n'avoir pas gardé le silence, il peut être malade, Mamma.

— Du porte-monnaie, sans doute mais ça ne marche pas avec moi ! Encore trois jours à le guetter et ça pétera !

Il s'avéra que cette décision avait été raisonnable car deux jours plus tard, le mystérieux inconnu téléphonait chez Emma Pischke, aussitôt après le casse-croûte matinal. Bossolo, qui avait lavé le plancher, remplaçait justement les chaises qu'il avait juchées sur les tables, Emma préparait la machine à laver la vaisselle.

— Ah ! lança-t-elle.

Bossolo mit aussitôt en marche le magnétophone mais il se mit soudain à trembler.

— À la limite ! barytonna Emma dans le récepteur, j'allais me montrer d'attaque, Docteur !

Le Dr Hassler parut interdit, puis il demanda d'une voix anxieuse :

— Pourquoi m'appelez-vous docteur ?

— Je suis tombée d'accord avec Pietro : vous en êtes un, sûrement !

— Non !

— Tout de même, quand on parle aussi bien que vous... Qu'est-ce que vous êtes donc ?

— Ça ne vous regarde pas. Où est Bossolo ?

— À côté de moi. Où sont les 5 000 dollars promis ?

— Ils sont ici, prêts à être remis.

— Ça ne m'avance guère qu'ils soient encore chez vous.

— Bossolo les recevra. Je tiendrai parole, le monde dépérit parce qu'on oublie les promesses !

— Bon Dieu ! – Emma envoya un coup de poing sur le comptoir qui retentit comme l'écho d'une grosse caisse. – Pas de philosophie le matin, ça me fiche le cafard, où sont les sous ?

— Je voudrais parler moi-même à Bossolo.

— Voilà.

Emma tendit le récepteur à l'italien, mais elle mit son oreille contre la galalithe et continua d'écouter. Bossolo fit une profonde aspiration. « Ma ferme ! se disait-il, enivré. Ça va marcher ! Je vais pouvoir acheter de la terre et me moquer du reste. C'est bon de devenir un honnête homme ! »

— Oui, dit-il un peu hésitant.

— Cortone est à Munich.

Bossolo pâlit et s'appuya à la massive montagne de chair tout contre lui.

— Qui c'est ? lui souffla-t-elle à l'oreille.

— Mon chef à New York, répondit-il dans un murmure, la main sur l'appareil.

Il tremblait plus fort.

— Laisse-le donc courir, mon gars !

— M'entendez-vous encore, Bossolo ? demanda le D^r Hassler.

— Oui.

— Il habite à Tutzing sur le lac Starnberg dans l'hôtel-pension « Alpenrose ». Je voudrais que vous serviez d'intermédiaire entre lui et moi.

Emma secoua sauvagement sa grosse tête et Bossolo dit :

— Ce n'est pas possible, Signore. Les services secrets...

— Je vous protégerai. J'ai parlé à ces gens-là, ils savent qu'ils ne peuvent rien entreprendre.

— C'est du « bluff », Signore : pas de négociation possible avec un service de renseignements...

— Dans certains cas même la C.I.A. et le K.G.B. s'inclinent. J'ai provoqué une telle situation. Êtes-vous rassuré ?

— Non, répondit Bossolo de toute son âme.

— Mais vous voulez gagner de l'argent ? Beaucoup d'argent ?

— Mais je veux rester en vie, Signore.

— Cortone vous donnera encore 10 000 dollars si vous êtes mon messager.

— Je ne le crois pas. Je connais Cortone mieux que vous.

— Ayez davantage confiance en moi, Bossolo. Vous ne savez pas ce qui est en jeu, d'ailleurs vous n'avez pas besoin de le savoir. C'est un

duel de l'intelligence où l'avantage est de mon côté. Dites d'autre part à la personne qui fait la grosse voix qu'elle arrête ce stupide magnétophone.

— Dites donc, impertinent, cria Emma dans le récepteur, sachez que je suis une vraie dame !

— Qui en doute ? Arrêtez cette bande !

C'était un ordre péremptoire jeté d'une voix sèche, nette, glaciale, auquel il fallait obéir. Bossolo appuya sur le bouton d'arrêt. Le Dr Hassler entendit le claquement caractéristique.

— À présent, écoutez-moi bien Bossolo : votre cachette chez la grosse Emma vaut son pesant d'or.

— Si c'est ça, payez donc ! hurla Emma.

— Vous irez demain en voiture à Tutzing. Vous raconterez à Cortone ce dont vous avez discuté avec moi, vous vous ferez donner les 10 000 dollars et vous lui réclamerez un petit coffret. Cortone sait ce dont il s'agit. Ce coffret sera cherché chez vous après-demain et une enveloppe avec les 5 000 dollars restants vous sera remise. Autrement vous n'aurez rien à faire et vous serez en paix jusqu'au 28 juillet. Peut-on devenir riche à meilleur compte ?

Bossolo partageait cet avis, mais il avait peur. Il voulut encore poser une question, quand un grésillement continu sur la ligne lui apprit que son interlocuteur avait raccroché. Emma reprit le récepteur des mains de Bossolo et le jeta sur la fourche.

— Quelle charogne ! On a les 15 000 dollars sous le nez comme un chien assis devant un os alors qu'un mur de flammes l'empêche de le prendre. C'est-y dégoûtant ! Je ne sais pas si nous sauterons dans le feu, Pietro.

— Les services de renseignements me poursuivent, Mamma, articula Pietro très pâle. Que me veulent-ils ?

— C'est pourtant clair : ils veulent savoir ce que nous savons à présent ! Qu'est-ce que c'est comme garçon ce Cortone ?

— Un « boss », Mamma.

— Quoi, un « boss » ?

— Un tigre.

— Tu as peur ?

— Oui.

Emma Pischke s'assit derrière son comptoir, là elle trônait toute la soirée, toute la nuit, lorsque le débit regorgeait de clients et que les bons de commande pleuvaient devant elle. Emma les piquait sur une tige de fer, distribuait bière et cola, eau-de-vie et eaux gazeuses, le goulasch (pour lequel elle était célèbre à Schwabing), des côtelettes froides, des saucisses géantes avec de la moutarde au curry. Deux marks la portion, où trouve-t-on encore ça ? Du haut de sa chaise, elle laissait tomber ses ukases qui, plus d'une fois, avaient redonné du

cœur au ventre à quelque pauvre hère.

À présent aussi Emma prenait une décision en dernier ressort. Elle entoura Bossolo de ses bras puissants et l'attira à elle comme un enfant en pleurs.

— Pietro, je ne vois pas pourquoi tu laisserais filer cet argent ! T'es un gars sérieux, je vais te guider si tu veux : je m'en vais à Tutzing !

— Impossible, Mamma !

Bossolo la regardait horrifié. Cette pensée l'épouvantait à un tel point qu'il en eut des nausées.

— Pourquoi pas ? Qui s'attaquera à une vieille femme ? Et les services de renseignements ne me connaissent pas non plus. J'ai un permis de circuler partout ! Si je vais trouver ce Cortone et que je lui dise : « Je suis la personne qui vous est envoyée et que vous attendez... », faudrait voir qu'il me jette dehors ! Mon gosse, je lui en ferai entendre !

— Mamma, ça ne va pas ! s'écria Bossolo désespéré. Tu n'as jamais eu affaire à un Boss !

— J'ai pas peur : c'est mon secret.

Bossolo renonça à dissuader Emma de mettre son plan à exécution. C'était inutile. Il se demandait à présent comment Cortone réagirait lorsque Emma surgirait devant lui, gigantesque, puissante, douée d'une voix tonitruante, les bras comme des troncs d'arbre, les jambes comme des tours, roc fait d'os et de chair. Cortone n'avait jamais rien vu de tel, car Emma était unique. Avant tout Cortone serait abasourdi par son absolue tranquillité. Il avait l'habitude que chacun rampât à ses pieds comme un ver de terre.

— Quand montes-tu en voiture ? dit Bossolo accablé.

— Comme convenu, après-demain, et quand t'auras eu tous tes sous, tu foudras le camp en Calabre ! T'attendras pas le 28 juillet, compris ? Quoi qu'il arrive encore, je m'en charge !

STADELHEIM

— Je veux vous faire un cadeau, Bergmann. Ça vous étonne, quoi ?

Beutels avait pénétré, tôt le matin, dans le pénitencier et s'était laissé réciter toute une litanie par le gardien Mittwurtz avec supplication de libérer le 3^e étage, couloir VI du détenu Hans Bergmann. Beutels avait promis de raisonner celui-ci. À présent, il était assis sur le lit de camp de Bergmann et non pas comme d'habitude dans le bureau des interrogatoires et distribuait ses cigares avec la plus belle humeur.

— Que voulez-vous m'offrir, Monsieur le Conseiller ? demanda Bergmann. La liberté ? Déjà ? Vous êtes mis à la retraite ?

— Oh non ! mon cher, vous restez ici jusqu'au 26 août, si rien ne se passe jusque-là et il me semble que les choses s'accélèrent à ce point que nous pouvons à peine contenir leur cours.

— Vous avez trouvé le poseur de bombes ?

— Nous connaissons la clique à laquelle il appartient. Je voulais vous faire cadeau de la nouvelle, vous êtes le seul témoin extérieur qui était au courant de la menace. Comment ? Vous ne me le direz jamais.

— C'est juste.

— Comme dédommagement pour votre détention, laquelle sera peut-être cause que je me romprai le cou, mais que je maintiens, pour des raisons de sécurité publique, je vous apporte (vous êtes le seul et premier reporter à en bénéficier) des informations pour en tirer une série d'articles que vous pourrez écrire déjà ici, en cellule, et grâce auxquels, dès votre libération, vous serez catapulté au sommet du journalisme. Vous pouvez m'en savoir gré : cette détention vous rapporte ! le « bloc » est votre planche de saut vers la célébrité.

— Vous avez eu des remords, Monsieur le Conseiller ?

— Peut-être. J'ai toujours été correct : vous êtes ma seule « déviation » vers l'illégalité. Je veux réparer cela, Bergmann, et fermer cette plaie béante... Allons, ne m'interrompez pas et écoutez ce que je vais vous dire. Prenez des notes... Ça va couler à plein.

Toute une heure, Beutels resta chez Bergmann, puis, tandis qu'il allumait un nouveau cigare, Bergmann, épuisé, déposa son crayon-bille. Beaucoup de papier venait d'être noirci.

— C'est le plus fracassant sujet sur lequel on écrivit jamais, dit-il convaincu, seule la fin manque.

— Je vais la livrer bientôt franco de port !

— Il me reste une question à vous poser.

— Demandez !

— Que fait ma sœur dans tout ce tohu-bohu ?

— Elle est l'amie de Ric Holden, dit Beutels sèchement.

— Bon Dieu ! Moi qui croyais qu'elle était barrée là où je pense !

— C'est ainsi qu'on se trompe. — Beutels se leva du lit de camp. — Ils ont même l'intention de se marier.

— Helga et le C.I.A.-man ? Je deviens fou ; et elle me croit mort !

— Oui ou du moins disparu. Votre rédacteur en chef a misé sur vous comme un dément. Il va publier la « Bergmann story » de quoi faire de vous le *nec plus ultra* des reporters.

— Ce porc ! Lorsque je reparaîtrai, il faudra qu'il tienne au vivant ce qu'il a promis au mort. Quel coup !

— Il le fera, Bergmann, avec cette histoire !

— Et mon futur beau-frère ?

— Il sait que vous vivez, Bergmann, il ignore seulement où vous êtes.

— Un mari typique ! – Bergmann rit aux éclats. – Avant même d'être marié il ment à sa femme ! Mon beau-frère m'est très sympathique.

Beutels se dirigea vers la lourde porte blindée.

— Comme je me suis montré « fair » envers vous, soyez-le à votre tour : laissez Mittwurtz et Dulck en paix, il vous faut encore vivre quelque temps avec eux.

— Promis, Monsieur le Conseiller. Peut-on déposer une machine à écrire dans ma cellule ?

— Je vais m'en occuper. Bonjour, Bergmann.

Beutels ouvrit la porte, un peu en retrait contre la rampe de l'escalier, Mittwurtz attendait, le visage ravagé.

— Monsieur le Conseiller... commença Bergmann. Beutels resta sur le seuil et se retourna.

— Oui ?

— Je veux aussi vous faire mon cadeau.

Bergmann éleva une main dans un geste de salut en souriant comme un enfant qui déballe son cadeau :

— Lorsque je serai de nouveau en liberté, je n'écirai rien sur vous, je saurai expliquer où je suis resté caché tout ce temps !

MUNICH-HARLACHING

— As-tu du cran, chérie ? demanda Ric Holden.

— Qu'appelles-tu du cran ? – Elle souriait en tournant la pâte d'un gâteau, car Ric comme tous les Américains adorait les douceurs et Helga s'arrangeait pour lui confectionner un gâteau par jour. – S'il s'agit du courage de t'aimer et de t'épouser... oui alors j'en ai ! Comme une ourse ! Comme une louve !

— J'ai besoin de toi, Helga, dit Holden gravement, j'ai besoin de toi... Il s'agit de ma mission ici, à Munich.

Elle s'arrêta pour le regarder sans la moindre surprise. Holden constata une fois de plus qu'elle était une femme unique, capable d'une extraordinaire intuition.

— Que dois-je faire ? demanda-t-elle.

— T'amouracher d'un homme.

— Tu es fou, mon cher.

— Un homme vient d'arriver à Tutzing, il représente peut-être le plus grand péril avec lequel notre monde fut jamais confronté. Seulement on ne peut rien lui reprocher, c'est évident. On ne peut pas l'arrêter simplement... ce qui nous entraînerait encore plus loin dans l'inconnu. On ne peut pas l'« observer » car il est spécialisé dans ce sport, il ne reste qu'une possibilité d'arriver jusqu'à lui : une jolie

femme.

— Merci, dit Helga.

— Pourquoi ?

— Que tu me qualifies de jolie. Je me trouve d'un modèle bien courant.

— Tu es indescriptible. Cortone sera de cet avis.

— Cortone ? Il s'appelle ainsi ?

— Maurizio Cortone, un Sicilien. Voilà plus de quarante ans il émigra aux U.S.A. Il est propriétaire d'une école de sports à New York mais il a amassé ses millions dans la contrebande des armes. Il est aussi glissant qu'une anguille.

— Fait-il partie de ce qu'on appelle la « mafia » ?

— Non. Autrefois peut-être, nous l'ignorons. Il ne s'est jamais fait remarquer. Il a toujours été homme d'honneur, ami de membres du Congrès, de sénateurs. C'est un homme imposant. Un monument d'airain du crime. Mais si chacun le sait, on le couvre tout de même de fleurs.

— Il commence à m'intéresser, Ric ! – Elle éloigna la jatte à pâtisserie. Le gâteau serait pour plus tard. – Et pourquoi doit-il s'intéresser à moi ?

— Il veut rencontrer à Munich un homme que nous avons nommé le « cerveau ». Il nous faut l'approcher.

— Une affaire politique, Ric ?

— Une question de vie ou de mort !

— Ta mort ?

— Peut-être deux millions de morts.

— Ric ! – Ses yeux s'ouvrirent démesurément grands, Holden inclina la tête. – Ça n'existe pas, Ric !

— « Ça » se baigne dans le lac Starnberg et Cortone n'est pas seul. Ted Dulcan et Bertie Housman sont avec lui et si je ne me trompe une femme aussi, Lucretia Borghi.

— Lucrèce Borgia ? Allons, encore une blague... – Elle essaya de sourire mais ne réussit qu'une grimace. – Ça ne me fait tout à coup plus rire, Ric.

— Non, pas Borgia ! Bien qu'elle soit aussi belle que cette célèbre empoisonneuse de la Renaissance, mais il lui manque les trois cinquièmes de son cerveau. Car elle n'est que jolie, ne s'appelle que Borghi, enfin elle est la maîtresse de Cortone et je vais m'occuper d'elle.

— Tu coucheras avec elle ?

— Non.

— Et si tu t'y vois obligé ? – Elle contourna la table, se planta devant Holden en serrant les poings : – Ne faut-il pas qu'un C.I.A.-man fasse tout pour réussir sa mission ? Dans la jungle, dans le lit, toujours

en première ligne ! Quel métier de mâle ! Ric, je le déteste ! Je le déteste ! Je le déteste ! Voici l'instant que j'ai redouté à l'avance. Je te veux toi seul, ou pas du tout ! Ah ! Je m'en doutais...

Elle jeta ses mains sur son visage, s'assit sur le lit et parut comme changée en statue. Holden tendit la main vers Helga, mais il crut saisir un bloc de marbre.

— Je n'aurai pas besoin de coucher avec Lucretia, si tu tires tout au clair avec Cortone.

— C'est un vulgaire chantage, Ric ! Tu me débauches. Dois-je coucher avec lui ?

— Certainement pas, au nom du ciel ! Je le tuerais sans remords. Tu dois t'offrir et le repousser en même temps. Ça lui tournera la tête... c'est ce qu'il nous faut. Jusqu'à présent Cortone a tout atteint... avec de l'argent, par la violence ou même par son charme qui est réel. Il tentera aussi de te gagner et comme ici il ne peut pas employer ses moyens grossiers d'Américain des bas-fonds, il lui faudra se donner franchement de la peine. Tu n'auras qu'à être toujours autour de lui : un iceberg flottant sur les parois duquel ses doigts glissent.

— Et Lucretia ?

— Elle explosera de jalousie.

— Dans tes bras !

— Non, accompagnée par moi.

— N'est-ce pas la même chose ?

— Est-ce la même chose que de tenir en main un verre de whisky ou de le boire ?

Elle écarta les mains de son visage. Avec surprise Holden constata qu'elle n'avait pas du tout pleuré, ainsi qu'il le croyait. Ses yeux étaient clairs, chargés de cette énergie rayonnante qui dès leur première rencontre l'avait fasciné.

— Depuis quand sais-tu que Cortone est à Tutzing ?

— Depuis trois heures exactement, parole d'honneur.

— Je te crois. Mais tu l'attendais ?

— J'avais le grand espoir que ce serait lui que je rechercherais.

Holden saisit les mains de Helga. Elle ne les lui retira pas. Il en éprouva un bonheur indicible.

— Après ce « cas » nous bouclerons nos valises et nous irons au Texas, je te le jure. Berringer est informé.

— Et que dit-il ?

— Comme prévu il me croit fou. Il aura une opinion différente en te voyant.

— Crois-tu vraiment que nous irons en Amérique ?

— Je ne lui ai donné aucune explication autre que cet argument : nous sommes faits l'un pour l'autre.

— N'oublie pas que je suis jalouse, dit-elle, je peux me consumer de

jalousie à en perdre la raison. Il faut que tu le saches Ric. Si tu couches avec Lucretia, je ferai de même avec Cortone ! Même si je devais en mourir de dégoût... je le ferai !

Elle se leva, retira ses mains des siennes, retourna vers la table et reprit sa pâtisserie.

— Quand ? dit-elle simplement.

— Demain.

Holden la considéra immobile, il était tenté de tout envoyer au diable, de demander à Berringer son licenciement, de remettre à Beutels tout ce qu'il lui avait confié pour s'en aller très loin, dans un coin reculé du monde.

— Oublie tout, dit-il soudain. Je vais essayer de m'y prendre autrement.

Elle malaxait la pâte du gâteau et y mêla un peu de vanille en poudre, Ric aimait la vanille.

— Alors cela deviendra dangereux pour toi, n'est-ce pas ?

Holden ne répondit pas. L'autre chemin serait le combat au grand jour. On ne pouvait pas le dire à Helga. Mais elle comprit aussitôt son silence.

— Non, je t'aiderai, dit-elle. J'ai toujours détesté les robes noires.

TUTZING

De toute son existence Pinipopoulos n'avait autant nagé. Evelyn Drike manifestait un tel engouement pour les jeux aquatiques et s'ébattait si intensément dans le lac Starnberg avec son jeune amant, que Pini se demandait, le soir venu, si ses pieds ne devenaient pas peu à peu des pattes palmées. En plus de Mrs. Drike, Pini surveillait Dulcan et Housman, ce qui lui valait une sorte de tic nerveux de la tête qu'il tournait constamment en tous sens afin de garder ces deux groupes rarement proches l'un de l'autre dans son champ visuel.

D'ailleurs Pini attendait Ric Holden qu'il ne connaissait guère que pour l'avoir vu de ses yeux tirer fort adroitement un espion soviétique d'un institut de recherche nucléaire, ce qui lui avait aussi permis de jeter un regard sur le chef-espion soviétique Stepan Mironovitch Lepkin, à cette époque attaché commercial à l'ambassade soviétique et qui, à cette occasion, vint prendre livraison, au grand jour, de l'agent démasqué, lequel était l'objet d'un échange d'espions entre grandes puissances. Il avait assisté à ces scènes édifiantes de la vie moderne, de son arrière-plan habituel.

Si Pini avait su que Lepkin était également à Munich il n'eût décidément plus douté de son étoile.

Cortone était d'une humeur massacrate. Le D^r Hassler lui avait

téléphoné pour lui annoncer la venue de Bossolo.

— Espèce d'idiot ! avait beuglé Cortone, Bossolo est recherché par les services secrets ! Vous l'avez dit vous-même et maintenant vous le dirigez vers moi ? Autant de stupidité n'est pas supportable ! Je veux vous parler, Doc, immédiatement !

Le D^r Hassler avait répondu sur un ton serein et suprêmement poli :

— Cortone, vous pouvez avoir beaucoup d'argent, mais je préférerais que vous ayez autant de cellules grises que de dollars. Là où Bossolo séjourne en ce moment, aucun C.I.A. ou K.G.B. ne le découvrira, il peut donc aller vous trouver sans danger. À Munich, il y a déjà plus de 200 000 spectateurs venus pour les Jeux, croyez-vous qu'un chauffeur de taxi s'étonnera de conduire un Italien à Tutzing ? De même s'il y va par le chemin de fer, alors que le lac Starnberg est tellement visité ? Votre peur est ridicule.

— Je n'ai pas peur ! hurla Cortone, mais ma force fut toujours d'avoir avant tout veillé à agir dans une sécurité absolue : pendant quarante ans j'ai veillé à ne pas me faire remarquer.

— Vous agirez de même en ce qui concerne la quarante et unième année, avait répliqué le D^r Hassler en raccrochant.

Cortone faillit mettre le téléphone en pièces, mais comme il ne faisait jamais rien d'inutile, il renonça à cette réaction défoulante.

Il consulta Dulcan au sujet du problème posé par le D^r Hassler. Son compagnon lui répondit sans hésiter :

— Nous allons mettre Bertie en action ! Car il s'ennuie. Encore une semaine et il aura mis dans son lit toutes les femmes un peu séduisantes de la région. Quoi ensuite ? Alors, il devient irascible. Tu ne le connais pas lorsqu'il est dans cet état. Nous devrions lui servir le D^r Hassler !

— Il faudrait qu'il sache d'abord où il est !

— Est-il si difficile de le saisir ?

— Lorsqu'un homme s'appelle D^r Hassler par seul souci de camouflage, va donc le chercher, abruti ! lança Cortone irrité. Bossolo non plus ne nous sert à rien : il ne connaît que sa voix, comme nous. S'il veut utiliser Bossolo comme messenger, cela signifie que nous ne le verrons jamais face à face.

— Refuse de recevoir Bossolo.

— Alors il n'enverra pas d'argent.

— Il en enverra ! Car il veut avoir le générateur d'impulsions pour la mise à feu ! À quoi bon sa maudite vengeance s'il se trouve face à deux bombes aussi pacifiques que des seaux de marmelade ? Sans ton générateur d'impulsions... Il le lui faut, ça le fera sortir de son enfer. Je n'ai jamais vu un ours chier sur un rayon de miel.

Dulcan avait raison. Cortone dut le reconnaître à contrecœur : ses réflexions étaient lumineuses.

— S'il téléphone encore, reprit Cortone, je lui servirai un ultimatum. On verra comment il réagira.

— Il viendra.

— En ce cas Bertie ne se trouvera pas du tout à sa place. Connaissons-nous les plans du « Doc », ni ce qu'il prémédite peut-être ?

Dulcan eut un geste méprisant. Son assurance agaçait Cortone. Ce « grand coup » à l'échelle mondiale était son ouvrage et Dulcan se comportait comme s'il était le cordon ombilical par lequel toute l'affaire s'alimentait.

— Bertie lui parlera à sa façon. Et celui qui a une conversation avec Bertie, a toujours cédé jusqu'à présent.

Cortone remonta les épaules. Les morts ne l'émouvaient point, mais il avait atteint un âge où l'on préfère mener une existence plus tranquille. Il se souvenait de certain dicton rabâché par son père : « Si, à cinquante ans, il te faut encore faire le coup de poing, tu as vécu en vain. »

— Il s'agit de trente millions, Ted.

— J'y pense chaque jour dès le réveil, le soleil me semble aussitôt plus brillant. — Il passa une main soignée sur ses cheveux teints. — Nous avons tout de même de l'expérience, Mauri.

S'ils avaient su qu'au lieu de Bossolo, Emma Pischke, vraie tour en vadrouille, se dirigeait en cet instant vers Tutzing...

AU BAIN DU LAC

On pouvait reprocher beaucoup de choses à Maurizio Cortone hormis le manque de politesse.

Il en donna encore la preuve lorsqu'une jolie fille, qu'il avait déjà remarquée pour sa silhouette fière et qui lui avait jeté quelques regards sévères, trébucha soudain devant lui et serait tombée, si Cortone d'un bond presque juvénile ne s'était élancé à son secours. Il l'accueillit dans ses bras. Elle sourit avec reconnaissance en disant :

— Ces grosses pierres ici... c'est à se casser les jambes !

Cortone ne remarqua pas qu'elle parlait anglais bien qu'elle fût allemande ; ce que trahissait sa prononciation... En la relevant, il avait involontairement effleuré ses seins et ce fut une expérience qui balaya en lui toute espèce de réflexion, car Cortone était trop homme à femmes pour ne point éprouver ce contact fugace avec une profonde satisfaction. Lucretia n'était pas allée avec lui jusqu'au lac... elle se faisait justement masser.

— Vous vous êtes fait mal ?

— Je ne sais pas, dit Helga en secouant un pied, j'ai un peu mal

dans l'articulation...

— Je vous soutiendrai ; où dois-je vous conduire ?

— Je voulais me rendre à l'embarcadère et louer un bateau à voiles, mais évidemment je ne dois plus y songer.

Cortone entrevit la possibilité de rendre cette matinée ensoleillée et chaude, encore plus chaude. Dulcan et Housman se consacraient au water-polo encerclés par les brasses de Pinipopoulos qui ignorait que l'attaque avait été déclenchée.

— Vous me donnez une bonne idée, dit Cortone dans un élan tout méridional. La voile est mon second amour, puis-je vous inviter à faire avec moi une promenade en bateau ?

— Je serai une assez pénible société pour vous. – Elle regardait ses pieds. – Je crois que ma cheville droite enfle déjà.

— Rien ne vaut en ce cas la fraîcheur de l'eau. Nous allons nous en aller à la voile vers le centre du lac, où vous plongerez votre pied dans l'eau !

— C'est une idée.

Helga sourit en regardant Cortone, c'était ce sourire qui avait fait capituler Ric Holden sans conditions. Pour un homme tel que Cortone, il équivalait à un appel de fanfare... mobilisant en lui tout ce qui était mâle.

Il saisit Helga par le bras, se sentit aussitôt rajeuni de dix ans et descendit avec elle vers l'embarcadère où il loua pour deux heures un voilier à un mât. Cortone hissa la voile, prit le vent et ils s'en furent tous deux en glissant sur le lac tandis que Cortone révélait une grande dextérité nautique. C'est seulement lorsque ses rives eurent rapetissé à la taille d'un jouet, tandis qu'Helga était assise à l'avant, les cheveux au vent, la poitrine offerte à la brise, que Cortone se souvint de Lucretia et entrevit la nécessité de lui expliquer cette promenade. Elle apparaîtrait sans doute sur la plage avant leur retour.

Étendu sur le gazon de la rive, Ric Holden avait assisté de loin à ce départ, puis il se tourna vers Dulcan et Housman qui revenaient du bain, se séchaient, ouvraient un sac de pique-nique. Un tousotement fit se retourner Holden.

Beutels était devant lui, tout juste sorti d'un bosquet, en slip de bain, l'air singulièrement dépaycé et méconnaissable, nullement imposant, le ventre retombant en draperie au-dessus de la ceinture du slip bleu ciel tout neuf, qui avait gardé les plis de son emballage.

— J'aurais dû m'y attendre, constata Holden. Vous n'alliez pas laisser échapper une telle occasion !

— J'ai toujours été un jouisseur. – Beutels s'assit auprès de Holden sur le tapis-éponge. – Mais vous êtes un chien maudit, Holden.

— Pourquoi ?

— Cette partie de voile pour Helga Bergmann... Car c'est avec

Cortone qu'elle se promène en ce moment ?

— Deviné juste ! C'est un jeu d'enfant que de déjouer la vigilance d'un grand Boss ! Il n'est pas de chien qui à la vue d'un os ne remue la queue.

— Pas de plaisanteries salaces, Holden ! — Beutels riait en s'appuyant sur un coude. — Si vous me voyez rire, sachez que ce n'est pas sans amertume : vous me paraissez éprouver un amour assez étrange pour risquer Helga sur ce terrain...

— Il ne peut absolument rien lui arriver. Pour Cortone, elle n'est rien qu'une jolie femme. Moi non plus, il ne me connaît pas.

— Et Dulcan augmenté de son tireur de poche ?

— Voyez-les assis là-bas, dans l'herbe, occupés à absorber des tartines !

— Ces deux-là ? Lequel est Housman ?

— Le grand. Je parie qu'il porte un revolver dans la poche de son peignoir de bain. Housman ne fait pas un pas sans arme. Mais ici, sans doute par habitude, jusqu'au 28 juillet, ils joueront aux innocents agneaux.

— Je m'intéresse surtout au « cerveau » et vous aussi ! Cortone et ses amis, nous pourrions mettre la main dessus à chaque instant. Qui est le grand criminel ? Le « cerveau ». N'est-il pas le seul à représenter le *danger* ? Cortone ne joue ici qu'un rôle d'intermédiaire... royalement rétribué, il est vrai.

— Ah ! voici notre Pinipopoulos qui émerge des eaux ! — Beutels fit un petit signe en direction du lac. — Telle Vénus née de l'écume des flots ! Il nous a vus, je lui fais signe de venir, Holden, montrez-vous gentil, il vous admire comme un collégien.

Ruiselant, Pinipopoulos courut vers eux.

Il s'arrêta devant Holden avec ces mots :

— C'est donc lui le grand Holden !

Holden lui serra la main :

— Sans le vigilant Pinipopoulos nous en serions encore à tâtonner au fond d'un obscur tunnel ! Asseyez-vous, collègue !

Pini se laissa tomber sur le gazon à côté de Beutels, radieux de ce que Holden l'avait traité de collègue, ce qui l'enchantait peut-être plus encore que la rente quotidienne de Mr. Drike.

— Vous avez aussi reconnu Dulcan et Housman ? demanda-t-il en adressant un petit signe de tête aux paisibles pique-niqueurs.

— Oui, mais Cortone est bien plus important.

— Je ne le connais pas.

— Il est justement en train de faire de la voile tout en commettant la bêtise de sa vie la plus lourde de conséquences.

— Que projette ce club, ici, en Allemagne ? Cela doit avoir quelque relation avec les Jeux Olympiques, n'est-ce pas ?

— Certainement. — Holden offrait des Camel à la ronde. Beutels en prit une. En slip de bain, il n'était pas question de fumer le cigare. Savez-vous vous taire, Pini ?

— Et comment !

— Moi aussi.

Pini était fort éloigné de se sentir blessé. Il rit doucement en aspirant la fumée au goût de miel :

— C'est donc une affaire politique ?

— À demi politique. Ça vous suffit ?

— Parfaitement. J'observe Mrs. Drike, la blonde épanouie là-bas qui joue à se laisser pincer les fesses sous l'eau. Bon job pour moi, le mari est généreux, et je ne me sens pas enclin à remplir de plus hautes missions, mais remarquez ceci, Mr. Holden : la présence de Housman est un signe que les griffes commencent à se tendre...

— Je le crains aussi, renchérit Holden.

— Au nom du ciel, pas de coups de feu ! — Beutels se dressa tout droit, le ventre en éredon. — J'ai une profonde aversion pour la criminalité à la mode de Hollywood ! Faut-il toujours faire parler des armes ?

Puis leurs regards s'attachèrent au lac. Au loin, réduit à la taille d'un point blanc qui dérivait lentement, le bateau de Cortone glissait sur la surface scintillante. À peine une brise d'été bavarois. Ciel bleu moutonné. À l'arrière-plan, à peine indiquée, la muraille abrupte des Alpes.

— Il me faut un cognac, déclara Beutels, qui me suit ?

— Moi !

Pini se leva. Holden resta étendu :

— Je continue ma surveillance, dit-il.

— Mais pas de coups de feu en mon absence ! lança Beutels.

— Je ne vais pas tirer sur des hommes occupés à goûter si agréablement !

— Ça peut changer très vite.

— Pas aujourd'hui. — Holden se laissa retomber paresseusement. — Nous pouvons dormir au soleil quelques jours encore.

HÔTEL ALPENROSE

Partout où surgissait Emma Pischke on la remarquait. Rien d'étonnant car c'était une femme singulièrement imposante.

Holden et Beutels restèrent donc bouche bée, les yeux écarquillés, lorsque cette avalanche de chair humaine s'en vint déferler sur la terrasse de l'hôtel Alpenrose et demanda, d'une voix tonitruante, un certain Mr. Steven Oldbridge.

— Oh ! malédiction ! lança Beutels, c'est la Grosse Emma ! Que vient-elle faire ici ?

— Vous connaissez ce gratte-ciel ?

— Qui ne la connaît pas à Munich ? – Soudain Beutels sursauta et posa une main sur le bras de Holden. – Holden, la voix de basse berlinoise de la bande magnétique ! C'est elle ! Bossolo est donc caché chez la Grosse Emma. Tous, les « contacts » passent par elle... Bon Dieu ! J'aurais tout imaginé sauf ça !

— Et Cortone s'appelle ici Steven Oldbridge, je le sais depuis ce matin : Cortone s'est présenté à Helga sous ce nom.

— Ce qui suffit pour boucler le filet où frétille la bonne prise, dit Beutels avec une grosse joie... Cortone – Bossolo – Emma... notre « cerveau » évolue au beau milieu de ce cénacle. J'ai l'impression que les XX^e Jeux Olympiques de Munich seront ouverts sans bombes atomiques à la clé.

Il se leva tandis qu'Emma disparaissait dans le hall de l'hôtel. Le domestique qui la guidait avait deux têtes de moins qu'elle et faisait penser à une proie traînée par un ours géant.

— Je vais rassembler mes agneaux.

— Pas d'action précipitée, Sir.

— Suis-je une jeune fille qui cherche à se faire violer ? Je ferai surveiller l'établissement de la Grosse Emma. Ni elle ni Bossolo ne seront inquiétés.

— Pas un mot à Lepkin.

— Pourquoi ?

— Stepan Mironovitch a ses méthodes personnelles. Il se pourrait qu'à l'issue d'une conversation avec lui, Bossolo ne puisse plus servir de témoin.

— Vous connaissez Lepkin mieux que moi. Bon, ceci restera donc entre nous. Où diable est votre diablement courageuse fiancée ?

— Après de Cortone, je suppose.

— Et cette Lucretia ?

— Chez son coiffeur. – Holden eut un large sourire. – J'ai rendez-vous avec elle dans le café au bord du lac.

— Holden ! – Beutels s'arrêta contre la table. « Ces Américains, pensait-il, quels barbares ! » – Quand avez-vous eu l'occasion de vous manifester à cette petite femme ?

— Hier soir. Cortone lui a fait une scène terrible. J'étais là lorsqu'elle est sortie en courant de l'hôtel pour se venger sans doute par quelque bêtise. La bêtise, ce fut moi.

— Et au lit tout droit, hein ?

— Non ! Je me suis conduit en gentleman. Avec un seul baiser.

— Ça vous a suffi ?

— Vous n'avez, il est vrai, jamais reçu de baiser de moi, Sir !

— Ça me manquait ! – Beutels rayonnait comme astiqué de frais.

— Qu'en dit Helga ?

— Elle a ma parole d'honneur, selon laquelle Lucretia n'existe pour moi que jusqu'à la ceinture.

— En dessous ou au-dessus ? Cela dépend d'où partent vos mesures ! Croyez-vous qu'elle en dira plus que « Oh Darling ! » ?

— Certainement. Elle bout comme de la lave. Elle se fait appeler ici Anne Simpson.

Beutels menaça Holden d'un index accusateur et disparut dans l'hôtel pour y rassembler ses hommes par le téléphone. Il vit encore Cortone descendre les marches de l'escalier recouvertes d'un tapis et comment il éprouva un choc très visible à la vue de la Grosse Emma. Mais il lui fit signe et ils s'en furent vers un petit salon latéral qui servait de cabinet de lecture et que le beau temps rendait désert. Quelques revues traînaient sur des tables justifiant cette appellation. Cortone désigna une chaise à Emma, qui s'assit prudemment. Elle se méfiait de tous les meubles qui ne se trouvaient pas dans son débit ou ses pièces d'habitation.

— Parlez-vous allemand ? commença Emma.

Cortone encore effondré par son aspect dit sèchement :

— No !

— Alors je vais essayer de m'expliquer en anglais, il vient aussi des peintres anglais chez moi, j'ai un peu appris en les écoutant... Alors...
– Emma passa à l'anglais : – 10 000 dollars !

Ce dernier mot fut prononcé d'une langue alerte, quant au chiffre elle l'indiqua du pouce sur le tapis de la table. Cortone la regardait fasciné.

— No ! répéta-t-il.

— Pour Bossolo !

— Où est Bossolo ?

— Chez moi ! Je veux box !

Emma dessina en l'air un coffre gigantesque et Cortone la comprit aussitôt. Il avait été informé de l'exigence du D^r Hassler, aussi secoua-t-il à nouveau la tête :

— Qu'il vienne lui-même !

— Il m'envoie chercher !...

— No dollars... pas de machine, rien... Je veux le voir !

— V'là une belle chierie ! conclut Emma parvenue au bout de son anglais.

Ce monsieur distingué était un chien récalcitrant.

— Je lui dirai, reprit-elle, mais je vous dirai aussi quelque chose : ça ne me regarde pas la comédie qui se joue ici, mais l'argent, j'ai à y voir. Et çui-là je l'aurai ! Autrement j'appelle mes amis, les policiers à la rescousse... ça n'est pas de l'exaction... Mister, mais une transaction

régulière.

Cortone esquissa un signe de tête. Il avait compris Emma aussi bien que si elle s'était adressée à lui en chinois. Il savait seulement que la conversation avait pris fin et que le D^r Hassler sortirait de sa réserve.

Se détournant, il s'en fut. Sur le seuil du salon de lecture se tenait Helga Bergmann très belle, en short excessivement réduit et pull blanc. Vision qui s'accordait avec le ciel bleu et l'eau du lac dorée par le soleil. Cortone était suffisamment ravi aux misères de ce monde par la vue de Helga, qu'il lui fut indifférent que celle-ci eût pu surprendre sa conversation avec Emma. Il planta là la visiteuse et avança à grands pas vers Helga, dont il baisa la main en disant :

— Ordonnez, Déesse !

Certes, malgré ses quarante ans d'Amérique, Cortone était resté sicilien : il était subjugué par la beauté féminine.

Emma attendit que Cortone se fût éloigné, puis elle abattit son poing sur la table et rugit :

— Je vais t'aider à baiser des pattes ! Avec moi, tous les escrocs ont dû baisser culotte !

— Notre cerveau s'appelle le D^r Hassler, expliquait deux heures plus tard Holden à Beutels avec une vive satisfaction.

Ils étaient de nouveau paresseusement étendus sur les berges du lac ayant devant eux Dulcan et Housman, suant l'ennui, tandis que le vigilant Pini évoluait à la nage autour d'Evelyn Drike, désireux d'accomplir sa mission le plus consciencieusement possible.

— Ce nom est évidemment faux, dit Beutels en bâillant. Holden, il ne nous est d'aucun secours.

— Attendons, Sir, votre Grosse Emma s'est vu confier par Cortone la mission d'amener ce D^r Hassler à Tutzing.

— Où il ne se laissera pas attirer.

— Mais il n'entrera en possession du générateur d'impulsions qu'à ce compte-là ! Il est évident que Cortone le détient.

— Bon Dieu ! J'attaque ! — Beutels se leva d'un bond. — Si nous avons le générateur d'impulsions, tout est dit ! Nous ferons l'économie de trente millions, il n'y aura plus de panique, la plus grande menace de l'histoire de la criminalité n'est plus que vent... mais il nous faut le fameux petit coffret !

— Et le D^r Hassler ? Comment croyez-vous mettre la main sur le générateur d'impulsions ?

— J'arrêterai Cortone simplement.

— Sous quel prétexte ?

— Aucun, je l'arrêterai pour attentat à la pudeur, parce que son slip est trop court ! Et j'aurai suffisamment de temps pour perquisitionner chez lui. Par la suite nous verrons à prendre ses protestations en

considération.

— Et vous osez qualifier nos procédés américains d'abusifs ! — Holden s'était emparé de l'une des jambes de Beutels qu'il maintenait solidement. — Restez, Sir, si vous mettez à exécution vos projets spontanés, je vous garantis un échange de coups de feu du grand style de Chicago. C'est alors que Housman se montrera dans son meilleur. Je parie qu'aucun de vos gars ne tire comme lui !

Beutels se laissa retomber sur sa serviette de bain et soupira :

— Le malheur c'est ce Far West que vous recelez en vous et dont vous ne vous délivrerez pas.

OLYMPIE

Le bois sacré était inaccessible. Un cordon militaire entourait le champ de ruines. Seuls les journalistes, reporters, cameramen, photographes, du film, de la radio, de la télévision, assis parmi des vestiges de colonnes, préparaient leurs appareils.

Un silence solennel pesait sur la ville antique, lorsque des actrices grecques en longues robes blanches telles qu'elles furent portées voilà 2 500 ans sur cette côte occidentale du Péloponnèse, avancèrent lentement, dignement, vers le centre du bois sacré. On n'entendait que le bruissement des caméras et les déclics des appareils photographiques. Derrière les barrières, la foule s'était rassemblée. En chemises aux cols ouverts ou protégés du soleil par des parasols, les curieux attendaient ruisselants de sueur. Le président du Comité Olympique national grec regarda sa montre guettant la minute précise...

Au centre du bois sacré un jeune coureur aux boucles noires était à genoux, une torche encore vierge à la main. Devant lui, sur un autel de pierre, comme prêt pour le sacrifice et encore recouvert, se trouvait le grand miroir-lentille avec lequel le soleil que Zeus donna à la terre allumerait le feu. Ce feu que Prométhée déroba et pour lequel il fut châtié par le dieu, ce feu qui signifiait le progrès, mais aussi l'anéantissement, devenait à présent symbole de pureté, de paix, de fraternité entre les peuples.

Les prêtresses grecques, enveloppées d'une musique qui évoquait l'harmonie des sphères, élevèrent l'énorme miroir lenticulaire vers le soleil captant les rayons qui signifiaient la vie.

Une légère colonne de fumée monta toute droite, le jeune coureur tendit à la flamme sa torche qui prit feu et qu'il éleva le visage radieux, comme éclairé d'un reflet céleste. Puis le bras toujours tendu, brandissant la torche, il quitta le bois sacré entre deux rangées de spectateurs jubilants. Le feu ronflait au-dessus de sa tête bouclée.

Le premier coureur était en chemin. La première torche des XX^e Jeux Olympiques quittait les ruines d'Olympie pour être portée à travers huit pays, par 5 100 coureurs qui parcourraient chacun mille mètres pour transmettre cette flamme au prochain coureur.

À travers la Grèce, la Turquie, la Bulgarie, la Roumanie, la Yougoslavie, la Hongrie, l'Autriche, par Patras, Delphes, Athènes, Thessalonique, Alexandropolis, Sofia, Bucarest, Tamesvar, Belgrade, Novi Sad, Subotica, Szeged, Budapest, Györ, Vienne, Luiz et Salzbourg et franchir enfin la frontière allemande à Freilassing. Une torche alimentée au gaz prendrait enfin le relais jusqu'à Munich.

Le premier coureur portant la première torche des XX^e Jeux Olympiques atteignit l'extrémité du champ de ruines d'Olympie. La vaste campagne s'étendait devant lui scintillante dans l'éclat du soleil.

On était le 20 juillet.

À Tutzing, Bertie Housman nettoyait amoureusement son revolver.

TUTZING

Naturellement le D^r Hassler n'était pas venu. Il appela Cortone au téléphone avec une voix à l'accent prussien prononcé, qui évoquait irrésistiblement l'officier prussien tel que l'acteur Stroheim l'a représenté : cheveux en brosse, monocle.

Cortone éprouva un dégoût violent à l'égard de ce personnage que le D^r Hassler s'efforçait de rendre le plus odieux possible.

— Vous rompez donc nos conventions ? lança-t-il acerbe.

— Je veux seulement que nous nous expliquions face à face.

— Votre curiosité vous coûte trente millions, non, trente-trois millions, les frais inclus.

— Quant à vous il ne vous sera pas permis d'envoyer dans les airs vos hommes d'État, Doc ! La prétendue « œuvre de votre vie » n'est plus que chiure ! – Il était agréable à Cortone de s'exprimer de nouveau dans son vocabulaire habituel. – De quelque manière que vous tourniez la question, nous sommes quittes !

— Erreur ! Je puis vous dénoncer à la police.

— Comme... quoi ? Je suis un paisible touriste. Me défaire du générateur d'impulsions est un jeu d'enfant. De quoi pourrait-on m'accuser ? Mais vous...

— Personne ne me connaît, je suis une ombre dans la masse. Nous n'avancerons pas ainsi, Cortone.

— Je m'appelle Oldbridge.

— Au diable ! Que voulez-vous donc ? Vous me procurez le moyen de la mise à feu et je vous procure les trente millions de dollars. À ce pauvre diable de Bossolo vous remettrez 10 000 dollars, ce sera peut-

être la seule bonne action de votre vie.

— Erreur, Doc, j'ai fondé à New York un orphelinat, une maison pour jeunes paralysés, bâti une église et la fondation destinée aux vieux sportifs porte mon nom : qu'avez-vous à dire qui me serait défavorable ?

— Le 26 juillet, la mort de 400 chefs d'État et la libération du monde des parasites politiques qui le dévorent.

— Si *je veux* !

— Oldbridge, tout est prêt, dans six jours le premier million sera livré. Le seul qui y gagne, c'est vous ! La contemplation de mon visage vaut donc pour vous trente millions ?

— Oui, dit Cortone d'une voix éclatante. – Il s'admirait lui-même. – Je veux vous voir !

Le Dr Hassler raccrocha n'ayant pas répondu.

Au même instant, la porte de la pièce fut violemment ouverte, Lucretia bondit à l'intérieur, saisit le premier vase venu et le lança à la tête de Cortone qui ne l'évita qu'en se baissant avec la rapidité de l'éclair. « J'ai encore de bons réflexes », se dit-il.

— menteur ! criait Lucretia. Fumier ! Dois-je te tuer ou tuer la chèvre allemande ou vous deux ? Où étais-tu cette nuit ?

— À Munich, répondit Cortone. – Il ne voyait pas de raison de lui taire la vérité. – J'ai été dans toute une série de bars, ce qui m'aurait ennuyé sans doute si Helga ne m'avait pas accompagné.

— Crois-tu que je permettrais que tu te moques de moi, dit-elle les poings serrés. J'ai sacrifié ma jeunesse, j'ai passé mes plus belles années à te supporter, j'ai...

— Bon Dieu, arrête cette bande magnétique ! – Cortone eut un geste de lassitude. Naguère Lucretia avait couru chez Dulcan dans un paroxysme de rage, après la gifle qu'elle avait reçue et qui, du point de vue de l'amant comme de celui du père, était justifiée (et Cortone était un mélange des deux caractères), cette fois-là Lucretia avait crié exactement les mêmes paroles. Seulement, à cette époque, la situation était différente. Dulcan avait été heureux de la serrer dans ses bras, ne fût-ce que pour cocufier Cortone, mais ce refuge lui manquait à présent, car sa haine pour Dulcan était au moins aussi vive que la jalousie qu'elle éprouvait à présent à l'égard de Helga Bergmann. Cortone eut donc beau jeu pour lui dire :

— Si tu t'énerves, tu peux rentrer à New York.

— Vraiment ?

— Oui. Je te remettrai un chèque de 100 000 dollars.

— Un pourboire.

— On n'a jamais doté si bien un bas-ventre !

— Ignoble porc ! Qu'a-t-elle donc pour que tu sois fou de cette putain allemande ?

— Encore ce mot et tu reçois de nouveau une gifle !

— Frappe donc ! Frappe ! Ici ! Ici ! – Elle s’approcha et lui tendit la joue. Ses yeux noirs luisaient de venin, de haine. Elle tremblait et ouvrait la bouche comme un poisson lancé par une vague sur le rivage. – Sent-elle si bon ? Sa peau est-elle plus lisse ? Comment s’y prend-elle, cette putain, putain... putain ?

Cortone frappa d’un coup sec, direct, sans remords, sans grands gestes, se tenant bien droit, le visage fermé. À droite, à gauche, à droite. Ses coups claquaient comme un linge mouillé contre un mur, tandis que la tête de Lucretia oscillait tel un pendule. Sa bouche resta ouverte exprimant un étonnement sans bornes. De la haine l’expression de ses yeux passa à la peur, le venin fit place à un vide effrayant.

— Contente ? dit Cortone indifférent.

La paume de sa main lui faisait mal. La figure de Lucretia était rouge et enflait à vue d’œil.

— Oui, dit-elle tranquillement d’une voix claire. Parfaitement contente ! À présent je m’en vais tout raconter !...

Avant que Cortone eût pu la retenir elle avait glissé hors de la chambre en courant, descendu l’escalier... On eût dit qu’elle volait, et Cortone qui courait à sa suite avait l’impression que ses pieds ne touchaient plus le sol.

Elle fut naturellement plus rapide que lui et atteignit les dernières marches alors qu’il n’avait pas encore pris l’escalier.

Puis elle fusa, il n’y avait pas d’autre mot pour décrire sa course, à travers le hall de l’hôtel jusqu’à la rue dehors.

Tout ceci ne fut nullement remarqué. La plupart des clients de l’hôtel faisaient la sieste après le déjeuner ou paraissaient sur les rives du lac. Seul un portier ensommeillé derrière le bureau de la réception la suivit d’un regard fixe, mais ne s’étonna pas. Lorsqu’on est au service d’un hôtel depuis trente ans, on a perdu la faculté de s’étonner des caprices de la clientèle. D’ailleurs le thermomètre marquait 30° à l’ombre.

Cortone s’immobilisa en haut de l’escalier. Puis il retourna dans sa chambre et téléphona à Dulcan dans sa pension Lettenmayer. Cortone eut de la chance... Dulcan sortait d’une douche rafraîchissante. Housman dans la chambre contiguë terminait ses ablutions sous un jet glacé.

— Ted, dit Cortone, Lucretia devient folle. Elle s’est sauvée et prétend tout révéler.

— Quand ?

— Il y a une minute.

— Tu as commis une faute, Mauri. À notre âge, on doit goûter les femmes comme les grapefruits... les vider à la petite cuiller, puis jeter

l'écorce ! Je vais tirer Bertie de sa mélancolie !

— Au nom du ciel, Ted, nous sommes en Allemagne !

— Ici aussi on meurt ! Bertie procédera avec discrétion.

— Ted !

Cortone hurlait, mais Dulcan ne l'entendait plus. Il avait déposé le récepteur du téléphone, laissant la voix de Cortone emplir la pièce de rugissements. Il alla trouver Housman.

Le plan de Holden s'accomplissait point par point. On devrait encourager les criminalistes à faire des études de psychologie.

PROMENADE AU BORD DU LAC

Ric Holden était assis au bord du lac à l'écart de la plage et des sentiers longeant les rives sur lesquelles les baigneurs se promenaient ou flânaient en se reposant.

Helga lui avait raconté que Lucretia l'avait surprise à l'heure du déjeuner en compagnie de Cortone au restaurant de « L'hirondelle du lac » et qu'elle s'était comportée en passant devant eux avec la dernière grossièreté, crachant même dans l'assiette de Helga. À cause de Helga, Cortone avait évité de faire un scandale et s'était contenté de rester immobile sur sa chaise à la manière de la femme de Lot. Ensuite il s'était excusé en expliquant que cette jeune personne incandescente était venue en Europe avec lui, pour consulter des spécialistes. Elle souffrait d'accès de démence subits, pendant lesquels elle se comportait étrangement...

— Parfait, darling ! avait dit Holden, alors nous en arriverons à une rupture aujourd'hui même.

Il comprit que cette supposition était juste en voyant Lucretia courir vers lui. Sa chevelure flottait derrière elle comme une oriflamme d'or pâle, elle balançait les bras comme une coureuse olympique et lorsqu'elle aperçut Holden sur un banc elle éleva les mains en l'air en criant quelque chose que Holden ne comprit pas.

Il se leva vivement et attendit qu'elle fût à quelques mètres de lui, alors il ouvrit les bras et dit avec une grâce irrésistible :

— Viens, ma colombe !

Il s'aperçut aussitôt qu'elle avait été maltraitée. Elle avait le visage enflé et sa peau si satinée d'habitude avait gardé la marque des doigts de Cortone qui formaient de longues traînées rouges.

— Mon Dieu ! dit-il avec un effroi parfaitement joué, es-tu tombée ? Tu as le visage...

— M'aimes-tu ? – Lucretia s'était suspendue à son cou. Ses yeux lançaient des flammes et il était fascinant de constater que malgré cela de grosses larmes s'égouttaient à travers cet incendie. – Il faut que je sache si tu m'aimes... Entends-tu ? Il le faut !

— Tu es une femme merveilleuse, répondit Holden.

Il ne mentait pas, Lucretia était vraiment d'une rare beauté, mais cette constatation n'avait rien à voir avec ses sentiments. Lucretia le prit autrement... elle se serra contre lui, fit une profonde aspiration et de ce long soupir effaça à jamais Cortone de son cœur.

— Ils... ils veulent faire sauter le Stade olympique ! dit-elle, et tout Munich avec !

— Qui ?

Holden le dit sur un ton négligent, comme s'il ne pouvait croire à une telle bêtise. Il lui fallait la certitude que Cortone détenait vraiment le générateur d'impulsions.

— Cortone, Dulcan, Housman, le D^r Hassler.

— Qui sont ces gens-là ?

— Que diable, chéri ! ne me questionne pas tant. Allons trouver la police ! Ils veulent extorquer trente millions et mettre tout de même les bombes à feu !

— Voyons, ça n'existe pas. – Holden rit gentiment. – Darling, tu as rêvé. Reviens à la réalité.

— Ric, je t'en supplie : il y a deux bombes atomiques au plutonium sous le Stade olympique.

— Ça n'existe pas.

— J'ai vu les bombes, j'ai été présente jour après jour, lorsque Cortone allait régulièrement aux ateliers de construction. On y a travaillé plus d'un an dans une ancienne usine à New York. L'une se trouve dans les fondations nord, dans la grande colonne d'acier qui porte le toit, l'autre est sous...

Holden retenait sa respiration : « Dieu bénisse cette heure..., pensait-il. Elle sauve le monde. »

Il regardait la campagne au loin et ce regard ne fut pas béni. L'espace d'une seconde il vit une tête surgir d'un buisson et avant qu'avec Lucretia dans les bras il se fût jeté à terre violemment, il savait qu'il avait vu Bertie Housman.

En tombant, il perçut l'affreux « plop », mat comme lorsqu'on tire un bouchon du goulot d'une bouteille.

« Silencieux », pensa-t-il, « silencieux, silencieux ». Il sentit la pénétration du projectile dans le dos de Lucretia. Le choc alla jusqu'à lui. Les yeux de Lucretia s'ouvrirent démesurément, exprimant une surprise muette qui s'éteignit ensuite. Sa bouche qui allait révéler l'emplacement de la seconde bombe resta ouverte. Le mot passa, inaudible, sur ses lèvres. Alors Holden roula avec la morte sur la pente d'un petit talus orienté vers le lac.

Presque aussitôt après le premier coup de feu à la résonance étouffée, retentit un second coup de feu qui claqua avec un bruit normal, le bruit éclatant, sifflant comme une lanière de fouet, d'un revolver de gros calibre, qui se perdit dans l'espace d'écho en écho. Holden resta couché. Il n'était pas armé et maudissait son inconscience. Ce second coup de feu lui paraissait mystérieux. Mais une seule arme au monde tirait avec ce claquement sec et brutal.

En haut de la pente surgit une élégante silhouette vêtue d'un costume gris de coupe anglaise. Elle s'assit sur le banc et croisa les jambes l'une sur l'autre non sans avoir auparavant

précautionneusement remonté le pli du pantalon.

— J'ai tiré deux secondes trop tard, dit la silhouette grise. Excusez-moi. Est-elle morte ?

— Naturellement. — Holden se mit à plat ventre pour se glisser sous le corps flasque de Lucretia. Sur son dos si beau, une vilaine tache rouge grandissait à vue d'œil. — Comment êtes-vous venu ici, Lepkin ?

— Je m'attendais à plus de camaraderie de votre part ! lança Lepkin. Il m'a fallu tout trouver seul et rester en même temps à l'arrière-plan. J'ai vraiment été alerté par surprise, aussi ai-je perdu deux secondes. Êtes-vous blessé, petit frère ?

— Non. Et Housman ?

— Nous ne devrions pas nous attarder à considérer le passé, Camarade. — Stepan Mironovitch aida Holden à remonter la pente, tapota son costume et lui tendit son peigne de poche. — Savez-vous où sont les bombes ?

— Une seule.

— Nous trouverons l'autre. Ayez *pour une fois* confiance en moi et laissez-moi parler à Cortone.

Holden baissa la tête en silence.

HÔTEL ALPENROSE

Le cadavre de Lucretia fut transporté sans faire sensation.

Beutels qui se trouva naturellement sur place dans le délai le plus court et qui commença d'abord par contenir sa surprise de voir Lepkin au lac Starnberg, fit venir une ambulance sur la rive du lac dans laquelle on transporta, à travers la foule accourue, Lucretia enveloppée d'une couverture blanche.

— Un coup de soleil ! affirma Beutels qui se comportait comme un médecin en s'adressant à la foule. Elle s'est effondrée subitement. Cela arrive. Rien de grave.

Comme Lucretia était couchée sur le dos et que l'on ne pouvait voir la vilaine blessure qui le trouait, ni la grande tache de sang et comme elle avait le visage le plus serein, à croire qu'elle dormait vraiment, assommée par l'ardeur du soleil, on crut à cet accident en plaignant cette jolie femme victime de la déraison des trop longues stations au soleil.

Quant au transport du corps de Housman, il s'effectua en silence. Deux coups de soleil simultanés eussent attiré l'attention. Beutels décida donc que Housman resterait étendu dans l'épais buisson qui le masquait jusqu'à la venue de l'obscurité et il posta auprès un jeune policier ce qui n'attira pas l'attention car les policiers font partie en Allemagne du spectacle de la vie quotidienne.

— Un coup de feu magistral ! approuva Beutels après avoir examiné Housman. Exactement dans la tempe gauche et avec un si gros calibre ! Vous avez la main ferme, Camarade.

Lepkin sourit faiblement :

— Nous avons un bon stand de tir, dit-il modeste.

— Et comment se fait-il que vous rôdiez à Tutzing ?

— C'est un de nos talents que d'être toujours là où nous devons nous trouver !

— Vous êtes au courant de tout ?

— Non, je me suis procuré moi-même mes informations.

Ces paroles masquaient un léger reproche que Beutels sentit nettement.

— Je pensais que vous étiez occupé avec Bossolo, Lepkin !

— En le recherchant je suis tombé sur Tutzing. – Il jeta un regard à l'endroit où Lucretia avait été étendue. Les pointes des herbes étaient teintées de rouge, mais seul un œil exercé pouvait le remarquer. – Deux secondes trop tard, je me le reproche ainsi qu'à vous, Tovaritch !

— Qui pouvait prévoir une telle initiative de la part de Housman !

— Pour lui, aucune heure de la journée n'était interdite lorsqu'il s'agissait de tirer. – Holden ôta sa veste. Il régnait vraiment une chaleur qui pouvait incommoder une faible femme. Seulement Lucretia n'avait jamais été fragile. – Occupons-nous de Dulcan et de Cortone à présent, Messieurs. Enfin nous avons déjà l'une des bombes !

Beutels se retourna, il était sur le point de se laisser aller à regarder rêveusement le lac dont le spectacle était radieux : voiles déployées glissant sur l'azur.

— Que dites-vous ? s'écria-t-il. Voici que nous bâillons en rond comme des rentiers.

— Nous avons encore le temps, Sir. Nul ne sait que nous connaissons l'emplacement de la bombe, d'ailleurs nous n'atteindrons pas cet œuf enseveli à six mètres dans l'une des fondations du gigantesque toit-vélum.

— C'est une fichue chierie, constata Beutels, allons tout de même chez Cortone. Il ne sait d'ailleurs pas ce qui s'est passé ici. À présent je vais rafler le générateur d'impulsions !

— Abandonnez-le-moi, dit tranquillement Lepkin. Je vous en prie : on connaît le pouvoir persuasif de ma conversation. Occupez-vous du stade. Je me chargerai seul de Cortone.

— Lepkin... – Beutels fit une profonde aspiration. Il voulut dire quelque chose ayant trait aux sentiments humanitaires, aux droits de l'homme auxquels même un criminel peut avoir recours, puis il pensa aux deux bombes, au chaos inimaginable qu'elles provoqueraient et il fit un petit signe, comme Holden quelques minutes auparavant. –

Bonne chance, dit-il seulement.

Ils arrivèrent trop tard.

Cortone avait disparu de l'hôtel Alpenrose « avec une petite valise » ainsi que l'expliqua le portier ensommeillé qui avait cru qu'il retournait se baigner.

À la pension Lettenmayer on ne savait où était passé Ted Dulcan. Beutels qui, après avoir présenté sa carte de police, put aussitôt perquisitionner dans les chambres de Housman et de Dulcan, trouva tout ce qu'ils avaient laissé dans les armoires. Aloys Lettenmayer se souvenait avoir vu son paisible et agréable pensionnaire dans la rue cinq minutes auparavant, tout à fait tranquille, les mains dans les poches, jouissant de la belle journée comme un promeneur qui a tout son temps.

— Ce sont les manières de nos spécialistes, dit Holden gravement. En tournant le coin de la maison il aura pris ses jambes à son cou. Pour Dulcan cinq minutes représentent une grande avance.

Il avait raison. La voiture de louage de Cortone avait été retirée du parc de stationnement. La grande chasse commençait.

— Bien, dit Beutels, à présent les collègues soviétiques et américains reconnaîtront que nous ne sommes pas des pantins, nous les Bavarois ! Je presse sur ce bouton et je déclenche une poursuite monstre, telle que la Bavière n'en vit jamais !

Il décrocha le récepteur du téléphone de Lettenmayer et appela la préfecture de police.

— Opération n° 1, proclama-t-il d'un ton bref : si dans l'espace de douze heures je ne vois pas Cortone et Dulcan devant moi, la police allemande connaîtra la plus grande purge de son histoire !

Ce qui était une menace assez vide de signification, mais dans la bouche de Beutels elle prenait un sens brûlant, comme du poivre dans le fondement.

Tous les cars de police disponibles furent employés dans cette opération. On barra les routes. Autour du lac Starnberg un cordon de police armée jusqu'aux dents s'établit. Au bout d'une demi-heure le verrouillage était complet.

Pourtant il était trop tard. Pour Cortone et Dulcan une légère avance suffisait, même pour plonger dans la clandestinité en pays étranger.

— Qu'en pensez-vous, petit frère Lepkin ? dit Holden en se versant un whisky.

— Je sais, Camarade, que je vais me mettre à la recherche de Cortone.

— Et moi de Dulcan.

— Comment ? demanda Beutels déconcerté. J'ai 2 000 hommes engagés dans leur recherche. Par quoi commencer ?

— Par cette grosse femme à la voix de basse.

— La Grosse Emma ? Ciel ! Je l'avais oubliée : la « liaison » entre Hassler et Cortone.

Il prit le téléphone. Dix minutes plus tard, deux policiers en civil étaient assis dans la cuisine d'Emma, où ils avaient ceint un tablier pour peler des pommes de terre. Bossolo un peu plus blafard que de coutume épluchait des légumes. La Grosse Emma courait en tous sens et exprimait sa surprise d'une voix de stentor :

— Dire que v'là la police qui pèle des patates chez moi ! Mais faites-moi des pelures fines, Messieurs, la pomme de terre est hors de prix ! Et si ce coco-là se montrait ? demanda-t-elle enfin. Ne faites pas péter vos armes s'il vous plaît. Je me charge de lui faire du charme et pendant ce temps vous le cernerez ! C'est clair ?

— Tout est clair, Emma, dit le maréchal des logis-chef en plongeant dans la bassine aux pommes de terre, mais ne te montre pas trop, le gars est dangereux.

Cortone ne remonta pas à la surface. Dulcan aussi demeura introuvable. Comme l'aube commençait à poindre, Beutels assis dans le bureau de la direction buvait du thé au cognac, malgré la chaleur humide qui régnait, comme une panthère affamée il fouillait la contrée du regard tandis qu'il s'étonnait que personne n'osât lui adresser la parole.

Dans le Stade olympique cependant, on entreprenait au pied du grand mât, de vaines investigations. Car il semblait problématique que l'on pût pénétrer à six mètres de profondeur dans le béton, en dessous du mât central, sans mettre en péril toute l'armature du toit.

— Ce problème ne sera pas résolu par un compteur, disait le ministre de l'intérieur bavarois, qui avait débarqué aussi sur le stade.

— Que disent les experts ?

— Si nous recherchons les bombes, il faudra éventrer toutes les fondations. — Le directeur de la société de construction ne laissait subsister aucun doute sur la signification d'une telle tentative. Cette colonne est la pièce maîtresse qui supporte le toit, vers ce mât convergent des câbles qui soutiennent l'ensemble de la couverture : bref il faut enlever le toit si nous extrayons le mât central de ses fondations.

Le préfet de police conclut :

— Il nous faut donc vivre en compagnie de deux bombes atomiques. — Et il désigna d'un geste les fondations du mât haut de 80 mètres portant 3 600 tonnes de câbles d'acier. — Elle est là-dessous, nous ne l'atteindrons pas. N'est-ce point la preuve évidente de l'impuissance caractéristique de notre époque ?

On se taisait, en regardant le mât avec le sentiment de sa propre faiblesse, éprouvée également par tous et qui se cramponnait à un seul

homme : Beutels.

Celui-ci resta à son poste au téléphone de l'hôtel Alpenrose jusque tard dans la nuit, puis il prit sa voiture et roula vers la préfecture de police où il consulta la grande carte de la région de Munich marquée de petits chapeaux comme un plan du Grand État-Major.

— Alors ? lança Beutels.

— Rien, Monsieur le Conseiller criminel.

— Et les chiens policiers ?

— On a mis en service tous ceux dont on pouvait disposer. Les hélicoptères sont revenus : aucune perspective valable.

Beutels s'assit sur une chaise dans un coin : « Je resterai ici, pensait-il, jusqu'à ce que je tombe par terre ! »

— Allons, du café noir, des tartines, du cognac et un grand cendrier. Je n'en démordrai pas ! Quiconque se sentira fatigué n'a qu'à venir me trouver, je lui botterai le cul. Bouclez aussi la gueule des abrutis de la presse ! Bon Dieu, où est le café ?

Beutels tint deux jours et deux nuits. Les policiers changèrent à deux reprises. Il restait au bureau central, fumait, buvait du café, du cognac, dévorait du pain, du goulasch apporté de la cantine des policiers et téléphonait avec des ministres, des présidents, tenait au courant le président fédéral et avouait franchement :

— L'Allemagne n'est pas une forêt vierge, vous avez raison de le dire, Monsieur le Chancelier fédéral. Mais précisément pour la raison que nous avons un paysage civilisé, il est possible à deux hommes de s'y intégrer sans être remarqués. Dans la forêt vierge je les trouverais !

Puis il raccrocha sans attendre la réponse du chancelier.

Le troisième jour Beutels s'effondra. Il tomba de son siège silencieusement, le cigare à la bouche. Trois policiers le portèrent jusqu'à un divan, le couvrirent et appelèrent le médecin de garde. Mais avant même que celui-ci parût, Beutels ronflait déjà si fort, que le médecin remit dans sa trousse l'attirail de piqûres qu'il en avait sorti.

À Tutzing, tout ce qui appartenait à Cortone et à Dulcan fut confisqué. Housman était couché à l'institut médico-légal directement à côté de sa jolie victime Lucretia. Lorsque Beutels le quatrième jour d'un sommeil qui le laissait à demi titubant demanda des nouvelles de Holden et de Lepkin, il lui fut répondu que ces deux hommes aussi avaient disparu.

La veille au soir, brusquement. Le portier de l'Alpenrose ajouta qu'ils avaient l'air très surexcités.

Beutels bondit comme électrisé. Un Lepkin qui se départissait de sa quiétude asiatique, c'était une trompette de Jéricho... quelque part des murs allaient s'effondrer.

Pinipopoulos devait ignorer ces événements dramatiques. L'épouse du brasseur américain l'occupait à tel point, qu'il passa les derniers temps de son séjour sur les grandes routes. Evelyn Drike, nantie d'un nouveau flirt, un étudiant barbu et chevelu, sociologue aux idées avancées, s'en fut en sa compagnie au lac Staffel, où elle s'installa dans une pension de famille au bord de l'eau, car elle poursuivait d'amant en amant ses jeux aquatiques, dont elle ne se lassait pas, au grand déplaisir de Pini, qui se mettait également à l'eau avec des soupirs, bien que Mrs. Drike n'eût pas deviné sa surveillance car elle n'avait d'yeux que pour un seul homme, celui qui l'aspergeait d'eau en manière de badinage.

Le second jour de cette nouvelle étape bavaroise de la dame américaine, Pini faillit tomber à la renverse, car le hasard se plut à le mettre soudain en face d'une image inattendue. Alors que la belle Evelyn jouait au volant avec son chevalier servant, Pini assis sur la rive du lac vit surgir au tournant d'une petite crique, un canot à rames qui glissa lentement le long de la rive. Un homme solitaire l'occupait, ramant d'une manière sportive, comme un homme soucieux de sa ligne. Les rames frappaient les flots en cadence.

Ce sportsman n'était autre que Ted Dulcan.

Pinipopoulos jeta le journal qu'il lisait, roula de biais sur le gazon et s'élança à l'intérieur de la pension. Il eut de la chance. Ric Holden se trouvait encore à l'hôtel Alpenrose où il montait la garde dans la chambre de Cortone. Il attendait un coup de téléphone du D^r Hassler. Lorsqu'il entendit la voix de Pini, il se montra presque irrité :

— Pini, raccrochez ! Vous occupez la ligne, vous bloquez trente millions de dollars ! Où êtes-vous donc ?

— Au lac Staffel et savez-vous qui vient de passer sous mon nez dans un canot à rames ?

— Le président Nixon !

— Ted Dulcan !

— Pini, pas de mauvaise plaisanterie !

— Ted est donc encore à Tutzing ?

— Non... Ah ! Vous ne savez pas ce qui s'est passé. Housman est mort, Lucretia est morte !

— Belles acquisitions pour l'au-delà ! Quant à Ted, il s'entraîne ici pour les régates.

— Je viens tout de suite. Où êtes-vous exactement ?

— Près de Murnau, pension « Hirondelle du Lac ». Je vois Dulcan de ma fenêtre, ce gus malgré son âge est singulièrement « fit » ! Le canot est peint en vert et rouge. Il se remarque forcément. Est-ce que Dulcan aurait liquidé Lucretia et Housman ?

— Plus tard, Pini ! Gardez Dulcan dans votre champ visuel !

— On ne me paie pas pour ça, mon travail consiste à surveiller Mrs. Drike !

— Pini ! On vous versera 100 000 marks si vous nous aidez vraiment.

— C'est sûr ?

— Je vous le jure, allons, sortez, restez auprès de Dulcan ! Longez les rives du lac à côté de lui. Je viens tout de suite.

Pinipopoulos était bien trop un Grec classique, pour dédaigner 100 000 marks. Il jeta le récepteur sur sa fourche, sortit en courant de la pension et vit de la rive Dulcan s'éloigner vers le milieu du lac. On pouvait supposer qu'il cherchait à atteindre la rive opposée et comme Pini n'entrevoyait pas d'autre moyen de le garder à vue plus longtemps, il courut louer une voiture au patron de la pension, Franz Hubmuller, et dans ce véhicule puant le fumier il se mit à longer les rives du lac. À l'intention de Holden, il laissa l'indication qu'il suivait la rive du côté où la rivière Ach se jette dans le lac.

Dulcan traversait en effet le lac mais il prenait son temps, laissait les rames suspendues aux tolets et dérivait un moment, puis il ramait à nouveau, en ménageant ses forces, ayant conscience que ses traces étaient déjà effacées. Il avait loué le canot sous le nez d'un policier et versé sa caution entre deux gendarmes du village suant dans leurs uniformes. Il agissait avec un sang-froid absolu. Ayant mis des lunettes aux verres fumés, il avait encore acheté une glace à la vanille fichée sur une tige puis était monté dans le canot, en suçant cette douceur avec de grands claquements de langue. La location des canots étant d'un bon rapport en ce moment, quatorze canots quittèrent en même temps que lui la passerelle avançant dans le lac, Ted Dulcan ne doutait pas de sa sécurité.

Avec un moteur rugissant, Ric Holden atteignit une demi-heure plus tard l'endroit où Pini l'attendait. La route longeant le lac était déserte de ce côté-là, seules deux tentes de camping se dressaient sur une prairie en retrait.

— Deux couples d'amoureux, expliqua Pini, il arrive que le mât branle quelque peu...

— Pini !

— Je parle du *mât* de la tente, Holden. – Il désigna le lac d'un geste. Un canot y glissait lentement se rapprochant peu à peu. – Là, voyez-vous, c'est Dulcan !

— En êtes-vous sûr ?

— Holden, c'est mon capital : un type que j'ai vu une fois, je ne l'oublie jamais, je n'ai pas besoin de cartes perforées comme le F.B.I. pour en conserver le souvenir. Si ce n'est pas Dulcan, je vous autorise à me tordre le cou !

— Nous allons voir.

Holden commença à se dévêtir. Il portait un slip de bain sous ses vêtements et se ceignit la taille d'une ceinture à laquelle était suspendu un coutelas dans sa gaine et un sac de plastique non transparent de taille moyenne. On eût dit que Holden allait pêcher des perles dans le lac Staffel.

— Il n'y a pas d'huîtres ici ! lança Pini ironique.

— Mais il y a bien mieux qu'une perle rare, Pini, je m'en vais vous chercher une fortune. Commencez à vous exercer à avoir les doigts crochus !

— Ne vous inquiétez pas pour cela, dès que la somme dépasse cent dollars, j'ai toujours sur moi une poche pour la recueillir. — Il retint Holden tandis que celui-ci s'en allait vers le lac : — Que voulez-vous faire ?

— Ah ! oui... Je vous prie, Pini, éloignez-vous dans votre voiture.

— Pourquoi ?

— Je crois que vous avez le cœur sensible et ce qui va se passer dans ce canot là-bas ne devrait avoir lieu que dans la nuit noire.

— Mais il est possible que vous ayez besoin d'aide, Holden !

— Vous, l'homme hostile à la violence !

— Je vais vous étonner, j'ai toujours un pistolet sur moi. Bien que j'aie une patente de détective américain, il est vrai que je n'ai jamais tiré.

Holden rit, mais avec moins d'insouciance.

Dulcan s'était rapproché, mais on ne pouvait pas encore le reconnaître. Il ramait à nouveau dans un grand élan sportif. Son plan était clair : traverser le lac et se volatiliser dans les montagnes. Il réfléchissait avec logique, l'eau efface les traces, on penserait à tout, sauf qu'un homme poursuivi se promène paisiblement en barque.

— Bonne chance ! lança Pini, qui avait soudain la gorge sèche. — Il accompagna Holden jusqu'à l'eau. — Je voudrais avoir du cran une fois dans ma vie, dit-il, pour savoir ce que c'est que d'être idiot. Car ce que vous projetez là est idiot !

— D'accord, Pini, mais vous me comprendrez si je vous dis que nous combattons contre des idiots !

Il se glissa dans le lac, plongea aussitôt et nagea un bon moment sous l'eau puis fit surface, pour regarder tout alentour. Dulcan ramait comme une machine. Il ne pouvait voir la tête de Holden, car il tournait le dos à la rive qu'il voulait atteindre.

Pini s'était éloigné de l'eau et, couché dans l'herbe, il avait posé son pistolet à côté de lui.

Holden se trouvait à peu près à la même distance de la rive et du canot, lorsqu'une voiture s'arrêta sur la route en bordure du lac. Pinipopoulos se mit à plat ventre, comme une tortue qui se cache dans

les hautes herbes.

— C'est à devenir gâteux ! dit Stepan Mironovitch Lepkin en descendant lentement la prairie en pente douce. — On ne peut pas tout prévoir ! Je n'ai pas pensé à emporter un costume de bain ! — Il déposa son *Nagan* sur le sol et Pini considéra, étonné, l'énorme arme noire qu'il n'arrivait pas à s'imaginer dans la main soignée du Russe. — Qui est ce, Cortone ou Dulcan ?

— Dulcan. Qui vous a envoyé ici ?

— C'est une longue histoire, dit Lepkin. Elle commence par le fait que nous sommes devenus amis alors que nous devrions être des ennemis. Et puis il s'agit d'un sentiment de compétition comme chez un sauteur à la perche, qui veut surpasser un de ses collègues, ne fût-ce que d'un centimètre.

— Je ne comprends pas.

— Qui nous comprendra ? — Lepkin mit sa main en auvent devant ses yeux et regarda au loin sur le lac : — Que veut Holden ?

— Il m'a conseillé de ne pas regarder...

— On doit le surveiller comme un jeune chien, puis-je vous demander un service, camarade ? Surveillez mes vêtements !

Pini fut trop étonné pour réagir. En un tournemain Lepkin se déshabilla. Il était le premier Russe nu que voyait Pini, aussi ne répondit-il que par un petit signe.

— Surveillez mes vêtements, répéta Lepkin, et il se dirigea vers le lac dans lequel il pénétra son *Nagan* à la main.

— Votre arme sera mouillée, lui cria Pini en tendant la main. Donnez-la-moi, elle ne pourra plus vous servir...

— Un *Nagan* fonctionne toujours ! répliqua Lepkin fièrement en plongeant avec la souplesse d'un phoque.

Holden n'était plus éloigné que de six mètres du canot de Dulcan.

DANS LE CANOT

Dulcan sursauta lorsque deux mains s'accrochèrent au plat-bord et qu'une tête surgit aimablement souriante au-dessus de celui-ci. C'était un sourire gentil, presque familial et Dulcan qui, au premier sentiment d'effroi, avait senti l'envie d'abattre une de ses rames sur le crâne de l'intrus, suspendit son entraînement sportif et laissa ses rames flotter des deux côtés du canot accrochées aux tolets. Dans un allemand heurté, il demanda :

— Ça va ? Bonne nage ? Trop loin peut-être, hein ? Fatigué ?

Holden esquissa un signe de tête, sans répondre, fit un rétablissement et tomba dans le canot. Avec l'agilité d'un chat, il se releva et se tint debout devant Dulcan. Lorsque celui-ci aperçut le

coutelas à sa ceinture, il était déjà trop tard. Un coup porté entre les yeux de Dulcan le jeta à bas de son banc de nage. Il y eut un heurt sourd lorsque sa tête porta contre les bordages.

— Bonjour, Dulcan ! dit Holden d'une voix tout à fait paisible, à présent que nous avons fait connaissance, nous allons parler de beaucoup de choses. Levez-vous !

— Vous me prenez pour un autre, Sir ! — Dulcan se releva. Il essaya en même temps d'atteindre de la main le voisinage de son aisselle gauche mais un coup de pied de Holden qui l'atteignit au bras, le fit retomber avec un gémissement sur le plancher de la barque. Holden se pencha en avant, ôta à Dulcan son revolver et le jeta à l'eau : — Où est Cortone ? demanda-t-il.

— C'est une erreur ! grinça encore Dulcan. Je ne connais aucun Cortone et je ne vous connais pas non plus. Je suis un futur spectateur des Jeux Olympiques et je vais...

— Non. Vous n'encaisserez pas trente millions de dollars et Cortone ne donnera pas non plus le générateur d'impulsions au D^r Hassler pour qu'il fasse sauter le stade dans les airs. Vous voyez que nous nous comprenons de mieux en mieux, et si je vous dis que je suis Ric Holden de la C.I.A., vous devriez enfin parler avec moi tout à fait raisonnablement. C'est votre seule chance, Dulcan, vous n'en avez pas d'autre. La grandeur de votre entreprise justifie toutes les mesures. Toutes, Dulcan ! Même un retour aux procédés du Moyen Âge. Vous voyez ce que je veux dire ?

Dulcan se taisait obstinément. Il cherchait un biais. Ce fut le désespoir de l'animal pris au piège qui lui donna encore la force de saisir une rame qu'il lança sur Holden. Mais son attaque ne fut pas assez rapide, la rame était trop lourde, inconvenue. Holden mit son pied nu sur la pièce de bois et fit levier, ce qui précipita à nouveau Dulcan sur le plancher parce qu'il n'avait pas lâché assez rapidement.

— Ne faites pas cela, Dulcan, dit Holden sans passion. Un homme doit savoir quand il a perdu, alors il est plus sage d'espérer en la compréhension du vainqueur, car celui-ci sait qu'il peut à son tour avoir le dessous.

— Chien hypocrite ! gémit Dulcan, tu as beau parler. Épargnons-nous les belles manières, elles n'ont pas cours entre nous.

Son bras brûlait atrocement et à l'endroit du heurt contre les bordages il enflait de plus en plus.

— Votre conversation devient plus claire, Dulcan. En effet, laissons là la politesse. Encore une fois, où est Cortone ?

— À Acapulco.

— Vraiment ? Il se déplace donc plus vite que le son ? Lorsque Bertie a abattu la jolie Lucretia, il était encore à sa fenêtre à l'hôtel Alpenrose.

— Et vous avez liquidé Bertie !

— Non, c'est un Russe qui s'en est chargé. Songez donc Dulcan, même les Soviets sont contre vous. — Holden souligna cette remarque en plaçant son poing entre les yeux de Dulcan. Celui-ci gémit en regardant l'eau. Holden devina sa pensée. — Non, Ted, pas dans le lac, je nage trop bien et j'ai un coutelas sur moi avec lequel, aux Bahamas, j'ai lutté contre un requin : devinez qui a eu le dessus ? D'ailleurs, retournez-vous, voici un nageur qui se rapproche rapidement, car il fend l'eau comme une flèche. Je vous le présente, c'est Stepan Mironovitch Lepkin de Moscou.

— Cortone est parti remettre le générateur d'impulsions au Dr Hassler, vous arrivez trop tard mes fins limiers ! Le stade s'envolera en l'air à la minute exacte, le 26 août à quinze heures et personne, personne n'arrêtera ce Dr Hassler. Vous le savez tous. Faites de moi ce que vous voudrez, je ne m'intéressais qu'à l'argent, je ne suis qu'un paisible « participant » à l'affaire de Cortone. Mais la grande explosion aura lieu et Munich sera détruit ! — Dulcan regarda en arrière vers Lepkin qui s'approchait d'un crawl puissant : — Holden, retenez ce Russe ! — Sa voix trahit une peur panique. — Avec vous je m'arrangerai, mais cette bête fauve...

— Dulcan, vous vous trompez au sujet de Lepkin, c'est un homme de cœur... — Puis d'une voix qui claqua comme un coup de fouet Holden demanda :

— Où est Cortone ?

— Sais pas.

— Idiot !

Holden frappa de nouveau. Trois coups suffirent. Dulcan s'était effondré sur le blanc de nage tandis que Lepkin, semblable à un poisson blanc fusait à travers les eaux. Holden tira la fermeture Éclair de la poche de plastique suspendue à sa ceinture et en sortit une seringue à injection emplie d'un liquide clair comme de l'eau. Faisant fit de toutes mesures concernant l'asepsie en pareil cas, il enfonça l'aiguille de la seringue dans la veine du bras de Dulcan après avoir envoyé un direct dans la mâchoire du gangster. Dulcan anéanti eut à peine conscience de cette piqûre, seuls ses nerfs se crispèrent dans un réflexe de défense.

Holden attendit. Soudain sur le visage de Dulcan des gouttes de sueur roulèrent. La coloration de sa peau changea rapidement. Elle devint jaunâtre, les muscles du visage se détendirent comme si la chair se détachait des os du crâne. Les yeux à peine entrouverts, dont on ne savait pas s'ils voyaient encore ce monde ou regardaient tout au fond de lui-même, Dulcan rejeta la tête en arrière et respira à un rythme saccadé jusqu'à ce qu'un halètement précipité s'échappa de sa gorge. Holden se pencha vers lui et attira sa tête en avant en la saisissant par

les cheveux. Ce qu'il osait à présent était contraire à tout sentiment humain, faisait partie de ce qui existe de plus immonde que l'on puisse infliger à un homme... mais la perspective de deux bombes A et celle de millions de morts n'était-elle pas pire ?

— Où est Cortone, demanda lentement Holden en articulant chaque mot comme pour mieux pénétrer dans la conscience de Dulcan. – Où est Cortone ?

— Dans une hutte en bois.

La voix de Dulcan n'était qu'un vague balbutiement.

— Où est cette hutte ?

— Dans un marais.

— Dans lequel ?

— Je ne connais pas le nom.

— Ici, près du lac ?

— Oui.

— Où est Holden ? demanda Holden en manière de contrôle.

— Dans mon canot.

— Où est Cortone ? (Second contrôle.)

— Dans une hutte en bois au milieu d'un marais.

Holden lâcha la chevelure de Dulcan qui retomba en arrière, le visage jaune, le souffle précipité, ses doigts se crispèrent comme si son cœur se consumait.

Avec un claquement mouillé Lepkin se laissa tomber dans le canot, il semblait un peu « hors du jeu » dans sa nudité, avec son Nagan à la main.

— Dieu bénisse ta venue, petit frère, dit Holden gaiement. Vous avez aussi fort bon air lorsque vous êtes nu... seule cette méchante cicatrice à l'épaule...

— Je vous la dois, Holden, en 1968, à Cuba. Vous souvenez-vous ?

— Certainement. Je ne savais pas que je vous avais touché, Lepkin. Je regrette sincèrement...

— Et cette cicatrice que vous avez au genou, Holden ?

— En 1965, c'est vous... sur le fleuve Amour...

— Exact. Vous avez réussi à vous sauver en Mongolie. Je regrette aussi Holden. C'est notre dur métier !

— Je donne ma démission après le 26 août.

— Ne me faites pas ça, Ric !

— Je serai *farmer* au Texas...

— Je ne le crois pas. – Lepkin se pencha vers Dulcan qui s'était évanoui, mais sa respiration était plus calme. Son cœur luttait contre le sérum diabolique. Lepkin montra la seringue qui avait roulé sur le plancher. – Lavage de cerveau ?

— Oui.

— Et vous parlez de mes *méthodes* ? Où est ce Cortone ?

— Dans un marais quelconque ici, dans les environs. Connaissez-vous un marais par ici ?

— Oui, le marais de Ramsach.

Holden s'étonna :

— Vous les Russes, c'est avant tout la contrée qui vous intéresse ?

— Oui. La terre est mère de toute chose. Que disent les cosaques de Kouban : « Quiconque aime une poignée d'herbe ou un arbre parle avec Dieu. » Avançons-nous à la rame ?

— Oui. – Holden s'assit auprès de Lepkin sur le banc de nage, chacun prit une rame qu'il plaça dans le tolet puis la plongea dans les eaux. – Lepkin, remarquez-vous quelque chose ?

— Quoi, petit frère ?

— Il nous faut à présent ramer au même rythme, nous le Russe et l'Américain, au même rythme !

Le canot glissa sur le lac presque immobile, devant eux Dulcan étendu râlait imperceptiblement. À grands coups de rame le canot fendait les eaux. Un Russe nu, un Américain demi-nu. Chaque coup de rame resserrait leur amitié.

MARAIS DE RAMSACH

Dulcan, incapable de bouger fut transporté à Munich par Pinipopoulos et livré à Beutels une heure après que celui-ci eut appris que Lepkin et Holden avaient disparu de Tutzing comme s'ils s'enfuyaient. Ils s'annonçaient donc en livrant Dulcan comme un cadeau déposé à son intention, car il avait autour du cou un galon avec une petite étiquette portant : « Marais de Ramsach ».

Lorsqu'il s'agissait de déporter des populations entières, remarqua Beutels d'un ton sec, on attachait une étiquette au cou des enfants. Le marais de Ramsach ! Dieu ! Qu'ont-ils fait de ce bon Dulcan ! – Il examina l'homme plongé dans l'inconscience, huma son souffle et fronça le nez. Une odeur médicamenteuse offusqua son odorat. Puis il découvrit la piqûre dans la veine du bras, elle était encerclée de sang extravasé. – C.I.A., tu ne te compliques pas la tâche, constata Beutels du fond de sa conscience. Mon Dieu, si j'avais proposé ces pratiques ! Notre humanisme amène au cannibalisme. Il est tout de même remarquable de constater que nous, Allemands, nous nous décidions toujours pour jouer la mauvaise carte à 50 p. 100.

Il fit transporter Dulcan à l'hôpital, posta un policier à son chevet, un autre devant la porte de sa chambre, et attendit le prochain coup de théâtre. Il arrêta aussitôt la chasse générale qu'il avait déclenchée et fit passer une note dans la presse : « Les indices relevés se sont révélés faux. » Il souffrit généreusement que la presse le prît pour cible

de ses railleries. Il se sacrifiait avec une simplicité que le préfet de police lui-même admirait.

— Tout pour les Olympiades, disait Beutels sarcastique. Lors de l'ouverture je défilerais comme la 127^e nation !

Au bout de trois heures, Beutels savait comme Holden et Lepkin, que le problème n'était pas encore résolu. On trouva bien dans le marais de Ramsach quelques huttes de bois, mais dans aucune d'elles Cortone ne se trouvait caché : pas la moindre trace. Holden jura, remonta dans un hélicoptère de la police et retourna à Munich.

Lepkin resta dans le marais. C'était un paysage dans lequel il se sentait à l'aise, il ranimait en lui le souvenir de sa patrie. D'autre part, il ne pourrait se libérer du sentiment qu'il attendait ici *au bon endroit*. Il se fit apporter pour une semaine de vivres, s'installa dans l'une des huttes abandonnées et goûta la saveur des jours, le chant des oiseaux et le ciel vaste et magnifique. Avant tout il était à l'abri des appels d'Abetjev téléphonant de Moscou. Après qu'il eut fait annoncer par Smelnovski ce qui s'était passé avec Dulcan, Abetjev avait demandé des détails, un compte rendu, avait posé des questions. Comme si cela s'imposait en ce moment ! Mais Abetjev, malgré son grade de colonel, était devenu à tel point un fonctionnaire, que sa conscience le tourmentait, lorsqu'il n'avait pas tous les jours sa ration de papiers à noircir.

Mais Cortone ne parut point.

Une fois encore Holden interrogea dans son hôpital le pauvre Dulcan qui, à la vue de Holden, fut pris de tremblements convulsifs. Malgré les protestations de Beutels et de tous les médecins, Holden renouvela ses injections de sérum de vérité.

— Je vous flanque tous hors de cette chambre si vous me dérangez ! s'était écrié Holden scandalisé lorsqu'on le menaça d'aller chercher quelques solides infirmiers pour le jeter dehors. Laissez venir vos canaques, Sir (il s'adressait à Beutels), la police prétend-elle empêcher les enquêtes de la police ?

— Holden ! Si vous tuez Dulcan... ce sera votre affaire ; il est américain, vous êtes responsable de lui devant la C.I.A. !

Beutels quitta la chambre d'hôpital en faisant signe à ses policiers de le suivre.

Mais la seconde injection de sérum ne provoqua aucune « sensation ». Dulcan à bout de résistance intérieure, n'étant plus qu'une enveloppe vide ou un disque tournant encore, dit d'une voix sourde :

— Dans une hutte... des marais... dans une hutte... marais.

— Il faut attendre. — Holden reconnut que lui aussi était à bout. — Il surgira à un moment donné : il a risqué une trop grosse mise de fonds pour disparaître simplement.

— Et nous nous envolerons tous en vapeur !

— Ne serait-ce pas une délivrance, Sir ?

Beutels regarda un moment Holden sans prononcer un mot puis il fit un petit signe de tête, se passa la main sur les yeux et dit à mi-voix :

— J'ai toujours rêvé que la retraite venue je pourrais m'étendre au soleil dans mon jardin.

MUNICH

Le 28 juillet arriva. À cette date aurait dû avoir lieu la remise du premier million.

L'argent était prêt mais le D^r Hassler, cet inconnu, ne se manifesta pas. Beutels s'alarma :

— Si l'argent ne l'intéresse plus, c'est qu'il possède le générateur d'impulsions et nous voilà, malgré nos trente millions, prêts pour le voyage aux cieux !

Dès cette date les conférences se succédèrent en haut lieu. Il ne s'agissait que de répondre à la question : les Jeux doivent-ils avoir lieu ou faut-il les annuler ? Doit-on proclamer à la face de l'univers : nous avons deux bombes sous le stade, nous savons où se trouve l'une d'elles, mais l'autre suffit largement à accomplir le même ouvrage ! D'ailleurs la bombe dont on sait l'emplacement, nous ne réussissons pas à l'atteindre ! Le computer avait livré ses calculs, tout le toit aurait dû être enlevé.

Beutels ne décolerait pas. On accusait la police de lenteur, de pusillanimité. Le plus souvent il quittait la salle des séances avant la fin, en claquant la porte, avec un reniflement hostile et il lui arrivait d'entendre le préfet de police l'excuser auprès du ministre : « Il a les nerfs à bout, Monsieur le Ministre, il est sur pied jour et nuit, qui y résisterait ? »

Le 29 juillet, rien.

Le 1^{er} août, rien.

Le 10 août, rien.

Rien, rien, rien.

Munich s'emplissait de touristes comme une outre qui va éclater. Mais l'organisation fonctionnait sans bruit, à la perfection, il était presque angoissant de constater ce que cette ville pouvait absorber sans vomir.

Les invités d'honneur étaient tous présents.

Là-dessus, le 23 août était arrivé.

À Bonn, on se rassurait en estimant que la mise à l'ombre de Ted Dulcan avait démantelé l'organisation des gangsters. Dulcan lui-même

se trouvait dans une prison dont on ne publiait pas le nom. Ses interrogatoires menés par Holden ne donnaient jamais rien de neuf et même il ne comprenait pas pourquoi Cortone n'avait pas reparu. Lepkin se trouvait toujours dans le marais de Ramsach, dans sa hutte de rondins.

— Personne ne saurait l'imiter, remarquait Holden plein d'admiration. Tant de confiance dans une idée... il faut être russe pour se comporter ainsi.

Les porteurs de la flamme olympique avaient atteint l'Allemagne depuis longtemps déjà et cheminaient entre Garmisch Partenkirchen, Oberammergau, Murnau, Schlehdorf, Bad Tölz, Rottach Egern, Tegernsee, Gmund, vers Holzkirchen. À présent la flamme jaillissait de la torche d'acier au gaz qui avait été fabriquée par les usines Krupp. Elle ne pouvait s'éteindre même dans le vent et la pluie, était escortée par la police afin que personne ne tente de souffler ce feu sacré.

Lorsque les porteurs de torche traversèrent Murnau, même Lepkin quitta sa hutte agreste des marais et se plaça au bord de la chaussée. Il avança la lèvre inférieure, n'applaudit pas en même temps que la foule, mais considéra d'un air rêveur cet emblème de la paix.

« Encore quelques jours, se disait-il, dans le stade la grande flamme s'élèvera et... quelques minutes plus tard l'Europe centrale sera anéantie par douze kilos de ce ridicule plutonium. »

En proie à une profonde tristesse – seul un Russe a le secret de cette tristesse insondable – il retourna dans son marais mais auparavant il téléphona à Holden.

— Venez me rendre visite, petit frère, par exemple aux environs du 26 août...

— Je serai au stade, Lepkin.

— En ce cas j'irai aussi.

— Ne faites pas l'idiot, Lepkin. Prenez l'avion pour Moscou !

— Pourquoi ne retournez-vous pas à Washington ?

— Tenez-vous vraiment à ma réponse ?

— Vous m'en demandez bien une !

Une fois de plus on tomba d'accord et cela non pas seulement pour avoir une fois ramé de concert en costume d'Adam sur le lac Staffel.

25 août.

La flamme avait atteint Munich, le coureur la portait justement à travers la rue des Théatins, vers la place de l'Odéon, lorsque Holden s'en fut rendre visite à Lepkin dans le marais. Comme Lepkin n'avait plus donné de ses nouvelles on pouvait supposer qu'il était plus avisé que Holden. Abetjev, à Moscou, n'avait d'ailleurs jamais accepté que le meilleur de ses agents pût être soufflé dans une nuée atomique.

La hutte reposait au soleil, solitaire, tordue par le vent, lamentable, et Holden qui avait garé sa voiture sur un sentier latéral, s'arrêta,

retenu par un sentiment inexplicable, puis il appela :

— Lepkin ! C'est moi !

Pas de réponse. Holden enfonça la main dans sa poche, en tira son pistolet, ôta le cran de sûreté et s'approcha de la hutte en décrivant un demi-cercle. Soudain la peur le submergea. Non pas la peur d'une explication possible : il avait peur pour Lepkin, peur d'être venu trop tard, peur d'avoir été trop insouciant, peur de la vérité, peur d'avoir lui-même manqué à son devoir.

Dans vingt-quatre heures aurait lieu l'ouverture des Jeux Olympiques, le gouvernement fédéral jouerait son va-tout laissant tout s'accomplir selon le plan établi, comme s'il n'y avait jamais eu de menace... Peu de personnes savaient la vérité et ceux à qui elle avait été confiée resteraient assis à leur place avec un sourire figé, le pressentiment de la mort collant à leur peau, le cœur rempli d'une peur effroyable... attendant... attendant...

L'exécution la plus effrayante de tous les temps.

Holden osa se diriger vers la hutte, à découvert, personne ne tira sur lui, mais lorsqu'il poussa la porte il savait qu'il était venu trop tard et pourtant à *temps* encore.

Lepkin était étendu sur le sol dans une flaque de sang. Il était conscient et vit Holden de ses yeux exorbités, il lui dit la bouche entrouverte avec une précision atroce :

— Il est venu voilà deux heures, et cette fois, j'ai eu une seconde de retard. Il avait l'air épuisé, sûrement qu'il a vécu tout ce temps dans la forêt. Mais il a tiré aussitôt.

— Lepkin ! Où vous a-t-il touché ?

Holden voulut s'agenouiller et voir ses blessures, mais Stepan Mironovitch éleva la main avec difficulté :

— Je ne saigne pas, Holden, il a deux heures d'avance, mais j'ai pu encore le toucher à l'épaule, j'ai vu le coup au but, seulement une seconde trop tard ! Jamais plus je ne marcherai.

— Lepkin, mon ami.

— Exactement dans la colonne vertébrale, je suis insensible à partir de la poitrine, c'est un rêve... je ne souffre pas, j'éprouve seulement un froid intense, comme si ma tête se trouvait dans un four, tandis que mon corps repose sur de la glace. Sale impression. Cherchez Cortone, il a dû laisser des traces de sang derrière lui. Il n'avait que son revolver... pas de valise ni de coffret... Ô mère de Kasan, s'il avait livré le générateur d'impulsions ! Cherchez-le ! On peut encore annuler les Jeux s'il...

Lepkin eut un hoquet, mais il avait le courage de dissimuler son angoisse. Il ne souffrait vraiment pas mais il sentait le froid monter vers son cœur. Cela vaut mieux que de rester à jamais paralysé, pensait-il. Être assis dans une petite voiture, devenu un cul-de-jatte

qui vivra peut-être cent ans, est-ce une fin digne de Stepan Mironovitch ? Non, pas pour un loup comme moi !

Il commençait à se sentir submergé par la sensation de froid. Il croyait trembler, mais son corps reposait immobile. Holden hésitait, en lui-même se livrait un combat tel qu'il n'en connaîtrait jamais plus. Puis le sentiment du devoir à l'égard de millions d'êtres humains triompha des sentiments d'amitié qu'il dédiait à un seul homme.

— Lepkin, dit-il d'une voix enrouée, je vous jure au nom de Dieu, que je n'ai jamais voulu reconnaître, mais que j'appelle à présent à l'aide et qui, s'il existe, m'entendra : vous avez mérité mieux qu'un monument. Si Dieu existe, Il vous sauvera afin que l'humanité puisse vous remercier. Lepkin, essayez de vivre jusqu'à mon retour !

— Je ferai tout mon possible, Holden, dit Lepkin avec un sourire douloureux. — Le froid s'intensifiait en lui, plus dur que l'hiver sibérien. — Bonne chance ! Et songez-y : jamais une seconde trop tard !

Holden s'éloigna en courant.

Ses yeux brillaient de larmes.

MARAIS DE RAMSACH

Comme un loup, Holden se glissait à travers cette région déserte. Il pensait et éprouvait les sentiments d'un loup. Il comprenait à présent ce que signifie la formule « altéré de sang » et comment quand on dit qu'un homme devient *bestial*, il y avait du vrai si on l'attribuait en songeant à Cortone à l'égard duquel Holden était décidé d'oublier toute humanité.

La trace de sang dont avait parlé Lepkin existait vraiment mais elle finissait à un chemin. Des lambeaux d'étoffe prouvaient que, en ce point, Cortone s'était pansé à l'aide de sa chemise, puis il avait continué sa course, certainement vers l'intérieur de la forêt dont la lisière était à deux cents mètres plus loin.

Holden fit demi-tour, prit la route pour s'élancer vers une ferme isolée et effara le paysan en lui annonçant qu'il lui fallait chercher tout de suite une ambulance, car dans la hutte des marais il y avait un mourant. Avant que le paysan se fût ressaisi, Holden bondissait déjà hors de la ferme.

La forêt ! Un épais sous-bois... merveilleuse cachette ! Un stand de tir rêvé pour un tireur tel que Cortone. Holden reprit la trace là où il se trouvait, au linge déchiré. Lentement, avec une extrême prudence, il pénétra dans la forêt. Le grand avantage de Cortone – il n'avait pas à se glisser sur la pointe des pieds, il avait deux heures d'avance. S'il était assez robuste dans le cas où la balle de Lepkin n'aurait traversé que les chairs, il pourrait encore goûter quelques heures de liberté. Il

n'avait pas besoin de plus : une nuit et une demi-journée. À quinze heures, le 26 août, le lendemain, Munich pourrait être assez anéanti si le générateur avait été remis au D^r Hassler. Le savoir avec certitude était important... ce qui venait ensuite pâlisait en regard de cette révélation.

Holden s'arrêta pour réfléchir. Quelle direction prend un homme qui veut gagner du temps ? Il court vers la route, afin d'être emmené par une voiture qui passe. Peut-être aussi pour se procurer un véhicule au moyen de son revolver. Pour Cortone le seul espoir de se sauver résidait dans une fuite précipitée. Loin de Lepkin, de Holden, de Munich.

Holden fit une profonde aspiration et poursuivit sa course.

MUNICH

Lepkin vivait encore lorsque Beutels atterrit avec l'hélicoptère de Murnau... On n'osa opérer ce coup de feu si destructeur dans le petit hôpital... On avait relié les membres de Lepkin à quelques ampoules de goutte à goutte qui lui donnaient des forces. On lui fit des transfusions sanguines.

— Il n'est plus transportable, dit le médecin chef lorsque Beutels le regarda d'un air interrogateur.

— Des chances de survie ?

— Peut-être, mais il vaudrait mieux...

Beutels fit signe qu'il comprenait et pénétra dans la chambre du blessé. De l'enchevêtrement des tubes de caoutchouc qui l'enveloppait, Lepkin le regardait venir avec une expression de poignante cordialité. Son insensibilité semblait à Beutels absolument démoniaque.

— Vous serez transporté aussitôt que possible dans la clinique de l'Université, dit Beutels en tendant la main à Lepkin. — La main de celui-ci était glacée, comme figée. — Je n'ai qu'une question à vous poser, dit-il, où est Holden ?

— Resté en arrière.

— Je vais tout de suite faire cerner la région.

— Non ! C'est inutile. Cortone me croit mort, il ignore que Holden le recherche. S'il tombe sur les barrages, il saura qu'il ne pourra passer qu'en forçant le barrage, il tirera sans retenue. — Lepkin parlait d'une voix suppliante, les yeux anormalement agrandis. — Laissez Holden travailler seul, Tovaritch.

Beutels fit une profonde aspiration, répondit d'un signe-de tête et passa la main sur les cheveux de Lepkin, comme un père dont le fils est malade. Puis il sortit rapidement de la chambre.

La nuit surprit Holden bien trop tôt. Il avait retrouvé la piste de Cortone, des lambeaux de chemise ensanglantés qui donnaient l'impression que Cortone s'en était servi pour les bourrer dans sa plaie. Naturellement, c'est un Nagan, pensa Holden. Cette arme fait des blessures qu'il faut boucher avec force pansements.

Il poursuivait sa course, ne se fiant qu'à son intuition, jusqu'au moment où tout lui parut inutile. Il s'arrêta dans une clairière, grimpa sur une petite plate-forme pratiquée dans les frondaisons d'un arbre pour la chasse au sanglier et s'assit sur l'étroite banquette. Il pensait à Lepkin se demandant s'il était déjà mort ou s'il survivrait et il se jura de prendre Lepkin avec lui dans sa ferme du Texas. Là-bas il pourrait rouler à travers la prairie. Il lui achèterait une voiture et il vivrait dans sa famille comme un frère. Que ferait le K.G.B. de son agent paralysé ?

Holden s'endormit. Sa tête penchée en avant s'appuyait au rebord de la plate-forme. Il se réveilla comme un corbeau voletait autour de lui.

Le 26 août, déjà huit heures !

Dans sept heures on serait à l'heure zéro.

Encore sept heures.

MUNICH

Beutels n'avait pas dormi. Il était assis près du téléphone comme une sage-femme auprès d'une parturiente, mais l'enfant ne venait pas. À 9 heures, le préfet de police appela. Le président de l'Allemagne fédérale, le chancelier, le ministre des Affaires étrangères étaient en chemin pour Munich. Un grand dîner était prévu pour les chefs d'État étrangers. Jamais encore Munich n'avait connu un tel éclat.

— Rien, Beutels ?

— Non, Monsieur le Président.

— À quatorze heures, les invités d'honneur prendront le chemin du stade.

— Je sais, j'y serai !

— Je pense, Beutels...

— Monsieur le Président, j'ai dit une fois que je serais fort loin le 26 août, peut-être dans les mers du Sud pour ne pas vivre ça ! Me suis-je éloigné ? Non, je serai à 15 heures au stade.

— C'est héroïque. Reste à savoir si, par exemple, le roi des Belges y trouvera une raison suffisante pour suivre votre exemple ? J'en doute.

— Moi aussi. Mais on ne peut venir en aide à personne, au roi des Belges non plus. Aux côtés de la princesse Anne, du duc d'Édimbourg,

du cardinal Dopfner, de Pompidou et de l'héritier du trône d'Espagne, il se volatiliserait au-dessus de la ville de Munich.

— Beutels, ne me rendez pas fou !

— Ça n'aurait guère d'inconvénient à présent, Monsieur le Président.

MARAIS DE RAMSACH

Holden n'avait pas encore atteint le sol lorsqu'il entendit le coup de feu. La balle siffla tout contre lui et s'écrasa sur l'écorce de l'arbre. Il se laissa tomber de l'échelle du petit observatoire et se mit à l'abri du tronc de l'arbre. En face de lui, séparé seulement par l'étendue de la clairière, Cortone devait être couché sur le sol. « Nous n'avons dormi qu'à quelques mètres l'un de l'autre, pensa Holden. Quel humour atroce ! »

— Cortone ! cria-t-il derrière son tronc d'arbre. Parlons raisonnablement ! Vous ne m'intéressez pas, car vous avez non seulement perdu les trente millions, mais les capitaux investis dans la construction des bombes ! Je sais combien un homme comme vous peut en être durement atteint. J'oublie que vous existez si vous me dites si vous avez donné le générateur d'impulsions au D^r Hassler. Donnez-moi cette seule réponse, Cortone ! Écoutez-moi !

Cortone tira de nouveau dans la direction de la voix. Il visait à la perfection, ce qu'il devait à son temps d'entraînement avec la Mafia.

— Voulez-vous faire mourir des millions de personnes ? Fou ! cria Holden, qu'en aurez-vous ?

— Rien ! Pourquoi vous êtes-vous mêlé de cette affaire ? Que signifient trente millions comparés à ce projet ?

La voix de Cortone était plus faible que Holden ne la connaissait. « Il a perdu beaucoup de sang, pensa-t-il satisfait. Le Nagan de Lepkin l'a ratatiné. Si j'avais le temps, je n'aurais qu'à attendre qu'il s'effondre, mais le temps m'échappe... il court comme le porteur de la torche olympique. Où est cette flamme en ce moment ? Suit-elle déjà les rues de Munich en direction du stade ? »

— À présent tout va sauter ! Tout ! cria Cortone.

Holden se demandait si c'était l'aveu que Cortone avait bien remis le générateur d'impulsions au D^r Hassler. Où et comment avait-il pu le rencontrer ?

Il n'y avait pas de retour en arrière possible, Holden songea à Lepkin, au regard presque enfantin, suppliant du mourant. Alors il bondit et courut en zigzag à travers la clairière.

Cortone tira deux fois, au second coup il se redressa pour mieux tirer. En pleine course Holden éleva son pistolet et tira.

Cortone fit un petit saut en arrière en jetant un cri. Il était étendu devant un buisson lorsque Holden arriva auprès de lui et il dévisageait haineusement son adversaire. Son autre bras n'était plus valide. Près du coup de feu de Lepkin, dans l'épaule gauche, saignait à présent une déchirure dans l'épaule droite. Le revolver de Cortone était tombé à ses pieds. Il n'avait plus la force de le ramasser.

— Terminons-en, Cortone, où est le générateur d'impulsions ?

Cortone se taisait. Lentement Holden éleva son arme.

— Je vais vous tuer peu à peu, dit-il avec un calme dont seule peut donner l'exemple une cruauté dominant tous les autres sentiments.

Et Holden se sentait parfaitement de sang-froid en ce moment. Comme Lepkin, il éprouvait un froid qui l'envahissait de plus en plus, le souffle glacé d'un monde qui n'a pas encore de nom. Car ce que Holden éprouvait en cet instant n'avait sa place nulle part ni en Paradis ni même en Enfer.

— Vous ne ferez pas ça, dit Cortone d'une voix enrouée.

Holden visa tranquillement. La balle traversa le pied gauche de Cortone qui poussa un rugissement de bête.

MUNICH

Le porteur de la flamme olympique, Louis Spiridon, avait atteint le « ring ».

Les applaudissements des curieux crépitaient sur son passage. Encore quelques minutes et le dernier coureur prendrait le relais et porterait la torche dans la gigantesque arène du stade où attendaient 90 000 personnes.

Beutels se tenait dans la vaste entrée par laquelle l'ultime coureur allait pénétrer. Auprès de lui se tenait le commissaire Abels pâle, tremblant, consultant sans cesse sa montre.

Encore quelques minutes.

Encore sept minutes.

Abels montra son chronomètre à Beutels, mais il tremblait si fort que Beutels ne put lire l'heure.

— Allons, adieu Abels, dit Beutels lui serrant la main. S'il y a un ciel, saluez saint Pierre pour moi. Car je ne le verrai jamais... j'ai commis trop de saloperies sur terre.

— Où donc allez-vous ? bégaya Abels.

— Au pied du grand mâât, j'ai promis à Monsieur le Préfet de police de me faire projeter tout en haut de celui-ci. Ça ne le rassure pas, sans doute, mais pour moi, c'est une *nécessité* que de donner l'exemple.

Il s'éloigna penché en avant, pour la première fois sans cigare, les épaules tombantes.

Abels luttait contre une crampe qui lui étreignait le gosier. Il regarda sa montre : encore quatre minutes.

MARAIS DE RAMSACH

Cortone s'était évanoui, le troisième coup de feu lui avait traversé le genou gauche. D'ailleurs il n'avait plus de voix. Lorsqu'il essayait de crier, de sa bouche seul un râle s'échappait.

Holden comprenait qu'il perdait sa course contre le temps. D'ailleurs ça n'avait déjà plus d'importance. Si le D^r Hassler avait le générateur d'impulsions, tout était perdu. Holden luttait contre toute pensée qui l'amènerait à évaluer l'énormité de cette catastrophe... Il ne voyait que Cortone, ce lamentable débris humain, qui avait permis tant d'horreur avec ses millions ajoutés à la soif de vengeance d'un D^r Hassler.

Holden arracha des brindilles d'un buisson et se mit à fouetter le visage de Cortone. Il fallut un long moment pour que celui-ci s'éveille, avec un regard qui fixait le vide. Avec la conscience retrouvée, la douleur se rappela à lui. Cortone gémit comme un chiot.

— Où est le générateur d'impulsions ? demanda Holden durement.

Cortone entrouvrit les lèvres qui s'écartèrent comme celles d'une blessure :

— De l'eau, balbutia-t-il, de l'eau...

— Où est-il ?

— Non.

Holden tira. Dans le genou gauche. Cortone trop affaibli pour crier se mit à vomir d'effroi. Holden se baissa et le tira vers lui par les cheveux, ainsi qu'il avait procédé avec Dulcan.

— Écoutez, Cortone, dit-il très lentement. Je le ferai, je vous abattraï au revolver en pièces détachées. Le prochain coup de feu est destiné à votre main gauche : compris ?

Il lâcha la tête de Cortone et Cortone hocha celle-ci.

— Où est le générateur d'impulsions ?

— Je... n'en ai aucun...

Holden éprouva comme un coup de trique au creux des genoux. Il savait que dans son état Cortone ne mentait plus. Il tomba à genoux et soutint le torse de Cortone qui s'abattait en avant.

— Et les bombes ? lui cria-t-il à l'oreille.

— Elles n'existent pas.

— Cortone...

— J'ai menti au D^r Hassler, j'ai menti à tout le monde. Mais la menace seule suffisait. Quelle affaire magnifique, j'aurais pu réussir sans risques ! Les bombes étaient un échec... au bout d'un an j'y ai

renoncé... Nous n'avons pas pu accomplir une phase de la construction...

— Et les douze kilos de plutonium ?

— Se trouvent à New Jersey dans un récipient de plomb... dans une cave. Je vous le jure : Il... n'y a pas de bombe. Tout était du bluff... Oh !

Il se remit à crier sur une note stridente comme un appel de fanfare, puis il tomba le visage contre Holden et vomit du sang.

Holden avait le sentiment de n'être lui-même plus qu'un tas d'immondices. Toutes ses forces l'avaient abandonné, il se sentait vidé comme un œuf. Cortone appuyé contre sa poitrine il tomba en arrière dans l'herbe, sans pensée, sans volonté, il ne sentait que le ruissellement du sang qui, s'échappant de la bouche de Cortone, lui inondait le visage.

MUNICH

Le dernier coureur avait atteint le stade. Parmi les cris de joie des 90 000 spectateurs le feu olympique flamboyait, le soleil d'Olympie avait atteint Munich.

Le président de l'Allemagne Fédérale était debout derrière le microphone.

Mince, élégant, éloigné de toute attitude héroïque, il évoquait un père de famille qui contemple ses nombreux enfants.

Sa voix résonna claire et le monde entier l'entendit :

— J'ouvre les XX^e Jeux Olympiques qui ont lieu à Munich.

À l'immense mât d'acier monta l'oriflamme aux cinq anneaux.

— Je convoque la jeunesse du monde...

Au pied du mât supportant le toit-vélum à quatre-vingts mètres de hauteur, se tenait Beutels. Le chronomètre à la main, il attendait. Il était 15 heures 10 et il vivait encore. Alors il se détourna et tira de sa poche de poitrine un long cigare Sumatra blond, en mordit l'extrémité et l'alluma. À l'entrée de la tribune officielle, il se heurta au préfet de police pâle, mais radieux.

— Alors Beutels, lui cria-t-il, qui donc avait raison ? Où est votre fin du monde ?

— On ne peut plus compter sur rien, dit Beutels, seul mon « Sumatra » m'est fidèle.

À l'hôpital de Murnau, Stepan Mironovitch Lepkin regardait fixement l'infirmière assise à son chevet qui veillait sur le bon fonctionnement de toutes les perfusions. D'après le cours du soleil, pensait Lepkin, il devrait être l'heure... les explosions ébranleraient aussi Murnau.

— Quelle heure est-il, petite sœur ? demanda-t-il.

— Bientôt trois heures et demie.

— Trois heures et demie ? Lepkin la regarda, surpris. – Bonne Mère de Kazan, il a réussi !

Il eut un sourire tellement céleste, que la jeune infirmière appuya sur le timbre des urgences.

Lorsque le médecin-chef fit irruption dans la chambre du malade, Lepkin avait perdu connaissance, mais il souriait encore.

À Munich, les drapeaux des 126 nations s'inclinaient. Le serment olympique était prononcé. L'instant grandiose où tous les humains se disent frères unis par la même idée... qui avait le seul avantage de ne régner que l'espace de seize jours.

Mais seize jours de paix dans le monde, n'est-ce pas déjà un don précieux ?

L'hymne olympique retentit ; 95 000 personnes se levèrent d'un même élan et propagèrent l'écho de cet événement consacré à la fraternité humaine.

Dans cette solennité à laquelle tous prenaient part, on ne remarqua pas un homme qui, s'étant levé dans la travée V au 23^e rang, s'éloigna du stade et descendit lentement vers le lac artificiel.

Il boitait légèrement et traînait la jambe gauche.

Et il pleurait derrière les verres sombres de ses grandes lunettes solaires.

Notes

1. Américains, en langage des soldats allemands de la dernière grande guerre.
2. 142 kilomètres 900 mètres.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
58, rue Jean Bleuzen – Vanves.
Usine de La Flèche, le 22-05-1986.
1671-5 – N°d'Éditeur 1257, 4^e trimestre 1977.

PRESSES POCKET – 8, rue Garancière – 75006 Paris
Tél. 46.34.12.80